

Feux et brumes : contes, légendes et récits

Jacques Flamand

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Charles Quinel et Adhémar de Montgon

Contes et Récits du Canada

Éditions Fernand Nathan, Paris, 1940.

Un document produit en version numérique par Jean-Marc Simonet, bénévole,
professeur retraité de l'enseignement supérieur de l'Université de Paris XI-Orsay

Courriel: jmsimonet@wanadoo.fr

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque

Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

DU Canada

4

Sylva Clapin, 1853-1928.

Un vieux

Scènes de vie canadienne

Xavier Patenaude, sa lanterne à la main, rentra à pas h,tifs dans sa chambre, puis, s'approchant du lit, il poussa sa femme en lui soufflant à

voix basse :

-- Allons ! Mélie, lève-toi. «a y est, le père a passé.

Du coup, la femme se dressa, et sur ses traits durs, encore tout bouffis de sommeil, son mari crut voir comme une flamme de joie.

-- Le père...

-- Oui, que j'te dis, le père a passé... Viens voir, si tu veux.

D'un bond, Mélie fut levée, puis elle suivit son homme jusque dans la pièce à côté, qui était la chambre de compagnie.

En effet Xavier avait dit vrai, et le vieux père Patenaude, qui allait atteindre ses quatre-vingt-deux ans à P,ques, était bien cette fois trépassé. Le vieillard était allongé, déjà rigide, sur le grand lit de merisier

rouge qui occupait presque la moitié de la pièce, et sa face apaisée, aux yeux mi-clos, témoignait de la mort habituellement douce des vieux, dont la vie prend fuite dans un petit souffle.

Xavier promena la lumière falote de la lanterne sur le visage de son père, puis il dit à sa femme :

-- J'venais d'mettre une b°che dans le poêle, et j'm'en allais faire mon " train " quand j'ai pensé à venir voir pour le père. Le pauv'vieux a d° passer sur les minuit. J'vas soigner les animaux, et toi, pendant c'temps-là, tu prépareras tout ce qu'il faut.

Mélie approuvait de la tête, ses yeux obstinément fixés sur la figure du mort.

5

-- Et puis, continua Xavier, c'est demain le jour de Noël, sans compter que nous allons avoir de la visite, ce soir, pour veiller le vieux père. Il en faudra des choses, pour faire réveillonner tout ce monde-là.

C'est une grosse dépense, mais comme on dit, on ne meurt qu'une fois.

Mélie approuvait toujours sans dire mot. Elle rabattit le drap sur la tête du mort, puis tous deux, à pas menus, ils passèrent dans la cuisine, où l'horloge venait de sonner cinq heures.

-- C'est ben vrai, dit la femme, on ne meurt qu'une fois. Tout de même, comme tu dis, en v'là de la dépense.

Xavier venait d'ouvrir la porte. Au dehors apparaissait la nuit encore toute braisillante d'étoiles. Bientôt il disparut, se dirigeant vers les b,tements, où déjà de sourds meuglements se faisaient entendre.

* * *

L'habitation des Patenaude faisait face au Grand Rang, près de Sainte-Madeleine, et leur terre était l'une des plus considérables et des mieux tenues de la paroisse. Il faut dire aussi que, de père en fils, les Patenaude n'avaient jamais boudé devant l'ouvrage, et que même la Mélie, comme on l'appelait communément aux environs, était aussi souvent aux champs que son homme, donnant l'exemple de l',preté au gain, avec le seul souci de faire de son unique enfant, sa fille Catherine, le plus beau parti de Sainte-Madeleine.

Restée seule après le départ de Xavier, Mélie -- une brune commère toute en boule, et aux yeux perçants de furet -- ne fut pas lente à la besogne. Ah ! ce qu'elle l'avait désiré, depuis longtemps, ce moment où

l'on viendrait lui annoncer la mort du vieux. quand on pense que, depuis dix-sept ans déjà qu'il s'était " donné " à rente à son mari, il s'obstinait à

vivre en dépit du bon sens, et à se prélasser dans la plus belle chambre de la maison, la fameuse " chambre de compagnie ", avec son lit monumental et ses belles catalognes toutes neuves.

Et avec ça, toutes sortes de manigances de notaire fourrées dans le contrat. Tout le tra-la-la : la vache qui ne meurt pas, le cochon

" raisonnable ", et jusqu'à la cruche de jamaïque de rigueur. Même, depuis ces trois longs jours où il s'était couché pour mourir, n'en ayant pas, disait-il, pour deux heures, il avait encore trouvé moyen de durer jusqu'à ce matin-là. Et tout instant, on entraît le voir, s'attendant à le trouver passé, et toujours la vie, ridiculement tenace, s'acharnait sur ce vieux corps. Non, vrai, on n'en battissait plus de cette trempe.

Heureusement que, cette fois, c'était fini.

Et tout en monologuant de la sorte, la Mélie vaquait rapidement à ses soins de ménage, ayant hâte de se mettre à sa grande tâche annuelle du temps des Fêtes, ses " beignes ", qu'elle savait du reste confectionner à miracle.

* * *

Sur ces entrefaites, le jour, peu à peu, avait lui, annonçant une radieuse matinée d'hiver, et, dans la lumière étincelante, au loin, le mont Saint-Hilaire se dressait comme un énorme bloc de granit bleu, aux arêtes nettement tranchées. Cette année-là, des pluies diluviennes, survenues vers la mi-décembre, avaient fait disparaître toutes traces de neige ; puis, le gel ayant suivi tout aussitôt, l'air était resté d'une fluidité

admirable, où se dessinaient les moindres détails du paysage.

Sitôt son " train " fini, Xavier était parti pour annoncer aux voisins la nouvelle de la mort du père. Cela fait, il rentra atteler son vieux cheval César, ayant décidé de pousser jusqu'à Saint-Hyacinthe pour y faire ses achats de Noël.

La maison, maintenant, ne désemplissait plus, et ce fut, jusqu'au soir, un défilé ininterrompu des gens de la paroisse, venant rendre une dernière visite au père Pierre. En entrant, chacun allait s'agenouiller dans

la chambre de compagnie, où le " vieux " était exposé, vêtu de ses beaux habits d'étoffe du dimanche, et juché là-haut, sur le lit monumental, 7

comme sur un catafalque. De chaque côté du cadavre brûlaient deux cierges bénits, dans de grands flambeaux de cuivre doré.

En sortant de là, les visiteurs faisaient bande à part, les femmes restant à causer dans la salle d'entrée, les hommes passant plus loin dans la cuisine pour y fumer la pipe. Ici la brunante, Xavier revint de la ville, apportant le petit whisky blanc si cher à nos bons "habitants", et de son côté Mélie alla chercher pour ces dames deux flacons de liqueur de cerises. Dans un coin de la salle, en permanences, s'étagaient des pyramides de beignes, où chacun se servait à volonté.

Dans la cuisine, le diapason des voix s'était élevé, et les conversations, inévitablement, tournaient à la politique. La fumée des pipes devenait suffocante, et déjà, à plusieurs reprises, on avait été

forcé

d'ouvrir la porte pour se donner un peu d'air respirable.

Au dehors, le froid se faisait plus vif, et la nuit de Noël venait rapidement, apparaissant, comme celle de la veille, toute diamantée d'étoiles resplendissantes.

* * *

À dix heures, tout le Grand Rang était chez Xavier, et cela par familles entières se rendant à Sainte-Madeleine pour la messe de minuit, et entrant en passant voir le père.

Peu après, il y eut une accalmie dans le nombre des visiteurs. On récita encore un chapelet près des corps, puis Mélie, voyant qu'il ne venait plus personne, tira la porte de la chambre mortuaire, et le vieux fut laissé seul, avec de nouveaux cierges rallumés pour sa nuit de Noël.

Il en passerait encore une autre chez son fils, puis, le lendemain, on devait le porter au cimetière.

Vers les onze heures, l'un des cavaliers de Catherine, qui était allé voir aux chevaux, attachés çà et là devant la maison, rentra précipitamment en criant :

-- Les clairons !...

à l'instant, chacun fut dehors, les yeux levés vers le firmament où

miroissait, dans le bleu profond de la nuit, une splendide aurore boréale.

Les habitants de l'endroit appelaient cela les " clairons ", vieille expression pittoresque qu'ils devaient tenir d'un Acadien ayant résidé autrefois dans la paroisse.

On s'extasia, et le père Jean Belhumeur, ami intime du défunt, affirma que c'étaient là les ,mes des élus qui accouraient célébrer la Noël. Les " clairons " grandissaient à vue d'oeil, couvrant tout le ciel jusqu'au zénith, et c'était là-haut tout un fourmillement de lueurs vertes, jaunes, ou rouges, se poursuivant et fol, trant sans rel, che. Parfois, encore, on e't dit que la vo'te céleste se couvrait d'un immense voile de soie rose, aux mille cassures lumineuses ; puis tout cela disparaissait, ou plutôt se déchirait subitement avec un petit claquement sec qui vibrait d'un horizon à l'autre.

* * *

-- C'est pas tout ça, fit quelqu'un, mais on n'a que l'temps de filer pour la messe.

En effet, il allait être bientôt minuit, sans compter qu'on avait bien un bout de route de deux milles avant d'être rendu à l'église.

-- C'pauv'père Pierre, dit un autre, c'est ben la première fois qu'il aura manqué sa messe de minuit.

On se bousculait, chacun désentravant son cheval et disposant les peaux de carriole dans sa voiture.

-- Tiens ! qu'est-ce qu'il leur prend donc comme ça dans la maison ?

s'écrièrent plusieurs à la fois, en avançant de quelques pas, attirés vers quelque chose d'inaccoutumé qui se passait à l'intérieur.

Des ombres couraient çà et là, derrière les vitres comme effarées.

Puis, de grands cris, la porte s'ouvrant en coup de vent, et la Mélie se précipita, déboula plutôt dans les bras des arrivants, battant l'air de ses bras, et n'ayant que la force de balbutier :

-- Le père !... Mon Dieu !... le père Pierre !...

De tous côtés, on accourait. Mais, sur le seuil, chacun resta bien vite cloué à sa place. Dans la salle d'entrée, le père Pierre -- oui, le mort, le

père Pierre en personne -- venait d'apparaître, ayant grand air dans ses vêtements du dimanche, le teint frais, reposé, que dis-je ! presque vermeil, se dirigeant vers la cuisine, où, dans l'entrebaillement de la porte, se tenait Xavier, positivement médusé, et l'oeil tout rond d'épouvante. Dans un coin, quelques femmes s'écrasaient, pressées les unes contre les autres. Ce fut bien pis encore quand on entendit le revenant qui, s'adressant à son fils, lui disait d'un joli timbre autoritaire :

-- Eh ben ! Xavier, quoi qu'tu fais donc, que t'attelles pas César, pour la messe.

Grand Saint-Jean ! Il parlait même d'atteler César. Ah, ouiche ! on y pensait bien, à César, en ce moment.

Ce n'est pas tout. Avisant les beignes sur la table, le vieux, se rappelant sans doute qu'il n'avait pas mangé depuis longtemps, en grignota deux ou trois, tout en lampant avec une évidente satisfaction un brin de whisky resté au fond d'un verre.

Ce fut Mélie qui résuma la situation et amena une détente, en marmottant rageusement :

-- Eh ben ! vous avez qu'à voir !...

* * *

que s'était-il passé ? C'est bien simple. Le vieux avait eu une syncope, avec tous les symptômes de mort apparente, et alors qu'on le croyait bien fini il ne faisait qu'emmagasiner de nouveaux trésors de vie, pour pouvoir durer encore plus longtemps.

Il le prouva bien, du reste, car il ne mourut que l'été suivant, aux framboises, d'un effort contracté en aidant Xavier à rentrer ses foin, alors que, bizarrerie des choses d'ici-bas ! Mélie était emportée dès la fin

du même hiver par une attaque de pneumonie aiguë.

Ah ! non, vrai, on n'en b,tissait plus de cette trempe.

11

Jean des ...rables

Une Canadienne à Paris

conte de Noël

I

Noël ! Ce simple mot évoque toujours en nous un monde de souvenirs. Il retentit dans notre esprit et dans notre coeur. On dirait qu'il

résume l'histoire de l'humanité, la chute et la rédemption.

Chaque année cette fête est partout la bienvenue. On l'attend avec impatience, on la célèbre avec joie. On entreprend parfois de longs voyages pour se procurer le doux plaisir de passer la fête de Noël sous le toit paternel.

Ce jour-là, on se sent tout disposé à se montrer bon et charitable. On aime à secourir les malheureux, on oublie les petites misères de la vie, on pardonne les offenses.

Au fond d'une allée sombre et étroite, non loin de la rue du Bac, à

Paris, dans une écurie qu'éclaire une lanterne pendue au poteau supportant le frêle édifice, une femme courbée par l'âge, assise sur une botte de foin, berce sur ses genoux un petit enfant à l'air souffrant et maladif.

Un homme jeune encore, portant le costume officiel des cochers de fiacre, étrille un cheval tout couvert de sueur, maigre comme la rossinante de Don quichotte.

Dehors la neige tombe, le vent secoue la porte et fait craquer le toit de ce misérable réduit. Onze heures viennent de sonner au clocher de l'église St-Germain-des-Prés.

12

-- Ainsi donc, dit l'homme, vous avez toujours l'intention d'adopter ce mioche ?

-- Il le faut bien, répond la vieille ; ses parents sont morts, on ne lui

connaît pas de famille.

-- Mais, pauvre vous-même...

-- Le pain ne m'a pas encore manqué. Grâce à vous, j'ai un gîte...

-- Beau gîte ! un coin d'écurie, et pour lit un peu de paille !

-- Le Sauveur n'avait pas plus que cela dans l'étable de Bethléem.

Dans une heure j'irai à la messe de minuit, et je demanderai secours et assistance à l'Enfant de la Crèche !

II

Enveloppés de chaudes fourrures, le comte et la comtesse de B..., revenant de l'église, sonnent à la porte de leur hôtel. Un domestique accourt pour leur ouvrir.

-- La charité pour l'amour du petit Jésus ! dit une voix, au moment où ils vont pénétrer dans le vestibule éclairé à profusion.

Ils se retournent.

Une mendiante leur tend la main.

-- Entrez ! dit le comte. C'est aujourd'hui la fête de Noël, vous implorez notre pitié au nom du Sauveur, vous ne partirez pas les mains vides.

-- Oh ! reprend la pauvre femme, je n'ai pas besoin de grand'chose !

Un brave travailleur me permet de passer mes nuits dans son écurie ; le jour, des ouvriers, pas beaucoup plus riches que moi, me donnent de temps en temps un repas en échange de quelques petits services.

-- Mais alors, demande la comtesse, pourquoi mendiez-vous ? Les haillons qui vous couvrent à peine ne vous mettent pas à l'abri du froid ; vous avez faim peut-être...

13

-- Ma bonne dame, je ne pense pas à moi-même, en ce moment. Mais, là-bas, dans mon humble gîte, un enfant que j'ai adopté serait bien heureux si je lui rapportais un peu de linge...

-- Vous avez adopté un enfant, vous qui êtes pauvre vous-même !

-- Pouvais-je abandonner ce petit martyr ?

III

¿ l'invitation des époux charitables, la vieille femme est entrée dans un salon o' br'lent, sur des chenets nickelés, de gros quartiers de bois.

On lui sert les mets les plus délicats, mais elle y touche à peine. Pour la première fois depuis longtemps, elle pense à sa misère et la compare au luxe qui l'entoure. Sollicitée par ses bienfaiteurs, elle raconte son histoire.

...levée au Canada, elle a connu l'aisance. Elle revoit encore en imagination son église paroissiale, b,tie à l'entrée de la forêt, o', toute petite, elle aimait tant à visiter le petit Jésus dans sa crèche. Mariée à

un

brave cultivateur, qui, hélas ! la laissa bientôt veuve, elle se consola en reportant tout son amour sur son enfant, son cher petit Rodolphe, que tout le village chérissait à cause de sa gentillesse. L'enfant grandit, se fit

remarquer par son bonne conduite et son go't pour l'étude. Des touristes le perdirent en lui faisant accroire qu'à Paris il ferait rapidement fortune.

Le pauvre jeune homme était parti pour la grande ville, malgré les prières et les larmes de sa mère. Au fond, ses intentions étaient bonnes.

Mais ses espérances ne se réalisèrent pas. Il succomba dans la lutte et mourut à la peine. Elle, sa mère, lorsqu'elle apprit qu'il était malade n'avait pas hésité à aller le rejoindre après avoir vendu tout ce qu'elle possédait. Son cher enfant mourut dans ses bras, la laissant seule, brisée et pauvre, sur le pavé de l'immense cité...

14

IV

Noël ! Paix et bonheur aux hommes de bonne volonté.

-- Nous aussi, dit le comte après avoir écouté attentivement le récit de cette martyre de l'amour maternel, nous aussi avons souffert !... Notre unique enfant est mort et notre coeur saigne encore tous les jours

quand nous pensons à lui... C'est le bon Dieu qui vous a envoyée ici. Nous désirons nous charger de l'éducation de votre fils adoptif... Oh ! ne craignez rien ! nous ne voulons pas vous séparer de lui ! Vous viendrez ici tous les deux...

-- Ici, dans ce palais ? s'écria la pauvre vieille tout ahurie !

-- Pourquoi pas ? répondit la comtesse ; vous nous avez fait la leçon aujourd'hui, vous nous apprenez à être charitables non en donnant votre superflu, mais en donnant votre coeur, votre amour de mère et de vaillante chrétienne à l'infortunée créature que vous avez si généreusement adoptée.

La bonne vieille versait des larmes d'émotion.

-- C'est trop, dit-elle. Prenez l'enfant et permettez-moi de venir le voir de temps en temps.

-- Non, s'écrièrent en même temps le comte et la comtesse ; tous les deux !

V

Le petit Jésus apporta ce soir-là de riches présents dans la somptueuse demeure du comte B... Le petit orphelin eut de bons vêtements chauds et des jouets à la douzaine ; sa " maman " prit possession d'un appartement qu'elle trouvait cent fois trop beau, et Joseph, le cocher charitable, apprit avec une joie indescriptible qu'à

partir du lendemain il pourrait " rouler " à son propre compte.

15

quant au comte et à la comtesse, leur bonne action ne demeura pas sans récompense. ; partir de ce jour, la paix descendit peu à peu dans leur coeur et ils furent comblés de bénédiction par Celui qui a promis de ne pas laisser sans récompense un simple verre d'eau donné en son nom aux pauvres, ces grands amis de l'Enfant de Bethléem.

16

Marie Le Franc, 1879-1965.

Le Noël du vieux sonneur de cloche

La demie de onze heures tinta, lente et profonde, à l'antique pendule flamande. JoÏ, qui ne dormait que d'un oeil, tressaillit et ouvrit l'autre

tout grand. Son mouvement déranger la chatte qui, roulée en boule sur les pieds du dormeur, tourna en cercle sur elle-même et se blottit au creux des couvertures, à la même place, étonnée de cette lubie de son maître qui voulait chanter matines au lieu de continuer son somme. " Il n'est pas minuit, voyons, grondait Finaude, l'horloge ne déraisonnait pas, et même si demain était jour de messe, on avait le temps d'allumer les cierges! "

Mais JoÏ, insensible aux exhortations de Finaude, se laissa glisser sur le sol, non sans geindre un peu, à cause de ses rhumatismes, chercha au bord du lit ses claques doublées de laine, et tout en clopinant alla souffler sur les tisons du foyer pour allumer la lampe. Puis il regarda la Flamande -- dans sa maison, les choses portaient un nom, comme des chrétiens. La porte de verre reflétait les gestes de JoÏ, que semblait rythmer le balancier doré, et l'aiguille du cadran s'acheminait à pas invisibles vers le chiffre XII. C'était bien la demie de onze heures qui venait de sonner.

Il retourna au pied du lit, oÿ, sur la chaise de paille, ses vêtements du dimanche étaient pliés : chemise de toile propre, vareuse de laine, habit de drap à parements unis et pardessus, sorte de paletot sac en peau vive de renard, que chasseurs et " habitants " portaient communément vers l'an de gr,ce 18..., de la baie d'Hudson aux grands lacs, du St. Laurent au Missouri.

17

Il se vêtit à gestes lents, toujours à cause des douleurs qui parcouraient sa vieille échine, et aussi des songeries qui trottaient dans sa vieille tête.

C'était donc le 25 décembre encore une fois. Tout à l'heure, la Marie-Noëlle l'annoncerait de sa voix toute neuve aux campagnes dans l'allégresse, et les jeunes filles entonneraient dans le choeur de la petite

église :

Il est né le divin Enfant!

Ah! il en avait tant sonné des carillons de Noël dans sa vie, il en avait tant vu, de jours de Noël, des joyeux, ceux qu'on célèbre, des moins joyeux, qu'on célèbre encore, et des tristes, qu'on entend passer devant la fenêtre avec des rires, des chansons, des tintements de grelots et qui vous font trouver si amer le pain de la table sans hôtes, et si froid le foyer oÿ vous êtes tout seul, pauvre vieux, à chauffer vos mains dures

et vos pieds goutteux.

JoÏ en était là de ses réflexions quand l'horloge vint encore une fois le rappeler au devoir. Dans quelques minutes il serait minuit.

Ce n'était pas le moment d'arriver en retard à l'église. Aujourd'hui, pour la première fois, la Marie-Noëlle allait se mettre en branle. C'était sans doute aussi la dernière occasion où le sonneur éprouverait ses forces sur une cloche neuve, que Monsieur le curé de Saint-Grégoire avait décidé d'inaugurer le jour de Noël, quoiqu'elle fût baptisée et installée depuis la mi-octobre.

JoÏ recouvrit le feu de l'âtre d'un peu de cendres, au désappointement de Finaude, tira les courtines du lit pour en cacher le désordre, pendit sa casquette de maison au clou de la muraille, juste au-dessous de son fusil, en solitaire rangé qu'il était, et prit dans l'armoire

grinçante le chapelet des grands jours. Il sortit en tirant la porte derrière

lui.

18

Dans le ciel d'hiver, la lune était large et haute, et faisait étinceler les

perspectives des lointains en paillettes bleutés; les petites maisons, dont on ne devinait plus la charpente de pierre, semblaient des huttes polaires découpées dans la neige même, les arbres, aux membrures invisibles sous leur chapelure blanche, n'étaient plus des arbres, mais des fioritures fantasmagoriques que la neige venait de dessiner pour enjoliver le décor de cette nuit de Noël.

Tout le village se rendait par groupes à l'église, en balançant des lanternes sur le chemin tortueux bordé de revêtements de neige, et dans les logis il ne restait plus que la lampe allumée au coin du foyer, la bûche de Noël doucement crépitante, et les chats qui, réveillés de leur paresse coutumière par l'odeur de galette et de jambon, rôdaient en tirant la langue du dessoir au garde-manger et de la huche au pétrin.

Au loin, un bruit de clochettes se fit entendre, allègre et joli... L'eau des fontaines avait-elle brisé sa prison de glace, et les lavandières captives, au visage étroit et pur comme une faucille de cristal, avaient-elles repris la danse des battoirs d'argent pour célébrer leur délivrance

: Noël! Noël!

Non, ce n'était que le traîneau de Messire Bernard de Chouilleuse, seigneur de Saint-Grégoire, Saint-Basile et autres lieux qui avait élu Saint-Grégoire cette année-là pour y faire ses dévotions.

JoÛ soupira... Jamais la Marie-Noëlle n'éparpillerait dans la neige un cliquetis de battoirs d'argent comme les clochettes de Messire Bernard.

Il passa devant le presbytère, massif comme un fort, à l'ombre duquel se dressait l'église. Par les soupiraux rougeoyants de la cuisine, JoÛ

huma le parfum de la dinde qui tournait sur la broche, devant la flamme bleue et or des pommes de pin.

Il soupira plus fort... Hélas! Il avait perdu l'espoir qu'après la messe de minuit dame Catherine reconnaîtrait au passage la houppelande poudrée à blanc du vieux JoÛ pour lui faire goûter par le soupirail les marrons rôtis arrosés d'un doigt de claret.

19

Il arriva à l'église autour de laquelle devisaient les formes confuses des fidèles, qui par économie avaient éteint leurs lanternes, et n'osaient entrer avant que la Marie-Noëlle n'eût donné le signal... Une émotion pieuse émanait des mes et faisait rayonner les visages bleuis au haut des silhouettes obscures comme des flammes de cierges au sommet d'humble candélabres.

Il loqueta la porte et se dirigea à la lueur de la lampe brulant devant la crèche. Il mit la Marie-Noëlle en branle avec toute la force et la méthode dont il était capable.

‘ surprise! Dès les premiers tintements, il y eût un bruit d'ailes froissées et de cris aigus au-dessus de sa tête. Le vieux pensa d'abord qu'il venait d'effaroucher une colonie de hiboux, établis dans les lézardes du mur et comme de tout temps la gent des hiboux passe pour entretenir des accointances avec l'enfer plutôt qu'avec le ciel, il se pendit à sa cloche de plus belle.

Comme il l'ébranlait avec ardeur, une masse soyeuse vint s'abattre à ses pieds. Il se pencha et regarda.

C'était un nid énorme, tel qu'en construisent les moineaux pour passer l'hiver dans ces contrées du Nord, et aussi familiers aux habitants que

les nids d'hirondelles. Des familles entières y logent leurs têtes querelleuses qui gardent jusque dans le sommeil un air de défi et leurs corps en boule qui se pressent l'un contre l'autre pour lutter contre le froid.

Celui-ci datait du récent automne. Il avait été établi sur la travée de la cloche immobile. Sans s'en douter, JoÏ venait de briser l'abri de vingt petits êtres.

qu'allaient-ils devenir?

Il les suivit des yeux. quelques-uns éblouis par la lumière de l'église, tournoyaient sous la voûte en se heurtant aux piliers, d'autres s'élançaient par les trous du toit vers le ciel de décembre d'un bleu glacial.

20

Les pauvres bêtes du bon Dieu! Il était facile de prévoir leur sort.

C'était bien leur dernière nuit, leur dernier Noël! Le froid glacerait les quelques gouttes de sang de leur coeur, et les ferait rouler l'un après l'autre du bout des branches, comme des feuilles oubliées.

Et c'était sa faute à lui, JoÏ, cette brute! S'il avait sonné plus doucement, la fragile demeure eût tenu bon peut-être et la Marie-Noëlle aurait gardé son trésor jusqu'au prochain printemps...

Il ramassa le nid tombé à terre, machinalement, pour ne pas le voir piétiner tout à l'heure par les grosses chaussures des " habitants ", et il le

glissa dans sa vareuse.

Il entendit la messe d'un coeur distrait, lourd de tristesse et de remords. Il avait gardé, du temps où il était bûcheron dans la forêt, l'amour de toutes les petites créatures qui rampaient sous ses pieds ou volaient sur sa tête, et il ne pouvait se pardonner le malheur involontaire qu'il venait de causer. Et puis, il était superstitieux. Ah! le triste Noël qui

commençait si mal.

Les voix aériennes des jeunes filles, montant tout là-bas sous le dôme bleu peint d'étoiles du choeur : " Il est né le divin Enfant ", qui d'ordinaire le faisaient pleurer lui, le vieux " mécréant " -- JoÏ se

traitait

ainsi -- dans son mouchoir à carreaux, du commencement à la fin de la messe, n'arrivaient plus jusqu'à lui. Il ne jetait même pas un regard sur les rochers de la crèche, l'Enfant Jésus, le boeuf et l'âne; peut-être pour se défendre d'une pensée de pitié... Si les fugitifs avaient idée qu'il y avait ici une botte de paille et de mousse, de quoi refaire une douzaine de nids...

Il demeura après les autres pour éteindre les cierges, remettre en place le livre de plain-chant, et plier le surplis de Monsieur le curé.

Puis il reprit à pas lents le chemin du logis, se sentant vieux, aussi vieux que Jean-Jacques le fossoyeur, aussi courbé que lui vers la terre, à

peine ému d'une pensée de convoitise en apercevant la face cramoisie de dame Catherine dans le coup de feu des derniers préparatifs.

21

Il vit le traîneau de Messire Bernard arrêté à la porte du presbytère dont il était l'hôte cette nuit. Les clochettes, les jolies clochettes ne chantaient plus... Les lavandières au visage mince et pur comme une faucille de cristal étaient sans doute prisonnières des fontaines encore, et

les battoirs d'argent ne disaient plus Noël! Noël! Il faisait si froid!

Plus de traces des fugitifs. Les flocons de neige tremblaient comme de petites, mes frileuses... ...taient-ils morts déjà?

Non, un cri plaintif a retenti aux oreilles de Joël et quelque chose s'est abattu à ses pieds. Il étend la main et rencontre le corps d'un moineau.

C'est un jeune sans doute qui n'a pu résister longtemps à la tourmente...

Mais il n'est pas mort, il palpite au fond de la grosse paume de Joël. Il sauverait celui-là du moins!

Avec des précautions infinies, il le glisse sur sa poitrine. Il a hâte d'arriver. Il ne regarde plus, avec des airs d'envie, les vitres des maisonnettes faiblement illuminées derrière leurs rideaux rouges, à

l'heure où " Santa Claus " visite les petits souliers cirés qui reluisent à

la

leur des b°ches. N'a-t-il pas son cadeau de Noël à présent?

quelle fête, silencieuse et obscure, sous son toit de chaume à lui.

Silencieuse, non, car le vieux s'est répandu en discours à Finaude : "
Tu sais, ma vieille, ce n'est pas pour ton bec, ce morceau-là! "

Et ils ont rôdé tous les deux l'un sur les pas de l'autre, l'un à la recherche d'une cachette s°re, l'autre levant des regards de fausse tendresse sur son nouveau compagnon.

JoÎ s'arrête devant l'horloge. Hé! quel refuge serait meilleur pour cette nuit que la cage de verre de la Flamande? C'est une amie fidèle, qui n'a jamais joué de mauvais tours à JoÎ, comme Finaude. Il a confiance en elle. Il dépose le nid à l'intérieur, sur la planchette basse, il le cale

entre les deux poids de bronze, et il jette un dernier regard d'amitié à

Fifi

-- qu'il a commencé par baptiser en l'adoptant, naturellement -- à Fifi dont les yeux sont redevenus vifs et les plumes lisses.

Par la cheminée de la chaumière un peu de lune glisse, une lune mystique de nuit de Noël, tandis que l',me simple d'un " mécréant "

22

écoute si une voix d'oiseau ne sort pas d'une antique horloge flamande pour chanter aussi : Noël! Noël!

23

Hermance

La Noël de Paul

" No man ever lived a right life who had not been chastened by a woman's love,

strengthened by her courage and guided by her direction. "

Il était beau, elle était belle; et si Paul faisait admirer une tête brune, intelligente et expressive, Marguerite, avec une taille de nymphe, captivait de son oeil gris affectueusement doux sous de longs cils

frémissants.

que de jaloux ne faisaient-ils pas sur leur passage!

Deux êtres qui s'en vont se souriant avec amour, parlant ce langage des ,mes qu'on devine plutôt qu'on ne l'entend, brochant le rêve des rêves, à cet ,ge de la vie o ã n'apparaissent qu'horizons roses sous des promesses éternelles, -- deux êtres marchant ainsi, unis dans une seule pensée qui les confond " ne sont-ils pas des parias? -- mais des parias qu'on envie! "

Car instinctivement, sans se l'expliquer même, celui-là, qui traverse seul l'existence, entend alors pleurer au fond de son être, la voix si pénétrante du poète inconnu :

Jamais, ô Dieu! jamais n'avoir connu l'ivresse D'un mot redit tout bas avec plus de tendresse, D'un oeil furtif vers vous se tournant à moitié, D'un bouquet à dessein près de vous oublié!

quand votre front souffrant sur votre bras se penche, N'avoir jamais senti une main fraîche et blanche Passer dans vos cheveux, et tout bas, et bien doux, Un accent attendri vous dire : " qu'avez-vous? "

24

* * *

Marguerite aimait-elle vraiment Paul?...

Paul aimait-il vraiment Marguerite?...

Rarement une femme ne se donne qu'à demi. quand son intelligence et son cœur se sont ouverts à un sentiment qu'elle croit partagé, elle est tout entière à l',me de son choix, -- et c'est là, très souvent, le mot de ces

larmes discrètes versées dans le silence des nuits, -- de ces larmes qui mettent du feu au bord des paupières!

Marguerite aimait Paul.

Paul, lui... qui pouvait dire?... car l'homme, généralement, n'aime guère plus d'une saison. Il va, il vient; il se donne, il se reprend, selon son peu de discernement -- en une si noble cause. La fortune ou la beauté

sont les bases mobiles sur lesquelles s'appuient l'intensité ou la variabilité de ses sentiments.

Toutefois, sous le ciel gris de l'automne, quand la feuille détachée tournait sa danse folle sous votre regard, quand les arbres secouaient leurs rameaux défeuillés sur vos têtes, quand le vent, dans la ramure, faisait entendre sa note plaintive, ils allaient, lui la jeunesse, elle la bonté, ils allaient! redisant l'hymne à nul autre pareil, quand on a vingt ans et qu'on croit les avoir toujours!

Sous le ciel épais de l'hiver, sous les rares rayons de soleil perçant la brume fréquente, sous la neige fouettant le visage, ils passaient, eux, les enviés, les enviables! faisant gémir le sol durci de neige sous leurs pas d'amoureux inconscients; -- ou, enveloppés de chaudes fourrures, traînés par une paire de coursiers superbes, ils traversaient, rapides, les foules!

--

semblant ignorer que le bonheur est fragile, qu'il tient au coeur comme tient le nid désert à la branche qui s'est desséchée; -- et qu'il dure ce que

durent les frimas tardifs sous les premières caresses du printemps...

Oh! qu'elle était heureuse, Marguerite, confiante en l'amour de Paul!

Comme tout lui semblait grand, beau, merveilleux! Comme son compagnon lui-même grandissait chaque jour dans son admiration! --
et 25

comme l'avenir lui promettait, à travers ses gazes de mystères toutes pleines des choses ineffables!

Pourtant un soir, un soir de bal, Marguerite laissa un affreux soupçon entrer dans son coeur.

Paul ne l'avait-il pas oubliée en un long tête à tête avec Stella, --Stella la blonde au front si pur, à la voix si charmeresse...

Et Stella, n'avait-elle pas été la belle de C... à la dernière saison des eaux... Paul ne l'avait-il pas un peu trop admirée alors, tandis qu'elle, Marguerite, dans un coin de verdure plus calme, loin du monde brillant et bruyant, elle ensoleillait de ses attentions dévouées, de sa sollicitude d'ange, les derniers jours d'une amie mourante!

Stella, là! et si joyeuse peut-être de se revoir au bras de Paul...

Mais celui-ci l'avait dit à Marguerite, en la retrouvant un peu abattue :

-- Stella est pour moi une bonne amie; si je n'allais plus la revoir, j'en éprouverais quelques heures d'ennui, et voilà tout... Vous perdre, vous, Marguerite, j'en mourrais!...

Et c'était ce même soir que sous le coup d'émotions trop fortes, remuée à la fois par la crainte, l'espérance et l'amour, Marguerite s'était sentie prise d'un malaise physique subit étrange. Elle n'avait pas répondu un mot à Paul, son regard seul avait été d'une éloquence inexprimable; car sa voix se serrait dans sa gorge, ses dents s'entrechoquaient : tous ses membres étaient glacés, un frisson violent la secouait sous sa pelisse si gracieuse pourtant!

Mais qu'importait! Ce n'était rien! -- et dans huit jours on serait à la Noël!

Les invitations étaient lancées : la Noël était la date résolue pour les fiançailles.

* * *

26

Entendez-vous les joyeux tintements de la cloche à l'heure mystérieuse de la nuit!

Voyez-vous l'imposante cathédrale déployer ses riches banderolles, l'humble église du village allumer ses cierges jaunis autour d'un berceau!

Réjouissez-vous, petits et grands de la terre; c'est le moment de la liberté, de la joie, du bonheur!

Noël! ô mot que chacun a balbutié avec tant de gr, ce naÔve aux premiers jours de sa vie!

Noël! ô mot ancien et si suave toujours!

Noël! ô mot si plein d'amour et de bonté! qui fait ouvrir au riche son foyer et son coeur, -- qui met un sourire sur la lèvre du pauvre, une espérance de consolation au fond de son ,me!

' Noël! qui unis dans une pensée de générosité commune tous les êtres

de la terre! Car tous voient se lever à ton aurore un monde de visions :
-- visions du passé pour les uns; visions de l'avenir pour les autres;
mais à cette heure, pour tous, visions douces, pures comme l'aile des
séraphins.

‘ Noël! oui, tu es la fête de l'enfant! tu es la fête de l'adolescent! tu es la
fête de l'homme m'r!

Réjouissez-vous, petits et grands de la terre : c'est le moment de la
liberté, de la joie du bonheur!

.....

Dans une résidence somptueuse, au milieu d'une pièce immense, à
demi-éclairée par la flamme vacillante de quelques bougies, sur un lit
de fleurs, repose, cette nuit même et comme endormie, une femme; --
une femme grande et belle : -- une jeune fille...

Son front est p,le; sa lèvre blanche; sa joue froide...

Agenouillé à ses côtés, écrasé, abîmé dans une douleur immense, un
jeune homme trempe de ses larmes les cheveux flottants de la morte
bien-aimée.

27

Il couvre de baisers ses mains o~ brillera à jamais dans la tombe
l'anneau passé au doigt de la fiancée expirante...

Et elle n'est plus, Marguerite...

Pauvre Paul!... Il l'aimait!

28

Anna Duval-Thibault

Une tournée de l'enfant Jésus

C'était la veille de Noël.

Malgré les gros flocons de neige qui voltigeaient dans les airs et
tombaient sur le sol, qu'ils recouvraient d'un blanc et froid tapis
toujours

grossissant, les rues étaient pleines de passants affairés qui allaient et venaient dans tous les sens en se croisant et se bousculant.

Parmi cette foule pressée et bruyante, on aurait pu remarquer un jeune enfant, merveilleusement beau, mais pauvrement vêtu, qui errait de rue en rue, et s'arrêtait, de temps en temps, pour frapper à quelque porte, apparemment dans le but de demander l'aumône.

Ce n'était autre que l'enfant Jésus qui, s'ennuyant dans sa crèche solitaire à l'église, était sorti pour voir de plus près quelques-uns des enfants qu'il aimait tant.

Mais, comme il veut être aimé pour lui-même et non pour ses dons, il avait jugé à propos de se déguiser en petit mendiant afin de ne pas être reconnu.

À peine sorti de l'église il avait été attiré vers une des maisons voisines par le bruit joyeux qui s'en échappait : c'était comme un concert de voix et de rires enfantins.

-- Il y en a là, des petits enfants; allons les voir, pensa-t-il.

Il gravit les degrés du perron et sonna à la porte de cette maison qui était fort belle et devait appartenir à des gens riches.

Une servante vint lui ouvrir et fit d'abord la moue en voyant qu'elle s'était dérangée pour un simple petit mendiant; mais Jésus leva vers elle un regard si doux qu'elle se sentit prise soudainement de pitié.

-- Attends un peu, lui dit-elle, avec douceur.

29

Et elle s'en alla trouver la dame de la maison qui était en ce moment dans un riche salon où resplendissait un superbe arbre de Noël, autour duquel une joyeuse bande d'enfants s'ébattait avec des cris de joie.

-- Madame, dit-elle, il y a à la porte un petit mendiant à la figure bien honnête, qui demande l'aumône.

-- Faisons-lui une part de bonbons, à ce pauvre petit, s'écrièrent les enfants d'un commun accord et ils se mirent en devoir de remplir de friandises un beau sac rouge et or qu'ils remirent à la servante, tandis que la mère lui glissa dans la main plusieurs pièces blanches.

La servante alla porter ces dons à l'enfant Jésus qui les reçut avec un

soupir, bien qu'il fût heureux de voir que la richesse n'avait pas endurci le cœur de ces enfants.

-- Après tout, ce n'est pas leur faute, pensa-t-il, en descendant le perron sur les marches duquel s'amoncelaient de gros bancs de neige où

s'enfonçaient ses petits pieds mal chaussés. Ils n'ont jamais connu la misère et ne savent pas comment la soulager véritablement. J'aurais pourtant bien aimé les embrasser.

Dans la rue suivante, Jésus rencontra deux petits Italiens, jouant, un de la harpe, l'autre du violon.

Ils grelottaient de froid et leurs petits doigts engourdis pouvaient à peine faire résonner leurs instruments; la souffrance et la faim se lisaient

sur leur visage misérable.

Jésus se hâta de leur donner les friandises et les pièces blanches qu'il avait reçues, et après avoir senti le contact de sa main mignonne et rencontré le regard sympathique de ses yeux radieux, les petits musiciens ne sentirent plus le froid qui leur avait semblé si pénible quelques instants avant, et leur cœur se remplit de courage et d'espérance.

Jésus alla frapper ensuite chez une famille bourgeoise dont les enfants obtinrent de leur mère la permission de faire entrer le petit pauvre pour lui faire admirer leur arbre de Noël.

Ces bons enfants lui donnèrent à profusion des gâteaux et des bonbons, et lui témoignèrent de mille manières, la pitié qu'ils 30

ressentaient pour lui, le petit malheureux, qui n'avait jamais eu d'arbre de Noël. Pour leur faire plaisir, Jésus feignit de n'avoir jamais rien vu de

si beau que leur arbre et leurs jouets, et serait resté plus longtemps si la

mère ne lui eut dit en lui remettant un gros morceau de gâteau et un peu de monnaie :

-- Tiens, petit, va porter cela à tes pauvres parents.

Jésus sortit alors, sans oser embrasser les bons petits enfants, comme il aurait voulu le faire.

Ayant frappé à une autre porte on le chassa en lui disant qu'on ne donnait jamais rien aux petits vagabonds. Jésus, le coeur bien gros, se dirigea vers le quartier le plus pauvre de la ville, dans l'intention de soulager quelque misère.

S'étant engagé dans une rue étroite et obscure, il faillit tomber sur le corps d'une petite mendicante qui gisait évanouie sur le pavé, ayant succombé à la faim et au froid, sans doute.

-- Pauvre petite, murmura-t-il doucement, tu as assez souffert.

Et, l'ayant baisée au front, il mit la main sur son coeur, qui cessa aussitôt de battre, et l'enfant s'envola, toute joyeuse, vers le ciel.

Jésus reprit sa marche solitaire. Enfin, il s'arrêta devant une maison pauvre d'apparence, et gravit les escaliers jusqu'aux mansardes. Il frappa à une porte, par la fente de laquelle sortait une faible lumière.

-- Entrez, dit une voix douce de femme, et Jésus entra.

Il se trouva dans une chambre bien mal garnie, mais très propre. Une femme, jeune encore, mais pâle et maigre, cousait avec acharnement près d'une table où brûlait une unique chandelle. Près du feu se tenait deux petits enfants, jolis, bien que délicats, qui regardaient Jésus avec leurs grands yeux étonnés.

-- que veux-tu, petit? lui demanda la mère.

-- La charité, pour l'amour de Jésus, répondit-il.

31

-- Pauvre enfant! je suis bien pauvre moi-même, dit-elle, je ne puis te donner grand'chose, mais viens toujours te chauffer et manger un morceau de pain.

Jésus, ravi de cette bonté chez une femme d'apparence si malheureuse, entra et alla s'asseoir près des deux enfants, avec lesquels il se mit à causer fraternellement, tout en mangeant de bon coeur le pain que la bonne femme lui donna.

quand il eut fini de manger ce pain, l'aîné des enfants lui apporta

quelques bonbons au fond d'un sac de papier.

-- Tiens, dit-il, mange cela aussi; c'est la bonne voisine qui nous les a donnés; nous en avons déjà mangé, nous, cette après-midi; n'est-ce pas que c'est bon?

-- Oui, mange-les! n'est-ce pas que c'est bon? répéta la plus jeune, qui était l'écho fidèle de son aîné.

Il s'en fallait de beaucoup que ces bonbons fussent aussi recherchés que ceux du sac rouge et or que lui avait donné les enfants riches.

Cependant, Jésus, le roi du ciel, les mangea et les trouva délicieux.

S'étant remis à causer avec les deux petits, il leur demanda ce qu'ils faisaient tous les deux près du poêle, avant son arrivée.

-- Nous attendions l'enfant Jésus, qui doit venir ce soir, car c'est Noël, tu sais, dirent-ils; il est bon, l'enfant Jésus, il aime les petits enfants, ajouta l'aîné.

-- Oui, il aime les petits enfants, répéta la plus jeune, comme d'habitude.

-- Moi aussi, je vous aime, dit Jésus, délicieusement ému. Je suis pauvre aujourd'hui, mais je serai riche et puissant un jour, et alors vous viendrez chez moi; et vous verrez comme je vous recevrai bien.

-- Mes chéris, il est temps de vous coucher, dit la mère, qui avait écouté en souriant ce discours. L'enfant Jésus ne visite que les enfants sages qui se couchent quand l'heure est venue.

-- Et le petit garçon, maman, faut-il qu'il retourne au froid? Oh!

laisse-le rester avec nous pour cette nuit, nous lui ferons une place dans 32

notre petit lit. L'enfant Jésus lui apportera peut-être quelque chose, à lui

aussi, s'il reste avec nous, mais dans la rue il ne saurait pas où le retrouver.

-- C'est bon, mes enfants, le petit va rester, dit la mère, qui avait les larmes aux yeux.

Les enfants ayant fait leur prière, elle les coucha tous les trois dans le petit lit.

-- Toi, tu vas coucher dans le milieu, dirent à l'enfant Jésus les deux petits. Tu auras bien plus chaud.

La mère les couvrit soigneusement de leurs vieilles couvertures rapiécées, et les petits garçons s'endormirent bientôt en entourant Jésus de leurs petits bras caressants.

La mère se remit à son ouvrage qu'elle se hâta de finir afin de pouvoir le porter au magasin ce soir-là et retirer le salaire qui lui était dû

et dont elle avait grand besoin.

quand elle eut terminé, elle en fit un paquet qu'elle se hâta de porter au magasin.

Elle revint au bout d'une heure avec quelques petits paquets qu'elle développa en souriant. C'étaient quelques jouets à bon marché qu'elle alla déposer dans les petites bottines rangées devant la cheminée. Il y avait part égale pour les trois enfants.

Puis s'agenouillant, elle pria longtemps, comme savent prier les pauvres, et s'étant couchée, elle s'endormit aussitôt pour rêver des rêves tout d'espérances et de bonheur.

Le lendemain, dès l'aurore, Jésus prit congé de la petite famille en les bénissant. Les enfants avaient envie de pleurer, mais Jésus les consola en leur promettant de revenir bientôt. Il emporta les jouets que la bonne mère lui avait achetés et les déposa dans la bottine d'une petite fille dont

les parents, très pauvres, n'avaient pas osé faire la dépense des quelques sous nécessaires à l'achat d'un cadeau.

Le père crut que c'était la mère qui n'avait pu résister à la tentation de faire ce plaisir à leur enfant, la mère crut que c'était le père, et ils ne

33

dirent rien, ni l'un ni l'autre, ne pouvant se résoudre à blâmer et n'osant pas approuver.

L'enfant Jésus retourna dans sa crèche où il se blottit, prêt à recevoir l'hommage des fidèles. Son divin cœur était satisfait.

Fernand Guyot

L'aventure de Lili

Lili s'éveille en son petit lit tendu de *** 1 , se frotte les yeux que la lumière éblouit, puis, brusquement, saute à terre : " Noël, c'est Noël! "

qu'a-t-il donc apporté le vieux bonhomme à la hotte inépuisable?

Et, la voilà qui court bien vite, de toute la vitesse de ses petites jambes tordues. Pan! pan! pan! C'est Lili qui frappe trois petits coups à

la porte de la grande chambre.

-- qui est là? crie la maman.

-- C'est Lili, répond l'enfant de sa petite voix fl[°]tée.

-- Entrez! Mais Lili n'a pas attendu la permission, elle a poussé la porte! la voici devant la cheminée, o[°] Noël a laissé comme trace de son passage une grande poupée toute habillée de soie, un service à dinette en porcelaine, ne vous déplaie, des sacs de bonbons... que sais-je encore!

Mais pourquoi son joli sourire s'est-il subitement figé sur son mignon visage? Pourquoi ses yeux rieurs sont-ils prêts à pleurer?

Pourquoi cet air si triste à la vue de tant de beaux jouets? Autant de questions que se posent papa et maman, eux qui se réjouissaient tant d'avance du bonheur qu'allait éprouver leur petite Lili tant g[°]tée; avaient-ils oublié d'apporter quelque jouet désiré par l'enfant; ou bien serait-ce un simple caprice? Non, Lili n'est pas capricieuse. Alors quoi?

-- Voyons, qu'as-tu Lili? interroge le père.

-- Pourquoi, poursuit la mère, cette figure mécontente, n'es-tu pas satisfaite? Noël ne t'a-t-il pas apporté tout ce que tu lui as demandé?

1 Mot suivant illisible dans l'édition numérisée du journal.

-- Si, répond l'enfant, après quelques instants. Puis éclatant en sanglots, elle ajoute :

-- Seulement, c'est vrai, j'en étais bien s're.

-- qu'est-ce qui est vrai? De quoi étais-tu s're? lui demande la maman inquiète.

-- Eh bien! dit Lili à travers ses larmes, j'étais bien s're d'avoir, cette nuit, vu le bonhomme Noël et même d'être allée me promener avec lui.

-- Voilà, certes, dit le père en riant, une aventure qui n'est ni banale, ni attristante, il me semble. Allons, Lili, viens ici t'asseoir dans le grand

lit, entre papa et maman; tu nous raconteras les péripéties de ta fameuse promenade.

Et maintenant, lecteur, voici l'histoire que Lili conta, après que maman eût séché les derniers pleurs qui coulaient de ses grands yeux bleus :

" Il y avait longtemps, bien longtemps que je dormais quand, tout-à-coup, j'entendis du bruit et voilà que j'aperçus un vieux bonhomme qui venait de descendre par la cheminée. Oh! je n'ai pas eu peur car, à sa grande barbe blanche, à la hotte pleine de jouets qu'il portait sur son dos,

j'avais bien reconnu le père Noël. Je ne bougeai pas de crainte de le voir repartir sans rien laisser. Alors, je le vis prendre dans sa hotte tous les jouets qui sont là : la poupée, le service en porcelaine, les bonbons, tout ça, tout ça...

Comme il était prêt à s'en aller, voilà qu'il se mit à tousser, oh, mais!

fort, très fort... Ah bien! tu sais maman, il fait si froid... Il n'y a rien de

drôle à ce qu'il soit enrhumé. Cela me faisait de la peine de l'entendre ainsi tousser. Je pensais : " Pauvre vieux Noël, être obligé de courir ainsi

dehors, pour faire plaisir aux petits enfants. " J'avais peut-être parlé

tout

haut, car il se retourna de mon côté et murmura : " Tiens, tiens, une petite fille aussi bonne que gentille! Désires-tu un autre jouet? " Non, répondis-je, je voudrais bien aller avec toi pour voir comment tu passes dans les cheminées. Il se mit à réfléchir un moment, puis me dit : " Je te le permets puisque tu es une bonne petite fille et que j'espère bien que tu 36

ne m'ennuieras pas en chemin. C'est promis, n'est-ce pas, tu seras bien sage! -- Oh! oui, je serai sage, je te le promets, Noël! répondis-je. -- Alors

dépêchons-nous, fit-il, car je suis très pressé. "

Je ne sais pas comment cela se fit mais avant que j'aie pu m'en apercevoir, nous arrivions devant le ch,teau : Noël s'arrêta devant une cheminée de laquelle il sortait beaucoup de fumée; je me demandais comment nous allions passer là-dedans; eh bien! là encore comme partout o' nous sommes allés ailleurs, je n'ai pas pu comprendre comment on entra ni comment on sortait.

Une fois dans la chambre o' dormaient les petits enfants du ch,telain, Noël tira de sa hotte de beaux joujoux, avec tout plein de la dorure; il avait beau en sortir, la hotte était toujours aussi remplie.

Après cela, Noël me mena dans d'autres maisons et partout il laissait des jouets de toutes sortes; seulement plus la maison était belle, plus il laissait de choses.

Enfin, nous étions arrivés à la maison o' reste l'homme qui a beaucoup d'enfants, tu sais bien, toi papa, et puis toi aussi maman, la maison là-bas, tout là-bas, près du bois... Oui, les gens qu'on dit si pauvres! eh bien! c'était là. Il ne sortait pas de fumée par la cheminée; je

m'approchais pour y entrer et j'entendis l'homme qui disait : " Pauvres petits, ils sont bien heureux de dormir; ils rêvent que Noël leur apporte de belles affaires; ils auront bien du chagrin quand ils se réveilleront car

il n'y a pas de danger qu'il vienne chez les pauvres gens. Ah malheur! si seulement on pouvait leur faire manger un peu de viande demain, leur acheter quelques g,teaux... Mais non, ça sera comme tous les autres jours, un peu de soupe et de pain sec, enfin, tant qu'il y aura du pain, ils

ne mourront pas de faim. "

En entendant l'homme parler, je m'étais mise à pleurer tellement cela m'avait fait de la peine; il y avait bien de quoi, n'est-ce pas, maman...

Des petits enfants si malheureux. Et puis après, je pensais que Noël qui était avec moi, allait leur faire une bonne surprise en déposant dans la cheminée les plus beaux jouets qu'il y avait dans sa hotte et les meilleurs 37

bonbons, mais quand je me retournai, Noël avait disparu : j'eus beau l'appeler, il ne revint pas. Il était peut-être trop pressé : il y a tant de

petits enfants! Et puis après cela... après cela... je ne me rappelle plus... Il

n'y a que ce matin, quand j'ai vu tous les joujoux qui sont là que je me suis souvenu de ce que j'avais fait cette nuit. Alors j'ai pleuré parce que j'ai pensé que les petits enfants du pauvre homme n'auraient rien quand ils se réveilleraient.

Mais si tu voulais, maman... ou bien toi, papa... il y a aussi des jouets dans les magasins, alors... alors, on pourrait bien en acheter... Oui, tu veux bien? Oh! ma petite maman chérie, oh! mon petit papa, il faut que je vous embrasse tous les deux bien des fois, comme ça... comme ça, et puis encore comme ça. "

Et voilà comment, à la suite de l'aventure extraordinaire d'une petite fille, il y eût des jouets dans la cheminée, un bon repas sur la table et beaucoup d'espérance... dans une maison de gens bien pauvres.

38

Jean Charbonneau

Conte de Noël

(pour les petits)

Aux petits des oiseaux, Dieu donne la p,ture!

V. H.

La neige immaculée s'étendait à perte de vue, comme un suaire sans fin.

C'était la veille de Noël.

Elle avait été bien froide cette joyeuse nuit.

De partout, ceux des plus robustes que le froid n'effarouchait pas s'étaient rendus à la messe de minuit, tandis que les petits enfants, assis près de leurs grand'mères, écoutaient les vieux récits, les contes fantastiques et les légendes pleines d'intérêt, intérêt pénétrant que la vieillesse sait nous inspirer.

Ce soir de la veille de Noël, le petit Jean eût bien voulu être grand

comme son père, vigoureux comme lui, pour mener le cheval bai par les routes poudreuses.

Sortir à minuit, quel rêve!

Le clair de lune, les grands arbres et la crèche du Jésus de Nazareth toute garnie d'une paille fraîche et brillante comme de minces filets d'or!

Il aurait tant aimé la voir, cette crèche si modeste, si frêle, mais si grande dans la pensée, puisqu'elle était le berceau du monde!

que de choses! que de beautés à la fois que le petit Jean ne pouvait savourer, parce que son père l'avait fait se coucher bien de bonne heure et que sa mère lui avait dit : " Il fait grand froid ce soir; la nuit sera terrible. "

39

D'un autre côté, il s'était consolé, parce que grand'maman lui avait promis une histoire de Noël s'il était bien sage, quand petit père et petite

mère seraient partis pour l'office divin. Il se représentait pourtant la route que la lune éclairait; le son des grelots résonnait à ses oreilles; puis

dans le lointain, les cloches carillonnaient, les cloches si gaies, annonçant le Messie.

Mais que voulez-vous? les petits enfants sont couchés à cette heure de la nuit. Tout en pensant à ces choses, le petit Jean ne dormait pas. Il avait hâte d'entendre l'histoire de sa grand'maman : elle en savait de si belles et de si longues!

quand il entendit les cloches en volée, lancer leur invitation, il eut un gros soupir. Puis les clochettes aux sons variés tintinnabulaient sur la grande route; cela excitait la tentation!

Le calme s'étant rétabli au dehors, petit Jean se leva de son lit.

Grand'mère s'était assoupie près de l'âtre. La flamme y pétillait et jetait sur la figure de la vieille un pâle reflet.

L'enfant s'était approché.

Posant la main délicatement sur le bras de son aïeule :

-- Grand'mère, dit-il, mon histoire!

Grand'mère sursauta; mais apercevant la tête blonde du petit Jean, elle sourit, le prit sur ses genoux et commença :

-- Mon enfant, écoute l'histoire que je vais te raconter. Elle est bien triste et bien navrante, mais elle est si vraie.

Dans une paroisse pas bien éloignée de celle-ci, vivait jadis une noble famille. Le père avait été colonel dans les armées du roi Louis XIV; la mère était issue d'ancienne noblesse.

Le colonel de Blémont -- c'est ainsi qu'il se nommait -- avait été

possesseur d'une grande fortune. Un hasard malencontreux l'avait ruiné

et forcé de s'expatrier.

N'ayant conservé que son honneur et son nom, il n'avait pas voulu subir en France l'affront de la pauvreté.

40

Il était passé au Canada et avec ce qui lui restait de son patrimoine, il avait acheté une ferme et s'y était retiré avec sa femme et son fils.

Loin du monde, sa misère serait cachée; il oublierait peut-être son malheur; il oublierait le passé, la splendeur des anciens jours.

Son unique consolation était sa femme et son enfant, son enfant qu'il élevait dans la charité.

Il plaçait toute sa foi, tout son amour, toutes ses espérances dans ces deux êtres si chers, puisque la souffrance ne trouve pas de meilleur consolateur que dans l'affection de ceux qui vous aiment.

* * *

Par un jour de Noël, froid comme celui qui s'annonce pour demain, à

l'heure où la petite famille prenait le modeste repas du midi, le petit Paul, -- car il était petit comme toi, Jean, frêle comme tu l'es, le petit Paul, ai-je dit, causait avec son père du malheur de ceux qui n'ont pas de pain et qui pleurent.

Le colonel, soucieux de l'éducation de son fils, l'instruisait dans l'amour du prochain. Toujours, il encourageait par l'exemple les bonnes aptitudes de son enfant.

" Vois-tu, lui faisait-il remarquer, nous sommes bien heureux, nous qui avons du pain, de n'être pas obligés de mendier comme le font ces malheureux déshérités du sort. que de misère sur terre, que de souffrance ne voyons-nous pas sous nos yeux! Et pourtant, que de résignation! Dans toute la nature, combien d'êtres qui souffrent sans se plaindre, contents d'un seul morceau de pain. Les petits oiseaux que tu vois se poser sur cette fenêtre nous demandent leur p,ture. Ne faut-il pas compatir à leur malheur? Ils sont si petits, ils sont si frêles!

Combien de malheureux aujourd'hui voudraient se voir à notre place, près d'un foyer joyeux, avec du feu dans l'tre. "

41

Le petit Paul écoutait son père. Une larme lui vint aux yeux. Il songeait à ces tristes paroles : Les petits oiseaux demandent leur p,ture, les petits oiseaux sont si frêles!

Et tout le reste du repas, son coeur lui criait : " Les petits oiseaux demandent leur p,ture. "

Il se promettait bien en lui-même qu'en ce beau jour de Noël, il ne serait pas seul à manger son pain blanc.

Pendant que tout le monde se retirait, petit Paul déroba un gros morceau de pain qu'il cacha soigneusement, s'habilla sans que personne le vit et s'enfuit par la campagne.

* * *

La neige commençait à tomber. Là-bas, les arbres se couvraient de frimas et le vent rageur entraînait par rafales les nappes blanches.

Le petit Paul marchait à travers les chemins poudreux.

Il répétait toujours : " Les petits oiseaux demandent leur p,ture. "

Mais pas d'oiseaux ne venaient sur la route. On e't dit que le froid les faisait se tapir dans leurs nids.

Le petit Paul cherchait toujours.

Maintenant, la forêt devenait de plus en plus épaisse. L'enfant s'y était aventuré. Les sentiers disparaissaient sous la neige.

Paul courait toujours plus loin; mais les oiseaux ne venaient pas.

Tout à coup, l'enfant entendit un petit cri, une plainte bien faible, arrivant à peine à l'oreille.

Comme il faisait un pas, un petit oiseau frileux, sans ailes presque, tomba à ses pieds.

Le pauvre enfant, content de cette trouvaille, lui présenta quelques miettes de pain que l'oiseau refusa.

Pourquoi refusait-il cette p,ture? c'est que la mère l'appelait là-haut, sur la branche. Il serait orphelin, le pauvre petit s'il restait là, séparé

des

siens; et peut-être mourrait-il.

42

Il fallait le rendre à sa mère.

Et petit Paul prenant doucement l'oiselet dans sa main, grimpa sur la branche et le rendit à ses frères.

Puis répondant à l'appel de la mère éplorée, il déposa près du nid son morceau de pain pour ces pauvres créatures qui demain peut-être chercheraient leur p,ture en vain.

Cependant la neige tombait toujours et tous les sentiers étaient disparus.

Le petit Paul, content de sa bonne action, voulut s'acheminer vers sa demeure, mais la forêt semblait vouloir le garder dans son sein et l'enfant ne put retrouver sa route.

Il grelottait, harassé de fatigue.

Le soir commençait à venir.

Il songeait à l'inquiétude qu'il causerait à son père, quand celui-ci ne le verrait pas rentrer.

Et sa pauvre mère, que de craintes ne devait-elle pas entretenir en ce

moment?

En pensant à tout cela, il faisait bien des détours; mais vains efforts : après une heure, il se retrouva encore près de l'arbre où reposait le petit oiseau qu'il avait sauvé. Des larmes lui vinrent aux yeux. Il s'assit près d'un vieux tronc d'arbre; l'accablement triomphait : il s'endormait.

Le lendemain, on trouva petit Jean mort, tenant encore dans sa main quelque reste de pain.

La douleur grava sur sa tombe : " Aux petits des oiseaux, Dieu donne la p,ture. "

* * *

Et comme la grand'mère achevait son récit, le petit Jean ferma doucement les yeux et s'endormit.

43

Dans cette nuit de Noël, le Jésus de la crèche regardait peut-être le pauvre petit mort et celui qui dormait maintenant. Au dehors, la neige étendait son suaire sans fin.

44

Paul de Cazes

Ma première messe de minuit

J'avais huit ans, il y a déjà longtemps, hélas! Je demeurais dans un petit bourg de Bretagne où j'ai passé mon enfance.

Un soir, il faisait un froid humide et pénétrant, et cependant tous, dans la paroisse, hommes et femmes, petits et grands, avaient un air de fête qui faisait un heureux contraste avec les tons gris et brumeux du ciel.

À l'heure de l'angélus, le sacristain, frappant à tour de bras sur l'unique cloche de l'église, venait rappeler aux habitants du village que le lendemain était une des quatre grandes fêtes de l'année; une fête carillonnée, comme on dit dans le pays. Quelques paysans, avec ce dandinement particulier à l'homme des champs harassé par un labeur continu, traversaient, en h,tant le pas, la petite place de l'église, et ils entraient. C'étaient les retardataires du confessionnal, car on croit

encore

au bon Dieu dans ces bourgades perdues au fond de la Bretagne.

Dans la cheminée de la cuisine à l'tre immense auprès duquel les domestiques de la maison, assis en rond, pendant les longues veillées d'hiver, racontaient à tour de rôle ces lugubres et fantastiques histoires de loups-garous, qui se transmettent de génération en génération dans les campagnes bretonnes, trois hommes vigoureux avaient placé une b^oche énorme, qui devait br^oler huit jours durant; la b^oche de Noël, en un mot, car, le lendemain était l'anniversaire de la naissance du Sauveur.

2 Dans certaines paroisses de France on carillonne à l'occasion des grandes solennités religieuses, au moment

de l'élévation tous les dimanches, et pour les baptêmes. Le carillonneur frappe la cloche, en cadence, avec deux

petits maillets.

45

* * *

Ma mère m'avait promis, si j'étais bien sage, de me conduire cette année-là à la messe de minuit. Dieu sait si depuis longtemps j'attendais la nuit de Noël avec impatience.

D'abord, il avait été bien entendu que je ne me coucherais pas ce soir-là, moi qu'on avait l'habitude invariable de mettre impitoyablement au lit tous les jours à huit heures.

Depuis bien des semaines, je repassais dans mon imagination d'enfant toutes les joies inconnues dont je pourrais alors prendre ma part.

Comme cela devait être beau, l'église éclairée avec cette profusion de lumières dont ma bonne m'avait décrit si souvent les merveilleux effets, quand il ferait si noir dehors! Comme cela serait drôle de voir la mine effarée de la vieille Jeanneton Massé, la gardeuse d'oisies, qui sommeillait toujours accroupie sur ses talons, dans l'allée, à deux pas de nos chaises, quand elle serait réveillée en sursaut par un couac sonore du gros ophicléide qui avait la prétention d'accompagner, à lui seul, tous les chantres du lutrin!

Aussi quels efforts héroïques je dus faire pour refouler l'horrible envie de dormir qui commença à me prendre dès avant neuf heures du soir!

Enfin l'heure tant désirée sonna.

* * *

C'était une toute petite église, bien humble, celle où j'entendis ma première messe de minuit.

Avec sa tour carrée servant de refuge à des centaines de corbeaux, qui depuis de nombreuses générations y avaient élu domicile, entourée de trois côtés, comme elle l'était, par un ancien cimetière depuis longtemps abandonné, elle me semblait bien misérable, à moi, cette

46

pauvre vieille église qui datait du seizième siècle, et faisait l'admiration

des archéologues à la recherche de monuments druidiques égarés dans les landes bretonnes, qui la visitaient en passant.

Cette nuit-là, pour la circonstance, elle avait un air de fête inaccoutumé, quelques douzaines de cierges fichés sur trois grands lustres en bois doré, répandaient sur le groupe des fidèles une lueur incertaine et blafarde. De gros bouquets de fleurs artificielles de diverses

couleurs, dans des potiches largement colorées, s'étagaient sur les gradins de trois autels brillamment éclairés. Le gros missel, aux pages enluminées, sur son pupitre recouvert d'un tapis de velours grenat, était là, attendant l'arrivée du prêtre.

* * *

Enfin la petite porte donnant de la sacristie sur le chœur de l'église s'ouvre, et le curé de la paroisse, droit et ferme malgré ses quatre-vingt-deux ans, s'avance vers l'autel.

quatre enfants de chœur en soutanelles rouges et en surplis blancs, portant de gros cierges, lui font escorte. Puis les chantres, un par un, arrivant à la file, vont se placer autour du grand lutrin.

Le vieux prêtre, dont les longs cheveux bouclés, blancs comme la neige, ont des reflets d'argent à la lueur des cierges, a revêtu ses plus

beaux ornements. Sur son aube en fines dentelles artistement brodées, oeuvre de patience d'une bonne et sainte demoiselle, la bienfaitrice du village, s'étale la superbe chasuble en soie brochée des grands jours.

Ils étaient longs les états de service du bon vieux curé. Le jour o

Napoléon, alors premier consul, avait cru devoir permettre à Dieu de se laisser adorer dans ses temples, il était venu prendre charge des mes de cette petite paroisse, et y était toujours resté.

En vain, pendant son long et ingrat ministère, lui offrit-on des cures plus avantageuses; il persista à vouloir demeurer, pour y mourir, dans ce presbytère de petit village o il se savait aimé et vénéré de tous. Les
47

douze ou quinze cents francs de son modique traitement, dont il donnait une bonne moitié aux pauvres, lui suffisaient pour vivre; que lui fallait-il

de plus?

Comment aurait-il pu quitter tous ces braves gens qui, chaque dimanche, se pressaient autour de lui pour entendre, par sa bouche, la parole de Dieu qu'il leur avait appris à connaître?

Comment abandonner tous ces morts, couchés là-bas dans le cimetière, qu'il avait aidés à passer dans l'éternité en leur promettant ses

prières, et que lui seul n'avait pas oubliés?

* * *

Comme tous les vieux prêtres de ce temps-là, le bon curé était, prétendait-on, entaché d'une forte teinte de gallicanisme. Un fait bien certain, c'est que, en dépit de tous les efforts de son vicaire, jeune ecclésiastique partisan de la plus pure doctrine romaine, jusqu'au jour de sa mort, les cérémonies se firent d'après les anciens rites, dans sa petite église.

Le maître chantre, vieux bonhomme qui devait bien avoir dans les soixante-quinze ou quatre-vingts ans, tenait comme son curé à toutes les choses du temps passé. Malgré son grand ge, il n'aurait voulu céder à

personne sa place au lutrin ni le devoir de donner le ton à ses acolytes.

Seul, à peut-être vingt lieues à la ronde, il avait conservé l'ancienne coutume de chanter des noëls à la messe de minuit, et il ne concédait que difficilement à son fils, robuste forgeron à la voix de stentor, qui était appelé à lui succéder dans sa charge importante, quelques-uns de ces cantiques de circonstance que nous trouvons si vieux aujourd'hui, mais qui étaient très en vogue alors dans les paroisses de Bretagne.

On venait de loin pour entendre les noëls du vieux chantre, et, comme j'en avais entendu gloser par le notaire qui posait pour esprit fort, j'attendais avec grande impatience.

48

* * *

Le moment solennel arrivé, le bonhomme se lève, tousse, crache, s'essuie du front à la nuque avec son grand mouchoir à carreaux bleus et rouges, relève la tête, se rengorge et d'une voix plus chevrotante et plus cassée encore que d'habitude -- ce qui pouvait bien être attribué à

quelques verres de vin de trop qu'il avait pris pour s'éclaircir la voix -il

entonne à tue-tête un Noël que je n'ai malheureusement pu retenir en entier, mais dont voici le premier couplet, tel qu'il s'est gravé dans ma mémoire d'enfant :

Adam fut un pauvre homme

De se laisser tenter

Par un morceau de pomme

qu'il ne put avaler;

Sa femme, sans cesse

Le tourmente, le presse

D'en manger un p'tit, 3

Disant que la sagesse,

que le diable avait dit,

...tait dedans ce fruit.

Naturellement, le poète auteur de ce Noël oublié, vingt-cinq ou trente couplets durant, repasse tous les événements principaux qui se sont produits sur la terre depuis cette heure néfaste, où notre premier père subit l'ascendant funeste de la première femme, jusqu'au jour où le genre humain fut délivré, par la naissance du Christ, des conséquences f,cheuses que lui avait values son inqualifiable gourmandise.

* * *

Maintenant, chaque fois que tinte la cloche qui appelle les chrétiens à la messe de minuit, mes souvenirs se reportent à quelques trente-cinq ans 3 Un p'tit s'emploie dans certaines campagnes de France pour un peu.

49

en arrière, dans cette pauvre petite église bretonne, et là je revois, comme si c'était hier, tout près du bon et si vénérable prêtre qui l'écoutait avec béatitude, le vieux chantre entonnant ce chant singulier dans lequel un barde inconnu exhale naïvement sa mauvaise humeur contre notre premier père, pour s'être laissé tenter par un morceau de pomme qu'il ne peut pas même avaler.

50

Gaston Luyre

Le Noël de l'abandonnée

...Peu à peu, la rue Saint-Jacques devint déserte. Les magasins se fermaient, les lampes électriques s'éteignaient; et dans la demi-clarté de cette nuit de décembre, sous la bise glaciale, une femme drapée dans un long manteau de juive, serrant sur son sein, pour la préserver du froid, une enfant de six mois à peine, s'avança faisant crisser la neige gelée sous ses sandales trouées.

De temps à autre, elle regardait les ombres entrer et sortir de la grande ombre massive que lui apparaissait Notre-Dame. Sous les lumières de l'intérieur, elle distinguait des gens heureux, vêtus chaudement et qui dans cette nuit de Noël allaient sentir l'ineffable joie de la grande naissance.

Elle s'était arrêtée devant les banques, collant son ombre voûtée aux colonnes de granit ou la faisant zigzaguer sur les marches du perron.

qu'elle était triste, en face de tout ce bonheur, qui se préparait là-bas, derrière les portes capitonnées, dans la douce chaleur du sanctuaire, dans l'éblouissante illumination de mille lampes électriques.

Il n'y avait pas bien longtemps qu'elle aussi s'agenouillait dans les bancs, au milieu de la grande nef, un peu à gauche, avec son vieux père tout blanc et tout courbé et sa mère encore jeune et droite; pas bien longtemps non plus, qu'elle allait recevoir l'Emmanuel, avec ce regard d'indicible béatitude qu'ont les vierges quand elles quittent la Table sainte.

Et depuis, il a passé dans cette ,me un torrent de douleurs et d'humiliations.

51

Et comme tout d'un coup le souvenir de son malheur après le passé

bienheureux lui revient à la pensée et l'étreint, la pauvre femme pousse un soupir et frissonne.

Le vent souffle toujours, s'engouffrant dans les carrefours, soulevant la neige fine qu'il fait tourbillonner dans le square autour du monument de Maisonneuve et sous les arches silencieuses de Notre-Dame.

Un moment, elle a l'idée folle d'entrer, elle aussi, de s'agenouiller et de prier.

Est-ce qu'elle va pouvoir supporter plus longtemps le froid qui la pénètre et qui la tue? Elle n'a rien mangé depuis le matin, qu'un morceau de pain ramassé dans des caisses de vidanges, et elle a senti la cendre lui grincer sous ses dents d'affamée. quand elle a trouvé ce morceau de pain sali, elle eut de la joie plein le coeur, puis le regarda tristement...

Instinctivement elle retira sa main n'y voulant point toucher!

C'était impossible, même sous les haillons de la misère et dans le changement de tout son être, Marthe D... ne pouvait point s'abaisser jusque-là!

Est-ce que dans cette rue déserte, à l'heure où les femmes échevelées, en matinée d'un rose antique, ne regardent pas encore derrière les

rideaux de leurs fenêtres, Marthe D... ne passait pas le matin dans sa voiture de maître? Elle était connue, elle était aimée, parce qu'elle souriait si tendrement, parce que dans ses yeux bleus il y avait un bonheur qui ne fait point de jaloux et qui faisait dire : " Voilà une jolie demoiselle heureuse! "

Si par hasard, ce matin-là, quelque visage étiré par le sommeil, la regardait, le nez collé aux vitres dégelées? Si l'on reconnaissait Marthe?... Alors elle s'éloigna lentement, étreignit l'enfant qu'elle portait sans lassitude, et tout d'un coup, une douleur lancinante, la douleur de la faim, la tortura de nouveau.

" Pauvre petite, pensa-t-elle, c'est pour toi, ce morceau de pain...

Marthe D... pourrait rougir de le prendre, ta mère ne le doit pas! "

52

Et les yeux levés vers les fenêtres des maisons, comme une voleuse, elle saisit la miche de pain, la cacha furtivement sous son manteau et s'enfuit.

Toute la journée, ce fut une course folle au hasard, par les ruelles désertes et les grandes rues fréquentées.

Elle ne savait qu'une chose : c'est qu'ayant tant souffert et ne pouvant plus souffrir davantage, elle devait mourir demain... cette nuit...

ce soir... tout à l'heure peut-être.

On la coudoyait sur les trottoirs, sans y prendre garde; et quand elle trébuchait sur la neige glissante, certains la toisaient avec mépris et disaient : " Elle est saoule! " D'autres, avec ce regard cynique des dépravés et des coureurs de filles, la dévisageaient sous la confusion de ses cheveux, croyant lire au fond de ses prunelles langoureusement bleues le désir de vendre pour un peu d'argent son honneur de femme et de mère.

Oh! si elle avait été seule, à cette heure!...

Mais son enfant!... mais sa petite Alice!... Elle ne pouvait l'abandonner à qui que ce fût! Est-ce qu'une mère se sépare ainsi de son enfant?

Elle vivrait donc jusqu'au bout... elle épuiserait le maigre lait de son sein : elle sauverait sa fille.

Puis dans cette hallucination sauvage du dévouement jusqu'à la mort, elle sentait en son coeur, remonter comme une force inconnue et mystérieuse. Elle relevait l'enfant sur ses bras ankylosées, l'embrassait sur sa petite lèvre mutine, contemplait encore ces yeux d'azur qu'elle lui avait donnés et ces traits... ceux de l'homme qui l'avait fait souffrir en l'abandonnant et qu'elle aimait encore malgré tout, et subitement comme reprise par la folie, elle courait sur les trottoirs glissants, la traîne de sa

robe s'effilochant dans la glace et la neige.

Le soir tomba bientôt...

Elle avait erré par toute la ville, sans songer à demander l'aumône.

C'est que sa voix avait gardé cette douleur et cette ferme supplication
53

qui autrefois faisait délier les bourses pour secourir les pauvres : on la reconnaîtrait s'rement. Et quelle honte!... On ignorait encore tout ce qui s'était passé dans sa vie depuis le jour du mariage. On avait fait tant de vœux pour son bonheur : pouvait-elle n'être pas heureuse?

Marthe était la fille d'un ancien banquier. Elle s'était éprise d'un commis de bureau très jeune et très volage. Avec une conduite exemplaire, ce jeune homme intelligent eut pu se créer un brillant avenir.

Il possédait toutes les qualités extérieures qui plaisent; il entrait dans un

monde aristocratique où l'influence se mesure à la richesse; il était capable d'y vivre et d'y jouer son rôle : Marthe avait donc le droit de faire fi de la distance qui séparait leurs deux situations sociales, elle avait le droit d'espérer en l'avenir. Le père de la jeune fille refusa d'abord, catégoriquement.

Marthe se soumit et consentit à attendre.

Mais la passion folle qui la portait vers le jeune homme exigea une satisfaction sans délai.

Poussée par son fiancé, elle menaça son père d'une scène terrible s'il se refusait à consentir : elle parla même de départ et de scandale.

Le vieux banquier trop ému par la violente sortie de Marthe céda en

pleurant.

" Tu te marieras à ton monsieur André, lui dit-il, tu veux être malheureuse malgré nous, sois-le. Mais souviens-toi que, tant que je vivrai, je te défends de mettre les pieds chez moi. "

Il assista au mariage, comme s'il avait accepté de grand coeur cette mésalliance : pour cacher les apparences. Puis, quand la cérémonie terminée, les jeunes époux quittèrent la maison paternelle, le banquier jura qu'il ne la reconnaissait plus pour sa fille et qu'il la déshériterait.

Le bonheur des premiers jours avait voilé un peu la menace. Marthe s'en allait au bras d'André, joyeuse et légère, comme à une fête pour la vie, avec sa confiance en l'avenir, avec cette illusion que rien ne viendrait se jeter en travers de leur bonheur : elle se moquait bien de la défense du père. Est-ce que la vie n'allait pas se renfermer pour elle dans 54

celui-là seul qu'elle aimait? Puis, la richesse n'apparaissait point à ses yeux comme l'idéal de son existence : elle aimait; elle voulait aimer, toujours, malgré l'indigence, malgré la misère.

Pour défendre sa passion, elle sentait dans son coeur assez de force pour se tenir en face de son père et lui dire : " Père, garde ton argent...

j'emporte mon seul bien; cela me suffit. "

Pendant quelques mois, Marthe fut heureuse. Puis subitement la vie changea. André se fatigua vite d'une union qu'il n'avait recherchée que pour l'argent. Il fallait bientôt quitter Montréal pour les ...tats-Unis.

Seuls

dans le grand New-York égoïste et inhumain, ils commencèrent à sentir l'preté de la lutte.

André entra dans le département français de la New-York Life, Marthe se mit à broder.

Sur ces entrefaites douloureuses, la jeune femme avait mis au monde une enfant, jolie comme sa mère.

Sans doute, c'était pour elle une joie nouvelle au sein de toutes les désillusions; elle allait s'y attacher en désespérée! Mais quand elle songeait à l'avenir, en caressant la petite tête blonde d'Alice,

l'amertume montait à son coeur et venait étendre un voile sombre sur sa gaieté

maternelle.

Oh! les jours trop longs, où seule, abandonnée par André, elle regardait arriver, en tremblant le moment où n'ayant plus un sou, il lui faudrait mendier pour nourrir Alice.

L'inconduite du jeune époux l'avait jeté sur le pavé : on le repoussait, de partout.

Alors, il eut le désespoir des laches et des paresseux : il s'enfuit.

quand Marthe comprit que pour elle, désormais, la vie se murait du côté du bonheur, elle consentit à n'être plus épouse pour demeurer toujours mère. Elle voulut bien oublier un peu l'infidèle pour ne songer qu'à l'enfant qui restait.

Elle vendit les meubles, vendit ses derniers bijoux, et résolut de revenir frapper à la porte de son père, comme l'enfant prodigue.

55

Un matin de fin de novembre, elle entreprenait son voyage, avec les quelques dollars amassés.

Bien vite l'argent fit défaut... Marthe dut parcourir une grande partie de la route à pieds, portant sa fille dans ses bras.

Le matin du 24 décembre, elle se faufilait dans les rues désertes, le regard baissé.

Dans l'encadrement de sa chevelure noire, la tête couverte de son manteau de juive, sa figure amaigrie, pâle, avec des couleurs moites de cadavre, prenait l'expression intense de la prière et de la résignation.

Sans arrêt, comme une folle, elle marchait, se saoulant au bruit de la grande cité pour endormir sa douleur et sa faim.

Et maintenant, dans les tourbillons que soulève le vent du nord, elle sent ses jambes flageoler. Elle veut se mettre à l'abri derrière les colonnes; des grilles barrent le passage. Et comme pour se moquer de sa plainte, la bise siffle partout sa chanson glaciale.

C'est là qu'elle va mourir!...

quand il n'y aura plus de vie dans son sein, l'enfant mourra... elle aussi!...

Elle songe!

C'est Noël! Il faut des anges dans le ciel bleu pour accompagner l'enfant Jésus...

Il faut des anges dans la campagne pour annoncer la grande nouvelle...

Il faut des anges dans l'immense cité pour soulager toutes les misères...

Il faut des anges dans les pauvres demeures pour bercer les enfants qui n'ont plus de mère, des anges aussi, pour essuyer les larmes des mères qui pleurent près de leurs enfants...

Il faut des anges!...

Oh! faudra-t-il un ange, et cet ange sera-t-il son enfant? pour venir chercher son ,me dans ce coin désert?...

56

Non! le ciel en a bien assez comme cela! Son Alice vivra... il faut qu'elle vive, même si la mort la frappe, elle sa mère.

Et, tout en trébuchant, elle veut s'approcher de l'église. Elle veut entrer, pour y prier une dernière fois, pour tomber là, en sauvant son enfant, mais elle voit des tambours sombres sortir des masses noires, elle croit reconnaître, des amis, des parents : jamais elle n'entrera!

Pauvre Marthe! Elle a peur, même dans l'ombre, qu'on la reconnaisse... La honte de sa vie la retient! Oh! les préjugés du monde.

Et rapide, serrée dans son ch,le couvert de givre, sa robe traînant dans la neige, elle descend les degrés du portique, se collant aux rampes de fer.

Elle marche encore, elle retourne près des banques, puis s'arrête à contempler, les yeux ensanglantés par le froid, la grande église toujours muette et calme.

Mais bientôt les cloches s'ébranlent. Dans le silence de la nuit, leur voix étend au loin l'appel mystique et joyeux.

Le bronze des canons, au son des batailles, module le chant triste et lugubre des guerres : en la nuit de Noël, l'airain chante : " Gloire à Dieu et paix aux hommes! "

Eh quoi! cette note joyeuse lancée à tous les échos de la ville, est-elle le glas funèbre de la mort de Marthe?...

Elle s'est redressée... elle a baisé son enfant sur le front!

Oh! le froid baiser! on dirait que la mort s'est posée sur les lèvres de la mère! La petite Alice s'éveille, elle pleure, elle a faim...

Marthe dégage son manteau... ouvre son sein; plus de lait.

Et toujours l'enfant pleure!

Mais que fait-elle là, immobile? N'est-elle venue revoir son pays que pour y mourir d'inanition sur les pavés glacés?

Elle a dit : " J'irai retrouver mon père; je lui donnerai mon enfant, et s'il ne veut plus me recevoir, je partirai, j'irai mourir où le hasard me conduira. "

57

quinze jours durant, la même résolution l'a obsédée, elle a tout souffert pour accomplir ce sacrifice; il ne lui a pas semblé que devant la misère, la malédiction d'un père ne pouvait pas tomber, elle a rêvé que son vieux père, si bon, en la revoyant ainsi, lui tendait les bras, la serrait

sur son cœur et qu'elle allait être heureuse, non pas tant pour elle que pour sa fille chérie.

Et aujourd'hui, quand elle n'a plus qu'à franchir le seuil et crier : Père! elle hésite? la honte lui revient étreindre le cœur?...

Elle n'osera jamais frapper à la porte.

Elle sait bien que le banquier est rigide et qu'il tient sa parole...

Elle se rappelle qu'elle est sortie de la maison, le front haut; que c'est humiliant d'y retourner vaincue et maudite.

Ah! sans doute, ce jour-là, il y avait l'illumination de l'amour qui jetait sa clarté espérante sur toute sa vie; ce jour-là, elle partait avec André, son seul amour et elle n'avait ni à baisser la tête ni à regarder en

arrière; mais à cette heure, ce n'est pas pour elle, c'est pour son Alice, et

son Alice ne doit pas mourir!

Et encore? malgré la révolte de son amour-propre, elle sent bien désormais que le destin l'a réduite, qu'il l'a condamnée à n'être plus qu'une humiliée même dans la maison de son père! Rien n'effacera de son front le stigmate des chagrins et des souffrances, comme rien non plus n'enlèvera de son coeur, l'amour pour cet homme inf,me qui court à présent dans les hasards de l'existence.

En cette ,me hésitante, la lutte se poursuit terrible et cruelle.

Puis, elle, elle préférerait s'affaïsser, là, sur les marches de cet édifice, et sentir la mort la prendre peu à peu, sous le frisson glacial du vent; elle consentirait à ce qu'on dise sur son cadavre : " C'est Marthe D...! "

Mais son enfant!

Les cris de son Alice lui déchirent le coeur.

Elle ne comprend pas ce miracle de force qui la soutient et qui l'empêche de s'évanouir! Pourtant elle est brisée par les tiraillements de 58

la faim, et la fièvre qui br°le son front, met à côté des morsures du froid une seconde couronne d'épines.

¿ tout prix, elle doit sauver son enfant.

Elle écarte tous ces futiles prétextes qui l'ont retenue loin du pardon.

Elle ne voit plus rien que la vie du fardeau bien-aimé qu'elle enserre dans ses bras, sans lassitude, et elle part, lentement, rasant les murs.

Elle

descend la côte en se retenant du coude aux fenêtres basses et aux portes, puis dans l'obscurité, là o~ se dresse l'édifice des tramways, elle embrasse son enfant...

Ses baisers réveillent dans sa petite poitrine l'exaspération de la faim.

Elle l'entend geindre; affolée, elle ne comprend point, elle ne sait plus que son sein est vide. Elle colle cette petite bouche sur sa chair et l'enfant se retire toujours pleurant.

Depuis le matin, il ne lui est pas tombé une larme des yeux, à Marthe.

Sa gorge sèche ne peut plus s'ouvrir même pour gémir.

Subitement, comme une folle, elle éclate de rire, son enfant lui a sourit, puis tout aussitôt elle fond en pleurs...

Elle se souvient maintenant; ses pensées sont plus nettes, elle se rend mieux compte que son Alice a faim, et qu'elle, n'a plus de lait.

Marthe se traînera encore une demi-heure avant d'atteindre la maison paternelle : pendant ce temps la pauvre enfant peut mourir.

À cette pensée soudaine, elle se laisse tomber sur les marches du vaste b,timent; elle dépose son fardeau sur ses genoux, elle écarte son manteau, en détache une épingle, se fait une piqûre à la poitrine.

Une goutte de sang vermeil coule par la blessure, elle y colle les lèvres blanches de sa fille... et l'enfant boit.

Enfin elle se relève et repart...

Mais il lui revient à la mémoire que son vieux père ira, comme autrefois, à la messe de minuit, elle pense qu'elle arrivera peut-être trop tard.

Toujours les cloches sonnent, et le vent mêle son bruissement féroce aux murmures joyeux des carillons.

59

D'une main, la malheureuse a relevé sa robe qui traîne, elle court en zigzaguant par la rue Saint-Urbain... elle s'accroche aux ch,ssis démontés des vieux taudis juifs; des bouteilles cassées lui meurtrissent les pieds; mais elle ne sent rien qui puisse l'arrêter.

Elle traverse la rue Sainte-Catherine, elle passe dans l'embrasement des magasins comme une apparition de la misère, elle s'appuie une minute contre les arbres, pour respirer, puis elle reprend sa course échevelée.

Soudain elle aperçoit flanquée contre une muraille, une masse informe qui se cramponne aux crochets des fenêtres, qui s'écrase par moments dans la neige ramassée, qui se relève pour retomber.

Seule, dans la nuit, Marthe eut peur. Elle poussa un cri qui réveilla

l'ivrogne, puis voulant se hâter, elle trébucha et tomba près de lui.

L'homme étendit la main pour la toucher. Il la saisit par le bras et la tira violemment. Marthe ayant eu la force de se dégager, se releva aussitôt, et tandis que l'ivrogne s'élançant sur elle, allait rouler contre le

grillage protecteur d'un arbre, elle parvint à s'enfuir.

Malgré cette suprême émotion qui l'avait brisée, Marthe avait atteint la rue Sherbrooke.

Dans un instant elle allait frapper à la porte; on lui ouvrirait... et en cette nuit de Noël son père lui pardonnerait...

Il était temps encore! Les cloches de Notre-Dame livraient sans trêve aux tourbillons du vent leurs appels joyeux. Les lumières brillaient encore dans la chambre du père et dans le boudoir près du salon. Dans l'écurie, là-bas, Marthe distinguait le vieux cocher qui attelait le cheval.

Le banquier n'était donc pas encore parti. Elle le verrait maintenant et ce serait le salut.

Elle se précipita, gravit les marches de l'escalier, heurta à la porte, la poussa, et quand elle l'eût ouverte, dans une suprême frayeur, elle tomba la face contre le parquet en criant : Père!

On avait entendu le bruit dans la maison.

On avait entendu ce cri : " Père! "

60

Le chien de Terre-neuve avait aboyé... il jappait autour du corps de Marthe, lui léchant les mains et la figure.

Le banquier accourut précipitamment, il vit le cadavre; il reconnut sa fille... il prit dans ses bras l'enfant qui pleurait, il souleva sa pauvre Marthe, lui saisit la tête dans sa main.

Oh! cette figure p,le! ces traits tirés! ces yeux caves aux paupières bleuies!

Oh! ce front o des sueurs froides d'agonie avaient collé sa chevelure!...

Il embrassait cette tête bien-aimée. Il la retrouvait, dans quel état, grand Dieu! Sa malédiction s'était appesantie sur elle, et elle en était morte.

Fou de désespoir, le banquier se frappait la poitrine; il se penchait sur le cadavre de sa fille chérie; il voulait disputer à la mort un instant de vie

et la douleur le paralysait.

Enfin, la figure contre celle de Marthe, avant que la mère fut venue, il entendit la pauvre abandonnée murmurer : " Père, pardonne-moi... pour mon enfant... pour Alice... merci, père... au revoir...! "

Et ce fut tout!...

Au dehors le vent soufflait avec plus de violence, tourbillonnait dans les arbres décharnés, sifflait dans la nuit comme un oiseau de mort.

Les cloches achevaient leur cantique de Noël.

Les anges chantaient : " Gloire à Dieu dans les cieux et sur la terre, paix aux hommes! "

Et là-haut dans le ciel bleu, parmi les étoiles brillantes, des chérubins emportaient l'âme de Marthe. C'était le Noël de l'abandonnée!...

61

...douard Joyeuse

Le réveillon

Trois coups tintèrent.

Dehors, il devait faire un temps de chien.

Malgré la double vitre et le ch,ssis soigneusement fermé, le sifflement de la bise, les interpellations saugrenues des noctambules, le bruit des tramways au roulement sinistre, qui descendaient, les freins serrés, le boulevard Saint-Laurent, nous arrivaient dans la douceur tiède de la salle.

Nous étions là, quatre ou cinq, assis en rond, autour d'une table copieusement chargée de viandes froides, lorsque Francis, après avoir enveloppé Mary d'un regard, Mary, sa femme, jolie brunette aux yeux noirs singulièrement doux et clairs, déclara sans préambule :

" Superstition d'enfant, attachement mystérieux au passé... que sais-je, mais, dans une nuit de Noël, la vue des bébés blonds confiants dans les largesses coutumières du grand saint Nicolas à barbe blanche et déposant précieusement leur soulier rose dans un coin, m'a toujours été

et me sera toujours véritablement délicieuse. Cette époque de Noël, Noël avec sa messe de minuit, ses arbres couverts de stalactites de givre et de pendeloques finement ciselées, ses chemins couverts de neige, la neige blanche, fine et drue, étouffant les pas comme le plus moelleux des tapis et sur laquelle les pieds des fidèles en marche processionnelle vers l'église ont dessiné de capricieuses arabesques, n'a jamais pu revenir sans que mon coeur en fut douloureusement ému, sans que le souvenir d'un événement déjà lointain ne me revint en mémoire. "

Les fourchettes cessèrent de battre les assiettes. Mary rougit comme un enfant, ce qui mit un peu de rose aux lobes de ses oreilles, mais Roger

62

Fremin, maudissant en son for intérieur cette histoire intempestive qui l'empêchait d'engloutir à son aise, et dont la chair gélatineuse du cou s'emboîtait péniblement dans l'inflexible rigidité d'un faux-col de fer, crut bon d'étaler un sourire dédaigneux et sceptique.

Francis parlait. Sa voix s'élevait avec des sonorités caressantes dans la salle à manger tendue d'étoffe rouge qu'émaillaient, avec des zigzags imprévus, des fleurs fantastiques, drôles, et tordues, et cela faisait comme une atmosphère douce, indescriptible et que je n'ai jamais retrouvé ailleurs.

-- J'étais alors un tout petit bonhomme, disait-il; et je devais avoir six ans. Il n'était pas encore minuit et nous nous rendions à la messe. Mon père ouvrait la marche; très grand, monté sur jambes, raide en son habit noir, il allait d'un pas pressé, quoiqu'il fris,t la soixantaine. La clarté

lunaire projetait l'ombre de ses jambes et je trouvais fort amusant de voir sur la neige blanche ce gigantesque compas noir; emmitouflée dans ses fourrures, maman suivait à quelques pas, pestant avec des expressions choisies -- toujours les mêmes -- et des gestes sobres, contre la neige aveuglante et le froid trop piquant, comme elle le faisait d'ailleurs chaque année d'invariable et d'inéluctable façon. Lolla, ma bonne, trottinait par derrière, en me secouant par la main pour m'empêcher de m'endormir, et le pauvre tout petit moi que

j'étais, quoique soutenu par l'espérance de voir mes vœux comblés à mon retour à la maison, et mes souliers remplis de bonnes choses, se prenait à regretter vaguement la douce, ô bien douce température de la chambre close et la tiédeur douillette du lit chaud. Il y a vingt-deux ans de cela. Nuit froide et claire

comme celle-ci, mêmes tintements de cloches aux sonorités joyeusement prolongées, mêmes silhouettes sombres découpant leurs gestes étranges sur un fond d'hermine, bruissements de pas qui glissent sur la neige...

cris perdus s'égrenant doucement dans la nuit...

Mon père ne parlait pas et semblait méditer; il y avait déjà quelques minutes que nous longions la rue Notre-Dame, maman pestait toujours contre " la neige aveuglante " et " le froid trop piquant ", et moi, avec 63

fever, de se montrer gentil et généreux, priais, priais toujours saint Nicolas à barbe blanche.

Ma bonne me pressa la main, elle se pencha vers moi, je l'entendis murmurer : " Nous sommes arrivés, monsieur Francis, nous sommes arrivés. " Superbe avec ses murs, aux vitrages phosphorescents; l'aveuglante lumière des cierges innombrables et le scintillement bleu des lustres qu'à travers les portes entrebâillées, je pus apercevoir un instant, dardant ses deux tours crénelées dans le ciel sombre, tache immense et claire dans la nuit noire, l'église apparut.

-- Lolla! Lolla?

-- que voulez-vous?

-- Je veux voir, je te dis que je veux voir, laisse-moi, dis, laisse-moi.

Et comme elle me retenait par la main, d'un coup sec, je me dégageais.

-- M. Francis? M. Francis?...

Je n'écoutais plus.

Sur un des côtés de l'édifice, à vingt pas de moi, dissimulé par le clair obscur d'une arcade, quelque chose semblait grouiller, quelque chose d'indescriptible et d'informe, tache blanche sur le mur gris.

Maintenant j'étais indécis.

Devais-je avancer?

À ce moment, j'entendis une voix tonitruante :

" Ah! le sacré petit bonhomme... " le reste se perdit dans la nuit.

Mon père venait de rompre le silence dans lequel il se confinait d'habitude de désespérante façon.

C'était grave.

Je pris le parti le plus sage. Celui de revenir sur mes pas.

Ce que je fis.

Mon père prit la bonne et la secouant par le bras : " Va voir et rapporte. "

Cet ordre laconique fut ponctuellement exécuté.

La bonne revint un moment après, mais avec un paquet sous le bras.

64

Elle riait à gorge déployée, maman souriait, mais le père semblait la trouver mauvaise.

Puis ils m'entraînèrent tous les deux au fond de l'église. J'eus comme un éblouissement, cette trouvaille bizarre venait se placer d'elle-même devant mes yeux avec une obsédante fixité, puis on me déposa sur une chaise.

" Maintenant, si tu bouges... "

Un geste large et significatif souligna la pensée tout en la complétant.

La bonne avait disparu.

Je revins à la maison avec des cantiques plein la tête, et des lumières pleins mes yeux.

C'est Lolla qui vint nous ouvrir.

" Comment va? " dit le père.

" Très bien! Très bien! "

Puis elle ouvrit la porte de la chambre et s'effaça pour nous laisser

passer.

" Vous deux, laissez-nous ", dit le père.

Alors la bonne me prit par la main et voulut m'emmener dans la cuisine.

Je m'y opposais avec toute la vigueur dont un petit bonhomme de six ans peut être capable. Nous décidâmes tous les deux de rester derrière la porte.

Le père et la mère discutaient.

-- Portons-la aux enfants trouvés.

-- Jamais, tu entends!

-- Eh bien, gardons-la.

-- Comment l'appellerons-nous?

-- Va faire d'abord la déclaration à la police, nous verrons après.

Alors je poussai la porte, tenant Lolla par la main.

Doucettement, avec des précautions infinies, maman plongea les mains dans ma couchette.

65

Rose et blanc, un enfant de quelques mois apparut dans ses bras, et l'ayant élevé au-dessus de sa tête où quelques cheveux grisonnaient, la mère, profondément troublée, murmura :

" Ce sera ta petite soeur. "

Et le père, transfiguré, les bras tendus murmura :

" Notre cadeau de Noël. "

L'enfant grandit. quelques années s'écoulèrent. On nous mit, moi, au collège, et Noëlette (comme je l'appelais quelquefois) en pension. Plus tard, j'entrais à l'Université Laval...

... -- Où tu terminais victorieusement tes études si brillamment commencées!

-- O' je terminais mes études... et depuis, poursuit Roger Frémin, avocat apprécié... bientôt célèbre, défenseur énergique de la veuve et de l'orphelin, mais, à propos, ajouta-t-il en vidant coup sur coup deux verres de champagne, un peu vieux jeu, ton histoire de Noël... genre Xavier de Montépin, tout au plus...

-- Et qu'est devenue Noellette?

Très simplement, avec un peu de trouble dans la voix, Francis répondit :

-- Ma femme.

Mary s'était penchée, délicieusement blanche et rose. Dans un coin, l'arbre de Noël pliait sous le poids des oranges, une odeur de résine et de sapin vert flottait dans la chambre...

‘ réveillon de Noël. Trois ans se sont écoulés. Pour revivre les instants passés, pour entendre à nouveau les conversations que nous e' mes, ne me suffit-il point d'écouter chanter le souvenir en mon coeur; des mots viennent frapper mes oreilles, comme une musique alanguie, très lointaine; et, quand je ferme les yeux, en y songeant, avec le charme indéfinissable des choses vues en songe, je revois Noellette, blanche et rose, sous un casque de cheveux noirs.

66

Henri Roullaud

Le Noël de Philorôme

Philorôme Sanscartier est un ancien marchand de bois retiré des affaires après fortune faite. Tous les bonheurs lui ont souri. Il a fait quatre banqueroutes lucratives en douze ans; il est conseiller municipal, aspirant plein d'espoir à la mairie, objet de la considération des uns et de

la crainte des autres : c'est un personnage considérable. Sur le tard, il a épousé l'opulente veuve d'un marchand de la paroisse, ...loÔdine Paquet, née Lemol, une beauté cramoisie de trente-cinq ans, raisonnablement rentée.

Le ménage fut heureux, car il n'eut pas d'enfants.

En se levant un matin, Philorôme fut piqué de la tarentule ambulatoire. Un désir immodéré, irrésistible de voir Montréal, s'est

emparé de lui. Il tient à passer une huitaine dans la métropole afin de pouvoir raconter des merveilles à ses voisins durant les longues veillées d'hiver, et de les étourdir de sa nouvelle supériorité.

Les fêtes de Noël lui fournissent une occasion superbe de réaliser son projet. Mme Sanscartier aurait bien désiré accompagner son mari, mais elle n'aime pas les voyages. Le vrai, c'est que ses plantureuses rotundités lui interdisent tout déplacement et que la trépidation des chars a une action fatale sur sa gélatineuse personne. Elle a donc laissé partir Philorôme, non sans le saturer de vertueuses recommandations.

Arrivé à Montréal, le 23 décembre au soir, Philorôme Sanscartier se rend à l'hôtel Belleau, où descendent tous les gros bonnets de sa connaissance. Son premier soin est d'inscrire son nom en majuscules flamboyantes sur le livre des voyageurs. Une fois installé dans sa chambre, il se livre à d'indispensables ablutions, puis s'informe du 67

restaurant La France, que le notaire de Sainte-Pauloche, sa paroisse, lui a chaudement recommandé.

Le restaurant l'a ébloui par ses lampes électriques, la blancheur de ses nappes, ses miroirs, ses flacons, ses verres multiformes, l'exhibition compliquée des desserts, l'empressement du patron, la grâce de la patronne et la politesse des servantes.

Après un repas délicat arrosé d'un bourgogne parfumé inconnu de ses papilles qui n'ont encore frémi qu'au passage du vin de rhubarbe dont ...loÛdine, née Lemol, le régalaît aux grands jours, Philorôme Sanscartier changea un billet de \$10., avec plaisir, du reste, car il estime

qu'il vaut mieux laisser son argent dans les endroits " comme il faut " que dans les lieux malfamés.

L'air est un peu vif, le froid un peu piquant, mais l'atmosphère est limpide. Les étoiles scintillent et la voie lactée jaspé le ciel pur dont l'infinie profondeur est appréciable. Les passants ont un air débonnaire tout à fait rassurant; les femmes, emmitouflées, la rouge morsure du froid au visage, ont une grâce qui communique au cœur l'amour du prochain. Philorôme jouit de ce spectacle de la rue avec la volupté d'un homme qui vient de faire un bon souper. Le casque enfoncé sur les oreilles, les mains gantées enfoncées au plus profond de son capot de mouton de perse, il marche allègrement en fredonnant une gaudriole villageoise oubliée depuis longtemps. Il a conscience de sa grandeur, et il croit qu'il vient de faire la conquête de Montréal. Ses

pas le conduisent

devant un grand hôtel, où il entre absorber un verre de chartreuse. Il paye avec un billet de \$5. dont on lui fait le change en argent dur. De plus en plus satisfait. Philorôme s'achemine vers son hôtel, bien déterminé à ne pas abuser le premier soir, des jouissances offertes par la grande ville. Avisant un magasin de " tabaconist ", il entre, fait un choix judicieux parmi les cigares, et offre en paiement un dollar d'argent.

Le marchand examine la pièce, et la repousse en disant simplement :

-- Elle est fausse.

68

Philorôme reçut comme un coup au creux de l'estomac. Il reprit la pièce et balbutia :

-- Mais on vient de me la donner dans un grand hôtel!

-- Oh! je ne dis pas que vous l'avez fabriquée, répond le marchand, je vous dis qu'elle est fausse, voilà tout.

Philorôme, attristé, tire silencieusement une autre pièce, paie, et sort.

Il a envie de retourner à l'hôtel pour échanger sa pièce. Mais le retrouvera-t-il cet hôtel? Et quelle réception fera-t-on à sa personne et à

sa réclamation? Il renonce à son projet, et pense qu'il vaudra mieux tenter quelque dépense dans l'obscurité.

Comme il songeait aux moyens pratiques de se débarrasser de sa pièce à cette heure avancée, un " charretier ", ralentissant l'allure de son

cheval, lui fit les offres les plus engageantes; l'honnête Philorôme, souriant, s'installe dans la " sleigh ", se laisse entortiller dans les couvertures et dans les " robes " en se disant :

-- La voilà, l'occasion, la voilà!

Arrivé à son hôtel, il constate avec plaisir que l'obscurité est profonde; mais, en même temps, par un travers bien propre à

l'incohérence humaine, il regrette presque de pouvoir accomplir son petit forfait sans risques; son machiavélisme en est humilié. Aussi est-

ce avec commisération qu'il tend sa pièce au charretier en disant :

-- Tenez, payez-vous, brave homme!

Le charretier, un vieux dur-à-cuire qui connaît toutes les ficelles et qui n'a jamais buté deux fois à la même pierre, palpe longuement la pièce, et s'écrie :

-- Ah, ça! est-ce que vous me prenez pour un habitant, vous? V'là qu'vous m'passez de la fausse argent, à c't'heure?

-- Comment? comment? fait notre héros ahuri, est-ce que cette pièce ne vaut rien?

-- quand j'vous l'dis, répond le grincheux charretier. T'nez, passez-moi l'pouce là-d'sus; on dirait du savon.

Philorôme, confus, paie en bonne monnaie, et rentre à l'hôtel.

69

Mais la fatigue réduit bientôt sa désolation. Au bout d'un quart d'heure il ronfle comme une toupie. Sa première pensée en s'éveillant est pour sa pièce fausse. Il combine toutes sortes de plans pour s'en débarrasser.

-- Ces canailles de Montréalais, grogne-t-il en s'ajustant, me passer une pièce fausse... c'est ignoble!... Tromper un honnête homme comme moi!... C'est égal, je la repasserai à un autre!

Avec la l'cheté habituelle à tous ceux qui se trouvent dans son cas, il songe à découvrir un petit marchand, un gagne-petit qui sera enchanté de l'aubaine imprévue d'un client extraordinaire. Dès les premiers pas, il découvre une modeste boutique qui expose à son étalage poussiéreux de la tire, des images décolorées, des bonbons amalgamés, des débris de biscuits, des lacets, des crayons, du papier à lettre et des cadavres de mouches.

Philorôme entre, choisit des cartes postales illustrées. La marchande, une grande femme maigre et brune, faisant alterner une toux déchirante avec un sourire des plus aimables paraît ravie. Philorôme devient prodigue; il fait ajouter à son emplette des plumes et de l'encre, ce qui porte sa dépense à 35 cents. Détournant adroitement l'attention de la marchande par une feinte admiration de la ville de Montréal, il lui glisse sa pièce dans la main, en douceur, avec la discrétion d'une honnête philanthrope faisant la charité.

-- Voilà, madame!

La marchande répond par un " merci, monsieur " ponctué d'un sourire et d'une quinte; mais, captivée par la loquacité de son client, au moment de mettre le dollar dans son tiroir, elle le laisse tomber :

-- Ah! quel drôle de son elle a votre pièce!

-- quoi-ce que vous dites? fait Philorôme avec indignation.

-- Je dis que c'est du plomb, murmure la marchande après avoir examiné la pièce.

-- Du plomb! Nom d'un bateau! hurle Sanscartier exaspéré. C'est dégoûtant à la fin, votre satané pays!

70

-- Ne vous fâchez pas, dit la femme effrayée; si vous n'avez pas d'autre argent, vous me paierez plus tard, lorsque vous repasserez.

-- Jamais, braille Philorôme, en se frappant les pectoraux, jamais. Je vaudrais vingt mille piastres, entendez-vous, et je ne dois rien à personne.

Il paye avec de l'argent irréprochable, et rentre à son hôtel, accablé.

Pour calmer ses nerfs, il envoie à ses amis une carte postale afin de leur faire voir qu'il est à Montréal. Cette petite manifestation chatouille son orgueil et atténue un peu la mauvaise humeur qui ne l'a guère quitté

depuis la veille. Mais il est toujours possédé de l'idée de repasser à un autre la pièce sans valeur.

Il se rend dans une pharmacie et achète des pastilles pour le rhume. Il offre sa pièce en paiement. ' bonheur! On la lui prend! Un éclair joyeux illumine ses traits. Il se sent soulagé d'un fardeau écrasant, et considère la mauvaise action qu'il vient de commettre comme le fait le plus méritoire de son existence. Soudain le commis lui demande :

-- Auriez-vous un billet de cinq piastres?

-- Mais certainement, répond Philorôme sans réfléchir.

-- Eh bien, dit le préposé au castoria, vous seriez bien aimable de me le donner en échange de la monnaie dont je suis encombré.

Philorôme accepte -- comment refuser un léger service à celui qu'on vient de si bien rouler -- et le commis lui donne huit pièces de 50 cents, et, ô désespoir! l'inf,me pièce de plomb à l'obsession de laquelle il croyait avoir enfin échappé.

que dire? Non seulement l'infortuné n'a pas la force de discuter, mais il a pu constater que ce dollar d'argent n'avait pas de camarade dans la caisse du pharmacien. Le refuser, une minute après l'avoir donné, c'était s'accuser soi-même.

En se retirant, Philorôme Sanscartier conçoit parfaitement les cas d'hydrophobie spontanée.

-- Le seul moyen d'en finir, se dit-il, est de faire une grosse dépense qui me permettra de filer ma pièce avec d'autres. Allons donc dîner richement. que diable! pour la première fois que je viens à Montréal, je 71

puis bien me payer ce luxe qui fera diversion aux savants mais monotones puddings de Mme ...loÔdine. Allons, hop! en route pour l'hôtel Cosmopolite, et vive la joie!

Huîtres, sauternes, pointes d'asperges, truffes, fruits, café, pousse-café, havanes, tout le tremblement de la gastronomie y passe. Total, \$4.80. Fameuse occasion de donner un nouveau propriétaire à la fameuse pièce. Pendant que le garçon attend, impassible, Philorôme, dans un transport immodéré, jette sur le plateau, vivement, son maudit dollar qui carambole avec les autres pièces.

Le son mat et mélancolique qu'il rend a tout perdu. Le plateau est devenu pierre de touche. Le garçon fixe sans mot dire le pauvre Philorôme qui, troublé par ce regard inquisitorial, murmure d'un air hypocrite en cachant sa fureur :

-- Ah! diable! je crois qu'elle ne vaut rien.

Et, le coeur ulcéré, il la remplace par deux belles pièces de 50 cents, neuves, reluisantes, ironiques, insolentes.

-- Décidément, voilà un dollar qui me coûte cher, grince Philorôme en se retirant. Mais c'est égal, j'aurai le dernier mot. Et comme il passait devant le grand magasin de Barsley, une idée lui vint : " Tiens! si j'achetais quelque chose pour ma femme... et aussi pour moi? C'est cela; entrons. "

Après un minutieux examen, il est captivé par une robe de chambre

grise, à brandebourgs bleus et doublée de rouge, qu'il se destine, et par un jupon de flanelle écarlate avec appliques noires néogrecques, qui fera les délices de la volumineuse ...loÔdine Paquet, née Lemol. Il paye avec h,te en argent et en papier, refuse, par prudence, l'offre qu'on lui fait d'envoyer son paquet à domicile, et sort avec son butin sous le bras, suant, soufflant, mais jubilant.

-- Enfin, dit-il, ils l'ont prise!

Après cet exploit, il ne trouve rien de plus héroÔque que d'aller prendre un coup.

72

Il veut solder son verre avec un dollar qu'il tire de sa poche : trois fois horreur! c'est sa pièce fausse, sa pièce inéluctable qu'il a dans la main. Il a cru la glisser au comptoir de Barsley, mais, dans son trouble, il

a payé en monnaie de bon aloi. Il n'ose tenter un nouvel essai. Il fait grand jour, et un enfant ne se laisserait pas prendre. Farouche, il sort en jurant que, co'te que co'te, il faut en finir.

Ses pas le conduisent près de l'Institut Fraser. Il entre. Là, du moins, il n'aura rien à payer. Cependant, cette gratuité le chagrine un peu, car elle lui enlève une chance de liquider la situation.

Trop indifférent pour se plonger dans la lecture des oeuvres spéculatives de Darwin, Philorôme accorde sa préférence aux journaux du jour. Par le compte rendu élogieux et impartial du " Progrès ", il apprend que l'on joue " Bonaparte " au thé,tre Français. Il se promet de s'y rendre et d'y passer sa rondelle de plomb.

Au thé,tre, se dit-il judicieusement, l'argent file si vite que l'on n'a pas le temps de l'examiner.

La journée a été bien morose. Lorsque Philorôme sort de l'Institut Fraser, le soleil, déclinant derrière le Mont Royal, ramène en son coeur l'espoir qu'avec la nuit son exaspérant dollar cessera de le persécuter de sa présence. Il regagne le centre de la ville et se contente pour souper d'une soupe aux huîtres. Puis, indigné mais contenu, il va se verser dans le gosier un brandy généreux propre à lui communiquer l'audace nécessaire à l'accomplissement de sa difficile mission.

Ayant toujours sous le bras son paquet des magasins Barsley, il passe au guichet du thé,tre, paie son fauteuil, et voit avec une inénarrable

volupté sa pièce s'engloutir dans le tiroir du préposé à la recette. Ivre de

joie, il entre dans la salle. Mais, trompé par le nom du théâtre et le titre

de la pièce, il était loin de se douter que " Bonaparte " était interprété

dans la langue sublime de Chamberlain. Il fit part de sa déception à un placeur, aimable par hasard, qui lui annonça que vu l'engouement du public, on lui rendrait son argent au guichet, car on refusait du monde tous les jours.

73

Il sort, fait sa requête, et, sans un mot, on lui rend en effet son argent, mais, ô désespoir! ô fatalité! ô obstination du sort! ô impitoyable décret infernal! le même argent!

Philorôme, sans oser protester, bousculé par des gens hâtifs, s'en va épouvanté, consterné, muet, fou.

-- Cette fois, c'en est trop! gronde-t-il intérieurement.

Et, planté sur le seuil du théâtre, il s'abandonne à une pensée fatale et lugubre qui assiège sa cervelle endolorie par tant de secousses successives. Le malheureux! il délibère sur quel genre de mort il choisira pour échapper à sa désolation.

Soudain une main se pose doucement sur son épaule, et une voix sympathique parvient à son oreille. Il s'arrache à sa désespérance et se tourne vers celui qui vient de l'aborder. C'est un homme de bonne mine, convenablement vêtu qui, devinant aisément en Philorôme un étranger cossu, lui propose, pour tuer le temps, de l'introduire dans un club d'amis où l'on fait d'intéressantes parties de cartes.

Philorôme passe, dans sa paroisse, pour un champion au bluff, au casino, au euchre, et même à la bête ombrée.

-- Pourquoi pas! se dit-il.

Et rasséréné par la perspective de passer enfin la pièce fatale qui empoisonne son existence, il suit avec reconnaissance son nouvel ami, son sauveur.

Ils pénètrent tous deux dans une maison borgne de la rue Saint-

Grégoire, après que son convoyeur eut donné le mot de passe.

Philorôme est accueilli comme un frère impatientement attendu. On l'entoure, on le complimente et on le traite généreusement au brandy, au gin, au whisky, au scotch.

Dans toute autre circonstance, Philorôme ne se fut pas laissé si aisément circonvenir; mais il est venu là uniquement pour écouler sa pièce, et il l'écoulera, quand même le diable ne le voudrait pas. Il s'abandonne donc aux effusions de ses nouveaux amis, fraternise avec

74

tous les assistants, fait comme un officier russe en face de l'ennemi, et s'endort enfin sur un sofa défoncé.

Au milieu de la nuit il est réveillé par les cris :

-- Voilà la police!

En effet, des coups résonnent, redoublés, à la porte.

-- Sauve qui peut! crie une voix.

-- Par où aller? gémit Philorôme au comble de l'affolement.

La peur lui donne du courage. Il ouvre une fenêtre, décroche le double-châssis et saute lourdement sur la neige où il imprime une trace en forme de cuvette. Avisant une porte de derrière, il l'ouvre, passe vite, la referme doucement, et échappe ainsi aux vigilants policiers aussi jaloux de la régularité des moeurs privées que de la sécurité publique.

Une minute après, Philorôme entendait une horloge lointaine sonner douloureusement trois heures. Autour de lui, la solitude; au dedans, la rage et le remords.

Songeant à des voleurs possibles, il tremble; à des assassins embusqués, il claque des dents. Tous les périls de la nuit semblent le menacer. Un hoquet d'ivrogne, suivi d'un accident habituel et bruyant, lui fait croire que les maisons vont s'écrouler sur sa tête, et il fuit effaré,

navré, bleu de peur, perdu dans la grande ville endormie.

Avec l'aube, il rentre à l'hôtel, se glisse dans sa chambre, s'écroule sur le bord de son lit et appelle les larmes au secours de sa désolation.

Elles viennent enfin. Il veut tirer son mouchoir afin d'épargner son devant de chemise : plus rien. Sa poche est veuve de son porte-monnaie.

Pendant son sommeil il a été dévalisé. quant au faux dollar qu'il avait maligneusement mis de côté dans un gousset mystérieux pour ne pas le confondre avec d'autres, comme chez Barsley, il est là, seul, exaspérant, accusateur, cruellement railleur.

Philorôme bondit. Ce n'est plus un homme, c'est un fauve. Il veut déchaîner la police, cerner la maison, reprendre son bien et faire pendre tous ceux qui ont participé à son dépouillement... Oui, mais comment 75

...loÔdine appréciera-t-elle cette escapade de son mari? Cette pensée accable l'époux coupable.

Anéanti, Philorôme s'avoue vaincu. Il a tout perdu, tout, tout, jusqu'au jupon écarlate et à la robe de chambre. Il est dépouillé, dévalisé, saccagé. Il ne lui reste que son dollar de plomb.

Une rage folle s'empare du malheureux. Il serre dans sa main crispée la pièce inf,me cause de tous ses malheurs, l'apostrophe, l'insulte, la maudit, et, se précipitant tête baissée vers un cabinet mystérieux, il jette

furieusement sa pièce dans l'abîme, tire sur la chaîne, et, penché sur le trou béant, le visage contracté, attend que le bruit torrentiel de l'eau se soit éteint et lui annonce enfin que la pièce fantastique est à jamais anéantie.

Alors, Philorôme, calmé mais sombre, s'éloigne et va s'épancher dans le coeur du maître d'hôtel qui le console et envoie un télégramme à

Mme ...loÔdine Sanscartier, née Lemol, qui expédie sans retard la somme nécessaire au rapatriement de son mari.

quelques heures plus tard, Philorôme prenait le train pour son petit village de Sainte-Pauloche, o~ il est probable qu'un accueil terrible l'attendait.

" Elle m'a pris mon amoureux ", tel était le gros grief formulé par ThaÔs, contre sa grande amie Aline, le motif qui lui avait fait briser une amitié de dix ans et lui mettait au coeur une ,pre rancune, un véritable désir de vengeance.

C'est qu'aussi cette petite effrontée d'Aline avait agi avec une désinvolture! Au bal de madame X, elle avait dansé toute une partie de la soirée avec Monsieur Paul Laurent, le grand bel avocat, dont raffolait la gent féminine, ThaÔs en particulier, puis aux réunions suivantes, thés, whists, euchres, on la vit, continuant sa tactique, accaparer le jeune homme par toutes sortes d'agaceries et de façons mignardes dont personne n'était dupe, je vous assure.

Cependant mademoiselle Aline, elle, vous offrait une toute autre version de l'affaire. En un babil d'oiseau, elle vous disait que c'était M.

Paul qui avait voulu engager avec elle un flirt sans conséquence du reste.

Il n'aimait pas cette pauvre ThaÔs, cela se savait; alors, pourquoi n'aurait-elle pas répondu à ses avances? qu'il s'amuse avec elle ou une autre, cela importait peu. Assez souvent déjà, elle avait sacrifié ses amoureux sur l'autel de l'amitié. Elle ne pouvait pas toute sa vie être aussi désintéressée.

Et la coquette, savoura sans remords apparent la satisfaction d'être préférée à toutes les autres par le lion du jour, l'enivrement de rencontrer

partout des attentions empressées. M. Paul semblait trouver un plaisir extrême dans sa société. Il s'attachait à ses pas comme un caniche. Et toujours quelque chose à offrir : billets de théâtre, bonbons, livres, musique.

Tout cela dura exactement deux semaines, pendant lesquelles Aline fut guettée, jalousée, critiquée sans merci par ses compagnes, puis, au bout de ce temps, M. Paul s'éprit d'une Anglaise aux yeux bleus, et, les yeux de ThaÔs, ces grands yeux noirs qui exprimaient tant d'amertume, s'emplirent tout à coup d'une expression de triomphe : enfin elle était abandonnée elle aussi, la rivale. Elle l'avait prévu, Paul était un papillonneur.

ç vrai dire, ce n'était pas un modèle de constance, M. Paul. Ses

" blondes " ne se comptaient plus comme on dit, ses amis prétendaient qu'il avait déjà fait la cour à toutes les jeunes filles de leur société et qu'il lui fallait se rabattre sur les étrangères de passage à la ville. Ce n'est pas qu'il eut laissé bien des victimes, en général les femmes ont assez de bon sens pour ne pas s'attacher à cette catégorie d'hommes qui ne semble vouloir les connaître que pour les étudier. ThaÔs seule lui avait voué une affection dont il ne paraissait pas se soucier. Aline ne lui accorda pas même l'ombre d'un regret.

C'est que sous des dehors frivoles, elle cachait une haute raison, la petite Aline. Elle avait jugé Paul à sa juste valeur; M. Paul, disait-elle, est un joli garçon, charmant selon le monde, mais léger, paresseux, ignorant l'effort qui fait la vie féconde, et trop préoccupé de ses noeuds de cravate, une nullité condamnée à végéter si le père ne lui laissait pas de petites rentes ou n'assurait pas son avenir, opinion sévère, justifiée cependant par la prétention et la vie inoccupée du jeune homme.

Aussi à part l'ennui que lui causèrent les inévitables potins, cette retraite la trouva absolument indifférente, ne tenant pas même rigueur à

l'infidèle et si franchement gaie qu'il fallait écarter toute idée de dissimulation à son égard. ThaÔs en était ébahie, elle qui souffrait encore de la blessure faite par l'infidèle, elle qui avait fait pour le ramener de ces démarches qu'on se reproche ensuite comme incompatibles avec la dignité féminine et que les bonnes amies ne manquent jamais de commenter dans des conversations comme celle-ci :

-- Tu sais, ThaÔs, elle est inconsolable, à propos de Paul.

78

-- Comment, elle y pense encore?

-- Si elle y pense, elle le court partout.

-- Mauvaise tactique, cela doit l'éloigner.

-- Bien s'r que ça l'éloigne, mais le plus drôle, c'est qu'il s'est remis à tourner autour d'Aline après avoir flirté un brin avec Miss Hogan, tu sais, cette Anglaise qui vient d'Ottawa.

-- Non, tu te payes ma tête.

-- Rien de plus vrai, ma chère.

-- Et Aline? elle fait la dégo^otée, je suppose?

-- Oh! elle, je ne sais pas; elle semble toute chose depuis quelque temps.

Le sujet de cette préoccupation d'Aline nous le trouvons consigné

dans le fragment d'une lettre qu'elle écrivait à sa marraine de qui elle souhaitait des conseils.

" Je ne veux plus revoir Paul, écrivait-elle, et je le lui signifie sans cérémonie. N'est-ce pas lui qui est la cause de ma rupture avec ThaÔs, cette amie de couvent, que j'en étais venue à considérer comme une soeur? Je ne tenais pas à ce gandin, mais l'amour-propre, l'idée d'ajouter un nom à mes conquêtes les perfides excitations des petites amies se demandant si j'allais l'emporter ou non, s'unissaient pour me tourner la tête. Et j'ai agi sans réflexion.

" J'ai fait tout ce que j'ai pu pour réparer ma faute envers mon amie, mais inutilement. J'ai d'abord essayé de lui ramener Paul, employant à

cet effet toute la diplomatie qu'une femme peut mettre en oeuvre. Peine perdue; monsieur ne veut pas de cette affection pure, aveugle, telle qu'il n'en rencontrera jamais sur sa route. Vaniteux comme un dindon, il se fait une gloire d'avoir, selon l'expression classique, brisé un coeur. Ah!

si j'avais pu au moins éclairer ThaÔs sur son compte. J'y ai essayé et là

encore je me suis heurtée à une rancune d'autant plus tenace qu'elle se cache sous une indifférence de bon ton. ThaÔs est trop fine pour me traiter en ennemie.   sa froideur, à sa politesse, je vois qu'elle a perdu toute confiance en moi. Plus de folie, plus d'expansion dans nos 79

rapports. Je suis devenue, pour elle, la connaissance banale qu'on salue, voilà tout. Notre amitié est morte : habitude de mêler nos vies en partageant les mêmes occupations et les mêmes plaisirs, confidences, souvenirs communs, tout cela est fini et pourtant un espoir me reste, un tout petit espoir : il me semble que si elle pouvait voir mes regrets, elle me pardonnerait. "

Cependant Noël approchait et Aline se sentait un peu triste en

songeant que pour la première fois depuis des années elle ne passerait pas les fêtes avec ThaÔs. quel bel arbre de Noël elles avaient préparé l'an dernier pour les enfants pauvres du voisinage! quelle charmante sauterie les avait grisées, comme leurs toilettes de chiffon bleu absolument pareilles avaient été admirées, la blonde Aline aussi radieusement jolie dans cette couleur que la brune ThaÔs.

Pour comprendre le chagrin de la jeune fille il faut savoir qu'orpheline dès l'enfance, elle avait trouvé chez sa grande, comme elle l'appelait, une affection presque égale à celle d'une mère. ThaÔs, plus

,gée qu'elle de cinq ans, était son ange gardien au couvent, (il est d'usage dans certaines communautés, de confier les jeunes élèves aux soins des grandes, qu'on appelle pour cette raison, anges gardiens); elle l'aidait à sa toilette, lui faisait ses devoirs, la défendait contre ses compagnes et les vacances arrivées, elle obtenait de sa mère la permission de lui offrir l'hospitalité, l'enfant n'ayant alors d'autre refuge

que la compagnie d'une parente, vieille et radoteuse personne. De là était née une amitié réellement touchante et comme on n'en voit guère d'exemple entre femmes, plante délicate et vivace à laquelle la rivalité pouvait seule porter des coups.

ÿ Noël, les deux amies avaient l'habitude d'échanger des cadeaux toujours achetés dans le plus grand secret. " qu'est-ce que tu me donnes? " demandait toujours la curieuse Aline, longtemps à l'avance.

" Nenni, ma belle, tu n'en sauras rien. " Et le jour arrivé, c'étaient des surprises savamment préparées.

80

Cette année, Aline se dit que malgré qu'elle f't à peu près s're de ne rien recevoir de ThaÔs, il fallait qu'elle lui offrit un présent bien choisi,

quelque chose o' elle mettrait comme son repentir. quoi? elle chercha longtemps, puis se rappelant qu'un soir, ThaÔs s'était arrêtée avec elle devant l'étalage d'un bijoutier de la rue Sainte-Catherine, et avait fortement admiré certain bracelet avec rubis qui brillait à la lumière électrique; se rappelant cette petite aventure, elle crut avoir trouvé.

Elle

passa chez le bijoutier. Le bracelet était toujours à la même place, très joli, très fascinant pour les yeux féminins, sur sa couche de satin rouge.

Elle s'enquit du prix. Il était marqué \$125. Les bracelets avec rubis ne se donnent pas. Cependant, le bijoutier laissa entendre que, payé argent comptant, il accepterait \$100, mais c'était son plus bas prix; il ne pouvait

pas ôter un sou de plus. Il faut croire que la petite Aline avait jeté son dévolu sur ce bijou, la forte somme ne l'effraya pas. Elle réunit ses économies, qui en formaient environ la moitié et escomptant les étrennes en espèces sonnantes qu'elle recevait ordinairement de sa marraine, elle emprunta bravement le reste. Sa marraine, qui entrait dans ses vues, avait promis de donner un bal à Noël et d'y inviter ThaÔs. Si la réconciliation ne se faisait pas avec tout ça.

Le bal de madame Charest, rue Saint-Hubert, fut un des événements de la saison. Le Tout-Montréal financier, politique et élégant, y était représenté. Du côté des femmes, il y avait de riches toilettes, et les vastes

salons en enfilade offraient le plus magnifique coup d'oeil : des robes vaporeuses confondant leurs nuances, des diamants scintillant dans les cheveux ou sur la blancheur des épaules et des bras nus, des groupes d'habits noirs et, disséminées un peu partout, des palmiers, des plantes vertes et des fleurs, qui ajoutaient une note artistique à la beauté de l'ensemble.

Près de sa marraine, Aline était très jolie, dans une robe de soie paille, avec incrustations de dentelle d'Irlande, mais distraite, préoccupée, parce que plusieurs invités arrivés, ThaÔs n'avait pas encore paru. Ne pouvait-elle pas se trouver empêchée de venir à la dernière 81

minute? Un domestique lança enfin le nom désiré, à toute volée, et Aline respira. ThaÔs portait une robe de taffetas jonquille, garnie de sequins et de velours de même nuance. Leurs toilettes ne se ressemblaient pas ce soir-là. Elle salua madame Charest, tendit la joue à Aline qui l'embrassa avec une ardeur d'enfant et se perdit dans la foule.

-- Elle n'est plus f,chée, je crois, chuchota madame Charest, à l'oreille de sa pupille.

-- Oh! si, elle est trop cérémonieuse.

-- Alors, garde donc pour toi ce bijou qui représente un joli montant et ne t'occupe plus de cette mijaurée.

Aline sourit à ce conseil de la femme pratique par excellence. Elle n'était guère disposée à l'écouter, elle n'attendait qu'un à-propos pour offrir son " Christmas " à son amie, lui causer une surprise comme aux plus beaux temps de leur amitié. Le difficile, dans une pareille cohue, c'était de s'isoler sans être remarquée. Pour y parvenir, Aline refusa d'abord tous les danseurs, mais l'occasion qu'elle guettait ne se présentait pas, elle abandonna cette tactique, se disant tout bas que l'Enfant-Jésus ne pouvait manquer de lui venir en aide, puisqu'elle travaillait à une oeuvre de conciliation et qu'il venait sur la terre pour apaiser toutes les haines : le " Jésus de Noël ", comme disent les enfants.

La soirée s'avancait. Un murmure confus montait de la foule avec le parfum plus pénétrant des fleurs qui retombaient, alanguies, sur leur tige.

ThaÔs, fatiguée, venait de se retirer dans un petit salon où l'on pouvait goûter une tranquillité relative en la compagnie de vénérables matrones et de vieux monsieurs occupés à lutter contre le sommeil. Aline l'aperçut, seule pour la première fois de la soirée. Elle s'élançait vers elle

quand M. Paul surgit, irréprochablement cravaté comme toujours, la moustache retroussée, l'élégance même. " C'est toi qui déranges mes combinaisons ", se dit-elle, en lui lançant un regard courroucé. Il échangea quelques mots avec ThaÔs, et comme l'orchestre attaquait les premières mesures d'une valse, vint s'incliner devant la petite Aline.

-- Oh! monsieur, je suis si fatiguée.

82

Il aurait bien voulu causer, M. Paul, puisqu'on ne dansait pas; mais mademoiselle Aline, brisant toutes les conventions mondaines, semblait s'être subitement changée en un buisson d'épines, impossible de l'approcher sans se piquer les doigts. M. Paul battit promptement en retraite, se demandant quel désappointement avait pu agir ainsi sur les nerfs de son " ancienne blonde ", qui se trouva sur le champ auprès de ThaÔs, lui passant un bracelet au bras. quand elle voulut parler, les larmes lui montèrent aux yeux. Elle qui avait préparé son petit discours pendant des semaines, elle ne trouvait rien, rien à dire.

ThaÔs, elle, regardait le beau bracelet avec étonnement.

-- Est-il joli? dit-elle. Si je t'apprenais que depuis l'été dernier, je n'ai pas passé une fois devant chez Scott, sans m'arrêter pour regarder ce bracelet. Il me semblait qu'il m'appartenait un peu, je l'avais tant admiré. Un beau matin de ce mois-ci il a disparu, et ça été un vrai deuil pour moi de ne plus le voir. J'étais loin de me douter que c'était toi qui l'avais acheté pour mon " Christmas "; mais il était cher, tu as dû te saigner...

-- C'était ton désir, ce bracelet, dit simplement Aline.

-- Comme c'est gentil à toi de t'être rappelée cette fantaisie. Et moi qui t'ai oubliée avec ça.

-- Je le méritais bien. J'ai eu assez de torts envers toi.

Un pli amer serra les lèvres de ThaÔs, mais elle reprit résolument :

-- Des torts, j'avais bien les miens aussi.

-- L'aimes-tu encore? demanda timidement Aline.

-- qui? Paul?... Mon Dieu, non, c'est fini, cette toquade. J'ai réfléchi, vois-tu. Je me suis dit que ce que tu m'as fait, une autre me l'aurait fait infailliblement. Et j'ai ouvert les yeux. Paul ne vaut pas tant de regrets.

-- C'est vrai.

Serrées l'une contre l'autre dans l'ombre d'un grand laurier-rose qui les dérobait à la vue, Aline et ThaÔs s'engageaient dans une causerie infiniment douce. Aline avouait qu'elle n'avait jamais passé un Noël aussi triste, elle pensait trop à celui de l'an dernier. ThaÔs avait voulu

donner un arbre de Noël aux petits pauvres, mais elle ne s'entendait pas à choisir les cadeaux, la fête avait manqué d'entrain.

-- Alors, c'est fini, dit Aline, plus de brouille!

-- C'est fini, répondit ThaÔs, sa rancune évidemment tombée à ses pieds. ȳ Noël, il y a une joie, une paix répandue dans l'air et qui vous fait pardonner.

ȳ ce moment, la tête frisée de M. Paul apparut dans la porte du petit

salon. Voyant les deux jeunes filles, dont l'une, les yeux rouges, paraissait avoir pleuré, il eut un sourire qui en disait long.

Elles le regardèrent en riant.

-- Il pense qu'on se querelle pour lui, dirent-elles ensemble. S'il savait...

Oui, s'il eût su -- comme bien d'autres -- ce qu'il y avait de caprice dans les sentiments qu'il croyait inspirer, il eût sans doute été moins fat,

mais il s'éloigna l'air vainqueur, et ThaÛs, voyant Aline incliner sa tête sur son épaule avec l'abandon d'autrefois, baisa ses cheveux. Noël avait réconcilié les deux amies.

84

Louis Dupire

Conte de Noël

En ce temps-là, la Colonie était pauvre, et les artisans manquaient.

Marie, la fille du sonneur, pieuse enfant, ornait l'autel de ses mains potelées. En mai, elle disposait les collerettes blanches des marguerites centrées d'or autour de la statue de la Vierge; en décembre, elle arrangeait, avec amour, les sombres aiguilles des épinettes pour que Jésus ait moins froid dans sa crèche, car l'église n'avait pas de feu.

Or, à force de bien écouter les homélies de M. le curé, de s'emplir longuement les yeux des images du missel, elle sut bientôt son catéchisme autant que le tabellion, et elle eut un grand désir de communier.

Elle le dit à M. le curé, et celui-ci l'ayant surprise, dans une longue oraison, devant l'endroit où Jésus devait descendre, la nuit de Noël, lui confia:

-- Marie, tu es bonne et savante en catéchisme: tu communieras à la messe de minuit. Ce sera une belle fête pour la paroisse.

La petite Marie fut d'abord très contente, mais M. le curé et son père et sa mère lui avaient raconté que, tout là-bas, dans cette France bénie dont le souvenir les faisait souvent pleurer, les fillettes de son âge, pour

honorer Notre-Seigneur, se vêtaient de blanc à sa première visite.

Marie éprouva beaucoup de peine car elle n'avait qu'une mante bleue et sa mère ni personne au village ne savait filer le lin pour lui faire une robe blanche. Elle avait peur de déplaire à son hôte divin.

Or, la veille de Noël, comme elle plaçait dans la crèche la statue de la Vierge, il lui sembla que la grossière figure de bois peint lui souriait.

``Sainte Marie, dit-elle, heureuse, donnez-moi pour recevoir votre fils
un 85

voile pur comme ils en ont en France. Voyez, ma sainte patronne, la terre elle-même devient immaculée pour recevoir votre Fils, donnez-moi une robe blanche comme la neige!"

Mais la clochette de la tour de chaume agitait son faible battant pour la messe de minuit, que Marie, qui cheminait à côté de sa mère, n'avait pas sa robe. Elle oubliait même sa peine tant elle priait avec ferveur, subissant, insensible, la caresse des flocons de neige qui la couvraient, petit à petit, d'une hermine éclatante, étoilée de diamants.

Elle s'approcha de la table divine, les yeux clos et reçut Jésus dans son coeur et Il s'y complut comme en un ciboire d'or. Cependant, quand elle regagnait sa place, des murmures troublèrent son extase:
``Miracle!

disait-on, miracle!"

Et elle vit, émerveillée, qu'elle était vêtue d'une robe étincelante de célestes bijoux, et que sa sainte patronne lui avait donné sa robe blanche.

86

Wilfrid Larose, 1863-1936.

Scène de moeurs canadiennes

La messe de minuit

La lune brille, le temps est calme et sec, la fumée des toits monte droit dans l'air, en blanches spirales, les clous des maisonnettes éclatent par intervalles avec un bruit solennel, la neige crie sous les voitures qui passent, les chevaux, tout couverts de frimas, se hâtent d'amener leurs gens au village.

On détèle chez le marchand, l'hôtelier, le p'tit parent ou le vieux

rentier, autrefois notre voisin dans la concession prochaine, on court à la sacristie, prendre rang parmi les pénitents de la première heure, afin d'éviter l'encombrement de la dernière, puis, confession faite, on s'en revient fumer la pipe à l'endroit de prédilection, en attendant la messe.

Ce soir-là, la jalousie refuse de grogner, et la médisance, d'enfoncer ses crocs dans la chair du prochain. On arrive de confesse, faut pas se mettre dans l'obligation d'y retourner encore avant la communion.

Aussi, c'est à peine si vous entendez quelques légers mensonges sur l'épaisseur de la glace ou sur le poids du marcassin que Pite vient de tuer. Tout au plus, certain vieux de la vieille risquera-t-il un bout d'histoire de chasse-galerie : " Oui, vrai comme vous êtes là, le canot allait le train d'un cheval à l'épouvante. Tout d'un coup ! la pince n'attrape-t-elle pas le coq du clocher ? Ah ! mes p'tits anges, fallait voir culbuter ça !

" Cherche vite le canot ; plus de canot, rien que des miettes, sur le perron de l'église ! ! !...

-- " Et l'équipage ?

87

-- " Eh bien ! c'est ça qui m'a toujours le plus surpris, l'équipage.

Solide, pas un brin de mal. Vous avez qu'à voir, hein !

" Mais... attendez !... ils avaient eu peur !...

" C'était justement la première fois que mon défunt père m'avait conduit à la messe de minuit. J'étais bien jeune, mais je me rappelle tout ça comme si c'était d'hier.

" Vous n'en avez pas eu connaissance, vous autres, j'compte bien, vous étiez trop petits !

-- " Absolument ! on n'était pas encore au monde !...

-- " Hein ?... C'est pourtant vrai !... Dites-moi donc comme j'me mêle, à c't-heure ! "

-- Si ce n'est pas rompre le jeûne, ajoute une voix, nous prendrons bien, par là-dessus, un p'tit verre, n'est-ce pas ?

-- Dame ! répond une autre, il paraît qu'un coup ne g,te rien...

On s'approche, on trinque doucement.

Les hommes rebourrent leur calumet pour continuer la causerie, les femmes couchent les enfants, qui s'y résignent, dans l'espoir d'une visite au P'tit Jésus, demain, les jeunes gens ne font semblant de rien, dans le salon...

Bientôt l'église s'illumine, l'office sonne, la foule entre en battant des pieds dans les tambours, la maîtresse d'école et ses élèves entonnent le " «a Bergers " avec accompagnement par un ménétrier et par la fille du notaire, -- elle a bien voulu accepter, pour la circonstance, la direction de l'orgue -- la fête est commencée.

Les yeux, cependant, distraient les oreilles, en se fixant sur la crèche.

Ils y voient un enfant de cire couché sur de la paille cueillie par m'sieu l'curé lui-même ; au-dessus, une toute petite lampe de vermeil ; alentour, des miniatures de moutons, de boeufs et d'nes en ferblanc ou en pl,tre, des sapins enguirlandés de ouate blanche pour simuler le verglas, des fleurs artificielles d'un go't douteux, des anges couleur de chair, avec des ailes bleues parsemées d'étoiles, la Vierge dans l'attitude réjouie 88

d'une jeune mère à son premier enfant, et saint Joseph ravi de ce spectacle.

Soyez qui vous vous voudrez, il ne vous déplaira jamais à vous-même de voir et d'entendre cela.

Les villes fêtent l'abaissement de Dieu à grand renfort de luxe, les campagnes, faute de ressources, observent ce qu'on appelle la convenance du sujet. C'est mieux, parce que c'est plus bucolique.

¿ la ville, les parures vous cachent l'esprit de la fête ; à la campagne, tout contribue à le faire ressortir. Là, sans être ému, vous admirez les oeuvres de l'homme, en oubliant celles de Dieu ; ici, vous admirez Dieu, sans presque vous arrêter à l'homme. ¿ la campagne, on communie, on prie, on pleure de joie, pendant que nos enfants, à l'orgue, chantent ensemble : gloire à Dieu et paix aux hommes, et cela suffit ; le coeur n'en demande pas plus, l'intelligence ne trouve rien à redire.

Dans chaque maison, il est resté une personne qui attend vivement

vosre retour ; sa tendresse l'avertit que vous allez goûter trop tard au réveillon qu'elle vous a préparé. Enfin, le chien fidèle vous annonce : vous tournez le coin de la maison, vous voilà.

On n'est pas encore entré, que c'est un feu roulant de questions et de réponses sur toutes sortes de petits riens aimables. que de choses à se dire, à s'apprendre, qu'on sait déjà !

-- " Allons, mettez-vous à table et mangez comme il faut, commande la maman ; après ça, vous jaszerez tant qu'vous voudrez. S'œrement, y est assez tard, qu'vous d'vez avoir une faim d'loup. Surtout, après une journée de je'ne !...

" Si vous voulez vous servir auparavant, tout est dans l'armoire.

" Changement d'propos, y te l'ont mis ben faible, ton whisky, ct'année, vieux ?

-- " Oui ? ça se pourrait. Mais si je l'avais acheté ailleurs, ç'arrair p'tête été pareil. Veux-tu faire ? y a pu moyen de s'fier à parsonne !

C'est aussi ben d'payer, pi de rien dire !... "

89

On attaque le menu : têtes en fromage, tourquières, filets, boudins, gras ou maigres, rôtis et cornichons, salades, etc ; on mange, on fume et l'on va se coucher heureux, sans même songer au fouet ni à la robe de carriole qu'on s'est peut-être fait voler à la porte de l'église après la messe, ni au train, qui est fait pour jusqu'au midi.

Tout dort. Seule, la lune veille comme l'oeil de Dieu ouvert sur la création.

90

Louis Dantin, 1865-1945.

L'invitée : conte de Noël

En ce soir de Noël, Paul Breton et Lucien Arnaud, deux jeunes étudiants de québec, d'ment quittes de leurs dévotions et, après leurs heures en famille, ennuyés de loisirs trop calmes, décidèrent de s'offrir un peu de gaieté. Ils louèrent une auto et, sur la foi des affiches vertes qui tapissaient tous les carrefours, ils gagnèrent le chemin Sainte-Foye.

Là, dans la campagne isolée, du côté de Lorette, une salle de danse

bien connue annonçait un bal. Ils étaient s'rs d'y trouver une foule et, parmi tous ces inconnus, d'y rencontrer des compagnons, des compagnes de hasard. C'était un soir idéal pour une course : à peine un peu de neige saupoudrait le sol ; la température était douce et une lune splendide emplissait le ciel. Les jeunes gens roulèrent quelque temps, causant, grillant des cigarettes, jusqu'à ce secteur de la route qui longe le vieux cimetière, et qui pour lors semblait complètement désert. Ils remarquèrent à peine la muette armée des tombeaux, droits dans la blancheur de leurs marbres, enveloppés de majesté, luisant au clair de lune d'étincelles bleues, très. Il y avait là des milliers d'êtres qui, pour s'r,

ne danseraient plus : mais s'il fallait que les vivants s'arrêtassent à ces choses ! Ce qui les surprit davantage, c'est qu'au bord du chemin, presque en face de la grande grille, ils aperçurent une femme assise. Elle était immobile, la tête sur une main, dans une attitude lassée. Il n'est pas

extrêmement rare que des piétions voyagent sur ces routes. Cette passante, pensèrent-ils, rentrait chez elle et se reposait un instant. Mais une femme seule, et à cette heure, par ce soir d'hiver, c'était malgré tout insolite. Paul, qui tenait la roue, stoppa d'instinct et, abaissant la vitre,

héla l'inconnue de son siège.

91

-- Madame, dit-il, cela nous étonne de vous voir seule ici. Est-il quelque service que nous pourrions vous rendre ?

Aucune réponse ne vint de l'étrangère. Ils pouvaient voir sa taille petite, son profil mince et la mante enserrant son buste, mais sa figure restait dans l'ombre.

-- Descendons, dit Lucien, il faut nous rendre compte.

Ils se trouvèrent, surpris, en face d'une toute jeune fille, de seize à dix-sept ans, aux formes gracieuses, aux traits fins, au teint brun et p

,le,

vêtue d'un costume de crêpe rose dans un fourreau de velours noir. Une toque élégante la coiffait, une fourrure couvrait ses épaules.

Elle se leva en les voyant, comme secouée d'un rêve, et les toisa sans apparence de gêne.

-- Par exemple ! dit Paul, une jeune personne comme vous égarée dans ces lieux ! Voyons, excusez-nous, mais par quelle aventure ?...

Elle fixa sur eux des yeux vifs, mais un peu hagards, traversés de reflets errants.

-- «a n'intéresse que moi, dit-elle avec un rire. Merci quand même. Je vais, je me promène, voilà.

-- Vous vous promenez ? C'est charmant ! La nuit, le long d'un cimetière ! Et vous n'avez pas peur des morts ?

-- Peur des morts ? Et pourquoi ? Les morts sont bien doux, bien tranquilles.

-- Oui, mais comme compagnie ! Enfin, mademoiselle, considérez-nous à vos ordres : n'avez-vous besoin d'aucune aide ?

-- Donnez-moi donc une cigarette, dit-elle.

Ils lui en offrirent une, qu'elle amorça aux leurs et se mit à fumer avidement.

-- J'aimais beaucoup ça, reprit-elle ; à présent c'est rare que j'en aie.

-- Vrai ? Acceptez donc le paquet. Mais à présent, de gr,ce, dites-nous o' vous allez : nous voudrions vous reconduire.

-- Vous-mêmes, o' allez-vous ? dit-elle.

92

-- Oh ! nous allons à une danse quelconque, plus haut, du côté de Lorette.

-- Une danse ? Elle avait tressailli et un pétilllement s'allumait dans ses yeux. -- Naturellement, ajouta-t-elle, vous ne m'inviteriez pour rien au monde.

Les deux jeunes gens se regardèrent, de plus en plus mystifiés, indécis devant la tournure que prenait cette affaire. Les suppositions se croisaient dans leur tête. que cette fille se f't postée là pour accrocher quelque passant, c'était à peine probable ; -- qu'elle f't là, comme elle le

disait, pour l'air et l'exercice, semblait ridicule. Sa conduite était si étrange qu'ils soupçonnaient plutôt quelque dérangement mental qui la faisait errer sur les chemins. Malgré l'aisance de ses manières, n'était-ce pas une échappée de quelque cure névropathique comme il s'en pratiquait dans des institutions voisines ? En ce cas, le meilleur parti, c'était de la prendre avec eux, de l'emmener à cette soirée et, en la surveillant de près, de chercher à gagner ses confidences.

-- Vous viendriez ? dit enfin Paul : ce serait un présent du sort. Vous paraissez, au fait, tout habillée pour l'occasion. Nous nous présentons : deux amis, Paul Breton et Lucien Arnaud. Nous ferez-vous l'honneur de nous dire votre nom ?

-- Je m'appelle Sylvia, dit-elle ; c'est assez pour me reconnaître. Et je suis très contente que vous m'aidiez à passer cette nuit.

Ils la firent monter dans l'auto, qui roula de nouveau sur la route éclairée de lune, et pendant le trajet ils n'échangèrent que quelques mots.

Bientôt des faisceaux de lumière plus vive apparurent à distance ; de vagues sons d'orchestre parvinrent jusqu'à eux. Ils arrivaient à la Villa Dorée, où déjà circulait une foule joyeuse parmi les palmiers et les lustres.

-- Mademoiselle, dit Lucien, m'accordez-vous la première danse ?

-- Bien sûr, dit-elle, et je veux votre ami pour la deuxième. J'ai peut-

être oublié un peu : mais non, ça va me revenir. Voyez donc, reprit-elle en sautant de l'auto, comme tout cela est gai ! Tout ce monde qui s'ébat !

93

Et ce jazz ! Ce n'est pas de la musique, dit-on, mais c'est du bruit au moins ! «a réveillerait les momies ! Tenez, moi, ça me grise, ça me soulève.

Elle esquissait déjà des pas en déposant sa mante. Bientôt Lucien et elle tournèrent sur le parquet poli. Elle dansait admirablement, ses mouvements étaient toute grâce. Elle s'enlevait comme en un vol, chaque muscle un moelleux ressort, chaque membre une ligne harmonieuse, sa tête portée haut, éclairée d'un sourire qui montrait ses dents blanches. Et elle semblait se livrer toute aux

rythmes entraîneurs, à l'air électrisé, aux lumières tantôt amorties tantôt éblouissantes, aux effluves de parfums émanés des corsages, à la molle chaleur des étreintes, aux souffles de désir flottant autour des couples.

-- Dieu ! comme vous dansez ! dit Lucien. Légère comme un moineau ! quand on vous fait tourner on croit n'avoir rien dans les bras !

Ce fut le tour de Paul, qui la suivait à peine dans ses girations emportées.

-- Sylvia, lui dit-il pendant qu'ils tournoyaient, vous êtes une petite fée séduisante et mystérieuse. Je voudrais vous connaître mieux : ne m'expliquerez-vous pas un peu votre mystère ?

Il vit son sourire se figer et une ombre agitée passer sur sa figure.

-- Mon mystère ? Vous croyez qu'il y a un mystère ?... En tout cas je veux l'oublier, il me reprendra assez tôt. Ce n'est pas l'heure, n'est-ce pas, de s'empêtrer dans les mystères ? Voyez, tout est clair, lumineux : vous êtes un beau garçon et je danse avec vous.

Il dut se contenter de cette énigmatique réponse. Ils causèrent sur d'autres sujets : elle semblait informée, instruite, et rien ne trahissait la

moindre fissure anormale.

On l'avait remarquée : quand l'orchestre se tut, les invitations plurent autour d'elle. Elle s'envola aux bras d'un autre cavalier, tandis que les amis se retrouvaient sur le même banc.

-- ...trange fille, dit Lucien, mais vraiment charmante. Oui, c'est certain charme qu'elle a, ne trouves-tu pas comme moi ?

94

-- C'est plus qu'un charme, dit Paul pensif, ce me semble une magie.

Ce n'est pas sa beauté, ni son esprit rare : quoi alors ?

-- Je suppose, dit Lucien, que c'est sa gr,ce de sylphe ; et dans ses yeux, as-tu remarqué, une espèce de gaieté tragique... Il faut qu'elle nous dise son secret.

Ils se séparèrent en quête de nouvelles danseuses. Mais aucune d'elles n'avait l'élan, la gr,ce, et le charme surtout, ce charme obscur de Sylvia.

Plusieurs fois ils revinrent à elle. Elle les accueillait empressée, leur marquait même une préférence. Et chaque fois ils la retrouvaient plus ensorcelante, gagnés par l'éclair de ses yeux et la fusée folle de son rire,

oŹ perçait une mélancolie. Mais toutes leurs questions restaient sans réponse.

Les heures avaient passé, la soirée touchait à sa fin. Les jeunes gens songèrent au retour. Sylvia, elle, tournait encore, sans poids, sans fatigue

apparente, semblant avoir perdu la notion du temps.

-- C'est l'instant ou jamais, dit Paul à son ami, de résoudre notre problème. qu'allons-nous faire d'elle à présent ?

Ils l'appelèrent à part. " Sylvia, lui dirent-ils, nous sommes fiers de vous. Vous êtes la reine du bal. Mais savez-vous qu'il est une heure ? "

-- Rien que cela ? fit-elle avec une moue. Et vous voulez partir, je gage. Enfin, puisqu'il le faut ! Mais j'aurais bien aimé danser jusqu'au matin : car alors...

-- Alors quoi ?

-- Eh bien, alors, je ne sais pas quand je reverrai pareille chance.

- Comment ? qu'est-ce qui empêche ? Est-ce qu'on vous tient captive ?
- Non, on ne m'entrave pas. Ce sont purement les circonstances...
- Les circonstances ? Lesquelles ? En tout cas, mademoiselle
- ...nigme, o' voulez-vous être conduite ?
- O' ? n'importe o' ; o' vous voudrez ; sur la route o' vous m'avez prise...

95

- Pour ça, jamais, protestèrent-ils. Voyons, vous avez un chez vous, tout au moins des amis, des connaissances !
- Elle parut réfléchir et résister à un combat. Puis elle dit simplement :
- Bien s'r, j'ai mon père et ma mère, pas loin d'ici, dans québec même.
- Eh bien, rien n'est plus simple : c'est là que nous vous ramenons.
- Impossible, dit-elle. Vous savez, je les ai quittés... C'étaient de bons parents, ils m'aimaient bien, mais ils gênaient mes fantaisies. Alors, je me suis éloignée. Et puis je suis tombée malade, on m'a menée à l'hôpital... et je les ai perdus de vue. Mais tenez, allez donc les voir.
- Dites-leur que vous m'avez parlé, que je les aime toujours. Et puis, tenez, dites-leur... que je me repens. «a leur fera plaisir.
- Et o' demeurent vos parents ?

-- Vingt-neuf, rue de la Couronne. Mon père se nomme André

Germain.

- C'est très bien, Sylvia. Seulement, ce message, c'est à vous de le leur porter. Il faut que vous-même leur fassiez cette joie. Songez que c'est Noël, qu'ils pensent à vous et vous attendent. Doutez-vous un instant qu'ils vous reçoivent à bras ouverts ?
- Ce n'est pas cela, dit-elle, hésitante, mais j'ai d'autres obstacles...
- Pas d'obstacles qui tiennent ! insista le jeune homme. Venez embrasser vos parents et les rendre heureux. Nous sommes deux gars

fort résolu, et malheur aux obstacles !

Sylvia répondit, rêveuse :

-- Eh bien, si c'est possible, menez-moi là pour une visite. Certes, j'y ai songé bien souvent.

Paul et Lucien se firent un signe qui marquait la partie gagnée.

-- C'est entendu, dit Paul, habillez-vous pendant que nous cherchons l'auto. «a ne va prendre qu'une minute.

-- Pauvre fille ! pensaient-ils, elle va avoir un vrai Noël. Cela paraissait lui co'ter, mais son coeur a eu le dessus.

96

Ils revinrent avec la voiture. Déjà la foule s'éclaircissait dans la salle surchauffée. quelques couples à peine prolongeaient leurs valse. Les lumières scintillaient plus rares et l'orchestre n'avait plus que des notes fatiguées.

Ils descendirent, cherchant Sylvia du regard. Mais elle n'était plus à la place o' ils l'avaient laissée.

-- Elle est à prendre son manteau, dit Paul. C'est dans ce cabinet à droite.

Ils y allèrent, mais, à leur surprise, ne l'y aperçurent pas. Ils firent le tour de la grande salle, interrogeant les sièges, dévisageant les couples attardés. Alors ils revinrent à l'entrée, espérant la retrouver là. Puis, commençant d'être inquiets, ils refirent leur tournée, explorant jusqu'aux moindres coins, s'informant aux premiers venus. La plupart secouaient la tête ; un ou deux croyaient l'avoir vue sortant par la porte d'arrière.

Alors ils parcoururent les vérandas et les allées, sans découvrir la moindre trace de leur évasive compagne.

Peu à peu le fait attristant s'imposait à eux.

-- Elle nous a filé dans les mains, dit Lucien : quelle pitié !

-- C'est bien comme nous pensions, dit Paul : c'est une pauvre ,me détraquée qui s'est enfuie de quelque hospice. Elle nous a fait assez

entendre qu'elle n'avait pas sa liberté.

-- Oui, mais on n'e^t pas dit... Faisons un tour avec l'auto : elle est peut-être sur la route.

Ils explorèrent le grand chemin en deux directions opposées ; mais Sylvia n'était nulle part.

-- Elle savait ! dit Lucien, elle s'est enfuie à travers champs... Une seule chose reste à faire : aller vite chez ses parents les informer de tout.

Ils aviseront aux moyens de la retrouver au plus tôt.

Ils reprirent en vitesse le chemin de québec. Mais leur gaieté s'était évaporée. La lune luisait maintenant blafarde, les minutes étaient longues, et le cimetière cette fois leur parut lugubre. Rien ne pouvait chasser de leurs pensées la déconcertante Sylvia.

97

Il était deux heures du matin quand, après de nombreux détours, ils atteignirent la rue de la Couronne et sonnèrent à la porte du numéro vingt-neuf. Une plaque qu'ils pouvaient lire à la clarté du réverbère portait le nom d'André Germain. Un homme parut d'abord à la fenêtre, puis, sur un signe d'eux, vint ouvrir. Il paraissait ,gé de cinquante ans, et

ses habits, comme sa demeure, dénotaient une aisance honnête.

-- Monsieur, dit Paul Breton, l'heure est inconvenante, mais nous voudrions vous parler. C'est à propos de votre fille.

-- Ma fille ? dit l'homme surpris. Vous devez faire erreur. Je ne suis pas celui que vous cherchez.

-- Pourtant, c'est bien l'adresse... Et vous êtes bien monsieur Germain ?

-- Parfaitement, mais ma fille, hélas !...

-- Oui, nous savons, elle vous avait quittés. Mais n'aimeriez-vous pas avoir de ses nouvelles ?

-- Certes, je donnerais tout pour cela.

-- Eh bien, nous l'avons vue, nous lui avons parlé. En fait, c'est elle qui nous envoie ici.

-- quelle absurdité ! reprit l'homme, qui pourtant avait tressailli.

Messieurs, on s'est moqué de vous.

-- Mais voyons, intervint Lucien, votre fille, n'est-ce pas, s'appelle Sylvia ? Elle est brune, petite, avec des cheveux noirs et de beaux yeux très vifs. Elle est de manières franches, rieuse, et elle danse à

merveille ?

-- Oui, c'est tout-à-fait cela, balbutia M. Germain, qui semblait maintenant violemment ému.

Il fixait tour à tour ses interlocuteurs comme pour lire au fond de leur ,me.

-- Et vous êtes s^{rs} de l'avoir vue ? dit-il.

-- Aussi s^{rs} qu'on peut l'être : nous avons passé trois heures avec elle. Nous voulions vous la ramener, seulement...

98

-- Messieurs, interrompit l'homme surexcité, vous m'intriguez outre mesure. Voudriez-vous entrer et redire vos paroles à la mère de notre enfant ?

-- Volontiers, cher monsieur, nous les redirions à Dieu même.

Ils suivirent M. Germain le long d'un escalier menant à un salon bourgeois, au parquet couvert d'un tapis, aux murs ornés de portraits et de gravures.

-- Je vais la prévenir, dit-il. Racontez-lui bien tout. Attendez-vous à la voir très émue...

Il revint après quelque temps, accompagné d'une dame d'apparence distinguée, et dont l'âge laissait transparaître une beauté passée, une ressemblance lointaine avec leur invitée du bal.

-- Ma chère, dit M. Germain, cela va te paraître étrange : ces jeunes gens ont vu... Sylvia.

La dame eut un sursaut et passa la main sur son front, comme soupçonnant être mal éveillée.

-- Ils ont vu Sylvia ? répéta-t-elle, les regardant. Ils sont plus heureux que moi, qui ne la vois plus !... Mais vraiment, est-ce possible ? Savent-ils que Sylvia ?...

Elle n'acheva pas sa pensée, car elle remarquait son mari lui faisant secrètement signe et posant un doigt sur sa bouche.

-- Eh bien, reprit-elle, dites-moi tout. Comment est-elle, la chère enfant ? O^ù et quand donc l'avez-vous vue ?

Ils lui firent le récit complet de leur rencontre avec la jeune fille et des heures passées avec elle. Ils lui dirent le souvenir qu'elle conservait d'eux, qu'elle les avait chargés de leur transmettre.

-- Elle assure qu'elle vous aime toujours ; et si elle vous a fait de la peine, elle dit qu'elle le regrette.

-- Pauvre enfant ! dit la mère, les larmes lui venant aux yeux, elle n'était pas méchante, elle avait très bon coeur ; mais la vie l'entraînait...

99

-- Ce qui nous a surpris, dit Lucien Arnaud, c'est qu'elle paraissait disposée à revenir à vous, qu'il était convenu que nous la ramenions. Et au dernier moment elle nous a échappé, elle a disparu comme une ombre.

M. Germain et son épouse échangèrent un regard attendri, mais calme.

-- Nous comprenons, dirent-ils, elle ne pouvait pas... Mais elle est ici tout de même, vous nous l'avez rendue. Merci mille fois de votre heureux message. Ne soyez pas inquiets de Sylvia : elle aura retrouvé sa route...

Les jeunes gens prirent congé, soulagés d'un devoir rempli, mais gardant de leur aventure le sens de quelque chose d'inexpliqué, d'obscur.

Les deux époux alors joignirent leurs mains qui tremblaient et, sans prononcer une parole, se dirigèrent vers une alcôve où un portrait saillait, suspendu au mur. Ils le contemplèrent longtemps, avec douleur et avec joie.

-- Il y a juste six mois aujourd'hui ! dit enfin la mère.

Le portrait était celui de Sylvia, dans la fleur de sa gr,ce et de sa jeunesse. Et au-dessus courait une inscription encerclée d'un large trait noir :

" Sylvia, notre fille unique et chérie, morte le vingt-cinq juin, à l',ge de dix-sept ans. "

Montréal, (1936 ?)

100

Ernest Choquette, 1862-1941.

Le Docteur Santa Claus

Ce conte est tiré d'un recueil intitulé les Carabinades.

C'était une veille de jour de l'an et il neigeait.

Il tombait une de ces neiges à gros flocons, calme, reposée, douce, tranquille, descendant comme un pardon des infinis d'opale pour effacer chaque souillure, chaque tache sombre de la nature, en cette fin d'année qui s'en allait. Je n'avais vu cette neige que dans les tableaux jusque-là.

Et comme on pare les morts pour les porter au tombeau, l'année mourante se purifiait dans ce virginal linceul.

...Une neige à gros flocons de cristal... exprès pour le père Nicholas...

Allait-il s'en donner ?

* * *

-- Mais on frappe à ma porte... qui donc, si discrètement ? Vraiment peut-il y avoir encore des pleurs dans quelque foyer ?... de la souffrance quelque part, en ce joyeux soir ?...

Une pauvre femme entra, une vieille grand'mère de soixante-quinze ans, également couronnée de neige et de cheveux blancs, qui tout de suite s'affaissa sur une chaise, la gorge oppressée et haletante. Elle retenait encore dans ses cils des larmes congelées en route.

Elle était descendue à pied, à travers champs, par un chemin de raccourci sous les pommiers et les grands érables morts. Il n'y avait

que pour ses enfants que l'on pouvait, à son ,ge, se décider à marcher si loin.

101

Et maintenant, gênée, elle n'osait plus m'annoncer le but de son voyage. Car elle savait bien que j'avais longtemps soigné son mari, sa fille, sans jamais rien recevoir en retour et voilà qu'elle revenait encore ;

pour son petit-fils, cette fois. Mais pour calmer un petit-fils souffrant, à quelle rebuffade ne s'exposerait-on pas ?

Ah ! oui, parle donc, vieille grand'mère, toi qui hésites, qui prends des détours pour me préparer à ce que tu vas me demander, parle donc ; je le sais bien que tu es pauvre, que tu es bonne et honnête, que surtout tu aimes bien tes petits-fils... Il n'y a d'ailleurs rien à ton adresse dans

mes comptes. Et c'est moi qui ai honte de voir une misérable grand'mère, si dévouée, si douce et si vieille, si pleine de coeur, m'aborder avec défiance comme quelqu'un qui n'en aurait point de coeur, lui.

-- C'est ton petit-fils qui est malade ?...

-- Oui, bien malade tout à coup, à propos de rien... Il était cependant allé à l'école, comme à l'ordinaire, mais au retour... une fièvre, des rêves

en sursaut, des appels déchirants... Peut-être avait-il pris froid à travers

ses vieux habits trop courts... Ils étaient si pauvres, eux.

Alors, malgré la neige et la nuit, elle était venue me trouver, me demander si je ne pourrais pas le lui guérir, ce cher enfant... quelques poudres, seulement... car il ne devait pas être nécessaire de le voir.

Oh ! elle soupçonnait bien encore une raison à sa fièvre subite : à la Noël, le père Nicholas avait apporté un arbre chargé de cadeaux à ses petits compagnons de classe anglaise. Ceux-ci lui avaient raconté ça ; ils avaient apporté leurs jouets à l'école, et depuis, il en avait rêvé à

chaque

nuît, le pauvre enfant. " Pourquoi qu'il ne vient jamais ici, le vieux Nicholas ? me demandait-il toujours tristement ; quand bien même nous serions pauvres... tu n'es pas méchante, toi, grand'mère, et moi non plus... Dis, est-ce que je suis méchant ? "

Et tous ses désirs et ses imaginations d'enfant, ses rêves éveillés, lui étaient revenus, ce soir, dans ses cauchemars de fièvre.

102

Au rebord du bois, tout près, elle était allée, pour voir, couper un sapineau vert dans les rameaux duquel elle avait déposé des pommes et des glands m^{rs}... Mais des pommes et des glands, il connaissait trop ça, n'est-ce pas, et sa fièvre avait continué.

...Si vous vouliez m'en donner quelques poudres blanches ?... Ce n'est pas nécessaire de le voir, je crois... ce n'est pas nécessaire, je suppose, me répétait-elle un jour sur un ton de douce et touchante angoisse.

Oh ! vieille grand'mère, " ce n'est pas nécessaire, " dis-tu ?... comme tu désirerais que j'y allasse cependant : mais ça te co^{te} trop de me le demander, dans la crainte d'un refus, parce que tu n'as rien, rien à

m'offrir pour me payer ma course et qu'il faut être grand'mère comme toi pour se mettre en chemin dans cette neige-là, par seul dévouement.

-- Puisque vous êtes assez bon, remettez m'en, s'il vous plaît, quelques-unes :... des semblables à celles que vous avez données, l'autre jour, au petit Louison, le gars du voisin... Elles n'étaient pas mauvaises à

avaler celles-là... Car si elle allait être obligée de prendre son petit-fils de

force, de le gronder, de lui tenir les mains... Jamais elle ne pourrait s'y résoudre, non, bon Dieu !... Jamais...

Je te comprends bien, va, vieille grand'mère ; si tu savais comme je te comprends bien ; et rien qu'à un inoubliable souvenir triste qui se réveille toujours tout de suite dans mon esprit quand ce sujet revient, je comprends :

-- Et si j'allais le voir, ton petit-fils ?... lui faire prendre moi-même ses poudres en même temps ?...

Je n'avais pas de réponse à attendre... son regard de bonheur suffisait seul. Je donnai l'ordre d'atteler.

Mais en attendant, je m'en vais, en secret, détacher doucement, de l'arbre de Noël de mes mioches déjà installé dans un coin de salle pour

le lendemain, quelques jouets, une bonbonnière, et parmi les autres joujoux de l'an dernier -- musiquettes, polichinelles, chevaux mécaniques, arches de Noé -- maintenant entassés avec dédain dans une malle, je choisis les meilleurs, les moins délabrés, dont je fais tout un paquet.

Il n'en avait jamais vu, de père Nicholas, le pauvre petit-fils, eh !

bien, il en verrait un cette année. Et voilà que je me mets en route, avec la vieille grand'mère à mon côté.

...Il neigeait toujours...

Ce fut vite atteint, la maisonnette tranquille qui, adossée à un pan de roc sous les arbres, abritait les cauchemars de l'enfant pris de fièvre.

Alors, je tire de ma trousse quelques mèches blanches de ouate boratée que je roule dans mes moustaches ; je prends sous les robes de buffle de la berline mon paquet de jouets divers, et dissimulé dans mon immense pardessus de chat sauvage, le collet relevé au-dessus de la tête, tout constellé de flocons de neige, c'est bien un irréfutable et parfait Santa Claus que la bonne vieille mère, ravie et souriante de chaque ride, conduit à présent devant elle vers son gîte de misère.

En me voyant, il se dressa sur son lit, le pauvre enfant, avec une expression soudaine de figure si étrange, oh ! si étrange et si subitement heureuse.

.....tait-ce réellement le vieux Nicholas qui venait le visiter... celui-là même qu'il avait tant souhaité, qu'il avait si ardemment désiré ? Ils n'étaient donc pas trop pauvres alors ?

...Non cela ne pouvait pas être vrai ; ces cadeaux, ces jouets peinturlurés ne devaient être qu'imaginaires et il tenait son regard défiant et chercheur sur la vieille grand'mère comme pour qu'elle se dépêchât de tout lui dire, elle.

Car peut-être qu'il rêvait encore simplement, que rien n'existait en réalité, ni du père Nicholas, ni des jouets et que, mon Dieu ! tout ça disparaîtrait dans un brutal réveil qui ferait tout à coup évanouir ses visions bénies.

104

Oui, pourquoi ne lui disait-elle donc pas à son pauvre petit, la vieille mère qu'il paraissait interroger, elle qui devait le savoir ? Et son regard de doute se reportait sans cesse sur elle, avec sa même physionomie suppliante qui faisait mal à voir.

Alors, avec une grosse voix douce et sur le timbre attendrissant que les enfants doivent attribuer à Santa Claus, je me mis à lui parler en caresses... à le questionner tendrement.

...Ciel ! c'était lui... c'était bien lui. Le pauvre petit malade ne doutait plus. Je le vis bien à l'éclair de ravissement tout de suite monté à ses prunelles brillantes de fièvre.

Mais ce Santa Claus l'examina longuement, prit d'abord sa température, lui fit avaler sans sourciller toutes sortes de poudres et de potions mauvaises ; ensuite, il disposa ses cadeaux dans les branches du sapineau vert, tout à l'heure si triste avec seulement ses pommes et ses glands, puis il s'en retourna.

* * *

Le lendemain, la vilaine poussée de fièvre avait tout à fait disparu et le petit-fils traînait, en chantant à tue-tête, ses chevaux à roulettes dans le

logis joyeux, devant la grand'mère qui souriait... qui souriait.

105

...tienne Jolicler

Conte de Noël

Noël ! ...tincelante évocation de joyeuses lumières multicolores et jolies, de rires d'enfants, de tièdes intérieurs, d'intimes réunions de famille, de liesses et de joies !

Mais, à travers le scintillement bariolé des petites bougies de couleur

qui flambent gaiement dans les branches de l'arbre de Noël, je vois la froide pénombre des logis de misère, la triste veillée des pauvres dont ce jour de fête rend plus aiguës les privations et les souffrances et je me souviens d'un conte que voici :

Or donc, ceci n'est pas vieux, au Noël dernier, logeait en un sixième étage, dans une vieille maison, une maison aux " loyers pas chers " -- portes mal closes, huis mal joints, plafonds bas, murs économiques et minces -- une famille composée de la mère, d'une petite fille et d'un bébé.

Le père, un ouvrier, était mort l'année précédente, et depuis, la vie était dure. La mère, alitée, prête à s'en aller d'un jour à l'autre, affaiblie

par cette vilaine toux si fréquente à Paris, qui brûle les entrailles et déchire les poumons.

La petite Alice allait bientôt rester la seule maman de son frère Jean.

Une maman de douze ans! Et déjà, malgré son jeune âge, elle s'acquittait à merveille du soin de leur misérable intérieur, déjà grave, remplie d'attentions touchantes pour le bébé, toute son espièglerie de fillette fondue dans l'éveil précoce d'une admirable maternité.

Ce soir de Noël, cependant, à l'encontre des autres soirs, la joie règne chez les pauvres gens. On a pu se procurer cette simple chose, un cheval de carton, un cheval de neuf sous... le rêve du petit Jean. Et de la gaieté

106

escomptée du bébé, de la satisfaction d'avoir pu, en ce jour de fête des enfants, donner à leur sa part de bonheur, c'est comme un rayonnement qui remplit le coeur des deux mamans.

Alice, en ce moment, s'occupe de la toilette de son frère, avec des mines sérieuses et graves, et celui-ci babille, alors que la mère sourit entre deux crises de toux, trop faible pour répondre. La jeune soeur, complaisamment, satisfait aux questions incessantes de l'indiscret petit-

bonhomme.

-- Alors, Lice, le petit Jésus va venir par la cheminée?

Alice -- Oui.

Jean -- Et il m'apportera un cheval?

Alice -- Oui.

Jean -- Un vrai... avec des roulettes?

Alice -- Avec des roulettes... si tu es sage.

Jean -- D'où t'il vient, le petit Jésus?

Alice -- Il vient du Paradis, Jean.

Jean -- Ah!... C'est joli, au Paradis?

Alice -- Oui, et tu iras un jour, si tu es bien obéissant.

Jean reste un moment rêveur, puis :

-- Est-ce t'il a un papa, le petit Jésus?

Alice -- Sans doute, c'est le bon Dieu.

Jean -- Et une maman?

Alice -- C'est la Sainte Vierge.

Jean -- Et une grande soeur?

Alice -- Non.

Jean -- Ti est-ce ti joue avec lui, alors?

Alice -- C'est les anges... Là, maintenant, reste tranquille, bien sage, je vais chercher de l'eau pour ta toilette.

La petite est descendue, la mère s'est assoupie.

Lorsqu'elle rentre, Alice voit avec stupéfaction le bambin tout barbouillé, à quatre pattes dans la cheminée, gravement occupé à essuyer la salle d'un torchon qu'il est allé dénicher on ne sait où.

107

Alice -- Mais qu'est-ce que tu fais, Jean! Est-il possible de s'arranger pareillement! Te voilà tout noir! Si tu n'es pas sage, tu sais... pas de cheval!

Jean -- Mais Lice... puis te le petit Jésus il vient dans la cheminée, il va se salir... Son papa le gronderait... Alors, je lave.

Alice -- C'est assez, bêta. Maintenant, je vais te débarbouiller et tu vas aller au dodo.

Pendant sa toilette que Jean supporte assez patiemment, à cause du cheval, il demande, il demande toujours, et s'étonne que sa mère et sa soeur soient trop grandes pour mettre leurs souliers dans la cheminée.

Le bébé est enfin au berceau, Alice le bordant :

--   présent, fais ta prière et dors.

Jean récite après sa soeur, puis ajoute :

-- Mon petit Jésus, je suis bien tontent d'avoir un joli cheval, je vous en remercie... mais je voudrais aussi, puis te maman et Lice sont trop grandes, te vous mettiez dans mes souliers des boules de domine pour petite mère et puis... pour Lice... des... des...

Il s'endort.

Maintenant tout repose dans l'humble logis et, dans la nuit noire, les rêves heureux viennent effleurer de leurs ailes le sommeil des pauvres gens. C'est que c'est Noël... et la joie du petit fait oublier le dur lendemain, le terrible réveil.

Or, l'Enfant Jésus qui sait tout est, en effet, venu ce soir par la cheminée. Puis il a voulu voir de près Jean dont la prière est montée jusqu'à lui. Il s'est approché et et s'est penché sur le berceau.

  ce moment, sans doute, sa grande miséricorde s'est émue et, doucement, si doucement qu'ils ne s'éveillèrent point, mystérieusement, il cueillit sur la bouche des trois pauvres gens leurs fragiles ,mes qu'il emporta avec lui dans le Paradis.

Petits enfants qui lisez ce conte, songez dans votre joie aux malheureux qui souffrent, et si vous le pouvez, donnez aux pauvres gens. Un petit " tadeau ", vous le voyez, est souvent un gros présent.

108

Le petit Jésus n'emporte que rarement au Paradis les ,mes de ceux qu'il visite, car saint Pierre est à la porte du ciel et n'en ouvre l'entrée

qu'à ceux qui ont ici-bas payé leur tribut de douleurs.

Aussi, ce jour-là, a-t-il d°, l'Enfant-Jésus, tromper la surveillance du sévère gardien. Mais elles étaient si menues, si frêles, les ,mes qu'il emportait avec lui, qu'il a pu, à la barbe de saint Pierre, les glisser dans

l'entrebaillement de la porte spéciale qui, on le sait, est ouverte seulement aux petites ,mes blanches des petits nouveau-nés.

109

L. D. de Savignac

Le premier sourire

Dans la plaine silencieuse, les p,tres cheminaient gravement, allant porter à l'Enfant-Dieu leurs modestes offrandes. Bien noire était la nuit, et toute blanche la route qui serpentait au travers des buissons, des prés couverts de neige. Et combien cruelle était cette brise aiguë de décembre, bleuisant les pieds nus des rustiques voyageurs, cinglant leurs figures placides, honnêtes, de mercenaires! Ils avançaient, cependant, allongeaient le pas sans aucun bruit dans l'épaisse fourrure d'hermine étendue par l'hiver sur le sol rocailleux.

Derrière les bergers, se traînait avec peine un pauvre être difforme, ombre chancelante qui laissa, soudain, échapper une plainte douloureuse.

-- qui va là? cria le dernier homme de la petite troupe, en se détournant à demi.

-- Laisse donc, répliqua l'un de ses camarades, c'est Thannar, sans doute. Dépêchons-nous.

-- Oui, pressons-nous, répéta le chef de file, car il y a bien du chemin à faire pour arriver là-bas.

Celui qui venait de parler, un grand gaillard, solide et musclé, qui portait deux agneaux serrés dans ses bras, désignait un point lumineux et fixe à l'horizon.

Enfin, ils arrivèrent au but, un peu las, mais tremblant d'une émotion singulière à l'aspect de l'étable où reposait Jésus.

-- Approchez, mes amis, leur dit la Vierge Mère, les voyant immobiles

sur le seuil de la porte.

110

quel spectacle inattendu frappait donc leurs regards pour les paralyser ainsi! Simplement, avec une modestie charmante, une toute jeune femme berçait sur ses genoux un petit Enfant d'une merveilleuse beauté. Incliné vers eux, un vieillard vénérable les contemplait avec amour.

Un ,ne et un boeuf, à la chaude haleine, complétait ce tableau familial.

Sur un signe encourageant de Marie, les bergers s'avancèrent et offrirent leurs présents. L'un apportait des oeufs, tous mignons et blancs comme des dragées enfouies dans la paille blonde d'une corbeille.

L'autre, des agneaux si frêles, qu'ils se mirent à bêler tristement, cherchant leur mère brebis dans l'ombre de la crèche. Un troisième une belle paire de poulettes, dont la crête rouge ressemblait à la fleur fraîche

du grenadier. Un quatrième, plus adroit que ses compagnons, avait creusé des noyaux d'olives, en avait fait de jolies perles ajourées, enfilées dans un solide fil de chanvre. Tout fier de son travail :

-- Tenez, Madame, dit-il, mettez ce collier au cou de votre beau petit Enfant.

La Vierge Marie, souriante, inclinait la tête délicieusement émue des marques d'adoration prodiguées par ces humbles créatures à son Fils bien-aimé.

-- Et moi, bonne Mère, hasarda timidement un petit p,tre retiré à

l'écart, je suis bien pauvre, le maître que je sers est si dur qu'il ne me donne rien, pas même un flocon de laine ou quelques figes sèches.

Mais j'ai taillé hier soir un roseau, et, si vous voulez, je vais vous chanter dessus un joli air.

Et voilà le pauvret qui s'enhardit, lance quelques notes hésitantes, puis s'affermir et fait entendre une pastorale dont la simplicité naÔve charme les assistants. Saint Joseph s'approcha du chanteur lorsqu'il eut fini, et, montrant Notre-Seigneur qui joignait ses mains divines avec recueillement :

-- Mon ami, lui dit-il, Dieu vous bénit. Célébrez toujours sa bonté.

111

Tout à coup, un murmure de voix et de pas précipités se fit entendre près de la porte délabrée par oǔ, jour et nuit, la froidure de l'hiver entraînait

brutalement.

-- que vient-il faire ici, celui-là?

-- Va dehors compter les étoiles.

-- C'est un péché qu'il voie l'Enfant-Dieu.

Joignant le geste à la parole, les pasteurs voulurent éloigner le nouvel arrivant; mais, au lieu de s'effrayer de leurs sarcasmes amers et de leurs vigoureuses poussées, il se fraya un passage et tomba prosterné devant le berceau divin.

Des " Oh!... Ah! " significatifs s'élevèrent du groupe des bergers, rapprochés curieusement, dans l'attente d'un incident grotesque.

C'est un être si laid, si difforme, que Thannar, car il avait, effectivement, suivi les voyageurs, allant à la Crèche! L'étoile mystérieuse le guidant, il avait résolument entrepris cette route pénible, bien fatigante pour ses petites jambes frêles et un corps décharné.

Dominant le sentiment de terreur qui l'envahissait à la vue des hommes, souvent, hélas! ironiques et cruels, il avait énergiquement franchi le seuil

de l'étable, et s'était abattu de faiblesse et de bonheur, aux pieds de l'Enfant-Roi.

qu'était ce misérable abandonné? On n'en savait rien; le malheur n'a pas d'histoire. On l'appelait Thannar, comme on l'aurait appelé Jaell ou

...lie. Un jour, des ,mes charitables le trouvèrent inanimé sur le bord d'une route, et le soignèrent pendant la mauvaise saison. Mais, au printemps, l'oiselet sauvage, remplumé, s'envolait à tire-d'aile, obéissant à son insu, peut-être, aux exigences d'une race errante ou proscrite.

Débile, souffreteux, l'innocent courait au travers des campagnes, cherchant des nids, glanant les épis oubliés, t,chant de rendre service aux vieillards et aux enfants, des simples, des chétifs comme lui. Parfois rebuté, il ne se plaignait pas, ignorant le blasphème et la vengeance; mais ses larmes coulaient, silencieuses et pressées, le long de ses joues creuses. Puis, quand l'accès de désespérance était passé l'idiot 112

recommençait à rire, de ce rire blanc, sans aucun éclat ni mesure, qui faisait grand'pitié aux femmes les plus compatissantes.

Pauvre Thannar!

Cependant, la douce Marie, le bon Joseph, émus de l'adoration muette du jeune abandonné, lui parlèrent tendrement pour lui donner confiance.

-- Relève-toi, pauvre petit, et regarde Jésus, prononça paternellement saint Joseph, en aidant Thannar à se remettre debout.

Un instant ébloui par le spectacle étrange qu'il voyait pour la première fois, l'innocent porta ses mains à son front. Et, bientôt après, les joignant avec ferveur, il tomba de nouveau à genoux et s'écria :

-- ' Jésus! je vous aime! je vous donne mon coeur!

Oh! la merveilleuse parole qui fit entr'ouvrir les lèvres du divin Enfant dans un céleste sourire! Soudain, l'humble Crèche est illuminée de mille feux; des anges aux larges ailes planent dans l'azur assombri du ciel, tandis qu'une voix chante :

-- Gloria in excelsis Deo! Donnez votre coeur à Jésus, et Jésus vous donnera paix et joie sur la terre!

113

Louise Rousseau

que dois-je faire?

Le moment de Noël approche, et je ne sais pas du tout ce que le petit Noël me donnera, ou, plutôt, je crois qu'il ne me donnera rien.

Cela m'est bien égal, et je ne regrette pas du tout ce que j'ai fait.

Voulez-vous que je vous le conte? Ce ne sera pas trop long.

Nous sommes le 22 décembre, n'est-ce pas? Eh bien, il y a environ cinq ou six jours, ma mère m'appelle et me dit :

-- Le 25 approche, tu n'as plus que quelques jours pour adresser ta demande au petit Noël; chaque enfant n'a le droit d'écrire qu'une lettre et de ne demander qu'un seul objet; ceux qui écrivent les premiers seront s^orement les mieux servis; pensez-y; c'est demain dimanche, tu as toute ta journée pour préparer cette lettre.

Le lendemain, mon père allait à la chasse, aux environs de Saint-Germain, dans la propriété de ma tante; il m'emmena.

Il faisait un froid terrible, et je demeurai auprès d'un bon feu, dans le salon, dans la crainte de m'enrhumer. Je commençai par lire des histoires; puis, je collai des images; enfin, l'ennui me gagnant, je m'approchai de la fenêtre, dans l'espoir de voir quelques passants.

Hélas! ils étaient rares, vu le temps qu'il faisait et le pays désert qu'habitait ma tante.

Je pensai alors à la recommandation de ma mère et à la lettre au petit Noël qui n'était pas encore écrite; je pris une feuille de papier rose, une plume neuve, et je me mis à l'ouvrage.

Ah!... j'eus du mal à inscrire lisiblement l'objet de mes désirs; aussitôt qu'un nom était tracé sur la lettre, un autre me venait à

l'esprit.

114

Tout à coup, en levant la tête pour me reposer un peu, car je me fatigue vite quand je fais un travail sérieux, tout à coup, dis-je, j'aperçus,

devant la fenêtre, un pauvre petit garçon à peine vêtu, marchant pieds nus et grelottant de froid.

Malgré sa mine malheureuse, il me fit un gracieux sourire.

Je courus à la porte et je l'appelai.

-- Entre te chauffer un peu, lui dis-je; ma tante est absente pour l'instant, mais elle ne me grondera pas de t'avoir invité, j'en suis s^or.

-- Je n'ose, répondit-il, j'ai peur de salir le beau tapis.

-- Il n'y a pas de danger; essuie tes pieds sur le paillason.

Il fit ce que je lui disais d'un pas craintif.

Nous nous mîmes à jouer, et, au bout de dix minutes, nous étions les meilleurs amis du monde. Soudain, il s'approcha de la table sur laquelle j'étais installé et regarda mon travail.

-- C'est vous qui écrivez si bien? me dit-il.

-- Oui, repris-je, je demande au petit Noël qu'il m'apporte de beaux joujoux le 25 de ce mois.

-- Vous êtes bien heureux, soupira le pauvre enfant; ah! si je savais écrire! j'ai tant de choses à lui demander, moi, au petit Noël!

-- Comment! tu ne sais pas écrire?

-- Hélas! non, je n'ai plus de père, et, ma mère étant toujours malade, je ne puis aller à l'école pour apprendre; je la soigne, et je fais ce que je

peux pour gagner un peu d'argent.

-- ...coute, dis-je à mon nouvel ami, veux-tu que j'écrive en ton nom au petit Noël?

-- «a ne se peut pas, me dit le malheureux, il faut écrire soi-même; sans cela, il est probable que l'on n'a rien...

-- Crois-tu?

-- J'en suis certain!

-- Eh bien! ne te tourmente pas, repris-je, je puis demander pour mon compte ce que tu désires; et, dès que j'aurai reçu le cadeau, je te le
115

donnerai; dis-moi quelles sont tes ambitions : est-ce un tambour, un cheval qu'il te faut?

-- Oh! non... mon petit monsieur, dit-il, je voudrais... je voudrais du bouillon et du vin pour maman qui en a grand besoin. Le médecin a recommandé qu'elle en prenne; mais nous sommes trop pauvres pour en acheter!

Je pris bravement la plume et je demandai au petit Noël un pot-au-feu et du bon vin.

Mon ami partit enchanté, et je lui promis de lui envoyer sa commande aussitôt que je l'aurais reçue.

-- Maintenant, je n'ai plus qu'à attendre!... Pourvu que Noël n'aille pas s'aviser de croire que je suis un gourmand!

Il réfléchit.

-- J'ai envie de conter la chose à maman. qu'en pensez-vous? Elle est très bien avec lui.

116

Oncle Gilles

La mort de Jeanne et la conversion de Balaruc Les cloches sonnaient à toute volée, et la neige tombait drue et unie, habillant la terre grise et la mousse verte; les hauts sapins ployaient presque sous les flocons blancs, et le son assourdi des cloches résonnait sec dans les ravins et sur les pentes.

Des points brillants se voyaient dans la nuit allant en cadence de droite, de gauche, espacés plus ou moins. C'étaient les gens des hameaux qui allaient à la messe de minuit.

Dans le village, toutes les maisons flambaient du feu de la bûche mise à l'tre pour la veillée, et la vieille église se faisait presque belle

pour fêter l'Enfant nouveau-né.

Et ils arrivaient l'un après l'autre, le viellard et l'enfant, la jeune fille

et la grand'mère, secouant sous le porche la neige qui les couvrait, éteignant la lanterne, et ils s'en allaient silencieux et recueillis, se réchauffer au souvenir de la mémoire de l'Enfant-Dieu.

Là-bas, tout au fond du village, derrière l'église, une grande maison bourgeoise, aux volets verts, au jardin bien tracé, à la porte ouvragée, semblait seule dormir dans cette veillée de Noël.

Elle avait l'air morose, dans la joie générale, et boudeuse comme l'enfant qui fait un caprice, lorsque tous sont heureux de vivre.

C'est qu'il n'y avait point de Noël pour M. Balaruc, le libre-penseur, pas

de Noël, ni pour lui, ni pour sa femme, ni pour Jeanne, sa fille, gracieuse enfant de treize ans, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, au teint de pêche. Ainsi l'avait-il voulu, et certes, Balaruc était bien le maître! En voilà une idée! fêter Noël en plein 19 ème siècle!... Nous lui

ferons bien voir à ce petit Jésus que nous sommes plus grands et plus gros que lui.

Certes, c'était vrai, car Balaruc, qui traitait toujours les curés de fainéants, n'avait guère qu'une occupation sur terre, s'engraisser, et il en

était venu à bout.

Jeanne, pourtant, en entendant carillonner les cloches, avait un désir fou d'aller à la messe de minuit, et elle pleurait, la pauvre petite, dans son petit lit bien blanc, et elle répétait, malgré elle, la première strophe

du vieux cantique : Il est né le divin Enfant! Et ça lui paraissait si joli, ce

petit bébé rose en cire, couché sur un peu de paille, qu'elle aurait voulu le prendre dans ses bras, le baiser et l'emmaillotter. Oh! qu'il serait bien

dans son lit chaud, quand il grelotte dans sa crèche!...

Les cloches se turent, le silence se fit peu à peu autour de la maison, et Jeanne, qui avait bien pleuré, finit par s'endormir.

Tout à coup, une lumière éblouissante envahit sa chambre, l'illumina tout entière. Au centre de la lumière, un enfant beau, mais beau comme jamais Jeanne n'en avait rêvé, un petit enfant vêtu de blanc, aux joues roses, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, comme les siens, avec un joli et gracieux sourire sur les lèvres. Et l'apparition bénie vint jusqu'au

lit de Jeanne, enveloppa la fillette de flots de lumière, la baisa au front et,

d'une voix caressante comme la brise du printemps, murmura à son oreille :

-- Jeanne, tu ne peux pas venir à moi, c'est moi qui viens à toi.

-- Oh! petit Jésus, dit-elle, convertissez mon papa, afin qu'il vous aime, lui aussi, afin que vous le receviez un jour dans votre saint paradis.

-- Oui, Jeanne, je le convertirai, si tu me le demandes avec foi, avec amour, mais je te prendrai et tu viendras avec moi.

-- Je le veux bien, petit Jésus : on ne pleure plus près de vous et c'est toujours Noël là-haut.

.....

118

Je ne sais pas ce que dura la vision; mais ce que je sais bien, c'est que le lendemain Jeanne Balaruc était malade. Ses yeux tout rouges br^olaient la fièvre, et tout son corps était chaud, mais chaud!...

-- Tiens, le voilà, ton Noël, dit Balaruc à sa femme; il nous fait un joli cadeau.

-- Oh! papa, dit Jeanne qui avait entendu, j'ai vu l'Enfant Jésus, cette nuit, et il m'a promis que tu te convertirais; mais moi, je vais mourir.

-- Tais-toi donc, Jeanne, dit le père, bourru.

La maman pleurait en silence, en pressant sur ses lèvres la main br^olante de sa fille.

Le médecin vint, hocha la tête et bougonna dans sa barbe :

-- Mauvaise affaire!... Méningite!... Cette enfant a eu un gros chagrin? interrogea-t-il en se tournant vers la mère.

-- Mais non, dit Balaruc; nous la g^otons à qui mieux mieux, et elle peut faire tout ce qu'elle veut.

-- Excepter aller à la messe de minuit, papa, dit la petite d'une voix douce.

-- Oh! ça!...

-- C'est ce qui a déterminé le mal... Ce serait venu tôt ou tard, c'est vrai; mais ça fait éclater la méningite.

-- Est-ce grave? reprit le père, tout p^ole.

-- Oui, très grave... peu d'espoir, ou, pour mieux dire, pas du tout.

Et la mère éclata en sanglots. Il n'était pas tendre, le docteur; mais c'était un bon coeur, et il eut honte de sa brusquerie.

-- Je puis me tromper, d'ailleurs, Madame; en tout cas, prenez vos précautions et faites venir M. le curé.

Balaruc essaya de consoler sa femme, envoya chercher un autre médecin; mais le diagnostic fut le même.

L'enfant souffrait à fendre l',me.

-- Ma tête! oh! ma tête!... soupirait-elle sans cesse.

Le curé vint, elle le reçut en riant; sa visite lui fit du bien, et quand il fut parti et que les vêpres de Noël sonnèrent, elle commença à délirer.

119

-- Petit Jésus, venez à moi, puisque je ne puis pas aller à vous!... Ma tête! Petit Jésus, prenez mes souffrances pour mon papa... Petit Jésus, convertissez-le...

«a lui chavirait le coeur, ces cris d'enfant qui souffrait pour lui, et, tout impie qu'il était, il avait honte de lui.

Les vêpres finies, le curé revint avec le bon Dieu. Jeanne sembla renaître. Elle se leva sur son lit, fit mettre son père à genoux près d'elle

et joignant ses petites mains, reçut le bon Dieu dans son coeur. Pendant un quart d'heure elle sembla dormir. Puis, tout à coup, se tournant vers sa mère :

-- Adieu, maman, embrasse-moi... Toi, papa, va trouver M. le curé, tu te confesseras, car je ne veux pas être toute seule au ciel, le petit Jésus m'a promis que tu y viendrais, et je vais t'y attendre.

Le lendemain matin elle était morte. On l'habilla avec la robe blanche de sa Première Communion, et depuis lors, à chaque Noël, on peut voir Balaruc, l'ancien esprit fort, venir s'agenouiller, tout pleurant, à la Table

Sainte.

Il attend que le petit Jésus le réunisse à Jeanne et à sa mère qui est partie bien vite après sa fille.

120

Adèle Bibaud

Le grand coeur de l'ouvrier canadien

On s'emmitouffle, on marche vite, il fait froid. Chacun se presse anxieux d'atteindre le logis : les patins des traîneaux crient sur la grande

route du Mile-End, où le vent gémit avec des sifflements aigus amoncelant la neige au pied des grands arbres couverts de givre, dont la tempête secoue les bras désolés. Les flocons tourbillonnent dans l'air, tels qu'une poussière du désert, aveuglant les passants. C'est une vraie nuit de Noël, à vingt-cinq degrés au-dessous de zéro.

Au détour du chemin un peloton de chétives maisonnettes montrent leurs toits délabrés. Pénétrons dans la première : quatre personnes : sont réunies dans la pièce d'entrée, deux femmes, deux enfants.

Les marmots se roulent, s'amuse et se querellent. On entend sur le poêle, reluisant comme la face d'un Africain, le glou-glou du potage, répandant un arôme appétissant. Sur la table, la nappe est bien propre, quatre couverts y sont placés, un morceau de beurre, un morceau de fromage, une large terrine de grès remplie de lait, un pain. On n'attend plus que le maître du logis.

Sur le buffet un vieux St-Antoine, le bras cassé ne soutient plus que par un vrai miracle, l'enfant Dieu; à ses pieds un petit cheval de bois traîne une charrette qui, elle aussi est allée à la guerre, plus que trois roues à son actif; à l'autre bout sous un globe de verre, deux mains de cire se réunissent dans une chaude étreinte, sur un plateau de velours rouge; puis, plus loin, comme garniture, un pot de cristal, sans anse, deux tasses fêlées, un chien de faïence, un mouton que conduit son berger; le tout rangé en bataille avec un sublime mépris du goût artistique. Pendus à la muraille, se voit des poêles, différents ustensiles

121

de cuisine. Des chaises boiteuses, un sofa lit servant d'armoire, constituent l'ameublement de la pièce, qui en dépit de sa pauvreté

respire un certain air de confort parce qu'il y règne une scrupuleuse propreté.

Le ronron du chat, couché sur un vieux tabouret, annonce combien ce commensal de l'humble demeure est aimé et choyé.

Les deux femmes parlent à voix basse, de temps en temps les regards de la plus jeune se voilent d'une larme.

-- Pauvre amie, dit-elle. Bientôt elle sera morte. qui prendra soin de son enfant? lorsque j'étais malade, moi, c'est elle qui soignait mes mioches. Si mon homme le voulait!... mais l'hiver a été dur, bien dur, je n'ose lui demander ça, et tenez ça me fait une douleur qui m'étouffe quand j'vas la voir c'te pauvre voisine. J'dors pas d'la nuit parce que je comprends ben dans ses grands yeux mourants, c'qu'elle veut m'demander et qu'elle n'ose pas parce qu'al attend que j'lui en parle.

-- Vous croyez donc qu'al n'en reviendra pas?

-- Dame, elle est pomonique on n'en revient jamais de c'te maladie-là, avec ça les inquiétudes de la pauvreté, la pensée de laisser son enfant à

des inconnus la minent plus vite encore, pauvre amie.

La jeune femme essuie, avec le revers de son tablier d'indienne, une larme coulant lentement de ses yeux.

Ouf, la porte s'ouvre subitement et une rafale de neige, pénètre dans l'intérieur en même temps qu'un grand gaillard à stature d'athlète, à la physionomie rude, mais à l'expression franche, honnête.

-- Ah! qu'il fait bon d'arriver par ce temps du diable, ma foi! j'ai cru que la tempête allait m'enterrer dans le chemin. Enfin, me v'là.

Il jette en même temps un sac de dragées aux bambins.

-- Tiens, mes petits, c'est Noël demain, l'enfant Jésus ne vous a pas oubliés; mais pas de chicane, par exemple.

-- Papa.

122

Les deux enfants s'approchent, l'un le saisit par la jambe, l'autre grimpe sur son épaule, lui les embrassant, les faisant sauter en l'air l'un après l'autre s'approche de sa femme.

-- quoi, des pleurs aujourd'hui, qu'est-ce qui t'tourmente, ça fait deux fois c'te semaine que j'te vois pleurer, c'est pas ton habitude. Est-ce

que t'as pas assez confiance en moi pour m'dire ce qui t'cause de la peine. J'ai fait une bonne journée et j'veux que tout l'monde soit content ici. Allons dis-moi ce qu'il faut tout d'suite.

Elle [est] craintive.

-- Tu vas m'gronder, p't'être?

-- Parle, toujours.

-- Eh bien! tu sais, la pauvre voisine, al va mourir bientôt, et son enfant...

-- Ah! c'est vrai, la pauvre misérable, je n'y pensais plus, son enfant, oui, c'est bien triste.

-- Si tu voulais...

-- Eh bien, son enfant, si c'est ça qui t'chavire vas le chercher c't'enfant, ce sera tes étrennes. Je travaillerai un peu plus tard et il y aura

du pain pour tout l'monde.

Le même soir o' l'enfant Dieu descendait sur la terre pour sauver le monde, dans l'humble maisonnette, le berceau que l'on avait monté au grenier, se descendait pour recevoir un chétif poupon, tandis qu'au ciel montait rassérénée l'me d'une martyre de la pauvreté.

123

Gilles Vigneault

Le violon de Noël

Je crois bien que c'était en 1937. Je venais d'avoir mes neuf ans.

Ayant eu quelquefois la permission d'assister à des soirées de danse chez Monsieur Wilfrid Landry ou chez Monsieur Gassoune le charpentier, j'avais pris pour le violon un go't qui me fit demander à

mon père comment je pourrais arriver à m'en gagner un. Il me dit : " Si tu rentres ton bois tous les soirs d'ici les fêtes, ce sera ton cadeau de Noël. "

J'étais le plus heureux des enfants de l'école. Je voyais déjà mon violon. Il jouait dans mes rêves les plus beaux reels de Camoun, ceux d'Odilon, j'en inventais de nouveaux, qui se jouaient sur les quatre

cordes à la fois. Je faisais danser le village entier, la côte nord et le monde. Et tous les soirs je rentrais dans le petit tambour de la maison, une, deux et trois brassées de bois pour le poêle à qui l'hiver de chez nous ne laissait pas une minute de repos.

Cela dura trois semaines. Mais aux premières neiges, les premières côtes, les traîneaux sortent pour les premières glissades. Et à neuf ans on oublie vite. J'en rentrais deux brassées et vite à la côte chez Nél, on glissait jusqu'à l'heure du souper, après le souper, les devoirs, les leçons,

et je m'endors. Et je rêve. Et le lendemain c'est une brassée. Et au bout d'une semaine : " Rentre ton bois. " Je recommence. Trois jours parfaits.

Le violon se rapproche. Puis j'oublie. Mon père m'avait rappelé une fois sa parole et la mienne. Puis m'avait laissé maître. Et la veille de Noël, il

m'avertit de ce qui m'attendait : " Si t'avais vraiment voulu un violon, je pense que tu l'aurais pas oublié si souvent. " Et j'eus un petit harmonica... pour le bois que j'avais rentré.

124

Mais le plus beau cadeau que j'aie encore reçu au monde, c'est bel et bien ce violon que je n'ai jamais vu, que je n'ai jamais osé m'acheter, malgré les reels dans la tête, le plaisir de faire danser et la preuve à faire

que j'eusse pu être violoneux. Je me suis traité d'imbécile pour la première fois. Mon père ne m'en a jamais reparlé. Moi non plus.

Je crois bien que c'était en 1937.

La petite heure, contes 1959-1979, Nouvelles éditions de l'Arc, Montréal, 1979.

Josette (Joséphine DANDRAN)

Contes de Noël.

7

Noël au pays

On est à la Noël. Partout dans la campagne, sur la vaste étendue, les longues

routes blanches sont constellées. Entre leur bordure verte de sapins, - ces bouées

fleuries, guides du voyageur dans la plaine immense et nivelée par l'hiver,

-- on les

voit courir et se croiser à travers les champs combles.

Et c'est comme une procession, ce long cortège de traîneaux venant de toutes

parts, s'acheminant tous vers l'église du village.

La rosse qui les tire, indifférente au froid comme à la gravité de l'heure, trotte

sans hâte, d'un pas égal et rythmé.

De ses naseaux l'haleine s'échappe en fumée lumineuse ; mais cette ressemblance lointaine avec les coursiers olympiens, dont les narines flamboyantes lancent des éclairs, en est une bien trompeuse cependant, car, voyer

la pauvre bête -- par exemple la dernière là-bas, avec cette lourde charge

-- les

ardeurs guerrières sont depuis longtemps mortes en sa vieille charpente.

D'un contentement égal elle porte au marché les poches pleines, ou, comme en

ce moment, la famille à la messe de minuit.

Le pauvre cheval n'est pas né du printemps.

Cette demi-douzaine de marmots qu'il traîne là, et d'autres encore qu'on a laissés à la maison, s'il ne les a pas vus naître, du moins les a-t-il tous, chacun à

son tour, menés à l'église petits infidèles, pour les en ramener petits chrétiens.

L'histoire de ces vieilles bêtes est celle de leur maître.

Jeune et fringant, le bon animal br°la jadis le pavé pour conduire chez "

sa

blonde " le père d'aujourd'hui. Et, depuis, ils cheminent ensemble dans la vie, se

supportant réciproquement, travaillant côte à côte, indispensables l'un à

l'autre, se

retrouvant toujours aux heures solennelles, aux moments d'urgence, moments o

le plus humble des deux devient parfois le principal acteur.

quand il s'agit, par exemple, de longues courses pressées, l'hiver, par les chemins débordés, au milieu de la " poudrerie " que soulève l'aquilon ; l'automne,

quand le pied s'embourbe et se dégage avec peine dans les sentiers boueux, et l'été

sur les routes sans ombrage.

...lément obligé des joies de la famille, il conduit aujourd'hui " les enfants " à

la messe de minuit ; cette fête unique pour les petits et les simples ; fête

8

mystérieuse o ils retrouvent dans la touchante et poétique allégorie de la Crèche,

la reproduction tangible, comme une incarnation des choses vagues et douces, du

merveilleux qu'ils voient parfois flotter dans les rêves de leur sommeil

paisible ou

dans les fantaisies de leur imagination naÔve.

Les deux plus jeunes de ces six heureux, enfouis, émus et recueillis,
dans le

fond du traÎneau, y viennent pour la première fois.

Tandis que le père, dès qu'on est arrivé descend le premier et se met
en devoir

de tirer les petits de l'encombrement des " robes, " le plus grand saute
à

terre pour

jeter la meilleure et la plus chaude peau sur la bête qui fume. Et
pendant qu'on

l'attache, les mioches, rangés sur le perron de l'église, engoncés, raides
comme

des mannequins dans leurs gros vêtements " d'étoffe du pays, "
regardent et se

disent tout bas :

-- Pauvre Bidou, il ne verra rien !

Puis on les pousse dans le vestibule, oŹ la main paternelle enlève de
leur tête,

la " tuque " de laine profondément enfoncée. Les cheveux suivent le
mouvement,

et demeurent tout droits, hérissés. qu'importe ! les petits hommes, le
coeur serré,

ne quittent pas des yeux le chef de famille, prêts à obéir au premier
signe. ¿ peine

osent-ils passer en h,te leur grosse mitaine au bout de leur nez et sur
leurs yeux oŹ

le froid a mis des larmes.

 travers la lourde porte on perçoit quelque chose de doux et de troublant, quelque chose d'exquis comme un chant pour endormir les anges. Soudain cette

porte s'ouvre toute grande et les marmots extasis, le regard attaché sur les mille

feux de l'autel, avancent inconsciemment, marchent comme dans un rêve, jusqu'à

ce qu'on les retienne par leur habit.

Tandis que la foule s'agenouille et s'incline autour d'eux, ils restent debout,

sans mouvements, absorbés par la vue de la grotte de sapins, cristallisée de sel,

représentant la neige sous laquelle gt, presque nu, le Petit-Jésus tout blanc, tout

mignon, tendant les bras en souriant aux fidèles qui l'adorent.

Certes, il ne fait pas chaud dans l'glise ; l'haleine y monte comme l'encens,

en spirales blanches, vers la voûte noire. Aussi, malgré la présence du boeuf et de

l',ne autour de la crèche, les petits gars se disent-ils en eux-mêmes que cela leur

semble bien insuffisant. Ils craignent beaucoup que le bon Jésus ne grelotte, aussi

légèrement vêtu. Mais il y a l la sainte Vierge toute sereine, presque souriante ;

elle s'en apercevrait bien, elle, puisqu'elle est sa maman, n'est-ce pas, s'il avait

trop froid.

qu'importe ! voil saint Joseph avec un grand manteau rejeté en arrière et dont

il n'a que faire... S'il le lui mettait, ça ne serait pas de trop assurément !

9

Mais non pourtant... Cela doit être. Il faut que l'adorable Jésus souffre pour les

hommes... afin d'expier leurs péchés !

On leur a souvent raconté cela.

Mais pourquoi les vilains hommes ont-ils fait des péchés ?

Leur coeur se soulève, s'emplit soudain d'une grande indignation.

Un violent désir de venger le Petit-Jésus les saisit. Des gros mots -- les plus

énergiques de leur vocabulaire enfantin -- d'éloquentes invectives leur montent

aux lèvres pour flétrir les ingrats qui lui font tant de mal.

Ils vont le prendre et l'emporter. Ils vont le mettre dans leur lit -- eux coucheront à terre plutôt ! Ils vont le couvrir de tout ce qu'il y a de chaud et de

moÛlleux dans la maison !... L'on verra bien ensuite si les méchants oseront venir

le leur ôter !...

Et les pauvres innocents, navrés, tout frémissants de la tempête qui vient de

passer en eux, reniflent tout bas, pris d'une grosse envie de pleurer.

Tout à coup la musique cesse.

C'est comme si une main brusque chassait leur rêve en les réveillant brutalement.

La grotte de sapins s'emplit d'ombres, et au milieu d'un vilain brouhaha, on

les entraîne dehors où le vent glacé les soufflette au visage.

Sans un mot ils se laissent tasser, encapuchonner, envelopper dans les fourrures, sentant gronder en eux une sorte de mauvaise humeur rageuse qui se

fond bientôt en un immense besoin de dormir.

À la maison on les sort de leur nid comme des sacs de farine -- par les deux

bouts.

On les déshabille, on les couche sans qu'ils en aient conscience, sans qu'ils

prennent même part à ce fameux réveillon dont ils ont vu les apprêts alléchants, et

qui devait, dans leur espoir d'hier, couronner si délicieusement la fête.

Leurs nerfs agités se reposent, dans un sommeil de plomb, de la secousse qu'ils ont subie.

Et ce sera demain le débordement des impressions, les emportements, les questions sans nombre, l'adorable histoire enfin des ,mes neuves s'ouvrant une

première fois à la perception des choses de la vie.

Et, certes, sous quel plus pur et plus chaud rayonnement que celui de la crèche

divine ; à quelle plus belle aurore pouvait s'opérer cette fraîche éclosion !

Vive Noël toujours pour les mignons et les innocents !

10

Hier et demain

Un conte du jour de l'an pour le grand monde

J'avais comme de coutume suspendu un bas de ma plus longue et plus belle paire à mon clou particulier...

Sur un pan du mur de notre grande " nursery, " depuis bien des jours
de l'an,

six clous réservés à l'usage antique et solennel restaient alignés.

Ils y sont même encore, quoique la " nursery " ait perdu son nom et
son utilité.

Ils y sont encore -- persistants comme les bons souvenirs -- accrochant
parfois au

passage le bout flottant d'un ceinturon, la dentelle d'une manche qui
les effleure,

comme pour remendier un peu de l'intérêt de jadis.

Comme on devient maussade et moralisateur en vieillissant !

Ces clous innocents, qui faisaient autrefois battre mon coeur impatient
d'une

joie sans bornes comme sans mélange, me font m'arrêter maintenant
toute rêveuse

et philosophante.

Je les recompte sur le mur, pensant que tout cela c'est fini, songeant
aussi que

l'un de leurs propriétaires n'y est plus, ne reviendra jamais, etc. Bien
d'autres

idées se mettent à me passer dans l'esprit et je reste immobile, là, au
milieu de la

pièce, regardant fixement... nulle part.

C'est que ces six clous en content, des choses !

Cela chante la poésie, la candeur de l'enfance, au milieu d'un
entourage qui

accuse l'expérience, la maturité des sentiments, qui trahit jusqu'à la
transformation

graduelle des aspirations chez les bébés grandis.

On voit çà et là des livres, des portraits, divers articles parlant tous le langage

d'un autre ,ge.

Et, devant le contraste de ces deux époques, l'on se demande laquelle vaut le

mieux ?

Au temps que je suspendais mon bas, je n'aurais voulu pour rien au monde perdre mes chères superstitions. Je croyais à Santa Claus ¹ avec fanatisme.

que ses desseins impénétrables, que ses dons mystérieux m'inspiraient donc de rêves fantastiques, de conjectures délicieuses !

¹ Manière de désigner Saint Nicolas, que le contact anglais a fait passer dans nos habitudes.

11

Et mon ingénieuse ignorance me laissait supposer des trésors enfouis en des sphères féériques, que des notions plus positives m'ont depuis fait oublier !

Aussi l'on ne saurait se figurer quelle mélancolie, quel vide se produisit dans

mon ,me, quand ces adorables chimères commencèrent à me paraître moins vraisemblables !

Je résistai quelque temps à la désillusion ; je retins, comme malgré eux, les

bien-aimés fantômes qui voulaient s'enfuir.

Lutte inutile ! Il m'e't fallu, pour garder ma foi naÔve, mes rêves chéris, fermer

mes oreilles et mes yeux, arrêter les recherches de ma raison curieuse, oublier les

leçons journalières de l'expérience, toutes choses qui voulaient voir, entendre,

déduire avec une ardeur désespérante.

Je vis, j'entendis, je raisonnai tant qu'un bon jour je sentis avec
douleur qu'il

me fallait faire mes adieux à mon pauvre Santa Claus.

C'était ingrat et ridicule ; la dette de reconnaissance que j'avais
accumulée,

toutes les effusions, les joies du passé, tout cela était donc absurde et
faux ?... J'en

voulais aux autres de m'avoir trompée... En somme, je me sentais fort
malheureuse ; le monde me semblait bien morose, bien insignifiant !

Le coup décisif arriva ainsi :

Ce soir-là, malgré mes doutes, j'avais fait comme les autres, car il y
avait

derrière moi tout un petit peuple encore crédule que je regardais avec
un mélange

d'ironie et d'envie.

-- Après tout... qui sait ? argumentai-je en moi-même, c'est peut-être
toujours

vrai... Le bon Dieu est bien bon, et si puissant ! qu'est-ce qui empêche
qu'il

envoie lui-même, directement, son expert et fidèle Santa Claus,
distribuer les

récompenses à ses petits enfants ? Du reste, je vais bien voir. Mes yeux
veilleront

plutôt toute la nuit. Il faudra enfin que cela s'éclaircisse ! S'il en vient
un autre que

l'envoyé du ciel, il ne m'échappera pas celui-là !

Ma surveillance d'ailleurs ne faisait pas que de commencer à s'exercer.

Toute la journée, moi-même, j'avais voulu être portière. Les allants et
venants,

les paquets petits et gros, les colloques suspects, tout fut noté avec

soin, sans trahir

pourtant d'indices révélateurs.

Mon scepticisme p, lissait ; mes illusions reprenaient vigueur.

-- Je vais bien voir ! me répétais-je tandis qu'on emportait la lumière,
que les

innocents qui m'environnaient se mettaient à ronronner et à
marmotter des choses

inintelligibles en leurs rêves d'or, ej vais bien voir !

12

Mon Dieu qu'il en co'te de voir quand il fait nuit, que la pendule vous
berce

obstinément de son monotone tic-tac, que le sommeil caresse
doucement le bord

de vos paupières, engourdit sans bruit vos pensées !

Mon Dieu, que c'est difficile de ne pas oublier son inébranlable
détermination,

de ne pas céder à la persuasive et commode logique du consolant
Morphée !

J'y

mis pourtant toute mon énergie ; ma vigilance ne s'était pas ralentie
pour la peine

d'en parler, au moment o~, vers minuit, l'on vint mettre dans le
corridor la

veilleuse dont une lueur se projetait justement sur la rangée de nos
bas encore

vides.

-- Je vais bien voir ! fis-je avec un redoublement d'anxieuse émotion...

Rien d'inusité ne se passe. quelqu'un qui rentre dans sa chambre, un

silence

profond, prolongé...

Tout plaide en faveur de Santa Claus.

J'écoute encore... rien... Je me rassure, ma tête inquiète et tendue
retombe

souriante sur l'oreiller ; tous les chers fantômes rentrent en se
bousculant

joyeusement dans mon cerveau rasséréné.

Santa Claus triomphe. Il s'avance déjà dans mon rêve, radieux, courbé
sous un

fardeau monstrueux, riant malicieusement dans sa longue barbe
blanche de givre

et d'antiquité.

Oh, le beau moment !

Je savais bien que ces gens-là mentaient qui disaient avec de mauvais
sourires :

-- Il n'y a pas de Santa Claus ! Est-ce que le bon Dieu se mêle de cela
?...

On a beau dire, personne ne devine si bien nos souhaits et nos désirs
intimes

pour cacher adroitement dans nos bas juste les choses que nous
voulons.

Cher vieil ami ! J'aurais voulu lui sauter au cou tant je le trouvais bon
d'être

revenu !

Oh ! il devait bien avoir dans ce grand sac, de beaux patins pour moi !
Je les

lui avais demandés avec tant d'instances !

.....

Avais-je dormi longtemps quand un bruit soudain me fit ouvrir les yeux ? Je l'ignore.

C'était un son métallique qui m'avait réveillée. Avant d'avoir pu recueillir mes

esprits et de m'être rendu compte de ce qui arrivait, j'avais vu l'ombre du nez

paternel effleurer rapidement la muraille ; j'entendis en même temps le battement

d'une pantoufle qui retraitait en hâte...

13

C'en était fait à jamais de mes rêves merveilleux. Ils s'étaient effacés avec

l'ombre susdite !...

Il n'y eut, pour me consoler de la décevante réalité, que les patins que je trouvais dès l'aube, gisant sous mon clou particulier et dont la chute intempestive

m'avait si douloureusement éclairée sur le prosaïsme des choses d'ici-bas.

que de cruelles leçons m'a depuis données la vie, sans avoir pu épuiser pourtant mon fonds de poétiques illusions, tant on en amasse en ces folles années

de l'enfance.

En l'honneur de ce premier de l'an, à ceux qui m'ont lue, je souhaite, comme

récompense, de n'avoir pas trop d'oreilles pour les sinistres avertissements de

cette vieille blasée qu'on nomme l'Espérance. Libre à eux de ne pas croire à

Santa Claus ; mais au moins qu'ils lui trouvent des adeptes en leurs petits enfants,

en reconnaissance des grandes joies dont nous lui avons tous été
redevables.

14

Le rêve d'Antoinette

ç ma nièce.

quatre fois j'ai vu, quand c'était le printemps, les grosses branches
noires se

revêtir de feuilles, et, fières de leur nouvelle toilette, l'agiter avec un
gai froufrou

en se pavanant au-dessus de ma tête, et les oiseaux tout joyeux revenir
endormir

leurs petits dans les berceaux de mousse neuve, au milieu des feuilles
fraîches.

quatre fois j'ai vu, suspendues aux arbres, les corbeilles renouvelées de
fleurs

blanches et roses que le petit Jésus y accroche au mois de mai.

quatre fois aussi, depuis ma naissance, le tapis blanc de l'hiver s'est
étendu

sur la terre nue et laide pour la cacher à nos yeux attristés...

J'ai bien h,te de vous faire part de ce qui me préoccupe ; mais je tenais
à

vous

dire cela auparavant, afin de vous donner une idée de mon ,ge. Le
calcul n'est pas

difficile, et si vous êtes un peu perspicace, vous avez deviné que j'ai eu
mes quatre

ans au mois de juillet dernier...

C'était la veille du jour de l'an ; il s'agissait pour maman de m'amener à

la

ville pour m'acheter une coiffure... Le petit frère malade l'avait empêchée de s'en

occuper plus tôt.

Le détail peut paraître futile, mais il est très important. La suite de mon récit le

prouvera.

À deux heures, j'étais habillée, mais d'une drôle de façon ! Ne trouvez-

vous

pas -- je le demande aux personnes de mon âge -- que les mères ont une tendresse

bien chaleureuse ? Je l'appelle ainsi, parce que leur sollicitude et leur frayeur du

froid les portent à nous emmitoufler de manière à nous faire périr par un excès

pour éviter l'autre.

Je ris beaucoup quand, au moment de partir, je m'aperçus dans la glace. Un vrai peloton de laine !...

15

De mes boucles blondes, pas une n'avait osé s'échapper sous le triple tour du

nuage bleu qui m'enveloppait la tête. Mon nez, enfoui dans tout ce lainage, paraissait si peu, que c'était à faire croire que je n'en avais pas.

On ne m'avait laissé que les yeux de libres, car on savait que cela me ferait

tant de peine de ne rien voir... C'était déjà assez triste de ne pouvoir

parler !...

Ma bouche, il ne fallait pas y songer ! Elle avait assez à faire de respirer à

travers tout ce qui la couvrait.

* * *

Enfin nous montons en voiture ; puis, glin ! glin ! les grelots résonnent, et nous

glissons vite sur la neige unie.

Oh ! que de jolies choses partout ! Des équipages par centaines, de belles dames, des petits enfants drôlement encapuchonnés comme moi !... Et, dans les

vitrines, que de merveilles ! Des chevaux superbes qui semblent attendre leur

maître ; à côté, des familles de poupées, les bras tendus et les yeux grands ouverts,

comme pour appeler et chercher leurs petites mères parmi tous les enfants qui

défilent devant elles.

¿ la fin, la voiture s'arrête, et Jacques, me prenant dans ses bras, me dépose

sur le seuil d'un grand magasin.

Une demoiselle, habillée de noir, avec beaucoup de colliers et des cheveux frisés qui lui descendent dans les yeux, s'avance vers nous.

¿ la demande de maman, elle nous apporte plusieurs bonnets qu'on commence à m'essayer.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je profitai de ce moment de liberté pour

raconter tout ce que j'avais vu !

Après m'avoir mis, ôté et remis bien des choses plus ou moins pyramidales, il

se trouva qu'une certaine coiffure, que la demoiselle en noir appelait très à la

mode, sembla plaire davantage.

-- Combien ?

-- Cinq piastres seulement ! fit la demoiselle frisée, avec un air très aimable et

d'un ton engageant -- un peu comme Marguerite quand elle veut me coucher et que

je n'ai pas sommeil.

Petite mère ouvrit des yeux plus grands que d'ordinaire.

-- C'est bien cher !

16

-- Remarquez que la peluche de soie est très dispendieuse, Madame, observa la

marchande avec dignité, en flattant le bonnet sur ma tête, comme on caresse un

petit chat. Celle-ci est de qualité supérieure... Puis, cela va si bien à

votre joli

bébé ! continua-t-elle en se penchant pour me voir... Et c'est chaud. Cela couvre

entièrement les oreilles...

Elle dit encore beaucoup de choses en tournant et retournant le bonnet très à la

mode.

Pendant ce temps, maman versait sur la table un grand nombre de sous blancs que la demoiselle frisée donna à un monsieur en lui disant

: Cache ! 2

Elle avait peur que nous ne les reprissions, probablement.

* * *

Je ne puis vous dire tout ce que je vis d'étonnant dans cet après-midi !

J'étais

fatiguée de tant regarder, et me sentis presque heureuse quand maman monta dans

la voiture une dernière fois en disant à Jacques de nous reconduire chez nous.

Une multitude de lumières brillaient partout.

Les rues étaient remplies de monde, de voitures, et de bruit.

Tout à coup, à l'angle d'une rue, au milieu d'une foule de personnes qui passaient en riant et parlant très haut, que croyez-vous que j'aperçus ?...

Une

maman très vieille, avec sa petite fille, appuyées au mur d'une grosse maison.

La mère avait les yeux fermés et mettait sa main sur l'épaule de son enfant.

Elle, la pauvre mignonne, avait une robe bien laide et toute déchirée, un vilain

mouchoir sur sa tête ; ses mains étaient nues. Elle avait des grands yeux bleus

pleins de larmes, qu'elle levait parfois en tendant sa petite main rougie vers les

passants qui ne la regardaient pas.

Oh ! qu'ils étaient méchants !

quand je la vis ainsi grelottante et si triste, je frissonnai moi-même

sous mes

flanelles.

Je fis un grand effort pour désigner la pauvrete ; mais comment remuer sous

les robes pesantes qui m'entortillaient et m'emprisonnaient complètement !

J'essayai de crier, mais le bruit de la rue couvrit ma voix. D'ailleurs, nous

allions très vite, et la petite mendiante disparut...

Je pleurai tout bas, et j'y pensai longtemps.

2 Cash, mot usuel dans le commerce canadien, pour appeler les préposés à la caisse qui font

la monnaie.

17

À la fin, comme j'étais bien fatiguée, je m'appuyai sur le bras de petite mère,

et ne vis plus qu'à demi les lumières qui dansaient en fuyant.

Jacques me porta dans la maison. Papa nous attendait, et tout le monde se mit à

table pour dîner.

Je fus d'une sagesse exemplaire ce jour-là !

C'était charmant de voir comme je ne parlais pas, moi qu'on gronde toujours pour trop bavarder !... Je ne mangeais pas beaucoup non plus ; on trouvait cela

bien singulier, car habituellement j'ai l'appétit d'un gros loup.

À la vérité, je me sentais bien pesante, et ma tête alourdie avait des envies

folles de tomber sur l'épaule de maman.

-- Comme je serais bien dans mon lit ! me disais-je tout bas.

Marguerite m'amena avant qu'on eût fini.

Je me laissai faire sans pleurer, ce qui est très rare ; et, quand elle me déposa

dans mon lit tiède et mollet, l'égoïste Antoinette s'endormit sans songer à

la

pauvre chérie qui avait faim là-bas, dans la grande rue froide.

* * *

Soudain, quelque chose passe devant moi en m'effleurant... C'est un quelqu'un

mystérieux, vêtu d'une longue tunique blanche et vaporeuse.
Marguerite m'assure

que c'est mon ange gardien.

Sa douce figure me sourit et m'invite. Fascinée par cet appel irrésistible, je

mets ma main dans celle qu'il me tend, et nous nous envolons doucement tous les

deux...

Me voilà de nouveau dans les rues claires et bruyantes.

Je ne sais comment il se fait que le joli bonnet de peluche est sur ma tête !...

Maman, craignant toujours les intempéries de l'hiver, me l'aura mis à mon insu au

moment du départ, je suppose.

Nous avons voyagé à travers la ville éblouissante pendant quelques instants

seulement, quand mon compagnon s'arrêta... J'avais devant moi, qui

?... la petite

mendiante !

Sa main glacée est tendue, et ses yeux humides m'implorent. La vieille pleure

aussi, les yeux toujours fermés. Elle est bien lasse et s'appuie pesamment sur

l'épaule fatiguée de l'enfant.

Pauvre petite, je pouvais enfin contempler ce doux regard si triste qui m'avait

tant émue !

18

Je la caressais affectueusement en essuyant ses larmes et en l'appelant soeur

chérie.

Je voyais de près aussi le vieux haillon noué sous son menton, et qui cachait si

imparfaitement ses oreilles que souffletait la bise glacée. Je l'avais enlevé pour

mettre mon bonnet très à la mode sur sa jolie tête, mais elle, l'ôtant aussitôt, me le

rendit avec un sourire navré :

-- J'ai bien froid, dit-elle, mais nous avons tellement faim, grand'maman et

moi !... et son regard, sa main ouverte me suppliait encore...

-- Un sou, un pauvre sou, s'il vous plaît ! murmura sa compagne en gémissant.

que faire !... Je regardai la douce figure ; elle souriait toujours, mais restait

muette.

Une idée me vint tout à coup à l'esprit.

-- Pourquoi prodigue-t-on sans remords tant de sous blancs pour les coiffures

de certaines petites filles, tandis qu'il en est qui n'en ont même pas pour acheter

un morceau de pain lorsqu'elles se sentent mourir d'inanition !

Cela me parut absurde, et je résolus d'aller tout de suite rendre son méchant

bonnet à la demoiselle, afin de rapporter les sous à la pauvrete.

Après avoir couru longtemps, cherchant en vain le magasin aux bonnets, je m'arrêtai, désolée, haletante, à bout de forces ; puis, à la pensée de celles qui

m'attendaient là-bas, le coeur palpitant d'espérance, je repris ma course stérile...

* * *

Le matin, à mon réveil, petit frère gazouillait dans son berceau, non loin de

moi, et je voyais les vitres, toutes rouges et d'or, étinceler à travers le rideau de

mon lit.

En ouvrant bien les yeux, je découvris à mes pieds une ravissante poupée !...

Le plus joli bébé, avec une masse de cheveux bruns, frisés comme une toison !

Folle de joie, je me mis à courir pour montrer dans toute la maison le cadeau

du Petit Jésus.

J'embrassais tout le monde ; je berçais mon joli bébé en chantant ; -- je caressais ses boucles soyeuses en lui contant toutes sortes de choses.

Ah ! j'étais bien heureuse !

En regardant les yeux bleus de Mimie (ma poupée avait été baptisée tout de suite, naturellement), certain souvenir qui me revint me rendit toute triste...

19

-- Papa, dis-je, en jetant mes bras autour de son cou, veux-tu me faire un bien

grand plaisir ?

-- Mais oui. On ne refuse rien à sa petite fille le jour de l'an, répondit ce cher

petit père, qui me g,te beaucoup, paraît-il, que désires-tu ?

Je racontai alors tout ce qui s'était passé, et, joignant mes mains avec ferveur,

comme pour prier le bon Dieu, je le suppliai de nous amener les deux mendiants

pour les réchauffer et me laisser partager mes bonbons avec la douce enfant.

-- Mais nous ne les connaissons pas, cher ange, objecta mon père en m'embrassant avec tendresse.

-- Oui, oui, reprit maman, je crois les connaître. Cette pauvre aveugle est l'aÔeule et le seul support de six orphelins, dont la mère est morte de privations

l'automne dernier.

-- Veux-tu, petite mère ? répétai-je tout bas.

Elle me prit sur ses genoux et me pressa sur son coeur, en promettant de m'accorder tout ce que je demanderais.

* * *

Après la grand'messe, en effet, on revint me chercher.

Je m'installai dans la voiture, parée de mon fameux bonnet de

peluche, munie

d'un cornet de bonbons, et accompagnée de mademoiselle Mimie, qui faisait des

grands yeux étonnés en se trouvant dehors.

Jacques nous déposa dans une petite rue que je n'avais jamais vue, devant une

vieille mesure.

Oh ! que c'était noir et triste là-dedans ! Pas de feu, pas de lits blancs, rien !...

Tous les petits frères, appuyés sur les genoux de la grand'mère, pleuraient amèrement en lui demandant du pain. Marie (c'est le nom de la mendiante) avait

ses bras autour du cou de son aÔeule.

Jacques tira de dessous le siège de la voiture un grand panier qu'il emporta

dans la maison.

Figurez-vous que maman y avait entassé des robes, des bas, des g,teaux, du vin, du pain, des poulets, des bonbons... je donnai tous les miens aux petits frères,

qui me faisaient rire aux larmes en les avalant tout ronds.

Je prêtais aussi ma poupée à Marie. Elle osait à peine y toucher, et disait avec

admiration à la vieille aveugle :

-- Oh ! grand'mère ! si tu voyais comme elle est gentille. Un vrai bébé vivant !

20

La pauvre grand'maman pleurait, elle... C'est drôle comme les vieilles gens pleurent toujours, même quand ils sont heureux.

Elle tenait les mains de maman et disait en secouant sa tête blanche :

-- que le bon Dieu vous bénisse, bonne petite dame ! que le bon Dieu vous bénisse !

Elle répétait constamment les mêmes paroles en sanglotant.

Mais les orphelins étaient bien heureux.

Ils dévoraient les tartines que Marie leur distribuait, et allaient tous en offrir un

morceau à leur bonne vieille maman.

-- Ne sois pas triste, grand'mère, nous n'avons plus faim ! criaient-ils tous

ensemble, sans toutefois perdre l'occasion d'enlever d'énormes bouchées à

leurs

gâteaux ébréchés.

J'aurais voulu passer la journée à les regarder faire. Maman interrompit ma contemplation en me prenant par la main pour me conduire vers la vieille femme

assise près de l'autre sombre. Elle m'approcha tout près de celle-ci et dit en lui

touchant l'épaule :

-- Bénissez-la ! C'est elle qui m'a amenée ici.

L'aveugle se leva toute chancelante, et, posant sur ma tête ses mains qui tremblaient, elle prononça lentement ces mots :

-- Ange du bon Dieu, soyez bénie !...

Petite mère lui aida à se rasseoir et m'entraîna hors de la maison.

Les dernières paroles que j'entendis avant que la porte se refermât sur nous

furent celles-ci :

-- que le bon Dieu vous bénisse !

Ainsi-soit-il !

21

Le Jour de l'An

Pour les sept petites filles de Monsieur L. O. David, député.

Assurément tous les petits enfants connaissent cette fête !

Elle est belle, elle est radieuse pour le plus grand nombre. Elle ramène l'excellent vieux Santa Claus avec des trésors fabuleux entassés dans ses poches

immenses et inépuisables.

quelques-uns, hélas ! ne connaissent de ce jour que les privations, plus cruelles par leur contraste avec la joie de tout le monde.

Ces malheureux petits pauvres que Santa Claus ne connaît pas, qui ne trouvent

jamais, jamais rien dans leur soulier, c'est aux enfants heureux de les consoler, de

se constituer leur Providence visible.

* * *

Le Petit-Jésus, lui qui n'oublie personne, voit leurs larmes. Il les recueille

toutes ; il les change en des perles magnifiques dont il forme des couronnes plus

belles que celles des anges -- car les anges qui ne pleurent jamais n'ont pas de

perles à leurs couronnes. Puis, quand ses amis dorment, il les vient chercher et les

amène avec lui au ciel, pour leur montrer ces précieux joyaux et les ailes faites de

la gaze des plus blancs nuages, qu'il garde pour eux.

Parmi les petites filles qui attendaient avec anxiété la joyeuse fête de l'enfance,

il en était sept qui, fort probablement, auraient été forcées de renoncer aux

étincelantes couronnes du Petit-Jésus, lesquelles ne se gagnent absolument qu'au

prix des soupirs et des peines, n'eussent été les pleurs que leur faisait verser

parfois la compassion. Et ceux-là valent presque, aux yeux de Dieu les pleurs de la

misère.

Heureusement, les nobles émotions de leurs ,mes sensibles au malheur, achetaient pour elles ces célestes récompenses.

Car des larmes !... d'honneur ! c'était un article rare sous leur toit.

22

Hors le cas de pitié, elles n'en faisaient usage que juste ce qu'il faut pour

baigner le sourire, en vue d'obtenir les objets de leurs vœux.

On sait que c'est un principe de diplomatie qui a cours chez cette petite engeance, qu'un attrait irrésistible à ajouter à sa requête est celui d'un regard

suppliant à travers des pleurs.

Et c'est d'excellente politique.

Le moyen de résister, je vous le demande, à tant de beaux yeux émus qui prient

avec une si gentille ferveur !...

Le bon Dieu ne l'a pas encore trouvé, lui qui est bien plus fort que les hommes.

* * *

Mais en ce grand jour du " Jour de l'An, " il n'était pas besoin de ruse
ni de

stratagèmes pour être heureux !

Mon Dieu ! que de trésors enfouis dans ces petits bas longs comme
rien, mais

si précieux pourtant avec leur riche et abondante cargaison !

quel bon génie avait donc pu deviner les désirs secrets de chacune
pour déposer mystérieusement à son chevet pendant la nuit, l'objet si
ardemment souhaité ?...

Il n'y avait qu'un " bon Jésus " pour réaliser des rêves si follement
ambitieux... pour verser si généreusement autant de merveilles entre
leurs petites

mains !

* * *

Les jolies fillettes adoraient, je vous le jure, ce cher bienfaiteur, ce
prodigue

ami des enfants sages et bons comme elles. Elles aimaient aussi de tout
leur coeur

leurs parents.

* * *

Une pensée leur vint donc tout à coup, qui faillit compromettre
l'extrême félicité dont elles jouissaient. Pourquoi le cher papa,
pourquoi la belle maman ne

recevaient-ils pas, eux aussi, des cadeaux du ciel !...

Leurs bons petits coeurs se gonflèrent à cette réflexion.

23

Et l'attrait de toutes les choses prodigieuses étalées devant elles

disparut

soudain.

La plus jeune des bébés, dont le bonheur s'était incarné sous la forme de mille

animaux mignons réunis en une arche de Noé liliputienne, laisse là son vaste

troupeau gisant par terre dans une attitude de désorganisation et d'inquiétude,

comme s'il n'avait jamais été sauvé du déluge, et que tout était à recommencer.

* * *

Par le plus bienvenu des hasards, entrèrent à ce moment dans la chambre qui renfermait tant de désespoirs, les heureux parents de cette intéressante famille.

La tristesse se fondit comme par enchantement sous une pluie de baisers.

-- Nous en avons eu à profusion des présents du ciel ! leur dit en pleurant de

bonheur leur mère -- les bijoux inestimables, les trésors que le bon Dieu nous a

donnés, mes anges... c'est vous !...

24

Noël (Deux souliers)

Le petit Noël, au bout de sa tournée, s'arrêtait indécis devant deux souliers qui

lui restaient à remplir.

Et pourtant, rarement il hésite, car c'est son métier de semer à pleines mains le

bonheur sur sa route, et le bienfaisant génie a pour cette tâche délicate
les grâces

d'état.

Jamais, depuis qu'il avait commencé sa carrière, depuis qu'il avait été
chargé

de rappeler au monde le glorieux anniversaire en répandant les trésors
de la charité

divine, jamais il ne s'était trouvé en pareille perplexité.

C'est que pour un seul cadeau qui lui restait, il y avait encore deux
souliers à

combler.

L'un était une merveille.

La mule d'une sultane n'est pas plus précieuse, et Cendrillon en aurait
avec

plaisir chaussé son second pied.

Il était fait de peluche brodée d'argent, et, sur le noeud de satin,
nuancé

comme une fleur, qui l'ornait, un papillon reposait dont les ailes
semblaient avoir

gardé des reflets d'aurore.

Cambré sur son fier talon, touchant à peine le sol du bout de sa pointe
effilée,

ce soulier ne semblait avoir emprisonné jamais que le pied d'une fée
mignonne,

qui l'aurait laissé tomber à terre en s'élançant vers son mystique
royaume.

Mais, ce qui surtout faisait ressortir la grâce exquise de l'adorable
sandale et

qui en même temps embrouillait complètement les idées de l'excellent petit Noël,

c'était le contraste du voisinage.

À côté de ce chef-d'oeuvre d'élégance et de luxe, gisait, sur le tapis, le plus

roturier des sabots.

Lourd, usé, crotté, il semblait durci au feu, après avoir été trempé aux borborygmes des rues.

Pauvre petite ruine ! peut-être au demeurant était-elle plus à plaindre qu'à

mépriser pour sa laideur...

Comme il avait d° vaillamment patauger, trotter et courir pour être ainsi sali

et morfondu, le pauvre sabot ! Mais, que venait-il faire ici ? Et pour qui réclamait-il les faveurs du petit Noël ?

25

Celui-ci voyait bien devant lui -- sommeillant dans leurs lits respectifs

-- deux

enfants, aussi dissemblables d'attitude et de nature que l'étaient le soulier

merveille et le grossier sabot : mais cela ne tranchait pas son embarras.

* * *

Dans un berceau duveté, tendu de soie et de gaze blanches, vaporeuses comme les visions d'un rêve, un enfant reposait.

Elle ressemblait aux anges qui ornent les autels, tant elle était belle et p,le. Pas

un soupir, pas un mouvement ne trahissait la vie sur sa figure idéale. Son repos

était une extase.

Tout auprès, dans sa camisole de bure, une fillette rose dormait
heureusement,

la tête appuyée sur son bras potelé.

Ses cheveux en broussaille cachaient à demi son visage et flottaient
comme une poussière d'or sur l'oreiller.

Parfois un plus long soupir accentuait sa respiration : ses bras nus
s'étiraient

avec aise, ses lèvres closes, rouges comme un fruit mûr, s'ouvraient en
un sourire

de béatitude ; ses petons dodus repoussaient la couverture, puis la
bouche rieuse se

reformait en une fleur vermeille, les menottes disparaissaient dans la
brume blonde

des cheveux, les petits pieds blancs, devenus frileux, allaient s'enfouir
sous les

lainages ; et l'enfant se pelotonnait voluptueusement dans la tiédeur
de son nid.

En la contemplant, le petit Noël cherchait à s'expliquer le mystère de
ce bizarre rapprochement.

Il supposait bien, lui qui connaît intimement le bon Dieu, et qui sait
que sa

toute-puissante Providence ne s'amuse pas à de futiles espiègleries, il
soupçonnait

fort, dis-je, un dessein de la miséricorde divine.

Et cependant !... répétait-il d'un air songeur en regardant le bébé
mignon, qu'il

était bien près de trouver importun.

Un grand sac dégonflé pendait au cou du céleste émissaire, et chaque
fois que

ses yeux tombaient sur le bon diable de vieux sabot, sa main instinctivement tâtait

ce sac vide.

C'était, selon toute probabilité, celui qui avait contenu les présents réservés

aux souliers de cette catégorie.

* * *

26

Déjà l'aube discrète glissait à travers les ténèbres ses lueurs lactées.

Bientôt le sommeil, agité de rêves fantastiques et de visions éblouissantes,

allait fuir les paupières enfantines, empressées de s'ouvrir aux belles choses

déposées à leurs pieds par la munificence du petit Noël.

Il fallait se hâter. L'ami de l'enfance allait être pris en flagrant délit de

visibilité, et cela, il ne l'aurait pas voulu pour une couronne de séraphin !

Chacun a son orgueil. Celui de cet excellent esprit est d'expédier la besogne

qu'on lui confie, d'une façon irréprochable, et surtout promptement.

Jamais il n'a été surpris par le jour. Le flambeau que le bon Dieu lui prête pour

guider sa course à travers les ombres, c'est l'étoile qui conduisait autrefois les

trois rois d'Orient à la crèche du Sauveur.

Voyant que ses délibérations mentales ne l'amenaient à aucune conclusion satisfaisante, l'envoyé du ciel éleva vers Dieu son pur esprit, et sollicita une

inspiration.

Il eut alors l'intuition du décret divin :

Le sac qu'il avait cru vide fut ouvert, et son bras s'y plongea jusqu'à

l'épaule

pour en retirer un petit paquet mystérieux.

Alors les innombrables bibelots qui avaient été primitivement destinés à

l'opulente pantoufle furent divisés en deux lots, et les mandataires muets qui,

gisant sur le tapis, réclamaient tacitement leur butin, en reçurent chacun une part

égale.

Puis, louant le Créateur de son ingénieuse et tendre générosité, le bon petit

Noël brisa le cachet de l'enveloppe énigmatique dont il avait deviné le contenu

précieux.

Aussitôt, une poudre dorée, s'échappant de ses doigts, tomba dans la sandale

de peluche, puis dans le misérable sabot.

Tout ce qui restait d'ombres dans la pièce s'évanouit devant le poudroïement

irisé de cette poussière merveilleuse, mettant partout des rayonnements.

La fillette rose, blottie dans la profondeur des coussins, en devint toute resplendissante, et l'ange p,le qui dormait à côté s'anima, se transforma tout à

coup, sous le feu des reflets magiques.

Un sang nouveau sembla s'infiltrer dans ses veines et colorer d'incarnat les lis

de ses joues. La vie reflleurissait en cette frêle créature.

Le petit Noël s'était envolé sans bruit.

* * *

27

Deux vois enfantines éclatèrent ensemble comme un délicieux chant d'oiseaux, emplissant le vaste palais d'échos inconnus.

En même temps une mère, folle de joie, accourait, élevait dans ses bras son enfant ravivée, et s'écriait en la pressant passionnément sur son coeur :

-- Ma prière est exaucée ! Soyez béni, Seigneur !

" qui donne au pauvre prête à Dieu, " dit un touchant enseignement. Dans le cas actuel, le tout-puissant débiteur avait loyalement soldé sa dette, rendant un

trésor pour une obole -- une vie chère pour un abri donné à l'orphelin.

* * *

Le partage avait été judicieusement fait par le délégué de la Providence.

Les

deux souliers, sans distinction d'élégance ou de difformité, avaient été surchargés

de bonbons et de jouets.

Tout cela était merveille et nouveauté pour la naïve propriétaire du vilain soulier.

La veille, dans le tumulte d'une grande rue, un groupe de passants l'avait séparée de sa mère. Voulant la rejoindre et courant en tous sens, la pauvre mignonne se perdit.

Alors, lasse et désolée, elle s'arrêta et se mit à sangloter dans son ch
,le,

murmurant tout bas l'appel qu'elle avait longtemps répété avec des cris déchirants :

-- Maman ! maman ! soupirait-elle comme une invocation, tandis que son petit

coeur éclatait.

Soudain, elle sentit que l'on abaissait doucement ses mains. Une grande dame,

toute enveloppée de fourrures, penchée vers elle, lui demandait tendrement :

-- Pourquoi pleures-tu, mon enfant ?

Cette belle femme douce et triste l'avait fait monter dans une superbe voiture,

et l'avait emmenée en un palais éblouissant où la pauvre fut choyée, dorlotée, à

un tel point que le souvenir de son malheur en devint moins cuisant.

Elle avait trouvé, sous le toit hospitalier de sa bienfaitrice, un ange consolateur.

C'était une enfant frêle, avec de grands yeux pensifs où il y avait quelque chose de profond et de serein qui étonnait, en la subjuguant, la simple fillette.

28

La belle dame contemplait avec attendrissement ces deux gracieuses créatures

s'observant avec curiosité et causant en leur langage d'oiseaux.

Elle vint se mettre à genoux près du joli groupe, et ses yeux tout pleins de

larmes, allant de l'une à l'autre, semblaient les comparer.

-- que je serais heureuse ! répétait-elle, que je serais heureuse !

Prenant entre ses mains la tête angélique de sa fille et la baisant avec tendresse :

-- Prie le bon Dieu avec moi, qu'il te fasse ressembler à cette chère petite ! lui

dit-elle.

Les ,mes innocentes s'entendent bien entre elles. Les deux bébés devinrent bientôt les plus grands amis du monde. L'une essayait les larmes de l'autre, qui

finissait par sourire aux caresses de sa douce protectrice.

quand sa belle amie mit sa précieuse pantoufle sur le foyer, la pauvre enfant

perdue l'imita naïvement, et les compagnes, gentilles à ravir dans leur posture

d'anges, joignirent les mains et prièrent ensemble le petit Noël de s'en souvenir.

Comme on l'a vu, leurs vœux furent accomplis.

* * *

Après avoir curieusement parcouru, scruté et exploré le logis magnifique qu'elle occupait depuis la veille, la grosse fillette s'orna sans rien dire de tous les

présents qui avaient plu dans son sabot, jeta de travers sur ses épaules le vestige

fané qu'elle appelait " son ch,le, " posa sur le buisson inextricable de ses boucles

un bonnet de laine, et se présenta, ainsi équipée, devant un grand laquais qui se

tenait debout dans l'antichambre :

-- Je la trouverai bien. Ouvrez-moi seulement cette porte.

-- O~ demeure-t-elle, ta mère ? demanda le laquais ironique sans se déranger.

-- Je la trouverai bien. Ouvrez-moi seulement cette grande porte.

Le serviteur galonné se mit à rire en analysant le bizarre accoutrement de son

interlocutrice.

Elle le regardait avec ses grands yeux naïfs, et attendait. quand, à la fin, il se

décida à ouvrir les deux énormes battants de la porte massive, elle se retourna une

dernière fois vers sa compagne, lui sourit doucement en manière d'adieu, et,

serrant plus fortement ses trésors, pour ne pas les perdre en route, elle

partit en

courant.

29

C'est alors que le petit sabot se remit à patauger en expert, et que les polichinelles et les poupées, étroitement emprisonnées entre ses bras, eurent leurs

cheveux joliment ébouriffés par les collisions diverses qu'ils subirent avec les

passants, les poteaux de reverbères, que sais-je encore !

Et, ma foi, tout était pour le mieux.

Ces personnalités élégantes, en leur mise irréprochable, se fussent trouvées

bien dépayssées dans le logis où les conduisait leur petite maîtresse.

L'emmêlement de leurs chevelures, et les menues avaries que reçurent leurs toilettes pendant le trajet, les firent accueillir comme de la famille chez leurs

nouveaux hôtes.

Après une très longue course, notre amie s'arrêta devant une bicoque, et frappa

la porte du pied en appelant sa mère.

Elle tomba dans les bras de celle-ci, toute bourrée de ses cadeaux, cherchant à

les garantir jusque dans la chaleur de l'étreinte maternelle.

Aux questions empressées : " D'où viens-tu, chère enfant ? qu'as-tu fait ?

Où

as-tu passé la nuit ? ", la fillette ne répondait rien. Elle exhibait à ses

petits frères

son riche butin, ses yeux brillant du plaisir de se retrouver dans la misère et

l'intimité de sa cahutte.

* * *

La rentrée de la chère absente avec son attrayant cortège chassa le laid fantôme

du désespoir qui était venu s'asseoir au foyer.

La mère ravivée, berçant longuement entre ses bras le bébé retrouvé, oublia toutes les angoisses des dernières heures. Le bonheur qui n'attendait que ce signal

éclata dans la mesure un instant assombrie... Car le petit Noël avait aussi passé là,

jetant dans les sabots la semence d'or qui donne la paix du coeur, l'insouciance

heureuse et la fraîcheur colorée d'une vigoureuse jeunesse.

* * *

Pour récompenser la charité d'une mère, Dieu avait donc mis dans un palais le

don inestimable qu'il réserve à ses amis les pauvres. Il y avait déposé le rare bien,

l'unique trésor en cette vallée de larmes.

30

Le Jour de l'An au ciel

ç mes trois petites amies, Héva, Constance et Marie-Paule.

Au ciel il ne fait ni jour ni nuit. Dans cet heureux séjour luit constamment une

splendide lumière, faite de toutes les aurores que le bon Dieu garde en

réserve

pour nous les dispenser une à une, de tous les rayons que nous verse
journallement

sa munificence sans jamais en épuiser le trésor, et de tous les astres
éblouissants

qui lui restent à semer encore dans les espaces azurés.

¿ la vérité, tout cela serait bien insuffisant pour éclairer l'immensité du
céleste

royaume, si la toute-puissance du Créateur lui-même ne l'illuminait
d'un divin et

suave reflet devant lequel le soleil p,lit.

C'est bien beau le paradis !... C'est si beau, si beau, que les hommes
n'osent

pas essayer de le décrire !

Pourtant, à certains moments, paraît-il, le ciel retentit d'harmonies
inaccoutumées, et semble encore, si c'est possible, rayonner de clartés
plus

magnifiques. Le jour de Noël, par exemple, c'est grand gala, assure-t-
on.

Je vais vous dire ce qui m'est arrivé, à travers les nuages des enivrants
échos

de ces fêtes.

Les lyres d'or des séraphins vibraient encore des accents du beau
concert de

Noël.

Déjà les élus les plus anciens -- semblables aux bons vieux serviteurs
qui ne

s'attardent jamais dans l'accomplissement d'un devoir -- se relevant de
leur longue

adoration aux pieds de l'Enfant-Jésus, dont c'était la fête spéciale,
songeaient à

retourner à leurs postes respectifs.

Saint Pierre regagnait sa loge de concierge d'un pas alerte. (On sait
qu'au ciel,

le grand ,ge n'est pas un fardeau.)

Sainte Cécile, qui s'était particulièrement surpassée par des élans
d'extatique

inspiration, remettait sa harpe dans son riche étui.

Les petits anges fol,tres, reprenant leurs jeux, se poursuivaient en
agitant leurs

ailes blanches, jusqu'auprès de la belle Vierge qui souriait à leurs
ébats, et sous la

surveillance du grand maître des angéliques légions, saint Michel.

Le vainqueur de Satan conservait l'allure formidable qui convient à un
héros

guerrier. Il n'effrayait pas cependant, avec son grand glaive -- celui
précisément

31

qui lui servit dans son fameux combat avec Lucifer -- les petits soldats
de son

armée ; quelques-uns d'entre eux se réfugiaient jusque dans les plis de
ses ailes

pour échapper aux espiègles assauts de leurs frères.

* * *

-- Ah ! maintenant, disait à d'autres bienheureux un beau vieillard, il
me faut

songer à mes enfants de là-bas !

Savez-vous qui il appelait ainsi, ce beau vieillard ? et soupçonnez-vous un peu

ce qu'il pouvait être lui-même ?

Ce vénérable personnage n'était autre que le fameux Santa Claus. Et ses enfants ?... C'étaient vous, c'étaient toutes les fillettes sages qui ont mérité des

étrennes.

* * *

Mes chères amies, je ne voudrais pas être obligée de vous énumérer toutes les

choses inouïes, renfermées dans le magasin aux étrennes dont notre vieil ami avait

la charge.

Cela me prendrait bien plus de temps qu'il ne lui en fallut pour les verser toutes dans ses énormes sacs.

* * *

Vous savez les superbes carrosses que les fées d'autrefois faisaient surgir de

modestes citrouilles, et les toilettes magiques qu'elles donnaient à leurs filleules !... Vous avez vu dans l'histoire de Cendrillon de quels adorables bijoux

ces mystiques dames couvraient leurs protégées ?... Eh bien, tout cela n'était rien à

comparer au riche bagage de Santa Claus.

Songez-y ! Il y avait là de quoi réjouir tout un univers de petits enfants !

* * *

quand le messager de la bienfaisance divine traversait le ciel, courbé

sous le

poids de ses trésors, pour aller prendre congé du souverain Maître et recueillir ses

instructions, le bruyant cortège des anges s'arrêtait pour le regarder passer.

32

Il se trouvait même des élus qui avaient été d'austères pénitents sur la terre, et

qui s'amusaient naïvement à examiner ses délicieux bibelots.

Saint Jérôme, par exemple, et d'autres saints qui ont toujours vécu dans le désert, et qui n'avaient jamais vu de joujoux, s'extasiaient littéralement devant

tous ces chefs-d'oeuvre de la paternelle libéralité du bon Dieu.

* * *

-- Il y en a pour tout le monde ? demanda le Petit-Jésus. Mes enfants seront

tous heureux ?

Santa Claus le croyait bien.

Il partit donc avec une troupe d'anges.

Ces anges sont pour le servir dans sa charitable tournée. Ils se glissent doucement à l'intérieur des maisons, et déposent dans les mignons souliers l'envoi

du divin ami de l'enfance.

Cela exempte de la peine au bon vieillard et abrège la besogne. Il a tant de

chemin à faire dans une nuit !

* * *

La céleste délégation était de retour au paradis avant que fussent

tendus dans

le firmament les voiles mordorés du matin. Le cortège, en arrivant, alla se prosterner devant la divine Majesté.

Cependant, Santa Claus n'avait pas, comme d'habitude, ce sourire content que

donnent la satisfaction du devoir accompli et la certitude d'avoir fait des heureux.

Le Petit-Jésus, que la sainte Vierge berçait dans un lit tout orné de diamants,

tandis qu'elle chantait doucement de sa voix qui ravit le ciel, le Petit-Jésus avait

remarqué cela tout de suite :

-- Les présents ont-ils donc manqué ? qui n'est pas satisfait ?

Le bon Santa Claus raconta alors ceci :

-- Mon travail était achevé sur la terre, dit-il. Je remontais lentement vers ce

céleste séjour en jetant sur l'univers un rétrospectif coup d'oeil, pour m'assurer que

personne n'avait été oublié. Je disais, en me réjouissant, à mes compagnons :

-- Là, nul ne pleurera demain ! Les prières enfantines que notre bon Père aime

tant monteront vers lui reconnaissantes, chaudes et pleines d'amour !...

Mais

soudain... j'aperçus, dans un des coins obscurs et déserts d'une grande ville,

33

quelqu'un... une enfant, seule, glacée, perdue dans la nuit noire. Elle tremblait de

frayeur, elle se mourait de faim, de misère et de désespoir. La pauvre mignonne

répétait tout bas, pendant que ses grands yeux désolés regardaient le ciel et que ses

petits membres grelottaient :

-- Mon Dieu, qui avez pitié des enfants délaissés !... Ma mère qui êtes là-haut,

voyez-moi... j'ai froid, il fait noir, j'ai bien peur !... Elle étouffait ses sanglots de

crainte d'attirer les affreux passants de la nuit.

* * *

que faire pour la consoler !...

Je me mis à chercher dans tous mes sacs, espérant y trouver quelque'objet oublié... mais, hélas !... rien, tout était épuisé.

Et d'ailleurs, qu'auraient pu des jouets devant cette détresse que vous seul,

puissant et généreux Jésus, pouvez guérir par un miracle. J'aurais pensé à

cela tout

de suite, n'e°t été l'émotion qui troublait mes idées.

Après un moment de réflexion, j'envoyai près d'elle un de mes anges, lui enjoignant d'en avoir bien soin tandis que je viendrais vous supplier de la secourir.

Le Père éternel, qui de son trône resplendissant avait tout entendu, dit :

-- J'ai vu les larmes de cette enfant. J'ai entendu le cri de sa douleur et de sa

confiante prière !

Voici ce qui s'était passé tandis que Santa Claus parlait.

Sur un signe du Tout-Puissant, un ange était aussitôt venu se prosterner pour

recevoir ses ordres.

Ce prince de la cour céleste était le plus beau des séraphins.

Un rayon de la souveraine bonté de Dieu -- celui de sa miséricorde -- se réfléchissait en lui.

Sur son front brillait un incomparable diadème où était incrusté en lettres formées de l'or des astres, le beau, le grand mot -- D...
LIVRANCE.

-- Va ! lui avait dit le Dieu généreux et tendre, va briser les liens qui retiennent

sur la terre cette chère ,me martyre !

Sur cette injonction, le messenger obéissant se leva et partit.

Il n'objecta pas qu'il faisait bien noir là-bas, et que le lieu où gisait la pauvre elle était inconnu.

-- La Providence pourvoit et veille à tout !

Telle était sa pensée.

34

* * *

Il déploya ses grandes ailes plus lisses et plus blanches que celles des cygnes,

et descendit à travers les couches bleu sombre des espaces, effleurant les mondes

sans s'y arrêter, et laissant après lui dans les ombres du firmament une longue

traînée lumineuse.

Les savants terrestres dirent :

-- C'est un admirable météore !

L'ange de Dieu, lui, qui soutenait la petite agonisante, souffla à son oreille :

-- Courage ! voici la délivrance !

* * *

quand l'envoyé de l'infinie miséricorde fut arrivé dans la grande ville obscure

et silencieuse, un phare, épanchant une douce lueur, semblable aux rayons caressants de la lune, parut au ciel et lui montra sur le sol dur et glacé, la belle

enfant à genoux, suppliante, les mains élevées en une muette prière...

Il enleva son ,me et remonta avec elle au Paradis.

* * *

Là, elle reçut la belle couronne des élus et la glorieuse palme du martyr !

Là, elle oublia toutes ses souffrances aux pieds de Dieu, auprès de la tendre

Vierge et de sa mère, qu'elle retrouvait là-haut !

Elle fut tout de suite amie avec les petits anges qui, pour jouir de son naÔf

ravissement, se plaisaient à lui montrer toutes les splendeurs du ciel.

quand elle alla baiser les pieds du Petit-Jésus, le divin Enfant lui demanda

avec un doux sourire :

-- Regrettes-tu ton jour de l'an de la terre, ma petite amie ?

Des larmes de bonheur et de reconnaissance répondirent pour elle.

* * *

Le lendemain, les passants trouvèrent sur la pavé un petit cadavre

froid et rigide.

35

-- Pauvre, pauvre enfant ! murmuraient-ils dans leur pitié.

Mais elle, au sein de la félicité et de l'extase des cieux, disait aussi :

-- Pauvres, pauvres mortels !

36

Histoire de deux serins

Petite fable

Le soleil avait souri, à travers les branches dénudées, d'un sourire
plein de

promesses ; les bourgeons avaient percé la dure écorce, les corolles
s'entr'ouvraient fraîches et rieuses, et les arbres, jasant avec la brise,
balançaient

leurs dômes verdoyants au-dessus des sources grondeuses.

Les oiseaux revenaient par essaims pour fêter la naissance des vertes
feuillées,

et celle des marguerites, leurs petites amies des champs.

Les nids moîlleux s'équilibraient aux jointures des branches ; déjà
leurs hôtes

se gazouillaient tout bas leurs espérances pour la nouvelle couvée.

¿ la cime d'un grand chêne, toute une famille de serins saluaient,
certain matin, l'aurore de son premier jour.

Le ruisseau qui dort, sous les grosses branches de l'arbre géant, le
rayon de

soleil qui miroite sur la feuille humide au bord du nid, le coin d'azur à
travers le

rideau de feuillage, cette verdure flottante qui les berce avec de
caressants

murmures, toutes ces nouveautés ravissantes qui se révèlent à leurs regards étonnés, tiennent hors du nid les têtes curieuses de ces êtres naissants.

L'horizon empourpré, la source éblouissante qui bondit sur le flanc de la montagne, les flocons blancs dans le bleu du ciel, tout cela a des tons chatoyants et

séducteurs, des appels gros d'attraits et de promesses pour les nouveaux éclos.

Et c'est un murmure continu, un concert de petits cris joyeux. qu'ils sont heureux de vivre !... Oiselets d'un jour, ils ont le présent harmonieux et ensoleillé ;

et l'avenir !... l'avenir ! quand les plumes dorées auront poussé, quand les ailes

diaprées se déploieront avec la vigueur de la jeunesse ! l'avenir ne se prépare-t-il

pas pour eux plus doux que le nid, plus vermeil qu'un reflet de crépuscule dans le

ruisseau limpide ?

.....

Les petits serins ont cr°. Ils ont atteint la taille ordinaire des oiseaux de leur

espèce ; mais l'un d'eux surtout est un prodige, l'orgueil de la famille, la gloire de

la nichée.

37

quand sa voix vibrante et modulée éveille les échos matinaux, plus d'une jeune

serine sent palpiter son coeur d'oiseau, et joint une note émue à ses trilles éclatants.

Les êtres ailés, moins méticuleux que les hommes, reconnaissent sans formalité et acceptent sans élections, le souverain que Dieu semble

leur désigner

dans celui d'entre eux qu'il dote de plus de charmes. Ceux du vieux chêne avaient

voué un culte d'admiration et d'hommage à leur superbe compagnon.

Mais lui, indifférent à ses honneurs et à son prestige, ne formait dans sa tête

altière que des projets aventureux de fuite et de voyages.

Un jour -- aussi puissant que beau -- il s'élança d'un seul trait, de la cime du

grand arbre au sommet de la montagne lointaine. Puis, intrépide, il alla se percher

sur une branche morte accrochée au milieu de la cascade fouguese. De là il envoya au ciel sa chanson triomphale.

Ses parents effrayés avaient essayé de le suivre, mais tristement ils étaient

revenus au chêne, l'épier de loin, le coeur serré par un funeste pressentiment.

D'un vol aussi rapide le téméraire enfant était revenu ; toute la tribu en émoi

l'attendait anxieuse.

Au lieu de regagner le nid paternel où ses petites soeurs attendries l'appelaient

de toutes leurs clameurs, le jeune héros, comme pour lui faire hommage de ses

premiers lauriers, alla droit chez sa voisine, la plus jolie serine du monde, secouer

ses ailes étincelantes des gouttelettes diamantées de la source, et roucouler la plus

suave, la plus délicieuse, la plus enchanteresse des mélodies que Dieu ait enseignées à ses créatures.

Les humains qui l'entendirent crurent que les accords d'une musique mystérieuse, s'échappant des sphères célestes, étaient parvenus à leur oreille

privilegiée.

Les échos émerveillés la répétèrent avec enthousiasme. Tout le vieux chêne tressaillit, et un concert de louanges s'en éleva comme une fusée vibrante et

prolongée.

Ces joyeux accents avaient regaillardi toute la peuplade. Chacun, sous la feuille qui l'abrite, s'endormit paisible, rêvant de douces choses. Seule, la belle

serine avait compris le mot d'adieu caché sous la chanson brillante.

Tristement sa petite tête veloutée s'enfonça sous le duvet de l'aile maternelle.

qui dira combien d'étoiles s'étaient allumées au firmament, combien de soupirs

avait poussé la brise à travers les feuilles frémissantes avant que le repos vint clore

sa paupière !

Le lendemain -- toutes les fêtes ont un lendemain -- les premiers reflets de

l'aurore avaient effleuré la cime de l'arbre séculaire, le roi du jour, disant adieu à

38

d'autres peuples, apparaissait, s'élevait majestueux de son bain de flammes. Toute

la nature chantait l'hymne matinale à sa manière, et le vieux chêne était muet --muet, mais plein de consternation, d'agitation et d'effroi : -- L'idole, le serin adoré,

le beau charmeur des bois s'était envolé, laissant l'angoisse au nid, le deuil à la

voisine éplorée.

Elle, puisant une énergie désespérée dans l'agonie de son coeur,
étendit toutes

grandes ses ailes frêles et timides, et disparut. La belle idolâtre,
n'écoulant que son

amour, volait sur la trace du cher infidèle.

Trois longs jours de recherches et de souffrances s'étaient éternisés
pour l'infortunée voyageuse. L'ouragan avait soufflé, la tempête avait
mugi.

Le matin du quatrième jour les arbres, courbés par la tourmente,
redressaient

leurs panaches ruisselants. Le soleil revenait sécher les pleurs de la
nature qui

souriait à travers ses larmes en revoyant son radieux époux...

La pauvre serine épuisée, affaissée sur une branche, buvait
languissamment des gouttes de pluie qui tremblaient sur une feuille de
peuplier...

Soudain, elle se

redresse et bondit. Elle a entendu... Oui, ce ne peut être que lui !... Un
petit cri bien

faible, presque imperceptible ; mais pourquoi son coeur s'est-il arrêté à
cette voix,

pourquoi bat-il maintenant à se briser ! Elle attend inquiète, le cou
tendu, le regard

intense, plein d'anxiété et d'espoir. Le cri se répète, doux, navrant,
prolongé.

Rapide comme l'éclair, la serine franchit l'espace qui la sépare de son
bien-aimé -- oh bonheur ! il était là, elle le retrouvait ! Mais non.

L'espérance un

moment ravivée allait s'éteindre à jamais. Hélas ! le roi du vieux chêne

est blessé.

Son aile rompue palpite de douleur. Une fièvre br^olante l'agite et le consume. Il

souffre. Il se meurt. Ah ! pourtant il ne peut périr, puisque le dévouement et

l'amour subsistent encore pour lui en un coeur féminin !

La jolie serine se fait soeur de charité. Multipliant les soins au bien-aimé

malade, elle vole au torrent, en rapporte dans son bec trois gouttes fraîches pour

les couler sur la blessure. Elle remet doucement le membre cassé dans sa position

normale, lisse de son aile de velours les plumes hérissées autour de la plaie, verse

dans la gorge altérée du cher blessé une eau rafraîchissante. Elle voltige, sautille

sur le gazon d'une façon embesognée, va et vient, s'oubliant elle-même, s'épuisant

pour faire revivre ses amours.

¿ la fin l'héroïsme eut sa récompense.

Par la plus belle et la plus radieuse des matinées, le couple mille fois heureux

revint au pays. Le fiancé était si rayonnant qu'on ne s'aperçut pas qu'il boitait un

peu.

39

Il y eut noce complète au vieux chêne. De la base à la cime il retentit tout le

jour de chants d'allégresse.

Le beau serin resta le roi.

L'année suivante, en cédant le sceptre à son héritier, il lui donna ce sage conseil... Au fait, que croyez-vous qu'il lui dit ? De toujours rester au nid natal,

prudemment abrité sous l'aile maternelle ?... Oh non !

-- Mon fils, lui dit-il, quand la mousse du nid, quand la tendresse de ta mère ne

suffiront plus aux aspirations de ton coeur troublé, va, mon enfant, au sein de la

tempête, recueillir une précieuse blessure ; le ciel alors t'enverra un messager béni

qui te fera revivre deux fois !... Mon fils, un pareil trésor vaut bien une aile brisée.

40

Le dernier biberon

On avait dit à bébé : -- C'est fini maintenant ! Vous êtes trop grande. Il faut

jeter cette affreuse chose au chat. Au «at, répétait-elle, captivée par le souvenir du

favori. Et c'est tout ce qu'elle retenait de ce grave sillogisme.

Or voici ce qui en était :

La question avait été agitée en famille à l'heure du couvre-feu, au moment où

bébé en camisole blanche, les gros petons nus, distribuait les bonsoirs, embrassant

à grand bruit sa menotte étendue, à l'adresse de chacun.

Toutes les têtes levées, fascinées par ce jésus potelé aux boucles blondes, souriaient, lui renvoyaient les baisers ; mais... la bonne se penche, et, à

demi-voix :

-- Faut-il le lui donner ? -- Ah c'est vrai ! fait la maman subitement rembrunie,

prise de lâcheté devant la grandeur du sacrifice, puis cédant tout-à-fait :

-- Si, pour ce soir. Alors le père, sans quitter sa gazette, mais enlevant son

cigare, prononce avec énergie : -- Ne lui donnez pas cette horreur ! je vous en

prie !

Là ! il proteste. «a lui est bien facile à lui.

-- On ne peut pas, fut-il objecté, tout d'un coup, comme cela...

Mais lui l'interrompant :

-- Je te dis que vous l'empoisonnez !

Vous l'empoisonnez ! voilà bien les pères. Ces stoïciens de la théorie, ces braves d'arrière-plan qui commandent la manoeuvre d'une voix de tonnerre et s'enferment dans leur cabinet pour ne l'entendre pas exécuter.

-- Eh bien ! essayez, avait dit la maman avec résignation, intimidée par tant de

fermeté.

Mais vous ne savez pas encore le sujet du litige.

L'article en question, l'objet des foudres paternelles, c'est une petite chose

informe, d'une teinte grisâtre, brouillée, inquiétante ; un lambeau de caoutchouc,

déchiqueté par des dents aiguës ; c'est un vestige du dernier biberon de bébé, aussi

méconnaissable qu'une balle dont on retrouve le plomb fondu et mûlé ; une chose, enfin, peu appétissante, d'un parfum... étrange, et à laquelle le petit monstre

tient plus qu'à tout au monde.

41

Aussi est-on décidé à en finir. Ce matin encore, comme le papa, fier de surprendre son réveil d'oiseau, la prenait dans son nid, toute chaude, les yeux

s'ouvrant clairs et grands à la joie du matin, et allait l'embrasser avec ferveur, elle

lui entra cet objet dans la bouche. Il en cracha pendant cinq minutes, très en colère,

jurant... d'opérer des réformes radicales, de trancher dans le vif, bref, de faire un

coup d'éclat.

Et tout ce temps la pauvre insouciante victime de demain, la mignonne rose savourait l'horrible suçon.

Après le départ de la bonne, il s'était fait un silence, gazette et livre s'étant

relevés.

Au bout d'une minute pourtant, la voix du tyran se fit entendre, mais sans cet

accent invincible de tout à l'heure, une voix très mitigée, o~ l'on sentait poindre

un attendrissement.

-- Ne ferais-tu pas mieux d'y aller ?

-- Non, ce serait pire.

Nouveau silence, puis soudain, le choc attendu ; une explosion de larmes là-haut.

Il s'en suivit un tumulte, une envolée de feuillets !...

-- Attends ! dit le maître, tu vas tout g,ter !

L'obéissance la retient un moment, mais les cris continuant, elle se

précipite,

et du bas de l'escalier :

-- Marie ! Marie ! s'écrie-t-elle, donnez-lui ! donnez-lui !...

Elle revient, le calme aussitôt rétabli, tout émue encore et murmurant :

-- L'idée de le lui enlever ainsi, sans préparation !... Pauvre chou !

De son côté le papa très remué, mais voulant tenir déceimment son rôle jusqu'au bout, va chercher une allumette, ayant laissé son cigare s'éteindre, et lève

les épaules à l'effet de bl,mer cette défaite à laquelle il ne prend aucune part.

Il fallut donc apporter à l'événement tout le soin que nécessitent les résolutions importantes.

-- Depuis quand, monsieur le papa, vous qui avez lu l'histoire, depuis quand le

progrès surgit-il ainsi spontanément, sans efforts, du terrain des mauvaises

habitudes et des abus ? Citez-moi une réforme qui ait poussé, de même qu'un champignon sur une terre inculte, sans être amenée, conduite, préparée par une

main habile et patiente !... Paris ne s'est pas fait en un jour !

Telles sont les ressources de la diplomatie maternelle et le résumé de son plaidoyer en faveur d'un atermolement.

42

Bébé a deux ans et demi du reste et sa mère qui lit en son petit cerveau comme

dans un ABC ouvert, y voit déjà un embryon de logique. Aussi est-ce ce bon sens

en herbe qu'elle compte exploiter pour accomplir la réforme projetée.

Bébé reçut un jour une superbe poupée bleue. Bébé fut ravie, folle de joie, et

ne voulut plus quitter cette poupée, pas plus à table qu'à la promenade ou au bain.

Il la lui fallut même pour dormir. Mais voilà ! la nouvelle venue est l'ennemie

déclarée des suçons !

que faire alors ? Jeter le suçon au minou ?

-- Jeter à minou, fait le petit singe.

En effet, la maman ouvre la fenêtre et Bébé lance elle-même son meilleur ami

dans la cour.

Une fois blottie dans son lit blanc avec la précieuse poupée bleue, l'heure du

dodo venue, la pauvre petite s'aperçut bien qu'il lui manquait pourtant quelque

chose, car deux fois, elle rappela sa mère qui l'avait ce soir-là bordée longuement,

se sentant tout attristée, le coeur fondu de compassion devant l'ingénuité

de ce

sacrifice sans murmures ; elle demanda du lait et voyant la tasse fraîchement

vidée, reprit avec un soupir :

-- Bonsoir, maman.

Une prière, une seule, se pressait sur ses lèvres qu'elle n'osait formuler, la

sentant déraisonnable.

À la fin, trouvant un ingénieux prétexte pour trahir son gros regret :

-- N'en a plus. Donné au chat ! fit sa douce voix, du même ton insidieux et enjôleur qu'on le lui avait répété tout le jour en vue du succès final.

Le tyran dans son antre, oubliant de lire son journal, attendait avec impatience

la fin de l'aventure.

-- Eh bien ! dit-il, dès qu'il la vit revenir, allant à pas de loup, marchant avec

précaution comme si le moindre souffle eût pu compromettre la victoire espérée.

Bébé ne pleura pas, mais elle s'endormit fort tard, et au petit jour elle s'éveilla

en larmes demandant le suçon, puis s'avisant aussitôt de l'absurdité de sa requête,

elle se mit à crier plus fort.

-- quelque chose de bon !

Son innocente l'cheté avait encore sa pudeur.

Ce fut la réaction ; et les événements ne tardèrent pas à justifier les prévisions

de la clairvoyance maternelle.

Au bout d'une semaine ce gros chagrin était oublié... et puis quoi !...

Eh bien Bébé ne s'en trouva pas plus mal, au contraire, puisqu'on ne l'empoisonnait plus, et ce furent pour les sages les regrets : 43

Cette importante réforme si habilement obtenue, cet avancement notable de l'enfant, ce progrès fameux, qu'était-ce en effet ?...

La dernière étape de cet ,ge exquis de la première enfance où notre chéri n'est

qu'un poupon gras et rose qui tient tout, comme une petite boule, dans la corbeille

que lui font nos bras.

C'est le commencement de cet autre o' l'on devient conséquent, o' l'on comprend, o' l'on souffre.

Y a-t-il vraiment là de quoi être fier ?

C'est bien la peine de sevrer les pauvres innocents de leurs pures joies
!

Par

quoi les remplace-t-on ?

Par les enseignements maussades de la raison, de l'expérience -- cette
mar

,tre

qui ne sait corriger qu'en ch,tiant.

Pauvre bébé, cher petit mouton qui te laisses tondre de tes gracieuses
et charmantes fantaisies, quand tu auras de grandes gigues et des
brèches dans la

rangée de perles fines que découvre ton sourire, alors on songera avec
envie à ce

que tu fus autrefois ; on s'attristera de te voir pousser si vite et laisser
loin derrière,

les chers souvenirs du temps des biberons.

C'est ainsi que le sort te venge de ceux qui s'acharnent à te rendre sage

--

comme eux.

C'est probablement ce regret anticipé qui fit que la maman de tout à
l'heure,

bientôt revenue de l'orgueil de son triomphe, put être vue cherchant
avec soin,

sous sa fenêtre, parmi les balayures, un petit objet perdu, pleurant
presque, à

l'exemple de bébé, à la pensée que le vilain chat aurait bien pu en effet le manger.

Et, le vieux biberon disgracié, exhumé avec honneur, devint une précieuse relique.

44

Louis Fréchette

(1839-1908)

La Noël au Canada

contes et récits

à mes enfants, qui ont grandi trop vite.

L'auteur.

2

3

11

La Noël au Canada

contes et récits

12

Aux lecteurs

Ce livre a déjà été publié en anglais sous le titre de Christmas in French Canada. Nous disons " ce livre ", faute d'une expression plus juste -- car en réalité

ce que nous donnons aujourd'hui n'est pas une traduction du texte anglais; c'est

plutôt le même ouvrage sous une forme plus ou moins identique.

Certains des récits qu'il contient ont été écrits originairement soit en français

soit en anglais, et l'auteur, en les faisant passer d'une langue dans l'autre, ne s'est

nullement préoccupé de respecter le texte et la forme première,
comme il l'e^ot fait

sans doute, s'il e^ot eu à traduire le travail d'un autre.

Les ...diteurs.

13

Avant-propos

Reste-t-il encore quelque chose à dire ou à écrire sur la fête de Noël,
sur cette

fête des petits enfants, sur cette fête de famille par excellence, la plus
sainte et la

plus touchante des fêtes chrétiennes?

Non, peut-être.

Les poètes l'ont chantée.

Les historiens ont raconté son passage à travers les siècles.

Le peuple en a consacré les traditions dans ses contes et légendes.

La grande voix des orateurs sacrés en a exalté les mystères et publié
les gloires.

N'importe!

De même que ces chants à la fois simples et solennels, attendrissants
et grandioses, dont la mélodie ne lasse jamais l'oreille, Noël est un de
ces sujets

inépuisables qu'on peut ressasser à l'infini sans fatiguer jamais.

quand il s'agit de Noël, les redites même ont pour le lecteur le charme
d'un

refrain tout plein de réminiscences intimes qui vous rappellent tout à
coup comme

un long chapelet de petits bonheurs oubliés.

La Noël!

Ne vous semble-t-il pas découvrir toute une série de petits poèmes gais, gracieux et touchants dans ces deux mots?

Ne sentez-vous pas, en les entendant prononcer, comme un essaim de joyeux et tendres souvenirs s'éveiller et battre de l'aile au fond de votre coeur?

Ne vous figurez-vous pas qu'ils vous soufflent au front comme une fraîche bouffée d'air pur chargée de tous les virginals parfums de votre innocence passée?

Ne vous semble-t-il pas y retrouver comme un écho lointain et affaibli des mille et une voix sacrées qui bercent les premières années de la vie, et qui les font

si suaves dans leur inoubliable sérénité?

Notre Seigneur nous sera toujours cher, car il nous tient par les sentiments et les croyances;

Par les tendresses et les enthousiasmes;

Par le coeur et l'esprit.

C'est pour nous la prière et la poésie enveloppées toutes deux dans une même

auréole radieuse et caressante.

14

L'institution de cette fête antique, toujours nouvelle et toujours jeune, remonte

au berceau de l'Église d'Occident.

Elle fut célébrée pour la première fois, suivant certains auteurs, par saint

Télesphore, en l'an 138.

Ce fut le pape Jules 1^{er}, dont le règne dura de 337 à 352, qui, après avoir

consulté les docteurs de l'Orient et de l'Occident sur le véritable jour de la nativité

du Sauveur, en fixa définitivement la célébration au 25 décembre, bien qu'il n'y

ait rien dans les ...vangiles qui indique positivement ce jour-là comme celui du

grand événement.

De fête purement religieuse, Noël devint, dans le moyen âge, une fête toute populaire.

C'était le signal des réjouissances, des assemblées joyeuses, des fiançailles.

La crèche de l'Enfant-Jésus devenait chaque année le théâtre de ces jeux scéniques appelés mystères, et que les troubadours et les trouvères organisaient en

l'honneur de la sainte Famille.

Plus tard, malheureusement, ces fêtes dégénérèrent en bouffonneries grotesques peu en harmonie avec la solennité des lieux et de la circonstance.

C'est en Espagne que ces coutumes profanes persistèrent le plus longtemps.

Chez nos pères de Bretagne et de Normandie, la nuit de Noël était l'occasion

de longues veillées, surtout au château, où se réunissaient les villageois pour

attendre l'heure de la messe de Minuit.

On jetait alors de véritables troncs d'arbres dans les immenses cheminées de

l'époque, et l'on se rangeait en cercle autour de l'âtre.

De là ce qui s'appela plus tard la bûche de Noël.

On versait un verre de vin sur cette bûche en disant : Au nom du Père; et l'on

se distribuait une sorte de gâteaux que l'on appelait nieulles -- probablement

l'origine de nos croquignoles.

Notons que les croquignoles sont, dans nos campagnes, le mets de Noël par excellence.

Les bonnes ménagères croiraient manquer à toutes les traditions, si, au retour

de la messe de Minuit, la famille -- et même les voisins -- ne pouvaient s'asseoir

autour d'un appétissant monceau de croquignoles dorées et toutes croustillantes

dans leur toilette de poudre blanche sucrée.

Dans certaines parties de la France -- notamment en Alsace -- mais surtout en

Allemagne et en Angleterre, la bûche de Noël s'est transformée en " arbre de

Noël ".

15

Cet arbre est encore de mode et consiste en une belle tête de sapin, bien régulière et bien verte, aux rameaux de laquelle on suspend, entremêlés de petites

bougies multicolores, les jouets d'enfants et les autres cadeaux de famille qu'on

échange ce jour-là.

Pour les Anglais, Noël est un jour unique. C'est le jour familial entre tous, le

jour des banquets, des réunions mondaines, de l'hospitalité traditionnelle.

L'énumération des quartiers de viande et des pièces de gibier qui se consomment dans la ville de Londres à chaque Christmas fatiguerait, comme dit

Louis Blanc, le patient génie d'Homère.

Une légende affirme que, la nuit de Noël, les bêtes acquièrent soudain le don

de la parole.

Si la chose est vraie -- en Angleterre surtout -- cette immense hécatombe de

leurs semblables ne doit pas fournir à celles qui restent un sujet de conversation

bien réjouissant.

Chez nous, où malheureusement les anciennes traditions tendent à s'effacer, on s'en tient à la messe de Minuit.

La messe de Minuit, touchante solennité que, durant de longues semaines d'attente, les petits enfants entrevoient dans leurs rêves comme une ouverture de

paradis.

Mystérieuse cérémonie dont les vieillards même ne peuvent voir le retour annuel, sans entendre chanter au fond de leur coeur la gamme toujours vibrante des

joies naôves et des douces émotions de l'enfance.

qui de nous, entrant dans une de nos églises, pendant la nuit de Noël, peut,

sans qu'une larme lui monte du coeur aux paupières, entendre flotter sous les

voûtes sonores, avec la puissante rumeur des orgues, ces chants si beaux de simplicité et de grâce naôve, que nous ont transmis ces génies inconnus à

qui l'art

chrétien doit tant de chefs-d'oeuvre :

Adeste fideles! cette invocation si large de rythme en même temps que si gracieuse de forme.

Nouvelle agréable! cette mélodie pleine d'entrain si bien dans la note prime-sautière et joviale de nos pères.

Dans cette étable! ce cantique dont la majesté nous courbe le front malgré

nous devant le grand mystère.

Les anges dans nos campagnes! cet hosanna triomphal si vibrant de confiance,

d'allégresse et d'amour.

Et enfin, le premier de tous, le plus pénétrant et le plus populaire de nos noëls :

«a, bergers, assemblons-nous!

16

Hélas! elles sont bien loin les heures où j'écoutais tout ému ces vieux cantiques.

La jeunesse s'est enfuie avec elles, pour faire place aux préoccupations de l'âge mur.

Les fêtes de Noël, si lentes à poindre pour les petites têtes blondes qui les

attendent avec tant d'impatience, arrivent vite et se succèdent bien rapidement

pour les fronts que la soixantaine dénude ou argente.

Eh bien, malgré tout, à chaque hiver qui me vieillit, quand revient ce jour béni

entre tous les jours, cette nuit sainte entre toutes les nuits, un recueillement

involontaire s'empare de moi.

Et quand, du haut de leurs cages aériennes, les cloches sonnent dans l'ombre

l'anniversaire de l'événement auguste, je crois voir l'ange de mes jeunes années

qui me pousse du coude, me fait signe du doigt, et m'invite à le suivre

auprès de

l'humble berceau où sommeille le Dieu des petits enfants.

Cher ange des douces joies et des innocentes gaietés, qui nous reconnaît toujours malgré les rides de nos tempes et la lourdeur de nos pas!

Chastes lueurs du passé, nimbes de nos premiers matins, dont le divin reflet

nous suit jusqu'au tombeau!

Je vous retrouve dans le cœur de mes enfants, et c'est pour eux, pour qu'ils

conservernt plus pieusement votre souvenir, que j'ai consacré quelques heures de

loisir à écrire ces Contes et Récits de Noël, qui leur sont dédiés.

L. F.

17

Voix de Noël

Le lourd battant de fer bondit dans l'air sonore, Et le bronze en rumeur ébranle ses essieux...

Volez, cloches! grondez, clamez, tonnez encore!

Chantez paix sur la terre et gloire dans les cieux!

Sous les dômes ronflants des vastes basiliques, L'orgue répand le flot de ses accords puissants, Montez vers l'...ternel, beaux hymnes symboliques!

Montez avec l'amour, la prière et l'encens!

Enfants, le doux Jésus vous sourit dans ses langes;

à vos accents joyeux laissez prendre l'essor; Lancez vos clairs Noël : là-haut les petits anges Pour vous accompagner penchent leurs harpes d'or.

Blonds chérubins chantant à la lueur des cierges, Voix d'airain, bruits sacrés que le ciel même entend, Sainte musique, au moins, gardez chastes et vierges, Pour ceux qui ne croient plus, les légendes d'antan!

18

Au seuil

Ce soir-là, nous descendions de Montréal à québec; et, sur le pont du bateau,

quelques jeunes gens s'étaient mis à causer littérature.

Inutile d'ajouter que, suivant la mode du jour, certains esprits chagrins accusaient l'industrie, le commerce, les sciences positives, le progrès moderne en

un mot, d'être incompatible avec les choses de l'idéal. D'après eux, la vapeur,

l'électricité et surtout l'esprit de mercantilisme avaient tué la Poésie : la tour Eiffel

était son mausolée.

Entre voyageurs on est un peu sans gêne.

-- Permettez-moi de vous dire que vous blasphémez, messieurs, fit un des auditeurs que la petite discussion avait attirés. La poésie ne meurt pas, tant que le

coeur de l'homme vibre. Elle est beaucoup plus en nous que dans les objets extérieurs. La chose qui semble la plus prosaïque du monde peut, à un moment

donné, revêtir un aspect ou inspirer un sentiment d'une poésie intense.

Tout

dépend des dispositions d'esprit et de coeur où l'on se trouve, et surtout du point

de vue où l'on se place.

Tenez, moi qui vous parle, voulez-vous savoir ce que j'ai vu de plus poétique

dans ma vie, c'est-à-dire l'objet qui m'a causé à l',me l'impression la plus vive et

la plus attendrie? C'est quelque chose de bien banal pourtant, une des choses que

l'on serait porté à croire, entre toutes, incapables de provoquer une émotion : c'est

tout simplement... un poteau de télégraphe!

-- Un poteau de télégraphe? Allons donc!

-- Parole d'honneur, messieurs! Je ne plaisante pas; et si je vous contais mon

histoires, vous me croiriez sans peine.

-- Parlez donc, parlez! fit-on d'une seule voix.

Le nouvel interlocuteur était un de nos compatriotes. Robuste encore, quoique

dépassant la soixantaine, il avait l'oeil profond, la voix bien timbrée, le langage

d'un homme cultivé. En somme une tournure très comme il faut au service d'une

intelligence plus qu'ordinaire. Nous l'écoutâmes avec intérêt.

-- Messieurs, dit-il, j'ai passé seize ans de ce que je puis appeler ma jeunesse

dans des parages bien inconnus à cette époque, mais dont le nom a eu beaucoup de

retentissement depuis. Je veux parler du Klondyke.

19

Oh! l'on ne songeait pas alors à y creuser la terre glacée pour en extraire des

lingots ou des pépites jaunes; on n'y faisait encore que la chasse aux fourrures.

C'était la bête fauve que nous traquions, soit le fusil à la main, soit par l'intermédiaire des indigènes qui fréquentaient nos comptoirs.

Les circonstances qui m'avaient conduit là, je n'en ferais pas mention si elles

ne contribuaient à faire comprendre l'état d',me o' je me trouvais quand se produisit l'incident dont il s'agit. Ces circonstances, les voici en peu de mots :

Je suis né à la Rivière-Ouelle, un joli endroit situé, comme vous savez tous, à

quelque vingt-cinq lieues en aval de québec, sur la rive droite du Saint-Laurent.

Mon père était mort pendant que je faisais mes classes au collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, et ma mère s'était remariée deux ans plus tard.

Mes études terminées, ma mère désirait me voir embrasser une carrière libérale, ce qui m'agréait assez. Mais cela exigeait certains sacrifices, et mon beau-père, qui, par parenthèse, m'était peu sympathique, s'y opposait carrément.

De là

des malentendus, des discussions, des froissements; bref, une vie impossible pour

ma mère et pour moi.

Pauvre mère! elle avait souffert de ma présence, elle eut à pleurer mon éloignement. Pour lui rendre la paix, je saisis la première occasion, et je partis. Un

agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson m'avait engagé, avec quelques hardis

compagnons, pour aller faire la traite des pelleteries dans les territoires voisins de

l'Alaska.

Je ne vous raconterai ni mes pérégrinations lointaines, ni mes aventures dans

les différents postes où je dus séjourner. Ah! ceux qui trouvent la civilisation

moderne trop terre à terre auraient eu là de quoi se faire passer le goût de la poésie

primitive, j'en réponds.

Les choses les plus nécessaires à la vie ne nous manquaient pas; mais ces mille

petites douceurs, ces mille objets superflus qui font le charme de l'existence, il ne

fallait pas y songer. Nous avions de l'occupation tant et plus durant une bonne

partie de l'année, mais que faire pour se distraire pendant les mortes saisons? Les

livres étaient rares : qu'inventer pour tuer la monotonie des rudes et interminables

hivers, en tête à tête continuel avec les mêmes individus, et ne comptant les jours

que par une courte apparition du soleil à l'horizon?

Et point de nouvelles! Séparés du monde entier durant douze mois d'une année

à l'autre. Une seule malle-poste pendant la saison d'été et c'était tout.

Imaginez

seize ans de cette vie-là!

Enfin, dans l'automne de 1876, le courrier en retard m'apporta deux nouvelles

qui me rapprochaient singulièrement de mon pays et de ma vieille mère : le mari

20

de celle-ci était mort, et le chemin de fer du Pacifique canadien venait d'atteindre

Calgary, d'où il allait s'élancer d'un bond à l'assaut des montagnes Rocheuses.

J'étais alors au fort Yukon, sur le fleuve du même nom, à cent lieues au nord-ouest, à l'ancien fort Reliance, poste aujourd'hui célèbre sous le nom de Dawson

City. Nul engagement ne me retenait là-bas; un Sioux, qui connaissait bien la route

et qui retournait à Edmonton, pouvait me servir de guide. Le cœur bondissant dans

la poitrine, je fis les préparatifs de départ.

En sorte que, le 1^{er} novembre au matin, mon sauvage et moi, nous nous acheminions à la raquette sur la surface gelée de la rivière Porcépic, l'un

précédant et l'autre suivant dans un long et fort tobagan chargé de nos armes et

bagages, et traîné par quatre vigoureux chiens esquimaux, en route pour le fort

Lapierre -- une course de deux cent cinquante milles pour ainsi dire d'une haleine.

Du fort Lapierre, il faut traverser les montagnes Rocheuses pour atteindre le

fort McPherson. Soixante-dix milles à travers un labyrinthe inouï de torrents, de

précipices, de rocs croulants, de glaciers et de pics inaccessibles! Pour de la poésie

sauvage, c'était là de la poésie sauvage; seulement, on bénit le ciel quand cela

devient un peu moins poétique.

En partant du fort McPherson, on suit d'abord la rivière Peel sur une distance

d'à peu près cent milles; puis cent autres milles de prairie, de cours d'eau, de lacs

et de portages vous conduisent au fort Good-Hope, sur le Mackenzie, qu'il faut

remonter jusqu'au Grand lac des Esclaves; un trajet, cette fois, de six cents milles

en chiffres ronds.

De ce point on coupe à travers la prairie jusqu'à Athabaska Landing, dernière

station avant d'arriver à Edmonton; encore cinq cents milles de marche au moins!

Vous voyez que ce ne sont pas là des promenades; ni même des voyages à

entreprendre à la légère. Mais les étapes ont beau être longues et pénibles, on les

parcourt encore assez gaiement, lorsque chacune d'elles nous rapproche de ceux

que l'on aime.

Nos journées se passaient en marches non interrompues, si ce n'est par quelques instants d'arrêt pour le repas du midi. Le soir nous campions au premier

endroit venu, pourvu qu'on y trouvât du bois pour faire du feu.

quand je dis nous campions, c'est manière de m'exprimer, car notre campement se réduisait à bien peu de chose. D'abord nous dételiions les chiens et

nous leur donnions leur ration de poisson gelé -- il faut toujours avoir un soin

particulier de ces pauvres bêtes, qui sont la ressource suprême et un élément de

nécessité première dans de pareils voyages; -- puis, le feu allumé, nous faisons

bouillir la marmite.

Oui, comme cela, en plein air, à l'abri de n'importe quoi, quelquefois au vent,

sous la neige tombante, dans la " poudrerie ". Puis, après avoir fait sécher nos

fournitures rendues humides par une journée de marche, nous nous étendions sur la

neige, côte à côte avec nos fusils, entre une épaisse robe d'ours et une couverture

en peaux de lièvre nattée; et bonsoir, camarade!

¿ l'exception de nos haltes dans les forts et autres stations, oñ nous passions

généralement un jour de repos bien nécessaire et surtout bien gagné, nous loge,mes ainsi à l'enseigne de la Belle-...toile, jusqu'au 24 décembre, jour oñ nous

espérions atteindre Athabaska Landing de bonne heure dans l'après-midi.

Je m'étais fabriqué un calendrier en forme de fer à cheval, sur lequel de petites

marques indiquaient le quantième du mois et les jours de la semaine. Je savais

donc que nous touchions à la vigile de Noël; et malgré les fatigues de cet interminable voyage, je me sentais tout réconforté à l'idée de passer une touchante

fête de famille sous un toit de chrétiens, en compagnie de mes semblables, au

milieu de compatriotes peut-être...

Malheureusement, mon désir ne devait pas se réaliser. Dès le matin, une neige

épaisse soulevée par un violent vent de nord, a rendu notre marche très difficile. ¿

midi, nous étions littéralement enveloppés dans un tourbillon qui ne nous laissait

pas voir à dix pieds devant nous.

Les bons québécois s'imaginent savoir ce que c'est qu'une tempête d'hiver : je ne leur souhaite pas d'aller au fond du Nord-Ouest apprendre à leurs dépens

qu'ils n'en ont pas la moindre idée.

C'est tout simplement quelque chose d'horrible. Cela vous aveugle, cela vous

bouscule, vous étouffe. Vous perdez pied, vous ne respirez plus, la notion des

distances vous échappe. Rien pour vous guider : la clarté du soleil n'est plus

qu'une lueur diffuse qui se laisse à peine soupçonner à travers les opacités de

l'atmosphère; la boussole, ce qui arrive souvent dans ces circonstances, s'affole; et

vous n'avancez plus qu'au hasard et pour ainsi dire à tâtons, enfouis, submergés,

noyés dans les rafales et les halètements furieux de la tempête.

C'était cette bête farouche qui nous tenait dans sa gueule.

Si nous n'avions pas été aussi pressés d'arriver, nous nous serions blottis au

fond de quelque ravin, dans un pli de terrain, derrière un bouquet d'arbres,

n'importe où, et nous aurions laissé passer la bourrasque sur nos têtes; mais je

tenais avec l'entêtement du désespoir à ne pas camper dans la prairie ce soir-là, et

nous avançons quand même, en dépit de tout et même de notre

attelage, qui ne

voulait plus marcher que le fouet aux reins.

22

Efforts inutiles, le poste que nous espérions atteindre semblait reculer devant

nous; et, le soir venu, il devint évident que nous avions fait fausse route. Nous

nous en rendîmes compte surtout, lorsque, la tempête calmée et le ciel redevenu

clair, nous vîmes par la position des étoiles que nous obliquions trop vers l'ouest.

Il fallait se résigner.

Changeant de direction, nous errâmes encore quelques heures, non pas tant à

la

recherche du poste désiré que pour trouver le bois nécessaire au campement.

J'étais harrassé de fatigue, et je suivais les chiens, tout chancelant, la jambe molle

et le coeur gros.

Tout à coup, le guide, qui avait pris de l'avant, me jeta ce cri :

-- Un arbre!

Un arbre, comme cela, tout seul, en pleine prairie, c'était invraisemblable; le

sauvage avait probablement voulu dire un arbuste.

Je tirai néanmoins la hache de dessous la bêche du tobagan, et rejoignis mon

camarade. En effet, nous avions devant nous un tronc dénudé, s'élevant du sol,

droit au milieu de la grande plaine déserte. Je m'arrêtai un instant,
surpris; puis,

tout à coup, le coeur me tressauta dans la poitrine; je ne pus retenir un
cri -- un cri

étouffé par un sanglot.

Ce tronc sec, cet arbre mort, cette futaie isolée, dressée comme un m,t
solitaire

au milieu d'un océan, elle avait été plantée par la main de l'homme;
c'était un

poteau de télégraphe!

Nous avons dépassé Athabaska Landing, et nous étions sur la route
d'Edmonton.

Comprenez-vous bien?

Un poteau de télégraphe! La sentinelle avancée de la civilisation!

Un poteau de télégraphe! N'était-ce pas comme une main amie qui se
tendait vers moi sur le seuil de la patrie?

Plus encore, n'était-ce pas le cordial accueil d'un monde retrouvé, la
bienvenue sur un sol vivant, cultivé, peuplé d'êtres intelligents, de
compatriotes

regrettés?

Je rentrais enfin dans la vie sociale, dans mon pays, dans mon siècle,
après

seize années d'exil au fond d'immenses solitudes sauvages. Je rentrais
presque

dans la famille, car ce fil d'acier que j'entendais vibrer là-haut, il me
reliait au

passé, au village natal, au foyer paternel redevenu plus cher que
jamais, à

ma

vieille mère, à qui je m'imaginais presque pouvoir crier un bonjour de loin, malgré

les mille lieues qui me séparaient encore d'elle!

23

Ah! tenez, il faut avoir éprouvé cela, perdu sous un ciel boréen, au milieu d'un

désert glacé, dans le mystère de la sainte nuit de Noël, pour bien me comprendre;

je vous l'avoue ingénument, je sentis ma tête se troubler.

Et là, sous les yeux ahuris de mon compagnon de misère, qui, tout intrigué

par

les sons étranges du fil électrique bourdonnant sur nos têtes, murmurait :

" Manitou! Manitou! " sur un ton d'effroi, je fondis en larmes, et, ouvrant les bras,

j'embrassai longuement, longuement ce morceau de bois insensible, ce poteau de

télégraphe -- mon frère!

La voix du narrateur tremblait un peu. quant à nous, nous l'écoutions, émus.

Ceux-là même qui avaient si carrément dénoncé le prosaïsme de notre " ,ge de

fer " étaient désarmés. Après quelques instants de silence, le voyageur du Nord-Ouest reprit :

-- qu'ajouterai-je, messieurs? Je ne voulus pas aller plus loin. Nous camp

,mes

là tant bien que mal; et je m'endormis au pied de mon nouvel ami, la tête perdue

dans mes rêves, pendant que le fil sonore, secoué par le vent de la nuit, m'apportait par lambeaux comme un écho lointain des cloches de la Rivière-

Ouelle et des chants sacrés qui en ce moment retentissaient sous les voûtes de nos

églises.

Je n'ai jamais assisté à une plus belle messe de Minuit.

Non, non! la poésie ne meurt pas; elle vit toujours aux replis des coeurs; et il

suffit parfois de l'effleurement d'un de ces souffles qu'on accuse de l'étouffer,

pour éveiller ses plus divines vibrations et lui faire chanter ses plus attendrissantes

mélodies.

24

Le violon de Santa Claus

Sans être précisément ,gés, le père et la mère n'étaient plus de la première

jeunesse, lorsque après un an de mariage béni par l'Ange des amours heureuses, le

petit Louis naquit.

C'était un délicieux bébé rose et blond, avec de grands yeux noirs tout rêveurs,

que sa mère berçait presque constamment dans ses bras avec des tressaillements de

joie folle, et que le père allait regarder dormir la nuit, des heures entières, éveillé

par des hantises de bonheur et d'orgueil paternels.

L'enfant grandit et se développa sous l'influence de ce double

rayonnement de

tendresse, de même qu'une plante délicate s'épanouit sous les chauds effluves du

soleil et la caresse des brises printanières.

Il grandit plein de gr,ce et de gaieté, toujours choyé, toujours adoré, sans que

le pli d'une feuille de rose e't jamais troublé son sommeil, sans que le plus léger

nuage e't assombri la douce clarté de son aurore.

Il était charmant. Son sourire avait comme des irradiations lumineuses; le timbre de sa voix faisait songer au gazouillis des oiseaux sous les feuilles.

¿ deux ans, il avait de profondes ingénuités. quand il aperçut pour la première

fois le demi-cercle d'or du croissant, il s'écria tout angoissé :

-- Papa, vite! un marteau, des clous, la lune brisée!

Avec cela, cr,ne comme un paladin.

-- Il ne faut jamais aller au coin de la rue, lui dit un jour sa bonne.

-- Pourquoi?

-- Il y a des sauvages.

-- Des sauvages! s'écrie-t-il le poing sur la hanche et le sourcil froncé; as pas

peur, vais aller chercher mon sabre!

Enfin, capable de s'oublier des heures entières dans des rêveries étranges.

Un

soir grand émoi dans la maison : l'enfant est disparu!

Pris d'une horrible inquiétude, on le cherche vainement à droite et à

gauche,

dans toutes les chambres, au dehors, partout. Nulle trace du petit.

La nuit était déjà avancée, et l'on commençait à perdre la tête, lorsque quelqu'un découvrit l'enfant seul sur un balcon, le menton dans les deux mains, et

le regard égaré dans le vague du firmament.

-- Mais que fais-tu donc là? lui demanda-t-on.

25

-- Moi regarde.

-- quoi?

-- Belle étoile!

Mais ce qui le caractérisait surtout, c'était sa passion pour la musique : un air

de fl^{te} provoquait son enthousiasme; une fanfare le faisait bondir comme un choc

électrique et le jetait dans des transes.

Ajoutons, par parenthèse, que cette espèce de frénésie malade le suivit jusque sur les bancs de l'école, o^ù, même à l'ge de huit ou neuf ans, un éclat de

trompette ou un roulement de tambour lui faisait irrésistiblement l^{cher} livres et

crayons pour se précipiter dans la rue, et suivre, sans se préoccuper d'aucune

permission, la première escouade militaire qui passait.

Mais comme c'est au bébé seul que nous avons affaire, revenons au bébé.

Si jamais un enfant fut passionnément aimé de ses parents, ce fut lui. Je le

répète, on se levait la nuit pour le regarder dormir.

Pauvres parents! le ciel leur réservait une terrible épreuve.

L'enfant avait maintenant trois ans et demi bien comptés.

Or il n'avait pas encore atteint son douzième mois, lorsque la maman lui découvrit à la gorge, dans la région du larynx, une petite tumeur qui se développait

d'une façon inquiétante. qu'on me pardonne une expression technique trop prétentieuse peut-être : c'est ce qu'en termes de chirurgie on appelle kyste sébacé.

Comme on le sait, ces corps séreux n'ont en général aucun danger réel, mais celui-ci se présentait, à cause du voisinage de ces vaisseaux délicats, dans des

conditions particulièrement critiques; et l'opération -- nécessaire -- pouvait, trop

inconsidérément retardée, devenir dangereuse.

La tendresse des parents, après avoir autant que possible ajourné le moment cruel, ne pouvait hésiter plus longtemps; et, quelques jours avant la Noël, les

médecins furent mandés.

Ce fut la mort dans l',me -- est-il besoin de le dire? -- que les parents assistèrent aux terribles apprêts de ce qui leur sembla un chevalet de torture pour

l'être qu'ils chérissait le plus au monde.

La mère, enfermée dans sa chambre, pleurait toutes les larmes de son corps; le

père en détresse, le coeur serré comme dans un étau, dut s'emparer par ruse du

pauvre petit pour le soumettre à l'influence anesthésique.

Et, comme cela -- oui, en pleine santé, en pleine gaieté, avec le printemps dans

les yeux et des éclats de rire dans la voix -- le cher petit eut les poignets saisis, et

ce fut de force et malgré ses résistances désespérées, qu'on lui fit respirer

26

l'horrible drogue, jusqu'à ce qu'il retombât, inerte et plat comme un cadavre, sur

la table où l'attendait le scalpel du chirurgien.

Par malheur, l'opération n'eut pas tout le succès désirable. Au moment le plus

scabreux, l'enfant fut pris d'une toux convulsive, et cet accident, impossible à

prévenir, eut des conséquences graves. Le kyste, au lieu d'être enlevé

intégralement, ne put être extrait que d'une façon incomplète; et la plaie dut rester

ouverte pour la lente élimination du reste par voie suppuratoire.

Mais abrégeons ces pénibles détails.

Les parents, réfugiés dans une pièce à part, attendaient le résultat avec une

anxiété plus facile à imaginer qu'à décrire.

-- Eh bien? s'écrièrent-ils tous deux à la fois et la sueur de l'angoisse au front,

en voyant apparaître le médecin de la famille, qui avait surveillé

l'opération, eh

bien?

-- C'est fait, répondit gravement celui-ci.

-- Ah! et puis...?

-- Tout va bien, ajouta-t-il d'un air et sur un ton qui démentaient trop ses

paroles.

-- Ah! docteur, docteur, s'il y a du danger...

-- Non, il n'y a pas de danger... pour le moment du moins. Seulement, que la

mère s'arme de courage, car il va falloir des soins très assidus; et ce sera peut-être

long. Pourvu qu'il ne survienne aucune complication... ajouta-t-il avec un hochement de tête où perçait son inquiétude. En tout cas, il faut prévenir la fièvre

par tous les moyens possibles. La garde-malade a mon ordonnance par écrit.

Je

reviendrai ce soir.

Le soir, le médecin revint.

Il trouva les pauvres parents au comble de la désolation : une fièvre intense

s'était déclarée.

Durant trois longs jours et trois longues nuits, le petit martyr fut entre la vie et

la mort.

-- S'il pouvait dormir! disait le docteur, qui ne prenait plus la peine de dissimuler son anxiété. S'il pouvait dormir! Il n'y a que le sommeil qui puisse le

sauver. Et malheureusement, dans l'état de faiblesse où il est, ce serait une

imprudence que de lui administrer aucun narcotique. Il faut tout attendre de la

nature... ou de la Providence.

Ce fut un calvaire pour la malheureuse mère clouée au chevet de son enfant.

quant au père, il errait par la maison comme un insensé, s'arrachant

les cheveux, et ne songeant qu'à se briser la tête contre les murs.

27

Son fils! son petit chéri! son idole! son seul enfant! il s'accusait de l'avoir tué,

et se maudissait dans des accès de désespoir délirant.

L'enfant n'avait pas dormi depuis deux jours. Insensible à tout ce qui se passait autour de lui, il promenait dans le vague le regard voilé de ses grands yeux

vitreux que dévorait la fièvre.

-- C'est demain Noël, mon chéri, disait le père penché sur l'oreiller humide de

ses larmes et couvrant de baisers fous la menotte qui reposait inerte sur la courte-pointe; c'est demain Noël, la fête de l'Enfant-Jésus. Pendant la nuit Santa Claus va

faire sa tournée et distribuer des cadeaux aux petits enfants qui dorment.

Tes

souliers neufs sont dans la cheminée -- là, justement dans la chambre voisine -- tu

n'as qu'à dire quels jouets tu désires avoir, mon ange; et si tu dors bien, Santa

Claus te les apportera bien s'r. Tu vas dormir, n'est-ce pas?

Et le pauvre papa détournait la tête pour cacher ses pleurs et refouler ses sanglots.

-- que veux-tu que Santa Claus t'apporte, voyons, dis, mon trésor?

-- Un violon, répondit l'enfant avec une lueur de joie dans le regard.

-- Un violon? Eh bien, il en a des violons, Santa Claus, j'en suis certain.

Dors

bien, un bon ange lui dira de t'en apporter un beau.

Mais l'enfant ne dormait pas, et le médecin qui venait le voir plusieurs fois par

jour se désolait :

-- Ah! s'il pouvait dormir, disait-il, ne serait-ce qu'une heure!

Dans la soirée, l'enfant fit un signe à son père.

-- qu'est-ce que c'est, mon ami? demanda celui-ci en se penchant sur le lit pour prêter l'oreille.

-- Est-ce qu'il sait en jouer du violon? fit le bébé d'une voix faible comme un

souffle.

-- qui, mon ange?

-- Santa Claus.

Le père se dressa tout à coup sur ses pieds en se frappant le front : une inspiration subite, une inspiration du ciel venait de lui traverser le coeur et le

cerveau.

-- Mais oui, mon amour! s'écria-t-il, en pressant la main fiévreuse de l'enfant,

oui, mon amour, il sait jouer du violon, Santa Claus. Il en joue délicieusement

même. Et, si tu veux bien dormir, sur ton bon petit oreiller, là, ton bon ange le fera

jouer pour toi, et tu l'entendras dans un rêve... Tu verras comme ce sera beau!

Et le pauvre père, une dernière lueur d'espoir dans l',me, sortit sur la pointe

des pieds, laissant la mère seule, agenouillée de l'autre côté du lit o' le cher

malade, assis sur son séant, ouvrait de grands yeux fixes dans la demi-clarté qui

filtrait à travers les transparences de l'abat-jour.

La nuit avançait, la sainte nuit de Noël.

Les cloches commençaient à chanter dans les grandes tours lointaines.

Et le bébé ne dormait pas.

Le père, après être resté absent une petite demi-heure, rentra.

-- Je viens de voir Santa Claus avec sa hotte pleine de jouets parmi lesquels j'ai

cru apercevoir un bijou de violon, dit-il. Il sera ici dans un instant, car il sortait

justement d'une maison en face. Baissons les lumières; et toi, bébé, ferme tes yeux,

et fais au moins semblant de dormir.

Il fut interrompu par un léger bruit venant du salon voisin.

-- Chut, c'est lui!

Le bruit s'accroissait : on aurait dit des cordes de violon qu'une main mystérieuse accordait à la sourdine.

Le malade fit un soubresaut et tendit l'oreille; on entendait battre son petit

cœur dans sa poitrine.

Alors ce fut un ravissement.

Des sons d'une pureté angélique glissèrent dans le silence de la nuit. Des lambeaux de mélodies d'une suavité incomparable flottèrent dans l'air. Des accents d'une douceur infinie, qui semblaient émerger des profondeurs d'un rêve,

se répandirent en ondes diffuses dans l'ombre calme et reposée de

l'appartement.

La main du bébé tremblait dans celle du papa, dont le regard, noyé dans la pénombre, suivait avec anxiété les diverses phases de surprise, de joie et d'attendrissement qui se manifestaient tour à tour sur les traits émaciés du petit

malade.

Celui-ci écoutait toujours.

Un moment l'archet invisible parut obéir à quelque inspiration nouvelle.

Les

capricieuses fantaisies du début s'éteignirent par degrés, et se voilèrent peu à peu

sous le tissu de phrases musicales d'un caractère plus défini.

Des mélodies plus distinctes se mirent à chanter dans les vibrantes sonorités de

l'instrument; et l'oreille put saisir, pour ainsi dire au vol, toute une série, ou plutôt

un enchaînement indécis encore mais parfaitement perceptible de ces vieux chants

de Noël, si impressionnants dans leur archaïque simplicité -- oeuvre de ces génies

anonymes qui surent si bien rapprocher les deux pôles de la vie, faisant à

la fois

sourire l'enfance et pleurer les vieillards.

Ils y passèrent tous, les bons vieux cantiques d'autrefois, tour à tour gais,

attristants ou solennels, mais toujours émus : -- «à, bergers, assemblons-nous! --

Nouvelle agréable! -- Il est né le divin Enfant... -- Dans cette étable. -
Les anges

dans nos campagnes... Et cet Adeste fideles, si large de facture, et si
vibrant de

poésie chrétienne.

Tout cela se succédait, se mêlait, s'enchevêtrait dans un ensemble
harmonieux

auquel le décor nocturne et cette scène de douleur muette prêtaient un
caractère

d'une inexprimable intensité d'impression.

L'enfant ne bougeait plus, ne tremblait plus; le monde extérieur avait
disparu

pour lui, il était littéralement emporté dans l'extase.

Petit à petit, les sons du violon s'affaiblirent, s'atténuèrent, se
simplifièrent

dans une suite de modulations berçantes et douces comme un chant
lointain, à

travers lesquelles l'oreille devinait -- entendait presque -- les
touchantes paroles du

cantique populaire :

Suspendant leur sainte harmonie,

Les cieux étonnés se sont tus,

Car la douce voix de Marie

Chantait pour endormir Jésus.

Le père jeta un coup d'oeil sur son enfant : deux grosses larmes
coulaient sur

les petites joues.

Puis, ce fut comme un murmure de la brise, comme un

bourdonnement d'abeilles, comme le susurrement d'une source dans les herbes; avec la suavité

d'une caresse à l'oreille, le merveilleux violon chanta ou plutôt soupira la naÔve

berceuse qui avait tant de fois endormi le bébé dans les bras de sa nourrice :

C'est la poulette grise

qu'a pondu dans l'église,

Elle a fait un petit coco

Pour bébé qui va faire dodo,

Dodiche! dodo!

Le petit ferma les yeux, pencha la tête, et son épaule s'enfonça doucement, tout doucement dans le duvet de l'oreiller...

Presque au même moment, une autre tête retombait sur le bord du petit lit.

C'était la pauvre mère, épuisée de veilles, qui s'endormait à son tour avec un

sourire d'infinie reconnaissance à Dieu sur les lèvres.

30

Alors le père, tout perplexe de crainte et d'espoir, se leva sans faire plus de

bruit qu'un fantôme, et, se rencontrant avec le médecin dans l'entre-b
,illement de

la porte :

-- Il dort! murmura-t-il hors de lui. Il est sauvé, n'est-ce pas?

-- Ils sont sauvés tous les deux, répondit le docteur, en jetant un coup d'oeil

dans la chambre du malade.

Et dans un élan de gratitude attendrie, le désespéré de naguère serra en pleurant les deux mains du grand virtuose Jehin-Prume, qui venait de remettre son

violon dans l'étui.

31

Une aubaine

I

C'est la veille de Noël, à Montréal.

Le dos à moitié tourné à l'unique fenêtre d'une modeste chambre d'hôtel, sa palette d'une main et son pinceau de l'autre, un jeune artiste de bonne mine et de

façons distinguées travaille fiévreusement devant un petit chevalet de campagne.

À sa gauche, retenue par quatre épingles aux boiseries d'une armoire à glace,

pend une vieille toile d'à peu près trois pieds sur deux, toute noircie, dans les tons

embrumés du clair-obscur, on distingue les formes gracieuses et les chairs rosées

d'un Enfant-Jésus couché sur un coussin, et dont le front s'auréole de vagues

lueurs fondues dans les reflets de mille petites boucles blondes.

De temps à autre, le peintre laisse retomber sa main droite sur son genou, fixe

la vieille peinture avec une intensité de regard où perce un profond sentiment

d'admiration; puis il se remet à l'ouvrage, son pinceau se jouant sur la mosaïque

polychrome de la palette, et voyageant de celle-ci à la toile avec une sûreté de

mouvements qui révèle un travailleur habile et expérimenté.

...videmment il est en frais de copier le bel Enfant-Jésus.

Mais pourquoi consulte-t-il si souvent la modeste montre en argent dont la chaîne démodée émerge de son gousset?

Pourquoi se presse-t-il autant dans son travail?

C'est ce que nous saurons bientôt.

En attendant, contentons-nous de constater que son regard se dirige aussi de

temps en temps, avec une expression triomphante vers quelques papiers épars à

quelques pas de lui, sur la petite table en frêne adossée à la cloison, et profitons du

privilège des conteurs pour nous renseigner sur ce que ces papiers peuvent avoir

d'intéressant.

Voici d'abord une enveloppe jaunie, dont le cachet est brisé. Un peu chiffonnée, elle semble avoir été ouverte plus d'une fois.

Elle a d° aussi faire un long voyage, car elle est frappée d'un timbre canadien,

et porte comme suscription :

Monsieur Maurice Flavigny,

32

Artiste-peintre,

Poste Restante,

à Paris, France.

Ouvrons et lisons :

Contrecoeur, 10 novembre 1871.

Mon cher Maurice, -- Un mot à la h,te pour te dire combien ta

dernière lettre m'a donné de

bonheur en m'annonçant ton prochain retour au pays. H,te-toi, cher enfant.

Hélas! je ne pourrai

te voir, mais je t'entendrai, et je te presserai comme autrefois sur mon coeur de mère.

Je suis encore l'hôte de Mlle D'Aubray, ma petite Suzanne, que j'aime toujours comme ma

filles, et qui me sert de secrétaire, depuis que Dieu m'a privée de la vue.

Viens vite, n'est-ce pas?

T,che de nous arriver pour Noël!

Ta vieille mère qui br^{le} de t'embrasser,

SOPHIE FLAVIGNY.

Passons.

Ceci est une dépêche télégraphique :

New-York, 22 décembre 1871.

¿ Monsieur Maurice Flavigny,

Hôtel Great Western,

Montréal, Canada.

Si Murillo authentique et bien conservé, donnerons dix mille dollars.
Voir agent Muller, 4

Petite rue Cray.

Cornhill & Granger.

¿ côté de cette dépêche, et portant la même signature avec la date du lendemain, dans un endroit bien en vue, s'étalait une lettre constituant un crédit à

Maurice Flavigny de mille dollars dans la Banque de Montréal,

apostille de Victor

Muller, agent de la maison Cornhill & Granger, de New-York.

Cette lettre, le jeune artiste l'avait laissée ouverte sur la table, à portée de son

regard comme s'il eût besoin de se persuader chaque instant qu'il n'était pas le

jouet d'une illusion.

Dix mille dollars!

Une fortune pour lui.

33

La maison paternelle rachetée; la bonne vieille mère à l'abri du besoin; et, plus

que du pain sur la planche, l'aisance honorable et douce, en attendant la réputation

et ce qu'elle apporte.

quel rêve!

Et à qui devait-il tout cela?

à ce lambeau de toile brunie et racornie par les années, sur lequel un grand

peintre avait imprimé le cachet de son génie, et que le plus capricieux des hasards

avait fait tomber en sa possession.

Il avait peine à en croire ses yeux.

II

Et, tout en mêlant ses couleurs et en jouant ferme du pinceau, Maurice Flavigny repassait dans sa tête toutes les circonstances qui venaient de le favoriser

d'une façon si exceptionnelle, et les événements qui les avaient fait naître.

Il se voyait, cinq années auparavant, à l'âge de dix-huit ans, disant adieu aux

siens, et s'embarquant à l'aventure, pour aller demander à la patrie de l'art

moderne, la science qui développe le talent, et sans laquelle le génie même reste

impuissant et veule.

Il se rappelait ses journées d'ambition fiévreuse, ses longues veilles consacrées

à un labeur ingrat, ses désappointements, ses froissements, ses découragements.

Il songeait à l'égoïsme des maîtres, aux jalousies des camarades, aux humiliations subies, aux mille révoltes de sa fierté blessée.

Il revivait, par l'imagination, ses angoisses, ses doutes, ses ennuis, sa nostalgie

-- sa nostalgie surtout, au sein de cette immense cité où, cruelle ironie, tous les

plaisirs semblent se donner rendez-vous pour venir tourbillonner autour de votre

isolement.

Les deux premières années avaient été relativement heureuses.

Maurice Flavigny avait " pioché " avec conscience, vivant modestement de la petite pension que lui faisait son père -- un notaire de la campagne, propriétaire de

deux petites fermes aux revenus limités -- et passant ses heures de loisirs dans les

musées, étudiant les grands maîtres et demandant à leurs immortels chefs d'oeuvre

le secret des inspirations fécondes.

Ses progrès furent rapides; et déjà des lueurs d'espérance de plus en plus vives

commençaient à sourire à son ambition, lorsqu'une série de fatalités étaient venues

34

renverser tous ses beaux rêves, et plonger le pauvre garçon dans l'accablement et

la détresse.

Des malheurs impossibles à prévoir avaient fondu sur le toit paternel.

De fausses spéculations avaient entraîné le vieux notaire dans une ruine complète.

Et, le jour même où se vendait, par autorité de justice, la maison où

Maurice

était né, son père mourait d'apoplexie et de chagrin, ne laissant à ses héritiers

qu'une police d'assurance sur la vie à peine suffisante pour empêcher sa pauvre

femme, devenue aveugle, de tomber au crochet de la charité publique.

Elle avait été recueillie par une jeune institutrice, sa voisine -- seul rejeton

d'une ancienne famille seigneuriale tombée dans la pauvreté -- qui avait spontanément offert à la mère de Maurice une des quatre chambres dont se composait le petit appartement réservé à l'institutrice, dans la maison d'école.

Tous les détails de ces cruels événements lui avaient été communiqués par cette jeune personne, qui naturellement avait dû servir de secrétaire à

celle que la

plus triste des infirmités empêchait de tenir la plume.

Privé de la pension paternelle, le jeune peintre avait été forcé de négliger

l'étude, pour se livrer presque exclusivement au travail du mercenaire en quête du

pain quotidien.

Il avait dû, comme bien d'autres, se soumettre à l'exploitation du mercantilisme sans entrailles, qui, à Paris comme ailleurs, spéculait sur le talent

pauvre pour arracher aux jeunes artistes le sang de leurs veines, en échange d'une

bouchée de pain.

Durant deux longues années, il avait ainsi peiné et végété, sans pouvoir, au

prix du travail le plus asservissant, amasser seulement la somme nécessaire pour

son retour en Amérique.

Puis étaient venus la guerre franco-prussienne, le siège de Paris, les horreurs

de la Commune.

Le jeune Canadien, dans le patriotisme de son cœur, n'avait pas hésité : il avait

vaillamment payé sa dette de sang à la grande patrie, ayant été blessé, à

la prise de

Buzenval, à côté de son maître et ami, Henri Regneault, tombé lui-même, frappé

par une balle allemande en pleine poitrine.

Puis ce furent les longs mois d'hôpital; et enfin le harnais repris, le cou de

nouveau dans la bricole, pour recommencer la désespérante corvée.

En repassant dans son esprit ces longues années de pauvreté, de douleur et d'abandon, le jeune peintre baissait la tête, et sa figure prenait une expression

navrante.

35

Mais, tout à coup, elle s'éclairait d'un rayon de joie.

Un de ses tableaux reçu et admiré au Salon.

Un amateur riche.

Une vente avantageuse; les dettes payées, et le retour dans la patrie, avec l'avenir devant lui, auprès de sa vieille mère!

Et Maurice Flavigny, comme s'il n'eût pu contenir son émotion, se levait, arpentait la chambre durant quelques instants, puis s'arrêtait devant sa table,

regardait longuement la lettre de crédit bien réelle, bien palpable, qui était là,

devant lui, et, se remettant à l'ouvrage, murmurait sur un ton de suprême reconnaissance à Dieu :

-- Et maintenant riche!... je suis riche!... Et cela, après avoir vu disparaître ma

dernière ressource, avec ce porte-monnaie perdu au moment même où je mettais le

pied sur le sol natal! N'y a-t-il pas là le doigt de la Providence aussi visible qu'il

puisse être?

Et le pinceau allait, venait, brossait toujours, fondant les ombres, assouplissant

les contours, accentuant les jeux de lumière.

Et, sous l'effet de l'inspiration fébrile, une intensité de vie étonnante éclatait

de plus en plus sur la toile, à mesure que l'oeuvre avançait et sortait radieuse de

l'ébauche.

III

Mais laissons l'artiste à son travail, et racontons cette histoire de porte-monnaie perdu.

En arrivant à la gare Bonaventure par le train direct de New-York, Maurice Flavigny avait fait transporter ses malles à un hôtel voisin, et avait payé

le

commissionnaire avec la menue monnaie qu'un Européen porte toujours dans son

gousset pour les exigences du pourboire.

Or, conduit à sa chambre, le pauvre jeune homme avait constaté, avec un désespoir facile à imaginer, la disparition de son porte-monnaie contenant tout ce

qui lui restait d'argent.

Les recherches furent inutiles.

Il fallut se rendre à la cruelle évidence : il était la victime d'un pick-pocket, et

n'avait plus même en sa possession la somme qu'il lui fallait pour regagner le

village où l'attendait sa mère, sans doute aussi pauvre que lui.

36

C'en était trop pour le courage d'un homme. Maurice Flavigny tomba à genoux, pleura silencieusement et pria...

Le lendemain matin, quelqu'un frappait à sa porte.

-- Monsieur Flavigny?

-- C'est moi.

-- Un paquet pour vous.

Notre ami, assez intrigué, prit le paquet, et l'ouvrit.

Un cri de joie lui échappa.

À côté d'un objet roulé, de la grosseur du bras, son porte-monnaie lui-même,

bien reconnaissable, était là avec une lettre.

La main toute tremblante d'émotion, Maurice brisa le cachet, et lut l'étrange

missive qui suit :

Monsieur, -- Celui qui vous écrit est un étranger. Il a vu, hier au soir, tomber un porte-monnaie de votre poche, et l'a ramassé. S'il vous le rend intact, il n'a plus qu'à mourir de faim.

Je prends donc la liberté, en vous le remettant, de retenir cinquante dollars sur la somme de cent

dix qu'il contient. Mais, comme je ne suis pas un voleur et que je viens d'apprendre, par les

registres de l'hôtel, que vous êtes peintre, je vous laisse en échange un objet qui ne peut m'être

d'aucune utilité dans ce pays, mais qui -- vous pourrez en juger vous-même

-- vaut certainement,

et plus, la somme soustraite. Je suis venu de québec, il y a six semaines, à petites étapes et à

pied. C'est un mode de locomotion auquel, je le sens, je ne me ferai jamais. Aussi je viens

d'acheter un billet de chemin de fer pour Chicago avec votre argent. que Dieu vous garde d'être

jamais réduit à emprunter par ce procédé.

Point de signature.

Maurice Flavigny, tout abasourdi, défit le rouleau, et vit apparaître la toile

dont nous avons parlé plus haut.

Il l'examina d'abord d'une façon assez indifférente, croyant avoir affaire à

quelque vieille croûte comme il y en a tant.

Mais plus il lui donnait d'attention, plus il sentait s'éveiller son intérêt.

C'était quelque chose, en fin de compte.

Il n'y avait pas à dire, c'était quelque chose.

Une oeuvre ancienne; un tableau de maître, un chef-d'oeuvre peut-être!

-- Voyons, voyons, disait-il, avec anxiété.

Et il étendait la toile, l'approchait de la fenêtre, la lorgnait à distance.

Tout à coup un éclair lui traversa le cerveau :

-- Si c'était possible!... Un Enfant-Jésus de Murillo!... En effet, ces suavités de

teintes, ces ombres aériennes si mobiles, ces chauds reflets de lumière, cette

37

bouche et ces yeux humides, cette grâce de modelé, cette morbidesse des chairs,

cet ensemble à la fois réaliste et idéal, ce sont bien là les caractéristiques du maître

espagnol... Oui, c'est bien un Murillo. La signature se reconnaît à chaque coup de

pinceau... Ici! et par quel hasard? Et je suis, moi, possesseur de ce

trésor! ‘ ma

bonne mère!

Et Maurice Flavigny essuya ses yeux pleins de larmes.

Il se rappelait qu'en passant à New-York il avait fait la connaissance de riches

marchands de tableaux, qui lui avaient dit :

-- Il doit y avoir de vieilles toiles de maîtres au Canada, dans les anciennes

familles françaises. Si vous en rentriez, et que les possesseurs voulussent s'en

départir, songez à nous.

Et à cette pensée, Maurice avait eu un frisson de joie qui lui avait serré

le coeur

et lui avait mis comme un sanglot dans la gorge.

-- Sainte Vierge, s'écria-t-il, en trois jours d'ici c'est fête de Noël; si je vends

ce tableau, je fais vœu d'en peindre une copie pour la crèche de mon village!

IV

Et plein de confiance -- sa dépêche parti pour New-York -- le jeune peintre s'était mis à l'oeuvre.

Cette copie en deux jours, c'était une rude t,che, mais il y arriverait.

Deux jours de plus sans voir sa mère après cinq ans d'absence, c'était un grand

sacrifice mais il s'y soumettrait.

Le lecteur sait déjà que le Murillo avait victorieusement subi l'épreuve de l'expert, et que Maurice Flavigny n'attendait plus que d'avoir donné le dernier

coup de pinceau à sa copie, pour toucher le prix de l'original.

qu'on nous permette d'abrégéer.

Vers trois heures de l'après-midi, après avoir soldé sa note d'hôtel, conclu ses

derniers arrangements avec l'agent de la maison Cornhill & Granger, et fait emballer, avec toutes les précautions voulues, sa précieuse copie ornée d'un joli

cadre en or fin commandé d'avance, le jeune voyageur avait traversé le fleuve à

Longueuil, et là avait pris une voiture de louage pour se faire conduire à

Contrecoeur.

On le retrouve frappant à la porte du presbytère de cette dernière paroisse, son

ex-voto à la main.

38

Le curé -- un brave coeur avec une ,me d'artiste -- enchanté de l'aubaine, naturellement, accueillit avec une extrême courtoisie son ancien paroissien qu'il

connaissait seulement de nom, n'étant que depuis trois ans à la tête de la paroisse.

Il admira beaucoup le petit tableau -- auquel il trouvait comme un air de déjà

vu, disait-il -- et, une heure après, celui-ci, couronné de fleurs et de verdure,

suspendu au fond du reposoir sacré, au-dessus de la ch,ssse traditionnelle si chère

aux petits enfants, n'attendait que la cloche de minuit pour resplendir dans toute sa

gr,ce et sa fraîcheur virginale à la lueur des lampes et des cierges.

Et Maurice Flavigny avait quitté la cure de Contrecoeur avec une nouvelle commande, pour l'église, d'un grand tableau de la Sainte-Trinité, patronne de la

paroisse.

Jugez quel orchestre délirant, quel cantique attendri devait chanter au fond du

coeur de ce jeune homme de vingt-trois ans, qui, dans cette nuit de Noël, si

joyeuse, si solennelle, si impressionnante pour tous, apportait le bonheur et la

richesse à ce qu'il avait de plus cher au monde -- sa bonne vieille mère pauvre et

aveugle, qu'il n'avait pas revue depuis cinq ans!

Maurice Flavigny la trouva seule au logis, avec une petite servante -- la jeune

institutrice, qui était en même temps l'organiste de la paroisse, ayant d°

passer la

journée au village chez son cousin -- un jeune médecin récemment établi à

Contrecoeur -- afin d'être plus à portée de l'église pour les répétitions.

V

Passons sous silence l'entrevue de la mère et du fils.

Ces scènes débordantes de tendresse heureuse ne se décrivent pas.

Le coeur humain est ainsi fait, que l'intensité de la joie se traduit comme la

douleur, par les larmes.

Longtemps ils pleurèrent dans les bras l'un de l'autre.

Puis -- ô mystérieuse impulsion de l'âme qui, dans le bonheur comme

dans la détresse, sent le besoin de s'épancher au pied de Celui qui est la source de toute

félicité comme de toute consolation! -- la pauvre aveugle prit son fils par la main :

-- Viens, Maurice, dit-elle, en s'orientant de son mieux vers un pan de mur nu,

mais où ses yeux éteints semblaient contempler quelque chose d'invisible, viens,

mon Maurice, viens t'agenouiller avec moi devant l'Enfant-Jésus!

39

-- quel Enfant-Jésus? demanda le jeune artiste, qui n'avait pas vu les signes

multipliés que, depuis un instant, lui faisait la petite bonne en train de dresser le

couvert.

-- Mais l'Enfant-Jésus de Suzanne, qui est là sur le mur, la vieille peinture

qu'elle aime tant.

-- Je ne sais ce que vous voulez dire, fit Maurice, dont les regards allant du mur

à la mère, n'avaient pu rencontrer ceux de la bonne.

-- Comment, tu ne vois pas de tableau à ce mur!

-- Mais non, fit le jeune homme en regardant sa mère avec une surprise inquiète.

-- L'Enfant-Jésus n'est plus là!... L'Enfant-Jésus est parti!... Ah! mon Dieu,

mon Dieu, j'ai peur de comprendre.

Et la pauvre femme s'affaissa sur une chaise en s'écriant :

-- Maurice! Maurice! jamais nous ne pourrons nous acquitter.

La petite bonne, que Maurice interrogea après quelques instants d'hésitation,

expliqua tout.

Pendant la dernière maladie de Mme Flavigny, Suzanne, à bout de ressources, ne sachant où prendre de l'argent pour acheter des médicaments ordonnés par le

médecin de la paroisse voisine -- il n'y en avait pas dans le moment à

Contrecoeur

-- avait vendu son tableau à un étranger, un passant entré chez elle par hasard.

Elle en avait reçu un bon prix, par exemple : cinq piastres comptant!

Ce qui ne l'avait pas empêchée d'avoir les yeux rouges en s'en séparant, et en

recommandant à la petite bonne de ne rien dire de tout cela à personne --surtout à

Mme Flavigny, qui n'y voyant point, s'imaginait que l'Enfant-Jésus était toujours

à sa place. Voilà!

-- Maintenant, ajouta-t-elle, n'allez pas dire à Mlle Suzanne que j'ai trahi son

secret; elle ne me gronderait pas, elle est bien trop bonne; mais cela lui ferait de la

peine, n'est-ce pas, Madame?

La mère de Maurice pleurait en silence, pendant que lui-même, en proie à

quelque singulière préoccupation, réfléchissait profondément en arpentant la pièce

de long en large.

Enfin il prit la parole :

-- Comment était ce tableau? demanda-t-il.

-- Oh! une vieillerie, répondit sa mère; mais l'enfant y tenait. C'était un trésor

pour elle : tout ce qui lui restait de sa famille -- une ancienne famille de québec.

La dernière bribe de leur fortune d'autrefois, que sa grand'mère lui avait laissée en

40

lui disant qu'elle lui porterait bonheur... Et dire que la chère petite s'en est séparée

pour moi!... Oh! Maurice, Maurice, quel ange!... Et si belle... dit-on.

Maurice réfléchissait toujours.

-- ...tait-il grand, ce tableau?

-- ½ peu près trois pieds sur deux, répondit la petite bonne.

-- Un Enfant-Jésus?

-- Oui, couché sur un oreiller de soie, avec de beaux petits chevaux dorés.

Maurice devenait hagard.

-- Le fond noir? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

-- Très noir, Monsieur!

VI

Depuis quelques instants, l'on entendait, à intervalles, des tintements de grelots et de clochettes se mêler au dehors aux grincements des traîneaux sur la

neige durcie.

C'étaient les paroissiens qui se rendaient à l'église, et prenaient le devant pour

avoir le temps de faire leurs dévotions et se préparer à communier à la

mystérieuse

et poétique messe nocturne.

Tout à coup :

-- Woh!... woh!... Harrié donc!

Des voix à la porte.

Une voiture, deux voitures arrêtées.

-- qui est-ce?

-- Ce sont les Gendreau et les Benoît, Madame.

-- Nos anciens fermiers, Maurice; tu les as connus. De braves gens qui ne m'oublient point.

-- Entrez, messieurs et dames, entrez!

-- Bonsoir la compagnie.

-- Comment ça va-t-y, ce soir, mame Flavigny?

-- C'est vous, monsieur et madame Gendreau? C'est toi, Julie? Et ton mari, je

suppose?

-- Marcel Benoît pour vous servir, mame Flavigny.

-- Oui, Madame, interrompit Gendreau -- qui était un peu orateur, ayant déjà été

candidat aux honneurs municipaux -- Marcel Benoît et Philippe Gendreau, vos anciens fermiers, qui se souviennent de leur bonne maîtresse, et qui viennent, avec

41

leurs épouses ici présentes, vous souhaiter la Noël, avec tous les compliments de

la saison, comme disent les gens instruits.

-- Merci, merci, mes bons amis!

-- Plusse que ça, mame Flavigny, je venons d'apprendre que vot' jeune monsieur, que vous attendiez, est arrivé à soir, et comme on sait que vous pouvez

pas sortir, si vous voulez nous le permettre, on viendra réveillonner tous ensemble

avec vous autres, après la messe de minuit.

-- Vous êtes mille fois trop bons, fit en s'avançant Maurice Flavigny, qui, toujours absorbé dans ses réflexions, s'était un peu tenu à l'écart.

Monsieur et

madame Gendreau, monsieur et madame Benoît, je suis touché de votre démarche.

Je sais que vous avez été d'excellents amis pour ma pauvre mère, et je suis heureux d'avoir l'occasion de vous en remercier. quant au réveillon...

-- Vous ne trouverez guère à vous régaler ici, interrompit Mme Flavigny.

-- Ta ta ta ta!... C'est pas vous autres qui régalez, s'écria Philippe Gendreau.

J'avons apporté tout ce qu'il faut. On sait ce que c'est quand on n'attend pas de

visite.

-- Voyons, Lisette! voyons, Julie! s'écrie à son tour Marcel Benoît, montrez

vos provisions. Tenez, regardez voir ça! Deux paniers pleins : des tourquières, des

tartes, un soc, un dinde, des croquecignoles -- des vrais croquecignoles de Noël --comme on sait que vous les aimez, mame Flavigny.

-- Oui, oui, oui! mais faut pas oublier de mentionner le reste, ajouta Philippe

Gendreau avec un clin d'oeil significatif et en tapant légèrement sur une petite

cruche de grès au ventre rebondi; de la jamaïque du bon vieux temps,
monsieur

Maurice; celle que votre père aimait. J'ai cru vous faire plaisir, et
j'espère que

vous la trouverez de votre goût. Pauvre M. le notaire, c'est le reste d'un
petit baril

qu'il m'avait donné le jour de mes noces!

Maurice Flavigny, le coeur tout remué par cette cordialité naïve,
passait d'un

groupe à l'autre, serrant silencieusement la main à tout le monde, trop
ému pour

remercier autrement.

-- Eh bien, c'est entendu alors, s'écria Philippe Gendreau de son verbe
retentissant.

-- C'est entendu, répéta Marcel Benoît, son fidèle écho.

-- La Louise va venir, continua Gendreau, pour aider à la petite
créature à

mettre tout ça sur la table. Nous autres, filons! le dernier coup de la
messe va

sonner. ȳ l'église d'abord, on réveillonnera ensuite. Monsieur Maurice,
j'ai une

place pour vous dans ma carriole, à côté de ma vieille. Seulement,
vous prendrez

garde : elle est un peu chatouilleuse!

42

Maurice, pour qui ces manières joviales et familières, n'étaient pas
nouvelles,

accepta de grand coeur, et, après avoir endossé les lourds vêtements
d'hiver qu'il

s'était procurés à Montréal, alla déposer un long baiser sur le front de

sa mère.

-- ȝ bientôt, mon fils, dit celle-ci. Remercie l'Enfant-Jésus pour tout le bonheur qu'il nous donne ce soir. Tu vas voir Suzanne; dis-lui que je l'attends

sans faute après la messe, avec son cousin, le nouveau docteur, et sa femme, si elle

peut sortir par ce froid-là.

-- Ho! ho!... Embarque! embarque!... Perdons pas de temps, nos gens!

C'était la voix tonitruante de Philippe Gendreau qui donnait le signal du départ.

-- Embarquez, embarquez, les créatures!...

C'était Marcel Benoît qui, suivant son habitude, secondait l'initiative de son

camarade.

VII

Et gling! glang!... diriding!...

Voilà les deux équipages filant au grand trot sur la neige criarde, et sous un

ciel criblé d'étoiles scintillant au fond de l'azur comme des pointes d'acier chauffé

à blanc.

Gling! glang! glong!... diriding! ding!

Ils vont les bons petits chevaux canadiens, s'ébrouant dans la buée, secouant

leurs crinières oŧ le givre brode des festons, et emportant, avec l'ardeur qu'on leur

connaît, Maurice Flavigny et les fermières emmitouflées au fond des " carrioles ",

tandis que, debout sur le " devant ", bien ceinturées dans leurs " capots
"

de chat

sauvage, le " casque " sur les yeux, des glaçons dans les moustaches et
les guides

passées autour du cou, Philippe Gendreau et Marcel Benoît se battent
vigoureusement les flancs pour se réchauffer les doigts, car l'air est
très sec...

Et gling!... gling! diriding!...

Ils vont toujours les braves petits cheveux canadiens, encouragés par
des sons

plus lointains, que bientôt la rafale de vent apporte par volées
intermittentes :

Dang! dong!...

Ce sont les cloches, cette fois, les cloches de la paroisse qui chantent
leurs

noëls joyeux dans la nuit, au clocher à lanternes de la vieille église de
Contrecoeur, dont on aperçoit bientôt les grandes fenêtres illuminées
de rose

faisant contraste avec les p,les clartés du dehors.

43

Au moment où Maurice Flavigny entrait dans l'église et se dirigeait
vers le banc de Philippe Gendreau situé en avant, près de la chapelle
de la Vierge, en face

de la crèche de l'Enfant-Jésus, une voix sonore et douce, une voix de
femme toute

vibrante d'extase émue, et qu'accompagnaient les accords d'un
harmonium habilement touché, entonnait le vieux Noël de nos pères,
ce chant d'un sentiment si

pénétrant dans sa naïveté rustique :

«a bergers, assemblons-nous!

Fut-ce simplement l'impression que tout coeur un peu vivant éprouve en revoyant la vieille église du village où l'on a été baptisé, où l'on a fait sa première

communion, où l'on a prié enfant, ou bien l'effet que produisit sur lui cette voix au

timbre d'or qu'il entendait pour la première fois? Toujours est-il que le jeune

étranger s'agenouilla, ou plutôt se laissa tomber à genoux, la tête cachée dans ses

deux mains et la poitrine secouée par mille sensations étranges et toutes nouvelles

pour lui.

quand il releva les yeux, son Enfant-Jésus était là, qui le regardait avec un

sourire ineffable, au milieu de son encadrement de dorures, de fleurs et de lampions multicolores.

Alors deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

Il rêvait.

Il rêvait à son passé, à son avenir.

Et, bercée par les chants naïfs et solennels de cette nuit toute remplie du mystère sacré, sa pensée entière se fondait en réminiscences douces, et dans on ne

sait quels vagues espoirs qui lui montaient au coeur comme des bouffées d'attendrissement et de bonheur.

Peu à peu, la figure du divin bambino, qu'il ne cessait de contempler avec les

regards enthousiastes de l'artiste, se transforma en une délicieuse figure de jeune

filles blonde, au front virginal, aux yeux caressants et veloutés, aux traits réguliers

et sereins dans leur expression de suprême bonté et de suave mélancolie.

La scène entière se transforma aussi par degrés.

Il voyait cette jeune fille élevée dans l'opulence, et réduite à un travail ardu

pour vivre, recueillir chez elle une pauvre femme aveugle et sans appui, se faire

son ange gardien, sa fille, sa garde-malade.

Bien plus encore, il la voyait sacrifier à vil prix une relique de famille, un

souvenir sacré, un chef-d'oeuvre choyé, vénéré, prié, pour secourir cette pauvre

infirmes, une étrangère pour elle, mais qui était sa mère à lui!

44

Car, il n'en doutait pas, cet Enfant-Jésus à la copie duquel le curé avait trouvé

des airs de déjà vu, ce tableau qui était tombé entre ses mains d'une façon si

bizarre, ce Murillo qui l'avait enrichi, ce ne pouvait être que la vieille toile vendue

en secret à un passant pour sauver sa mère...

Et cette voix qui lui remuait si profondément toutes les fibres du coeur, n'était-ce pas celle de cette jeune fille, de cette bienfaitrice obscure -- celle de Suzanne?

Et ce nom à moitié prononcé vint expirer sur ses lèvres, comme la plus radieuse en même temps que la plus troublante des musiques.

VIII

La communion approchait.

La voix, qui venait de moduler les dernières notes de la touchante

pastorale

empruntée par le talent de Lambillotte au génie de l'auteur de Guillaume Tell, se

tut.

quelques lambeaux d'accord flottèrent encore un instant sous la profondeur sonore des voûtes.

Puis Maurice Flavigny vit passer à sa gauche, se dirigeant vers la table sainte,

une grande jeune fille toute blonde, élégante et distinguée, modestement vêtue de

noir, et dont la vue le fit tressaillir.

La jeune fille s'agenouilla, reçut la communion, puis vint se prosterner dévotement devant la crèche de l'Enfant-Jésus.

quand elle releva la tête pour faire le signe de la croix, un léger cri lui échappa, et on la vit chanceler.

D'un bond Maurice Flavigny fut près d'elle et la soutint dans ses bras.

quelques minutes après, on frappait à la porte du médecin, qui accourait en toute hâte de son côté; mais bien inutilement en ce qui regardait Suzanne

-- car

c'était elle -- la fraîcheur du dehors l'ayant complètement remise du choc soudain

qu'elle avait éprouvé à la vue du tableau de Maurice.

quand celui-ci et le cousin de Suzanne, se trouvèrent en présence l'un de l'autre, leur surprise se traduisit par deux exclamations :

-- Gustave!

-- Maurice!

-- Par quel hasard, grands dieux?

-- Moi! j'habite Contrecoeur depuis un mois; et toi, quand es-tu revenu

d'Europe?

45

-- Mais j'arrive ce soir même.

-- C'est incroyable! Et qui t'attire ici?

-- Ma mère, parbleu, qui demeure avec... Mlle D'Aubray, n'est-ce pas? fit Maurice en s'inclinant du côté de la jeune fille.

-- Chez Suzanne?

-- Oui, cousin, intervint l'institutrice; cette dame aveugle dont je t'ai parlé!... il

paraît que c'est la mère de monsieur.

-- Vraiment? Comme ça tombe! moi qui dois aller lui donner des soins.

-- En effet, à Paris, tu étais oculiste.

-- Sans doute.

-- Ah! mon cher, si jamais...

-- Je te comprends, sois tranquille. On travaillera de son mieux.

-- Mais comment se fait-il?

-- qu'un spécialiste soit à Contrecoeur au lieu d'être à Montréal? Des intérêts

de famille, mon cher; et puis la santé de ma femme à qui il faut l'air de la

campagne, -- car je suis marié, mon bon, marié depuis six mois. Mais nous nous

raconterons tout cela en route, car j'ai donné ordre d'atteler. Je vais reconduire

Suzanne, et il y a naturellement place pour toi dans la voiture. Avec ta permission,

cousine?

-- C'est cela, en route! interrompit Philippe Gendreau, qui, après s'être

absenté

un instant, venait de reparaître sur le seuil de la porte, son fouet à la main, et avec

son fidèle Achate sur les talons.

-- En route! répéta Marcel Benoît; nos petites femmes attendent.

-- Vous savez que nous réveillonnons tous ensemble, docteur, n'est-ce pas?

ajouta Philippe Gendreau; c'est entendu!

-- C'est entendu, docteur! répercuta Marcel Benoît.

-- Ah! dame, fit le médecin, écoutez, s'il y a réveillon c'est autre chose.

Il faut

attendre une seconde, alors; j'aurai mon mot à dire dans cette affaire-là.

Un instant après on était en route.

IX

En entrant, la jeune institutrice courut embrasser la mère de Maurice.

C'était une habitude de tous les jours; mais, soit gr,ce à la journée d'absence,

soit pour autre cause, l'aveugle ne put s'empêcher de remarquer en elle-même, que

" sa petite Suzanne " l'embrassait, ce soir-là, avec une effusion toute particulière.

46

-- Oh! la belle messe de Minuit que nous avons eue, mame Flavigny!

s'écrièrent fermiers et fermières -- Philippe Gendreau, Marcel Benoît, Lisette et

Julie -- en s'approchant de la table qui croulait presque sous les mets robustes et

succulents de nos compagnes, rangés avec art par " la Louise " et la petite bonne

de Suzanne, à côté des pyramides monumentales de croquignoles, saupoudrées de

sucré blanc -- le gâteau national sans lequel un réveillon de Noël serait incomplet

sur les bords du Saint-Laurent!

Et bientôt, au milieu des rires et des éclats de voix joyeuses, la bombance commença, après le bénédicité prononcé dévotement par l'aveugle sur cette table

autour de laquelle venait de s'asseoir tout ce qu'elle aimait au monde.

-- Oui, une belle messe de Minuit! dit le docteur. Avez-vous remarqué comme le curé paraissait de bonne humeur?

-- Et quel beau chant! ajouta timidement Maurice.

Suzanne leva les yeux sur lui.

Le peintre était assis auprès de sa mère et à l'autre bout de la table, la jeune

femme avait modestement pris place auprès de son cousin.

-- Oui, oui, oui, oui, oui! c'est parfait comme ça; s'écria Philippe Gendreau;

mais on prend rien pendant ce temps-là, nous autres. Allons donc, les messieurs et

les petites dames -- sauf vot' respect, mame Flavigny -- si on prenait une petite

santé entre nous autres? Ne serait-ce que pour avoir un petit speech de M.

Maurice!

-- «a, c'est une idée! ne manqua pas d'appuyer Marcel Benoît.

-- Alors, intervint le docteur en se dirigeant du côté où il avait déposé

son

paquet en entrant, si c'est comme ça, en avant ma surprise!

Et il revint avec deux bouteilles cachetées, qui, quoi que le lecteur puisse en

penser, n'eurent pas l'air trop dépaysées sur la table de cette pauvre maison

d'école de Contrecoeur.

-- C'est, ma foi, du champagne! s'écria Maurice.

-- Eh oui; du champagne, et du bon! fit le docteur en clignant de l'oeil avec

l'assurance d'un connaisseur.

-- Un banquet alors?

-- Les restes de celui que mes confrères carabins m'ont donné la veille de mes

noces, mon fiston! C'est double fête.

Et le jeune médecin, après avoir fait sauter les bouchons et rempli les verres,

leva le sien en s'écriant :

47

-- Mes amis, à la santé, d'abord, de Mme Flavigny; et puis, à celle de mon brave camarade Maurice, nouveau Messie, qui nous arrive, comme un Enfant-Jésus, en pleine nuit de Noël!

-- Noël! Noël! crièrent tous les convives en se levant et en choquant leurs verres, d'un côté de la table à l'autre.

Suzanne avait disparu.

Celui à qui l'on venait de porter un toast si cordial se leva à son tour, pendant

que tous les autres reprenaient leurs sièges, et, après avoir vidé son

verre :

-- Mes amis, commença-t-il, d'une voix émue...

Il s'interrompit.

Une voix délicieuse, la même qui avait tant surpris le jeune peintre à son entrée dans l'église, une de ces voix qui partent du coeur et qui vont au coeur, une

voix dont le timbre laissait comme transparaître on ne sait quelle fraîcheur

d'émotion sereine, venait de se faire entendre dans une pièce voisine, soutenue par

un petit mélodion dont les sons tremblants et doux se mariaient avec elle d'une

façon charmante.

La voix chantait :

Nouvelle agréable!

Aux dernières notes du joyeux couplet, les applaudissements éclatèrent de tous

côtés.

-- Noël! Noël! cria-t-on de nouveau.

Maurice embrassait sa mère qui pleurait.

Suzanne était revenue prendre sa place à table à côté de son cousin tout ému

lui-même, et baissait la tête en rougissant un peu sous le regard profondément

attendri dont le fils de Mme Flavigny l'enveloppait des pieds à la tête.

X

Un courant d'effluves mystérieux flottait dans l'air.

En une minute, deux coeurs venaient de s'échanger, dans cette entente

muette

et inconsciente de deux êtres intelligents et bons, pacte sacré que l'Ange des

amours saintes va signer devant Dieu un sourire sur les lèvres.

Maurice voulut reprendre la parole :

-- Mes amis, dit-il, vous venez de boire à la santé de ma mère et à la mienne...

Il fut interrompu de nouveau.

48

-- Attendez, j'en suis! s'écriait la voix joyeuse d'un nouvel arrivant.

Une exclamation générale de surprise répondit :

-- Monsieur le curé!...

Et tout le monde se leva respectueusement devant le pasteur aimé et vénéré

de

la paroisse.

-- Oui, fit celui-ci, qui tenait sous son bras un objet d'assez grandes dimensions; oui, madame Flavigny, oui, mademoiselle Suzanne, c'est moi, qui viens vous demander la permission de me mêler un instant à votre joie.

-- Bravo! bravo! monsieur le curé! Venez vous mettre à table avec nous.

-- Certainement, mes enfants; mais d'abord, permettez-moi d'apporter ma quote-part à la réjouissance générale.

Et le bon curé étala, aux yeux de tous, l'objet qu'il portait sous le bras, et qui

n'était autre que la copie du Murillo peinte avec tant de soin par Maurice, et qui

avait figuré le soir même à la crèche de Noël, dans l'église de la paroisse.

-- Mon Enfant-Jésus! s'écria Suzanne hors d'elle-même; je n'avais pas rêvé...

Et tout neuf!... tout rajeuni! tout rayonnant!... Comment se fait-il donc?

-- Mademoiselle, dit le bon curé, on vient de m'apprendre qu'il y a pour vous

un grand souvenir et une touchante histoire de dévo^oment attachés à cette charmante peinture; vous méritez qu'elle vous revienne, et j'ai tenu à

l'honneur de

vous la présenter moi-même dès ce soir. La paroisse vous doit bien cela pour les

services précieux et gratuits que vous rendez à notre église, d'un bout de l'année à

l'autre, comme organiste et cantatrice.

-- Noël! Noël! recommencèrent toutes les voix, pendant que Suzanne, les mains

jointes, et encore sous le coup de la surprise, disait :

-- Monsieur le curé, parlez! ce n'est pas un rêve, c'est un miracle, n'est-ce pas?

-- Oui, mon enfant, un miracle de savoir faire. Demandez à mon nouveau paroissien, M. Maurice Flavigny, qui va se charger, n'est-ce pas, de dissimuler la

soustraction que je viens de commettre au détriment de ma fabrique, et à

l'insu de

mes marguilliers.

La jeune fille se tourna lentement et rendit au jeune homme le long regard dont

il l'avait caressée un instant auparavant.

Après s'être devinés, ils se comprenaient.

La plus suave des émotions emplissait désormais leurs deux ,mes.

-- Voyons, à table! à table! s'écria Philippe Gendreau; nous ne faisons que commencer.

Une autre voix répondit :

--   table!

49

Pas besoin de demander si c'était celle de Marcel Benoît.

XI

-- Monsieur Flavigny, je bois à votre heureux retour parmi les vôtres! fit le bon

curé en vidant le verre que venait de lui offrir le jeune médecin; Dieu vous bénisse

dans vos voies, et vous garde toujours digne de la sainte mère qu'il vous a donnée!

-- Merci, monsieur le curé, pour ces bons souhaits, dit Maurice Flavigny, en

prenant la parole sur un ton tout particulièrement grave; je vais essayer de m'en

montrer digne, dès l'instant.

Et, quittant son siège, il alla déposer devant la jeune institutrice, une enveloppe

blanche, en disant :

-- Mademoiselle, cette enveloppe contient un mandat de crédit sur la Banque de Montréal pour dix mille dollars; c'est une somme que je vous restitue.

-- Hein!

-- quoi?

-- Comment?

-- Dix mille piastres!

-- Voyons, ce n'est pas possible.

-- qu'est-ce que cela veut dire?

-- Cela veut dire, mes amis, répondit Maurice, que l'original du tableau que

vous venez de voir, appartenait à Mademoiselle; que c'était l'oeuvre d'un grand

maître; qu'il m'était tombé entre les mains d'une façon fortuite et pour ainsi dire

providentielle; que je l'ai vendu pour dix mille dollars; et que j'en remets tout

simplement le prix à qui de droit.

-- Mais, Monsieur, fit Suzanne, que ces assauts multipliés avaient rendue toute

p,le et toute nerveuse, vous ne me devez rien. Ce tableau ne m'appartenait plus; je

l'avais vendu.

-- Oh! non, Mademoiselle, vous ne l'aviez pas vendu; comme un bon ange que vous êtes, vous aviez sacrifié cette relique de famille qui vous était chère, pour

venir au secours de ma pauvre mère malade et délaissée.

-- qu'importe, Monsieur! Même en supposant un acte aussi charitable de ma part, je ne puis m'attribuer la propriété d'un objet sur lequel j'ai perdu tout droit de

réclamation.

-- Mademoiselle...

-- Non, Monsieur, je ne puis prendre cet argent, fit Suzanne en remettant l'enveloppe au jeune homme. Il n'est pas à moi.

-- Alors, tiens, mère! fit Maurice en mettant la traite entre les mains de l'aveugle; donne-lui cela toi-même... puisqu'elle ne veut rien accepter de moi...

-- Maurice, tu es digne de ton père! dit solennellement la pauvre aveugle.

Et s'adressant à Suzanne :

-- Ma fille, dit-elle, Suzanne, mon enfant, accepte cette somme; elle est à

toi;

c'est la prédiction de ta grand'maman qui s'accomplit : tu te souviens, ce tableau

devait te porter bonheur. Tu as pris soin de moi, tu m'as soulagée dans ma détresse, tu as veillé à mon chevet, tu m'as sauvé la vie; Dieu t'en récompense par

la main de mon fils, et par l'intermédiaire inconscient de l'objet même dont ta

charité s'était servi. Prends cet argent!

-- Non, Madame, inutile d'insister, fit Suzanne inébranlable. Cet argent n'est

pas à moi!

-- Mais il t'est dû.

-- Madame Flavigny, si j'avais quelque titre à votre reconnaissance, ce ne serait

pas une raison pour moi, n'est-ce pas, d'accepter le paiement d'un service rendu?

-- Et moi, Mademoiselle, intervint Maurice, je ne saurais garder cet argent qui

vous appartient. M'enrichir au prix de votre sacrifice -- à vous à qui je dois tant -ce serait une lâcheté qui me rendrait méprisable à mes

propres yeux.

Acceptez, je

vous en prie... Suzanne! dit-il.

Et il s'arrêta, tout bouleversé d'avoir osé prononcer ces deux syllabes qui n'avaient fait encore que monter de son coeur pour expirer sur ses lèvres.

-- Acceptez, insista-t-il, pour votre bonheur et le nôtre.

-- Impossible, monsieur Maurice, répondit la jeune fille, en se cachant la tête

dans ses mains. Cet argent est à vous; je ne l'accepterai jamais...

jamais...

Maurice laissa tomber ses deux bras de découragement, et jeta les yeux autour

de lui, comme pour demander conseil.

que faire?

-- Voyons, monsieur le curé, parlez, supplia la pauvre aveugle.

XII

Les deux jeunes gens étaient debout, l'un en face de l'autre, les yeux baissés,

confondus dans le même embarras, aussi perplexes qu'affligés devant cette fortune

51

inespérée qui leur tombait du ciel, et qu'ils ne pouvaient toucher, ni l'un ni l'autre,

sans capitulation de la conscience et du coeur.

-- Monsieur le curé, voyons... firent ensemble tous les assistants.

-- Dame, mes bons amis, dit le saint prêtre, le cas est bien embarrassant...

Cependant, puisque Dieu leur envoie cette aubaine, il doit y avoir un moyen... Au

fait il y aurait un moyen... mais...

-- Monsieur le curé, je vous comprends, interrompit joyeusement le jeune médecin. Vous l'avez trouvé, le moyen! Il n'y en a point d'autre... Et si Mme

Flavigny avait par hasard la moindre velléité de me demander la main de ma cousine pour son fils, après ce que j'ai remarqué chez moi, le long de la route et

ici, je lui donne ma parole d'honneur que j'irais " mettre les bans à l'église " avant

la quinzaine.

-- Et je vous garantis que cela ne vous coûterait pas cher, dit le curé.

-- J'en accepte votre parole, monsieur l'abbé; quant à moi, je n'aurai qu'une

condition à imposer : c'est que, pour éviter tout nouveau conflit d'intérêt, les

futurs époux soient en communauté de biens.

-- Bravo! Noël! Noël!...

Les deux enfants étaient si confus qu'ils n'osaient pas lever les yeux l'un sur

l'autre.

L'aveugle, toute tremblante, étendit les deux bras vers Suzanne, qui s'y précipita en sanglotant.

Lisette, Julie, " la Louise " et la petite bonne se passaient le tablier sur les

yeux. Maurice mit un genou en terre, saisit la main de Suzanne et y déposa un long

et ardent baiser.

-- Bénissez-les, monsieur le curé, disait la bonne mère en essuyant elle aussi

ses pauvres yeux éteints. Bénissez-les, vous qui pouvez les voir!

Et, pendant que le vieux curé levait ses longues mains blanches au-dessus des

deux jeunes fronts inclinés, le médecin -- qui, à la dérobée, avait plus d'une fois

examiné les prunelles de la malade -- s'approcha d'elle, et lui dit à

l'oreille :

-- Vous les verrez, vous aussi, dans quelques semaines, madame Flavigny, prenez-en ma parole!

Le petit tableau devait porter bonheur à tout le monde.

Et si quelqu'un eût, à ce moment-là, passer sur la route, en face de la vieille

maison d'école de Contrecoeur, il eût sans doute entendu mêlées à de bien joyeux

éclats de rire, des voix jeunes et vieilles, claires et sonores, qui criaient :

-- Noël, Noël!

-- Nous en ferons un conseiller! disait Philippe Gendreau.

52

-- Un maire! s'écriait Marcel Benoît, qui pour la première fois, se permettait de

différer d'opinion avec son ami.

53

Tempête d'hiver

La première fois que je fus parrain, dit le juge, ce fut dans une circonstance

assez extraordinaire.

Cela me reporte à plus de quarante ans en arrière. Nous étions en décembre.

Je ne sais plus trop à quel propos et par quel hasard, il devait y avoir, dans le

comté de Charlevoix, une élection pour la législature en janvier, c'est-à-dire dans

quelques semaines.

Et, les choses se passant alors à peu près comme aujourd'hui, tous les jeunes

avocats ou autres membres des professions libérales, qui avaient quelques aspirations à la vie publique, étaient mis en réquisition, pour appuyer respectivement de leur parole les candidats des deux partis.

Habitant québec à cette époque, et faisant partie de la belliqueuse phalange, je

fus un des premiers appelés sous les drapeaux.

Vous savez si c'est une rude corvée que de courir la campagne -- surtout la campagne électorale -- à cette saison de l'année; mais à l'ge où j'étais, vous le

savez aussi, on ne recule devant rien, lorsqu'il s'agit de payer de sa personne en

faveur d'une cause chère.

Du reste, je n'avais encore jamais visité ces parages, qu'on disait très pittoresques; et, bien que la saison fût peu favorable à l'étude de la belle nature, je

n'hésitai pas à entreprendre l'excursion, me disant que, dans ces pays montagneux,

les paysages d'hiver ne pouvaient manquer de gagner en beauté sauvage ce qu'ils

perdaient en gr,ce romantique.

Avec cela qu'on m'avait donné un fort aimable compagnon de voyage

dans la personne d'un de mes confrères de classe, au petit séminaire de québec, un jeune

médecin fort distingué qui, hélas! a été enlevé à la science avant d'avoir pu donner

la mesure de son talent.

Nous nous étions rappelé, lui et moi, qu'un autre confrère de classe à nous venait d'être nommé curé de Saint-Tite, et nous nous mîmes en tête qu'il serait

agréable d'aller lui faire la surprise d'assister à la messe de minuit dans sa

nouvelle paroisse, où l'abondance des distractions ne pouvaient guère être pour lui

une occasion bien prochaine de péché.

Une bonne veillée en famille entre une pipe et un tire-bouchon, puis une joyeuse messe nocturne dans quelque chapelle rustique, puis un bon réveillon avec

54

" tourtières ", croquignoles, et le petit verre de réconfortant à la santé de notre

candidat, tout cela constituait, vous l'admettez, une perspective assez alléchante.

Aussi nos plans furent-ils vite combinés, et nous voilà partis, avec un bon cocher du nom de Pierre Vadeboncoeur, connaissant bien la route, et deux chevaux fringants attelés en flèche, qui secouaient leurs colliers de grelots avec un

entrain superbe.

Le ciel était gris,tre, mais rien ne faisait trop présager le mauvais temps; de

sorte que nous p^omes facilement faire nos calculs pour arriver à Saint-Tite un peu

avant six heures du soir.

Le coffre de notre traîneau avait été divisé en deux compartiments : dans l'un

nous avions entassé nos munitions de campagne, c'est-à-dire les documents publics qui devaient servir d'appui à notre éloquence; l'autre contenait tout ce que

nous avions cru nécessaire à la veillée de Noël que nous nous propositions de passer

au presbytère de notre ami, dont le garde-manger et surtout le cellier pouvaient

bien -- les curés de ces pays-là n'ayant pas l'habitude de nager dans l'opulence -ne pas recéler absolument tout ce qu'il fallait pour rassasier deux gaillards

comme nous, après douze lieues de route, par un froid de quelques degrés au-dessous de zéro.

Je ne vous ferai pas une description des campagnes que nous eûmes à parcourir.

Beauport, l'Ange-Gardien, Château-Richer, Sainte-Anne-de-Beaupré et même Saint-Joachim, où l'on voit de nombreux vestiges historiques, sont de belles

paroisses.

Mais de là jusqu'à Saint-Tite, c'est une interminable ascension, à travers le

pays le plus tourmenté et le plus désolé qu'on puisse imaginer, une route mortelle

tantôt plongeant en pleine forêt, tantôt s'allongeant sur des sommets pelés,

gravissant d'pres montées, coupant des gorges fantastiques, et côtoyant de vertigineux précipices.

Nous sommes aux Capes, Messieurs.

Ce chemin du paradis, c'est la route de la Miche. Et la route de la

Miche, c'est

là que le vent du nord-est souffle ferme, et que les tourmentes d'hiver fouaillent

dur!

Or le temps, qui s'était tenu au beau une partie de l'après-midi, avait commencé à se brouiller sérieusement dès notre passage à Sainte-Anne.

Une neige épaisse et " boulangère ", soulevée de temps en temps par des bouffées de vent qui n'annonçaient rien de bon, commençait à emplir les routes et

à entraver l'allure de nos chevaux.

55

Cela retarda un peu notre arrivée à Saint-Joachim, où nous fîmes halte un instant chez un nommé Filion -- une très propre auberge de village --pour

allumer nos pipes et nous dégourdir.

-- Messieurs, nous dit l'hôtelier, vous allez penser que c'est pas beaucoup de

mes affaires, mais si j'étais que de vous, j'irais pas plus loin que ça à soir.

-- Vous voulez dire?

-- Je veux dire que le cap Tourmente porte pas ce nom-là pour rien; et regardez

voir s'il a pas l'air de se cacher pour faire un mauvais coup. Je vous persuade que

dans une demi-heure d'ici, ils seront un peu game, les chevaux qui passeront dans

les C,pes.

-- C'est pas des chevaux de Saint-Joachim qui nous mènent, vous savez! fit notre cocher un peu piqué. Je les ai déjà vus, les C,pes; on

sait ce que c'est!

-- Pas autant que moi, fit l'aubergiste, et je vous gage ma maison toute meublée

que vous passerez pas dans les C, pes à soir.

-- Ah! ah! ah! J'allons voir ça! fit Pierre Vadeboncoeur en allumant sa pipe et

en nous faisant un clin d'oeil que nous comprîmes fort bien.

Filion, un brave homme évidemment, comprit aussi sans doute, car se tournant

vers nous :

-- Si ces messieurs, dit-il, me soupçonnent de donner des conseils intéressés

j'ai plus qu'à leur souhaiter bonne chance. Mon devoir est fait.

L'homme était sincère, nous le sentions, mais manquer notre veillée de Noël,

notre messe de Minuit, la surprise préparée par notre ami, cela nous chiffonnait

trop. Et puis Vadeboncoeur semblait si sûr de son affaire...

Bref, nous remontâmes en voiture, et pendant que nous nous enveloppions chaudement dans les " robes ", le cocher cingla d'un coup de fouet le ventre de ses

chevaux qui s'élancèrent, en s'ébrouant, le front dans la " poudrerie ".

L'aubergiste avait dit vrai : moins d'une heure après, nous cheminions à

l'aveugle, dans des chemins impraticables, en pleine nuit, et perdus dans un

tourbillon de neige et de grêle dont ne peuvent se faire une idée ceux qui ne l'ont

pas vu.

Après avoir gravi des escarpements à pic au sommet desquels nos chevaux avaient peine à s'arc-bouter contre le vent, il nous fallait descendre dans d'immenses ravins bordés de sapins géants, o^ù ils disparaissaient presque dans des

amoncellements de neige mouvante, à moitié étranglées par la rafale.

Nous n'avancions plus que le pas naturellement, car les pauvres bêtes épuisées

et aveuglées par le grésil ne marchaient plus que la tête baissée, se laissant guider

au petit bonheur.

56

-- Si nous tournions bride, dis-je au cocher. Il est évident que nous ne pouvons

guère aller plus loin.

-- Revirer? fit le pauvre homme, qui avait l'air de se repentir de ses fanfaronnades de tout à l'heure; il est trop tard, monsieur. Je ne vois plus clair ni

mes chevaux non plus. En revirant, nous risquerions de manquer le chemin, et

alors je donnerais pas cinq sous de nos trois peaux.

Le docteur ne disait rien, mais j'oserais bien affirmer qu'il n'en pensait pas

moins.

La situation était presque désespérée; car, si nous ne pouvions retourner sur

nos pas, il était d'autant plus impossible de nous arrêter là que le froid, jusqu'alors

assez supportable, augmentait d'intensité d'une façon terrible, et malgré

nos

épaisses fourrures commençait à nous envahir de la tête aux pieds.

Nous n'avions pas d'autre alternative, il fallait avancer, avancer quand même

et à tout risque.

Messieurs, j'ai été en détresse un jour sur mer, avec bien peu d'espoir d'en

réchapper, je vous assure. Eh bien, nulle angoisse de naufragés ne saurait être

comparée à ce que, mon compagnon et moi, nous éprouvâmes ce soir-là, quand nous nous vîmes ainsi perdus dans cette nuit, cette solitude et cette tempête, à des

milliers d'arpents de toute habitation, peut-être, à moitié paralysés par un froid de

loup, et allant à l'aventure, traînés par deux pauvres chevaux épuisés, qui menaçaient de s'abattre à chaque instant dans l'aveuglant tourbillon.

La chose ne tarda pas, du reste.

Tout à coup, notre cheval de brancard s'arrêta net en renclant, secoué par un

accès de tremblement convulsif : son compagnon de traits venait de perdre pied au

bord d'une déclivité, et se débattait sur le flanc, enseveli dans une fondrière de

neige.

-- Le maudit Filion nous a ensorcelés! s'écria notre malheureux cocher, en se

précipitant à la tête du second cheval, qu'un mouvement de l'autre pouvait entraîner avec lui. Si nous avons perdu le chemin, il ne nous reste plus qu'à faire

notre prière, Messieurs!

Malgré ces paroles désespérées, le pauvre diable avait pourtant réussi

à

dégager de l'attelage le cheval abattu, et sauvé ainsi une partie de la situation.

Mais que faire maintenant?

Laisser le pauvre animal périr dans la neige?

Il fallait d'abord savoir si l'autre serait de force à poursuivre la route tout seul.

Nous mêmes pied à terre -- quand je dis pied à terre, c'est manière de m'exprimer, car sortir de voiture dans ces conditions, c'était plutôt se jeter à la

57

nage -- et nous essayâmes de porter secours à l'infortuné
Vadeboncoeur, à

qui, au

moins, il restait encore le courage de vouloir sauver son cheval.

Mon Dieu, quelle nuit! Je ne souhaiterais pas à mon plus mortel ennemi d'en voir une semblable.

Tout à coup notre cocher poussa un cri de joie :

-- Une barrière! nous sommes sauvés!

En effet, du côté opposé à la déclivité dans laquelle s'était enfoncé le cheval,

notre homme avait rencontré une clôture; et en t'annonçant pour s'emparer d'une

perche qui p^ot l'aider dans son oeuvre de sauvetage, il avait mis la main sur une

barrière.

Une barrière, c'était une maison; et une maison, c'était le salut.

-- Attendez-moi, fit le brave Pierre tout joyeux; dans dix minutes, y

aura du

monde pour nous aider.

En effet à notre grande joie, il reparaisait quelques instants après, avec un

individu muni d'une lanterne et d'une corde, et... hop! voilà notre pauvre cheval

sur pied.

-- Bon voyage! fit le nouveau venu d'un air extraordinairement affairé. Si le

bon Dieu a pas soin de vous autres c'te nuit, je vous plains.

-- Comment, bon voyage! m'écriai-je; mais pensez-vous que nous allons continuer sur ce train-là? Votre maison est près d'ici, vous ne pouvez pas laisser

des voyageurs en perdition sur la route par une nuit pareille.

-- Mes bons messieurs, fit l'homme à la lanterne, vous allez dire que c'est pas

beaucoup chrétien, mais sur ma conscience du bon Dieu, y a pas moyen de coucher chez moi à soir. Non, vrai là, y a pas moyen!

-- Pas moyen? mais nous ne sommes pas exigeants, mon brave; un petit coin sous votre toit, deux chaises, un banc, le plancher, rien du tout; mais, au nom du

ciel, ne nous laissez pas ensevelir dans la neige et geler tout vivants, en pleine

nuit, sur cette route de malheur. «a ne se fait pas ça, voyons!

-- Hélas! mes chers messieurs, ç'a l'air ben dur en effet; mais y a pas de ma

faute, allez; c'est impossible!

Et prenant notre cocher à l'écart, il l'entretint seul un instant.

Tout à coup, il eut une exclamation :

-- Un docteur! Y a un docteur ici!...

Et il se précipita vers nous en s'écriant :

-- O^ù est-il, le docteur?

-- C'est moi, fit mon ami.

58

-- Ah! monsieur, fit le pauvre homme avec des airs de vouloir lui sauter au cou,

vous êtes médecin? C'est le bon Dieu qui vous envoie. Par ici, monsieur!

par ici,

vite! ajouta-t-il en entraînant après lui mon compagnon de voyage.

Nous les suivîmes avec les chevaux, à la lueur de la lanterne laissée entre les

mains de Pierre.

-- L'écurie est à droite! nous cria l'homme en poussant le docteur à l'intérieur

d'une pauvre habitation en troncs d'arbres bruts, et en me fermant presque la porte

au nez.

-- «a me fait l'effet que je sommes de trop, fit Pierre, assez mystérieusement;

mais comme j'ai les doigts gelés sauf vot' respect, je cré ben que vous ferez mieux

de les laisser manigancer tout seuls, et, si c'est un effet de vot' bonté, de m'aider à

dételer.

Le malheureux avait, en effet, deux doigts gelés à chaque main.

-- Ma foi, répondis-je, à la guerre comme à la guerre! s'entr'aider est la première loi de la nature. ¿ l'oeuvre!

Et pendant que le pauvre diable, tout transi et tout geignant, se frictionnait les

doigts dans la neige mouvante, je rangeai notre véhicule sous une remise et fourrai

tant bien que mal nos pauvres bêtes " dedans ", comme on dit là-bas; puis, après

avoir entassé une demi-botte de foin dans chacune des mangeoires, je me dirigeai

-- pas f,ché d'aller prendre mes aises à mon tour -- vers la maison avec le malheureux Pierre que l'onglée faisait plier en deux.

Il poussa la porte, et j'entrai en secouant le verglas qui me couvrait de la tête

aux pieds, et en arrachant les glaçons qui pendaient à mes cheveux et à mes moustaches.

Une surprise m'attendait.

¿ peine avais-je -- dans ma h,te de m'approcher du bon poêle " à deux ponts

"

qui bourbonnait joyeusement au beau milieu du logis rustique -- laissé tomber dans

un coin les lourdes fourrures dont j'étais affublé que je vis apparaître mon

compagnon de route, le docteur, la figure tout épanouie, et portant sur ses deux

mains un tout petit paquet, avec les précautions et le respect qu'il aurait mis à

porter le saint-sacrement.

-- Mon ami, me dit-il en s'inclinant, arrêt! à l'appel! j'ai l'honneur de te

présenter un nouveau citoyen, espoir de la Patrie. Car je viens, au nom
de la

faculté de médecine de l'université Laval, de donner un billet de
passage gratis sur

la route orageuse de l'existence, sans compter celle des C,pes.

-- Comment, c'est-il Dieu possible, un nouveau-né!

59

-- Oui, monsieur, pour vous servir, fit notre sauveteur tout ému et tout
souriant,

un petit ange du bon Dieu, notre premier!

-- Un soir de Noël! mais on pourrait le prendre pour l'Enfant-Jésus lui-
même!

-- C'est pourtant vrai que not' petit est né le jour de Noël! fit l'heureux
père en

se penchant vers la porte de la chambre à coucher.

-- Vous voyez bien, reprit le docteur que ce n'est pas moi, mais lui, que
le bon

Dieu vous a envoyé, mon ami.

-- Lui et vous, monsieur, tout le monde! vous êtes tous des envoyés du
bon Dieu! s'écria le brave homme, en s'essuyant les yeux du revers de
sa manche.

que vous dirais-je, messieurs?

Le bébé était bien faible; dans l'état où se trouvaient les chemins, il ne
fallait

pas songer à le porter à l'église avant trois jours; et, pour calmer les
anxiétés de la

pauvre mère terriblement énervée par cette nuit de tempête, le
médecin fut d'avis

de procéder à l'ondoiement.

-- Vous ne refuserez pas d'être parrain, n'est-ce pas? me dit le père.

-- Parrain? «a me va, mon brave, je serai parrain.

-- Et vous l'appellerez?

-- Noël, parbleu! nous l'appellerons Noël, c'est de circonstance.

-- Noël, c'est cela; ça ira parfaitement avec mon nom de famille, qui est Toussaint.

-- Parfait, alors!

Nous fîmes les choses en règle.

Le docteur officia, naturellement; et je pris au sérieux mon rôle de parrain,

assisté par une accorte et avenante marraine -- la mère de la malade.

Je vous vois sourire, messieurs; vous me trouvez un peu grotesque dans ce cas

insolite. Eh bien, si vous eussiez été là, vous n'auriez pas souri.

quand l'eau de la régénération coula sur le front de ce petit être si frêle et si

pauvre à qui, par le plus grand des hasards, nous venions peut-être de sauver la vie

à son entrée en ce monde, au fond de ce réduit si humble et si primitif, nous

songe,mes involontairement à l'étable de Bethléem; et cette impression fut si vive

pour moi, que je crus réellement entendre la voix des bergers antiques, lorsque

notre brave cocher, qui était allé finir son " train " à l'écurie, mit le pied sur le

seuil de la porte en lançant, parmi les mille voix stridentes du dehors, les

premières notes du vieux Noël populaire :

Les anges dans nos campagnes...

60

Nous nous agenouill,mes; et pour ma part -- pourquoi ne l'avouerais-je pas?

--

je sentis couler sur ma joue une grosse larme que je n'eus pas la moindre envie

d'essuyer furtivement.

Les choses de la religion ont, pour les croyants, de ces émotions bénies qui

remuent l',me trop profondément pour ne pas être le mot de bien des énigmes, la

solution de bien des problèmes.

Mais la cérémonie ne devait pas se borner là.

Le voyage de Pierre à l'écurie n'avait pas eu le seul intérêt de ses chevaux

pour mobile.

Sa sagacité de Normand avait flairé le contenu du panier qu'il nous avait vus

enfouir sous le siège de sa " carriole ", et faisant cette réflexion judicieuse que ce

qui vaut chez le curé ne saurait démériter chez le paroissien, il en conclut en saine

logique que, le réveillon du presbytère de Saint-Tite étant manqué, il e't été

absurde de ne pas utiliser ces bonnes choses ailleurs.

Sur ce, comme ses doigts gelés avaient enfin recouvré leur circulation normale, il avait tout simplement apporté le panier à la maison, et quand nous nous

en aperçomes, la table était mise.

On s'imagine l'explosion de gaieté qui s'ensuivit.

Tous les couplets et les refrains de Pierre y passèrent, accompagnés par le tintement des verres et les grondements lointains de l'ouragan.

Messieurs, j'ai fêté la Noël en France, aux ...tats-Unis et ici -- chez moi et chez

d'autres. Eh bien, rien n'a pu me faire oublier, même dans l'éclat des demeures

somptueuses, des tables et des toilettes les plus brillantes, cette joyeuse trinquée de

Noël à la santé de ce fils de paysan, assoupi dans son berceau rustique, sous le toit

de cette misérable cabane de colons, isolée dans les montagnes, et secouée par les

déchaînements d'une tempête boréale.

61

Petite Pauline

Petite Pauline, petite Pauline, quoi, si jeune, si jeune encore, et déjà désillusionnée.

Vous ne croyez plus à Santa Claus...

Ni à Croquemitaine sans doute -- l'un n'allant pas sans l'autre.

Déjà blasée sur les légendes enfantines! que sera-ce donc quand vous aurez vingt ans, quand vous aurez entrevu tout ce que la vie réserve de déceptions aux

coeurs faits pour les naôves croyances?

Avait-elle entendu raconter la chose par son frère aîné, ou la petite coquine

l'avait-elle découverte toute seule à la Noël précédente?

...veillée à moitié dans son petit lit tout blanc, avait-elle surpris du coin de

l'oeil, dans les vagues lueurs de la veilleuse, maman qui se glissait en tapinois du

côté de la cheminée, où les petits souliers attendaient le passage de Santa Claus?

Je ne sais, mais toujours est-il que, pour une cause ou pour une autre, petite

Pauline ne croyait plus.

Petite Pauline, petite Pauline, prenez garde; une fois sur le chemin de l'incrédulité, où vous arrêterez-vous?

Adieux les visions rayonnantes qui vous font sourire dans votre sommeil!

Adieu les beaux anges flottants qui vous bercent dans leurs bras, et rafraîchissent votre front du vent de leurs grandes plumes soyeuses!

Adieu les rêves du paradis dans les enchantements des parfums roses et des lumières odoriférantes!

Adieu les premières illusions!

Petite Pauline, petite Pauline, Dieu vous garde les autres!

Petite Pauline était une adorable fillette de cinq ans, blonde et jolie, aux yeux

doux et rêveurs, très grande pour son âge, qui lisait déjà passablement, chantait sa

petite berceuse au piano et dansait le menuet avec une grâce exquise.

quand elle se balançait, harmonieusement cambrée, la pointe du pied en avant

et la jupe ouverte en éventail dans la pincée de ses doigts mignons, le papa

souriait, charmé, la mère admirait d'un air ravi, et " tante Lucie ", folle d'orgueil,

s'emparait de petite Pauline comme d'une proie et la dévorait de caresses jalouses.

qu'était-ce que tante Lucie?

62

Tante Lucie -- qui, par parenthèse n'avait de tante que le nom... et les tendresses -- était restée veuve d'un homme qui l'adorait et qu'elle avait adoré,

mais dont elle n'avait jamais eu d'enfants.

Elle jouissait d'une aisance suffisante pour assurer son indépendance; mais presque sans parenté, elle se voyait condamnée à un isolement relatif, lorsque deux

jeunes mariés -- des amis de coeur pour elle et pour le regretté défunt -l'invitèrent

à passer quelque temps dans leur intérieur confortable et gai.

quand elle voulu repartir, on n'y consentit pas.

Sa bonne nature, son esprit délicat, ses conseils toujours marqués au coin d'un

jugement solide, et enfin mille petits services rendus en avaient fait comme l'ange

bienfaisant du foyer.

Elle était devenue indispensable : elle devint partie intégrante de la famille.

Sur ces entrefaîtes, petite Pauline naquit.

Pas besoin de dire qui fut la marraine.

Tante Lucie s'empara du bébé, et désormais l'enfant eut deux mères.

Le rôle de la bonne devint une sinécure. La véritable mère même n'eut plus qu'un privilège, celui de tendre le sein.

Cette étrangère, qui n'avait jamais connu les bonheurs ni les ivresses de la

maternité, se prit à aimer cette enfant de tout l'amour vierge qui lui restait au coeur.

Son coeur pour le mari perdu, toute l'affection, tout le dévouement, toutes les

idoltries qu'elle aurait eues pour ses propres enfants si Dieu en eût donné, elle

reporta tout sur cette ravissante tête blonde qui souriait à ses vieux jours avec une

expression d'extatique reconnaissance.

Car les enfants, de même que certains êtres privés de raison, s'ils n'ont pas la

conscience des choses au point de raisonner leurs sentiments, en ont au moins

l'instinct, et petite Pauline, sans se rendre compte, probablement, de l'adoration

dont elle était l'objet, donnait amour pour amour à sa vieille amie, et n'avait

d'yeux que pour elle.

Petite Pauline grandit à l'ombre de tante Lucie.

Et toutes deux -- le bébé rose et celle qui aurait pu être son aôeule -- devinrent

inséparables.

La nuit, les deux lits -- le petit et le grand -- étaient à côté l'un de l'autre.

à table, c'était tante Lucie qui donnait la becquée à petite Pauline, laquelle se

retournait de temps à autre pour lui faire, de sa menotte aux ongles roses, une

caresse à la joue, ou lui passer comme un collier son bras autour du cou.

L'enfant suivait sa vieille camarade partout, s'asseyait auprès d'elle pour bercer ses poupées, passait d'une pièce à l'autre en la tenant par la main, 63

l'entretenait de son intarissable babil, ou, pendant que s'allongeait la broderie ou

le tricot, s'amusait à fredonner des bribes de mélodie comme un rossignol sur sa

branche.

Si petite Pauline s'apercevait d'une absence de quelques instants, " Tante Lucie! " s'écriait-elle tout alarmée.

Lorsqu'on s'avisait -- il est toujours quelqu'un pour taquiner les enfants -- de

lui dire : " Tu sais, petite Pauline, tante Lucie va s'en aller! " petite Pauline ouvrait

de grands yeux tout effarés, sa figure prenait une expression de suprême détresse,

et sa bouche, sa chère petite bouche au fin et doux sourire, se plissait convulsivement dans l'ébauche d'un sanglot.

Il fallait vite dire : " Non, non, chérie! non, chérie, c'est pour rire! " sans quoi

la pauvrete aurait fondu en larmes.

Son front se rassénérât aussitôt, mais sa petite poitrine palpitait longtemps

encore comme celle d'un oiseau blessé.

Cependnt Noël arrivait.

On parlait de cadeaux, d'étrennes, que sais-je?

Les yeux de petite Pauline brillaient et interrogeaient ceux de tante Lucie, dont

la légère patte d'oie se contractait dans un sourire mystérieux et bon,

tout plein de

promesses faisant présager mille radieuses surprises.

-- Si petite Pauline est bien sage, disait tante Lucie, si elle fait bien sa prière et

se couche de bonne heure, après avoir suspendu ses petits bas au pied de son lit, et

mis ses beaux souliers neufs dans le coin de la cheminée, pour s'r Santa Claus, qui

est le commissionnaire du bon Jésus, descendra cette nuit, et viendra tout doucement, très doucement, les remplir de bonbons, de poupées et de jouets de

toutes sortes.

-- Avec sa grande barbe blanche?

-- Oui, mon amour.

-- Avec son gros bonnet pointu?

-- Oui, mon trésor.

-- Et son beau manteau fourré?

-- Oui, ma mignonne.

-- Et son grand panier?

-- Oui, chérie, tout plein de jolis présents pour les bébés sages qui se couchent

de bonne heure, et qui prient bien le bon Dieu.

-- Ha! ha! ha!...

Et le rire perlé de petite Pauline éclata, sonore et frais comme les glouglous

d'un robinet d'argent, tandis que, le front ceint d'une couronne de papillotes et les

pieds perdus dans sa longue robe de nuit aux dentelles blanches, elle s'agenouillait

devant tante Lucie, avec un coup d'oeil narquois plein de provocante incrédulité.

-- Et toi, tante Lucie, dit-elle, vas-tu accrocher tes bas au pied de ton lit, et

mettre tes souliers neufs dans la cheminée?

-- Ah! mais non.

-- Pourquoi?

-- Mes bas et mes souliers sont trop grands, Santa Claus verrait bien que ce ne

sont ni des bas ni des souliers de bébés.

-- Mets-les toujours, dis!

-- Pourquoi cela?

-- Petite Pauline veut.

-- Ah! dame, si Petite Pauline veut, tante Lucie obéira, c'est écrit.

Et voilà les bas de tante Lucie suspendus aux barreaux de sa couchette de cuivre, et ses pantoufles rangées près des chenets, à côté des souliers neufs de

petite Pauline, qui cache sa tête blonde dans ses oreillers, frémissante et rieuse

comme un bébé qu'on chatouille, mais toujours avec la même expression de physionomie narquoise et perfide.

Petite Pauline, petite Pauline, vous dissimulez quelque chose; que méditez-vous?

Tenez, vous voilà qui fermez vos beaux yeux et qui faites semblant de dormir;

quelle espièglerie méditez-vous, petite Pauline?

Tous les soirs, toilette de nuit et prière faites, tante Lucie avait

l'habitude de

s'asseoir près du petit lit, et tenant la main de petite Pauline dans les
siennes,

endormait l'enfant en lui racontant Cendrillon, la Belle au bois
dormant, Petit-Poucet, la Lampe merveilleuse, ou quelque autre
histoire extraordinaire de belles

princesses toutes rutilantes de pierreries, et traînées par des quadriges
de gazelles

aux cornes d'or, dans des carrosses en nacre de perle aux roues
étincelantes de

diamants et de rubis.

Ou bien, elle lui chantait, en imitant autant que possible l'accent
gascon, la

drôlatique chanson de Nadaud :

Si la Garonne avait voulu,

Lanturlu...

La petite riait à gorge déployée, et s'endormait quelquefois en
murmurant :

-- La Galonne... Lantulu...

65

Mais ce soir-là, petite Pauline ne réclama ni le conte de tous les soirs,
ni la

chanson de Nadaud.

Elle avait, paraît-il, autre martel en tête.

Elle songeait, la petite Pauline, elle songeait... en entr'ouvrant le coin
de l'oeil

de temps en temps pour voir si tante Lucie allait bientôt dormir de son
côté.

Elle songeait sous ses rideaux, toute tressaillante comme une pauvre tourterelle inquiète, les yeux et les oreilles aux aguets, épiant -- la petite espionne!

-- je ne sais quel léger remue-ménage dont le bruit discret venait de la chambre à

coucher de maman, voisine de celle de tante Lucie.

Enfin, tante Lucie dort. Une respiration plus longue et plus accentuée l'indique.

Tante Lucie dort; et petite Pauline, qui s'en aperçoit, ouvre ses yeux tout grands, ébauche un malin sourire, et, pour mieux voir et entendre sans doute, en

même temps que pour mieux résister au sommeil qui va la gagner elle aussi, elle

dresse sa tête blonde, l'appuie gracieusement sur sa menotte potelée, et, le coude

enfoncé dans l'oreiller, attend.

qu'attend-elle?

Tout à coup des pas furtifs se font entendre, ou plutôt se laissent deviner; et

petite Pauline, dont le coeur bat bien fort, se rejette précipitamment sous ses

couvertures et se tapit dans la plume soyeuse et molle, les yeux bien clos et la

bouche entr'ouverte par un soupir, comme un enfant qui dormirait les poings fermés depuis une heure.

Ah! petite Pauline, petite Pauline, comme vous êtes hypocrite!...

Toute blanche et souriante, ainsi que ces fantômes charmants qu'on voit passer

au fond des beaux rêves, la maman est entrée sur la pointe des pieds, regarde à

droite et à gauche, jette un regard d'amour à la petite dormeuse, un coup d'oeil de

reconnaissance à la douce et bonne amie qui s'est faite l'ange gardien de son

enfant, et puis, essuyant de la main une larme de bonheur qui a coulé sur sa joue,

elle se penche un instant au-dessus des petits bas suspendus au pied du lit de petite

Pauline...

Elle est partie maintenant, partie du côté du salon où se trouve la cheminée par

où Santa Claus doit descendre; et bientôt elle repasse, toute blanche et souriante,

devant la porte de la chambre où petite Pauline regarde, toute blanche et souriante

elle aussi, dans les vagues et transparentes lueurs de la veilleuse.

Et puis, la gracieuse chose!

66

Ah! petite Pauline, vous êtes bien sournoise! mais quel joli tableau vous faites

ainsi dans cette demi-clarté, en descendant de votre lit, peureuse et tremblotante,

seule, les yeux ouverts dans l'ombre de cette grande maison endormie!

que fait-elle?

Elle va déguster les bonbons que maman vient de glisser dans les petits bas,

sans doute. Elle est trop impatiente; elle n'attendra pas à demain pour admirer les

jouets et la pimpante poupée sous lesquels ses souliers neufs doivent être ensevelis; c'est tout naturel.

Mais non, pas cela.

Les bonbons, elle les regarde à peine.

Ils lui passent rapidement dans les mains; pour aller où?

Pas loin; dans les bas de tante Lucie qui dort.

Le partage est vite fait. Petite Pauline ne prend pas la peine de compter; et

quand elle s'éveillera demain, tante Lucie n'aura pas à se plaindre de la

part qui lui

aura été faite.

Mais qu'est-ce encore?

Petite Pauline, où allez-vous?

N'avez-vous pas peur du loup en traversant ce salon sombre et silencieux?

Oui, beaucoup; elle tremble, tremble, la pauvrete; mais elle le traverse tout de

même; et puis elle s'en revient, rapide, après s'être agenouillée un instant devant

la cheminée toute noire.

Demain, tante Lucie trouvera, comme petite Pauline, des jouets et autres beaux

cadeaux dans ses souliers.

Et petite Pauline va se recoucher tout doucement, très doucement, le coeur en

joie, et s'endort le visage tourné vers celle qui pleurera demain en découvrant

l'attendrissante fraude, la sainte supercherie de la petite héroïne qu'elle aime plus

que la vie.

Et maintenant, petite Pauline, vous n'entendez point les volées de cloches sonores qui carillonnent dans la nuit!

Vous n'entendez ni les chants sacrés qui montent des sanctuaires illuminés, ni

la voix des grandes orgues qui gronde et tonne sous les arceaux des voûtes solennelles!

Vous ne voyez pas -- du fond de votre lit bien douillet -- la foule
pieuse qui

s'agenouille autour de la crèche où l'Enfant-Dieu repose sur la paille
froide.

Non, mais je suis bien sûr que les anges, qui vous ont vue faire, des
hauteurs

où ils chantaient : " Gloire à Dieu dans le ciel, et paix aux hommes de
bonne

volonté sur la terre! " sont descendus vers vous aussi, petite Pauline, et
se

67

penchent en ce moment sur la blanche couche où vous dormez, pour
vous baiser

au front et bénir votre petit grand coeur.

68

La bêche de Noël

Grand'mère, un conte, dis!

-- Un conte, grand'mère!

-- Un conte de Noël!

-- Le conte de l'homme dans la lune, tu nous l'as promis.

Et les mignonnes têtes blondes et les mignonnes têtes brunes, la
bouche ouverte et les yeux éveillés, vinrent se grouper autour de la
berceuse de grand'maman, qui, ses lunettes sur le nez, après avoir
humé une légère prise de

tabac d'Espagne, prit son tricot, jeta autour d'elle un coup d'oeil
circulaire qui

amena un doux et bon sourire sur ses lèvres ridées, déposa son peloton
de laine

dans le tablier du plus petit, fit rapidement jouer ses aiguilles à

tricoter au bout de

ses longs doigts fuselés, puis commença d'une voix un peu chevrotante
:

-- C'était donc une fois, mes enfants...

Alors il y eut un remue-ménage dans tout le cercle des jeunes
auditeurs.

Chacun se trémoussa un peu sur sa chaise; les plus grands toussèrent;
les plus

attentifs se penchèrent en avant, les coudes sur les genoux et le
menton dans les

deux mains; puis le silence se fit et chacun se mit à écouter de la
bouche, des yeux

et des oreilles.

-- C'était donc une fois, mes enfants, reprit la bonne vieille en
poursuivant son

tricotage, un vieux ch,teau bien vieux, bien vieux, et aussi bien
sombre et bien

seul, b,ti au flanc rocailleux d'un coteau couronné de grands chênes, et
qui

s'appelait le ch,teau de Kerfoñl.

C'est-à-dire que c'était là son véritable nom, mais il était mieux connu
dans le

pays sous celui de la Tour-du-diable.

Et en effet, mes enfants, on prétendait que, dans les anciens temps, le
diable

avait établi, au fond d'une des chambres les plus élevées du donjon,
une forge et

des fourneaux o~ il fabriquait de l'or pour les propriétaires du
domaine, qui lui

appartenaient, par pacte authentique, de génération en génération.

Il fallait bien, du reste, que la richesse de ces mécréants eût une origine plus ou

mons maudite, car, du haut des tourelles de leur repaire, on n'apercevait au loin

que des landes desséchées, plantées par-ci par-là de grandes pierres fées, debout

comme des hommes, et qui se nomment en Bretagne menhirs ou quenouilles de Satan.

69

Car il faut vous dire, mes enfants, que mon histoire se passe en terre de France,

dans une contrée qu'on appelle la Bretagne, et qui était la patrie de la grand'mère

de ma grand'mère à moi, avant que nos ancêtres fussent venus s'établir dans les

pays d'Amérique.

Or, au temps dont je veux vous parler, le seigneur de Kerfoël, le propriétaire

du château de la Tour-du-diable, avait nom Robert.

Il était infirme de naissance : bancal et pied-bot; et cette difformité - qui ne

l'empêchait pas d'être d'une force herculéenne -- n'avait probablement pas été tout

à fait étrangère à la réputation quasi diabolique qu'il s'était créée dès l'enfance par

son tempérament incorrigible et son caractère de garnement sans foi ni loi.

...levé comme un payen, il avait passé sa jeunesse à chasser, fêtes et dimanches, le sanglier dans les bois, à molester les pauvres paysans, à

blasphémer

le nom de Dieu, et à se livrer à toutes sortes de libertinages.

Jamais on ne le voyait à l'église; jamais il ne se découvrait devant les calvaires

qu'il rencontrait sur sa route; il mangeait effrontément gras les vendredis, et

ricanait sans vergogne aux enterrements.

D'aucuns prétendaient l'avoir vu, la nuit, courir les landes en claudicant sur

son jarret tordu, avec les grandes pierres ensorcelées dont je parlais tout à l'heure

et qui le suivaient comme des chiens, sans qu'on ait jamais pu savoir o

ils

allaient.

Bref, mes enfants, le comte Robert de Kerfoël était un vilain endurci ne craignant ni Dieu ni diable, se moquant des choses saintes, et qui, tout jeune

encore, par sa conduite impie et sacrilège, avait fait mourir sa pauvre mère de

chagrin.

quant à son père, dont la vie n'avait guère été plus édifiante, il était mort aussi

-- mort sans confession, dans un carrefour de la forêt, o l'on avait trouvé son

cadavre à moitié dévoré par les loups.

C'était bien mal finir, n'est-ce pas, mes enfants; mais le fils devait avoir une

fin encore plus triste, comme vous allez voir...

Nulle interruption ne se faisait entendre dans le petit groupe; au contraire, pas

un doigt ne remuait; on buvait chaque parole, chaque syllabe, et l'attention

semblait redoubler d'intensité à mesure que la bonne vieille avançait dans son

récit.

Celle-ci fit une pause, plongea encore une fois le pouce et l'index dans sa tabatière d'argent niellé, promena de nouveau son regard souriant autour d'elle, et

reprit la parole en même temps que son tricot dont les mailles se multipliaient,

70

rapides et serrées, autour du losange formé par le croisement des longues broches

luisantes :

-- Vous avez tous vu l'homme dans la lune, n'est-ce pas, mes enfants?

-- Oui, oui, grand'maman.

-- Un bonhomme boiteux.

-- qui descend une côte.

-- Avec une botte de paille sur l'épaule.

-- Non, un fagot!

-- Une b^oche, mes enfants, une b^oche enflammée.

On l'aperçoit " tout à clair ", dans les belles nuits lumineuses, quand les étoiles scintillent au firmament, et que la lune toute ronde promène son orbe

d'argent entre nous et les profondeurs bleues; dans les nuits sereines et froides de

l'hiver -- surtout dans la sainte nuit de Noël, quand l'Enfant-Jésus fait sa tournée

pour mettre des bonbons et des jouets dans les souliers des petits

enfants sages,

quand les anges du bon Dieu accordent leurs voix lointaines aux
cantiques des

orgues, et que les grands vitraux illuminés des églises mêlent des
reflets roses aux

p,les lueurs qui descendent du ciel sur les collines toutes blanches de
neige.

Vous l'avez vu, n'est-ce pas?

-- Oui, oui, grand'maman!

-- Avec sa b°che sur l'épaule?

-- Oui, oui, et sa jambe toute croche.

-- Bien! écoutez maintenant.

Et le petit cercle se pelotonna de plus belle autour de la berceuse à
grand'maman, qui continua :

En Bretagne -- la vaillante terre de Bretagne -- dans ce bon vieux pays
de nos

grands-grands-pères, mes enfants, on ne fête pas la Noël comme ici, o~
l'on se

contente d'aller à la messe de Minuit, et de boire un doigt de liqueur
en cassant les

branches d'une croquignole saupoudrée de sucre blanc.

C'était la fête des paysans, la fête des pauvres, la fête des campagnes
par excellence.

On se réunissait dans les ch,teaux et les grandes fermes; et là,
jeunesses et

" bonnes gens " attendaient l'heure de la messe de Minuit dans des
réjouissances

de toutes sortes.

Il y avait d'abord ce qu'on appelait la b^oche de Noël, un gros fragment de tronc d'arbre préparé et séché à l'avance, que l'on br^olait dans les monumentales

cheminées de l'ancien temps, après l'avoir baptisé suivant la coutume, en y 71

répandant une rasade du vin de l'année; puis l'on chantait de vieux Noël, tout en

trinquant et en croquant des nieulles.

Les nieulles, mes enfants, étaient une espèce de p^otisserie croustillante, réservée pour cette circonstance seulement. C'était le mets de rigueur pour la nuit

de Noël.

On croquait donc des nieulles : croquer nieulles, vous entendez? De là à

nos

croquignoles, vous voyez, mes enfants qu'il n'y a pas loin.

Et puis l'on dansait.

Ah! dame, on n'avait point alors de beaux pianos comme aujourd'hui. Le violon n'avait même pas encore fait son apparition dans les campagnes bretonnes.

Point de valses, ni de quadrilles, ni même de cotillons.

Gars et fillettes dansaient la bourrée ou la carole au son du biniou, qui est un

instrument composé d'un sac de cuir gonflé d'air, et de trois chalumeaux troués, --quelque chose ressemblant à ce qu'on appelle la vèze, dans les régiments écossais.

Point de parquets cirés non plus, mes enfants, ni tapis d'Orient, ni jolis escarpins.

Mais on ne s'en amusait pas moins, à ce que je présume; et en tout cas, ce n'étaient point les clic-clac harmonieux des sabots de hêtre sur la sonorité des

dalles qui devaient g,ter la musique.

Enfin, que voulez-vous, chaque époque a ses divertissements, et chaque pays sa manière de s'amuser, n'est-ce pas?

Vous sentez bien, mes enfants, que ce n'était pas au ch,teau de la Tour-du-diable que l'on célébrait ainsi la sainte fête de Noël du bon Dieu.

Ce soir-là, au contraire, les gens de service du comte Robert faisaient comme

nous : ils se bornaient à se rendre à l'église pour y adorer le divin
Enfant dans sa

crèche; et puis ils s'en revenaient en silence se ranger autour de l',tre,
o' le vieux

garde-chasse Le Goffic racontait, comme les grand'mamans
d'aujourd'hui, des histoires d'autrefois, ou fredonnait -- bien bas, afin
de n'être pas entendu par le

maître -- quelque refrain rustique et pieux du temps passé.

Et c'était ainsi d'une saison à l'autre, les jours se succédant dans la
tristesse et

la crainte, sans un moment de gaieté, sans une échappée de joyeuse
vie.

Un matin, il advint que le comte Robert manda son intendant, Yvon
Keroak, et

s'entretint longtemps avec lui; puis il fit seller son meilleur destrier -
c'est ainsi

qu'on appelait les chevaux de selle dans ce temps-là, mes enfants -- et,
une lourde

sacoche de voyage bien bouclée en groupe, partit sans dire un mot de
plus à

,me

qui vive.

O' alla-t-il?

Personne ne le sut.

Les mois s'ajoutèrent aux semaines et les années aux mois, sans qu'on en eût

" ni vent ni nouvelle ".

Après un certain temps, on le crut, naturellement, passé de vie à trépas, et

chacun se faisait du pouce un petit signe de croix sur la poitrine au seul nom du

seigneur de Kerfoël, à qui il devait sans doute être arrivé malheur, et qu'on ne

reverrait certainement jamais en ce monde, et, s'il plaisait à Dieu, encore moins

dans l'autre.

Vingt ans s'étaient écoulés.

L'intendant, la femme de charge et les autres domestiques avaient vieilli; le

vieux garde-chasse passait quatre-vingts ans; et tout le monde s'étant habitué à

l'idée que l'absent ne reviendrait jamais, une vie plus douce et plus gaie s'était

introduite petit à petit, sinon sous les hauts lambris armoriés du manoir, au moins

sous les plafonds à caissons de la grande salle commune, où les paysans et les

pasteurs des environs venaient quelquefois se goberger les jours de fête et de

chômage.

En somme, grâce à cette disparition prolongée du comte Robert, on avait fini

par vivre tranquille et heureux au ch,teau de la Tour-du-diable, et par
s'y ébaudir

à l'occasion tout autant qu'ailleurs.

quand arrivait la nuit de Noël surtout, c'était, comme on disait dans le
temps,

chère lie et grande liesse à l'ombre du vieux donjon, qui n'e°t pas
manqué

de se

faire à la longue une réputation plus chrétienne, si l'événement
tragique que je

vais vous raconter, mes enfants, n'était pas venu ajouter sa page
fantastique aux

anciennes légendes.

Une année, le personnel du ch,teau s'était promis de fêter la vigile de
Noël

avec un éclat tout à fait inaccoutumé.

Une robuste bille taillée dans un chêne du parc avait été préparée de
longue

main pour la traditionnelle cérémonie nocturne; et dès huit heures du
soir, tout le

voisinage, le joueur de biniou en tête, se pressait dans la vaste salle
commune du

ch,teau, tout illuminée par les torches de résine et la chaude flambée
qui pétillait

déjà sous la b°che de Noël carrément installée au beau milieu de l'tre.

Le cidre mousseux circulait à la ronde, stimulant les gais propos et
faisant

éclater les rires dans les groupes joyeusement éclairés; et chacun
vidait sa lampée

au train-train des gobelets rustiques soutenu par les notes nasillardes et prolongées

du biniou.

Tout à coup :

73

-- Noël! Noël!... crièrent toutes les voix dans une acclamation enthousiaste qui

fit tinter les vieilles ogives aux vitres colorées et maillées de plomb.

La b^oche de Noël venait de s'enflammer en craquetant et en lançant de tous côtés des fusées d'étincelles.

-- Le baptême! le baptême! fit-on de toutes parts.

-- Père Le Goffic, à vous les honneurs!

-- ȝ vous de baptiser la b^oche de Noël, père Le Goffic!

-- Père Le Goffic! père Le Goffic!

Et tout le monde mit un genou en terre, pendant que le vieux garde-chasse, le

front découvert, s'avavançait vers la grande cheminée dont les lueurs radiaient en

auréole autour de ses longues mèches blanches, et découpaient, comme sur un fond d'or, la stature majestueuse et solennelle du vieillard.

-- Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit! fit celui-ci d'un ton grave et

recueilli, en même temps que sa vieille main noueuse et tremblante laissait tomber

un filet de rubis sur le lourd quartier de chêne mordu par la flamme.

Les assistants n'eurent pas le temps de répondre : Ainsi soit-il!

Une bouffée d'air glacial venait de secouer furieusement les

flammèches du foyer, et, dans l'encadrement noir de la porte ouverte, venait d'apparaître, vieillie

mais toujours menaçante, la silhouette difforme du comte Robert de Kerfoël.

Tout le monde se leva muet et terrifié.

Après un instant de silence mortel, celui qui venait d'entrer promena un regard

féroce autour de lui, et, l'épée à la main, s'avança vers la cheminée au milieu des

paysans attérés.

-- Par la mort-dieu! s'écria-t-il d'une voix tonnante et rogue, depuis quand ma

demeure sert-elle de théâtre à ces momeries ridicules, à ces simagrées stupides?

Joël, ajouta-t-il en s'adressant à son ancien valet de pied, et en lui désignant du

doigt le brasier flambant, je t'ordonne de jeter au vent cet emblème d'une superstition maudite!

Une exclamation de terreur se fit entendre.

-- La bûche de Noël!

-- Oui, la bûche de Noël, hors d'ici! Tu m'entends, Joël!

-- Seigneur comte, répondit Joël en s'agenouillant tout tremblant, la bûche de

Noël est bénite; mieux vaut trépasser de male-mort que d'y porter la main.

Le comte Robert écumait de rage.

-- Par l'enfer! hurla-t-il en se tournant vers son intendant qu'il venait d'entrevoir parmi la foule, qui donc commande ici, Yvon Keroak?

-- Seigneur comte, répondit l'intendant, la b°che de Noël est consacrée :
ce

serait un crime d'y toucher.

-- Un sacrilège! appuyèrent tous les assistants.

Alors l'exaspération du mécréant ne connut plus de bornes.

-- Tourbe d'imbéciles! cria-t-il.

Puis il saisit deux pichets de cidre qu'il vida sur la b°che flamboyante,
tira de

ses propres mains celle-ci hors du foyer, et, toute br°lante encore,
entreprit de la

charger sur ses épaules, sans s'occuper des tisons qui faisaient grésiller
sa chair ni

des étincelles qui crépitaient dans ses cheveux.

-- Seigneur comte, supplia le vieux garde-chasse tout tremblant, la
b°che de

Noël a reçu le baptême, craignez la main de Dieu, seigneur comte!

-- Malheur!... firent toutes les voix, au moment o°, clamping d'une
façon sinistre, et le dos courbé sous le faix de l'énorme b°che fumante,
le comte Robert

franchissait la seuil de la porte et disparaissait en blasphémant dans la
nuit.

-- ı genoux! fit le vieux Le Goffic.

Mais il était trop tard; un cri de détresse qui n'avait rien d'humain
déchira l'air

au dehors et fit dresser les cheveux d'épouvante à tous les témoins de
la terrible

scène.

Et jamais plus on ne revit le comte Robert, seigneur de Kerfoël, dernier
ch, telain de la Tour-du-diable.

C'est depuis ce soir-là, mes enfants, que, dans les temps clairs, on aperçoit sur

le disque resplendissant de la lune, un homme au genou disloqué, qui paraît marcher péniblement, courbé sous le poids d'un fardeau bizarre, o' ceux qui ont

de bons yeux reconnaissent comme une espèce de b'che à moitié calcinée et qui

flambe encore par-ci par-là.

La narratrice réajusta ses lunettes, puisa de nouveau dans sa vieille tabatière

d'argent niellé, toussa légèrement derrière son tricot, jeta un autre regard caressant

aux mignonnes têtes blondes et brunes qui l'entouraient, et ajouta sur un ton de

conclusion finale :

-- On dit, mes enfants, que le malheureux a été condamné à porter ainsi la b'che de Noël sur ses épaules jusqu'au jour du jugement dernier.

-- Et c'est lui qu'on voit dans la lune, grand'maman?

-- ĩ ce qu'on dit, mes enfants.

-- Avec la b'che de Noël?

-- Oui, mes enfants.

-- Et sa jambe torse?

-- Et son pied-bot.

75

-- Bien vraie, cette histoire-là? demanda l'un des petits qui avaient écouté le

plus attentivement et avec de plus grands yeux.

-- Bah! fit l'aînée des fillettes, une histoire de fées!

-- Ah! dame, mes enfants, dit en souriant la bonne grand'mère, vous m'avez demandé un conte de Noël, je vous ai répété ce qui me fut raconté quand j'étais

petite : à votre tour, vous pourrez en faire autant quand vous serez vieux, vous

croira qui voudra!

76

Jeannette

Petite Jeannette, une grosse boulotte ronde et dodue, aux fossettes provocantes, aux yeux noirs et défiants, avait d'abord -- oh! tout de suite, presque

en naissant -- pris son père en grippe.

quand il s'inclinait sur le berceau un baiser aux lèvres, elle ébauchait une

grimace de dépit; et, s'il lui ouvrait les bras, elle se retournait vers sa mère, les

deux mains tendues comme pour implorer secours.

Une circonstance pénible vint changer la face des choses.

Jeannette tomba malade.

Durant plusieurs jours une fièvre dévorante creusa ses joues, abattit son regard, rongea pour ainsi dire ses pauvres petits membres amaigris et grelottants.

Le papa faisait de son mieux pour relever le courage de la maman au désespoir; et quand celle-ci, accablée de fatigue, prenait quelque repos, il

s'asseyait à son tour au chevet de la petite, et, penché sur elle, les yeux rougis,

morne, le cœur gonflé, s'accusant de son impuissance, il regardait souffrir l'enfant

pour la santé de qui il aurait volontiers mille fois donné la sienne.

Un matin, Jeannette ouvrit les yeux au moment où une grosse larme tombait sur sa pauvre menotte pâle et inerte.

Elle eut la force de tourner la tête vers son père, et alors s'échangea entre ces

deux êtres si différents, deux de ces regards qui ne s'oublient jamais, et par

lesquels s'effectue quelquefois cette transfusion d'âmes que peuvent seules comprendre les natures faites pour aimer éperdument.

Le père avait conquis le cœur de son enfant; l'enfant avait deviné et sondé

celui de son père.

La convalescence est rapide chez les petits.

La chère malade se rattacha à la vie. Ses joues refleurirent, ses grands yeux

veloutés reprirent leur éclat d'autrefois, les jolies fossettes se creusèrent de

nouveau comme des nids de baisers, les lèvres longtemps muettes et blémies retrouvèrent leur sourire, leurs couleurs et leurs notes argentines.

La maison redevint sonore comme une matinée de printemps, et gaie comme un rayon de soleil.

Toute une révolution s'était faite dans le caractère de Jeannette.

Elle adorait son père.

77

Elle n'était jamais plus heureuse que sur les genoux du papa, lui tirant la barbe, lui chatouillant le cou, le taquinant de mille caresses câlines, avec un

interminable gazouillis de pinsons en maraude.

Et le papa, lui, n'avait jamais été plus rayonnant que lorsqu'il berçait la petite

espiègle dans ses bras en lui contant les aventures de Petit-Poucet, ou en lui

chantant quelque ballade du temps passé.

Mais tout cela, c'est de la digression.

Jeannette avait grandi. Elle avait maintenant quatre ans bien comptés, et l'affection qu'elle avait vouée à son père ne diminuait pas.

Au contraire, la petite était devenu son inséparable; et tant qu'il était à la

maison, elle l'étourdissait, ou plutôt le ravissait de son babil, lui racontant mille

riens adorables et lui posant mille questions auxquelles le bon papa répondait avec

une complaisance imperturbable.

Aux approches de Noël, fête si impatiemment attendue par les petits enfants, la

conversation entre parents et bébés roulent assez naturellement sur les cadeaux

dont cette fête est presque toujours le signal dans les familles à l'aise.

C'était là une des grandes préoccupations de Jeannette.

Or, l'avant-veille de la fête, comme le dîner de famille tirait à sa fin, elle

devint tout à coup pensive.

Et, après un moment de réflexion, pendant lequel la courbe harmonieuse de ses

sourcils s'était légèrement froncée sous l'effort d'une idée confuse, elle s'écria

brusquement :

-- Dis, papa, c'est le Petit-Jésus ou bien Santa Claus qui descend dans les cheminées pour mettre des cadeaux dans les souliers des enfants

qui ont été

sages?

-- Pourquoi me demandes-tu cela?

-- Dame, il y en a qui disent que c'est Santa Claus, et d'autres qui disent que

c'est le Petit-Jésus.

-- Ils viennent tous les deux, mignonne; chacun son tour... chacun son année.

-- Et cette année, c'est le tour...?

-- Au Petit-Jésus.

Et comme l'enfant lançait une exclamation de joie en battant des mains :

-- Tu es contente? ajouta le père.

-- Oh! oui!

-- Tu aimes mieux le Petit-Jésus que Santa Claus?

-- Bien s°r!

-- Pourquoi donc?

-- Parce que...

78

Et Jeannette mit le bout de son doigt dans sa bouche avec une petite moue délicieusement mécontente.

-- Pourquoi, dis! insista le père; Santa Claus t'a apporté de beaux jouets l'an

passé.

-- Oui.

-- Avec une belle grosse poupée.

-- Oui.

-- Alors pourquoi ne l'aimes-tu pas?

-- C'est que... il n'est pas bon pour tout le monde.

-- Il n'est pas bon pour tout le monde?

-- Non, il n'aime pas les petits enfants pauvres; il ne leur donne rien.

-- Es-tu s[°]r de ce que tu dis là? Santa Claus ne donne rien aux petits enfants

pauvres?

-- Oui, Rosina me l'a dit.

-- qui ça, Rosina?

-- La petite fille à la blanchisseuse. Je lui ai demandé si elle mettrait ses

souliers dans la cheminée demain soir. Elle m'a répondu qu'elle les avait mis

l'année dernière, mais qu'elle n'avait rien trouvé dedans, bien qu'elle e[°]t été très

sage. Sa mère dit que Santa Claus ne va jamais que chez les gens riches.

Mais

puisque c'est le Petit-Jésus qui passe cette année, je vais dire à Rosina d'essayer

encore une fois. Le Petit-Jésus doit aimer les pauvres gens comme les autres, lui,

puisque'il a été pauvre lui-même.

-- Mais es-tu certaine qu'il ira?

Jeannette resta quelque peu interloquée; mais après un instant de méditation :

-- Oui, répondit-elle, il ira! Je vais le prier fort, fort, et bien s[°]r qu'il ne

me

refusera point.

Une heure après, douillettement enveloppée dans sa robe de nuit toute blanche

et toute fraîche, son menton rose appuyé sur ses deux mains pieusement jointes, et

les genoux enfoncés dans les longs poils soyeux de sa descente de lit en peau de

llama, Jeannette pria comme un petit ange du bon Dieu qu'elle était; puis, pendant

que la maman lui donnait le baiser du soir et bordait chaudement les couvertures

de la couchette, le nom de Rosina passa comme un souffle sur les lèvres de l'enfant endormie.

Oh! les beaux rêves de l'innocence qui dort!

quel poète dira jamais les visions mystérieuses, les musiques célestes, les bercements d'élyséenne poésie qui font sourire ces petites têtes blondes ou brunes,

aux yeux fermés, à moitié enfouies dans le duvet des chauds oreillers blancs!

79

Ne sont-elles pas le vague ressouvenir des enchantements divins que ces doux

anges ont quittés pour venir ici-bas nous consoler de vieillir?...

quand le soleil du matin vint teinter de rose la fenêtre de la chambre o

elle

dormait, Jeannette se leva toute songeuse.

Les dernières paroles de son père, " es-tu bien certaine qu'il ira? ", lui

revenaient à la mémoire, et l'enfant commençait à ne plus être aussi s're de

l'efficacité de sa prière.

-- Il pourrait bien ne pas y aller tout de même! se disait-elle.

Et cette supposition l'attristait jusqu'aux larmes.

-- qu'as-tu donc ce matin, ma Jeannette? fit le papa; tu n'es pas aussi gaie que

d'habitude. Tu ne songes donc point que c'est ce soir la nuit de Noël, et que

demain matin, puisque tu as été sage, tes petits souliers, et même tes petits bas

peut-être, regorgeront de jolies choses?

Jeannette sourit, mais elle resta pensive.

-- Papa, fit-elle, tout à coup ravisée, si je savais écrire... Mais je ne sais que

signer mon nom.

-- que ferais-tu, si tu savais écrire?

-- J'écrirais une lettre.

-- ¿ qui?

-- Au Petit-Jésus, donc!

-- Eh bien, ma chérie, dis-moi ce que tu veux lui dire, au Petit-Jésus; j'écrirai

pour toi, et tu signeras.

-- Vrai?

-- Tout de suite, si tu veux.

-- Et ce sera la même chose?

-- Exactement la même chose.

-- Oh! cher bon petit papa!...

Et la fillette sauta au cou du petit papa, lequel, un instant après, était assis à

son pupitre, écrivant la lettre suivante dictée mot pour mot par son enfant gâtée :

Cher Petit-Jésus,

C'est demain la fête de Noël, et comme j'ai été bien sage, je mets, comme les autres petits

enfants, mes souliers dans la cheminée à papa. Mais je ne veux pas de cadeaux; donne-moi

seulement ton portrait. Les cadeaux tu les porteras à Rosina qui est sage, elle aussi, mais dont la

mère est veuve et pauvre. quant à moi, papa et maman me donneront des étrennes au jour de

l'An...

Ici Jeannette sursauta.

80

Une grosse larme, semblable à celle qui l'avait éveillée un jour en tombant sur

sa petite main malade, venait de mouiller le papier où les doigts fébriles du papa

avaient peine à suivre les lignes du transparent.

-- Pourquoi que tu pleures? dit-elle en passant son bras potelé autour du cou de

son père, et en le regardant tendrement dans les yeux.

Celui-ci, trop ému pour répondre, prit son enfant dans ses bras, la pressa violemment contre sa poitrine, l'enveloppa d'une immense caresse folle, et, longtemps, longtemps, longtemps, contempla jalousement son trésor à travers les

pleurs de bonheur et d'amour qui lui emplissaient les paupières.

quand la petite eut griffonné son nom au bas de sa touchante lettre au Petit-Jésus, il se leva, marcha de long en large durant quelques instants pour se remettre;

puis, le dos tourné, il s'arrêta devant la fenêtre de son cabinet, le regard plongé

dans l'azur éclatant du beau ciel de décembre; et la maman qui entrait --tendrement aimée, elle aussi -- l'entendit murmurer :

-- Pourvu que le bon Dieu ne nous l'enlève pas!...

Le soir arrivé, la naÔve missive, soigneusement adressée, reposait dans le petit

soulier glissé derrière les chenêts; et Jeannette, comme la veille, après avoir fait sa

prière, s'endormait doucement dans ses dentelles blanches pour rêver du Petit-Jésus, des anges et du paradis.

Non loin de là, dans un autre logis, bien humble et bien dénudé, dès les premières lueurs de l'aurore, une petite pauvre -- qui accompagnait quelquefois

sa mère lorsque celle-ci apportait du linge chez les parents de Jeannette

-- la petite

Rosina, si chaudement recommandée dans la lettre au Petit-Jésus, avait une grande

surprise et une grande joie.

Elle apportait, toute rayonnante, au lit de sa mère une poupée rose et blonde en

grande toilette.

Ses vieux souliers tout éculés avaient disparu pour faire place dans le coin de

la cheminée à de chaudes et élégantes bottines toutes neuves, au fond

de chacune

desquelles reluisait une pièce d'or.

Inutile de dire que, sur recommandation toute spéciale de la mère, la première

visite de l'enfant fut pour Jeannette.

-- Moi, fit celle-ci, je n'ai pas eu de poupée, ni de bottines neuves, ni de pièces

d'or, mais j'ai eu plus que tout cela. Le Petit-Jésus m'a donné son portrait, tiens!

Et elle courut chercher une jolie chromolithographie très brillamment festonnée d'arabesques dorées, représentant l'Enfant divin dans sa crèche, et

portant au dos ces mots écrits en ronde superbe : 81

" à ma chère Jeannette, avec les compliments du Petit-Jésus. "

-- «a vient de lui?

-- Oui, je l'ai trouvé dans mon soulier.

-- Oh! qu'il est beau! fit Rosina enthousiasmée.

-- N'est-ce pas, qu'il est beau! appuya Jeannette.

-- Et comme il écrit bien!

-- Oui, il écrit comme Marius.

Par parenthèse, Marius était le valet de chambre, un brave garçon au talent calligraphique de qui le papa avait souvent recours, quand il avait quelque écriture

soignée à faire exécuter.

Non, Jeannette n'eut pas d'autres cadeaux de Noël, cette année-là; mais elle ne

perdit rien pour attendre, car le papa et la maman prirent royalement leur revanche

au jour des étrennes...

Jeannette a maintenant dix-neuf ans. C'est une belle grande brunette qui a fait

son début dans le monde au dernier bal de la Sainte-Catherine, et qui chérit

toujours son père comme autrefois.

Tout dernièrement, elle ouvrait un gracieux coffret en présence d'une de ses

amies.

-- Tiens, lui dit-elle, voici une image que je conserve depuis l'âge de quatre

ans.

-- Vraiment! oh, le bel Enfant-Jésus!

-- N'est-ce pas?

-- Pourquoi n'exposes-tu pas ce petit bijou avec tes autres bibelots?

-- Ah! c'est que... vois-tu... répondit la jeune fille en hésitant, je ne sais pas

pourquoi, mais chaque fois que père le regarde, on dirait que ça lui donne envie de

pleurer.

82

La tête à Pitre

I

Les passagers qui, aujourd'hui, font le trajet entre québec et Lévis, en hiver,

dans l'entrepont confortable des puissants bateaux à hélice qui se croisent d'une

rive à l'autre en quelques minutes, coupant, brisant, refoulant,

bousculant des

monceaux de glaçons charriés par la marée, et filant droit à travers le chasse-neige

et les brouillards secoués par la rafale, ne se doutent guère de ce que c'était que la

traversée du Saint-Laurent autrefois, surtout par les " gros temps " de décembre et

de janvier.

Le voyage se faisait en canots.

Ces canots étaient des espèces de pirogues creusées dans un double tronc d'arbre, dont chaque partie était solidement reliée à l'autre par une quille plate, en

bois de chêne polie et relevée aux deux extrémités, de manière que l'embarcation

p't, au besoin, servir aussi de traîneau.

Le patron s'asseyait à l'arrière sur une petite élévation d'o' il dirigeait la

manoeuvre et gouvernait à l'aide d'une pagaie spéciale, tandis qu'à

l'avant, et

quelquefois debout sur la pince -- on appelait pince le prolongement effilé

de la

proue -- un autre hardi gaillard scrutait les passes et surveillait les impasses, la

main sur les yeux, tout blanc de givre, avec des stalactites glacées jusque dans les

cheveux.

En avant du pilote, un certain espace était ménagé pour les passagers, assis à

plat-fond, tout emmitouflées et recouverts de peaux de buffles,
encaqués comme

des sardines, parfaitement à l'abri du froid, mais aussi condamnés à
une immobilité presque complète.

Les autres parties de l'embarcation étaient garnies de tôtes, qui, tout
en assurant la solidité du canot, servaient de bancs aux rameurs à
longues bottes et

aux costumes plus ou moins hétéroclites, qui pagayaient en cadence,
s'encourageant mutuellement du geste et de la voix.

Le métier n'était pas tendre; et comme les hivers de ce temps-là
dépassaient de

beaucoup les nôtres en rigueur, il devenait quelquefois dangereux.

Chaque mise à l'eau, c'est-à-dire chaque départ, donnait
infailliblement des

émotions aux plus hardis, et même à ceux qui y étaient le plus
habitués.

83

quand on se voyait lancé du haut de la batture -- en termes canadiens
on appelle battures ou bordages les bancs de glace adhérent au rivage,
et contre

lesquels glissent ou se brisent les banquises emportées par le courant --
quand on

se voyait, dis-je, lancé du haut de la batture dans les eaux noires et
bouillonnantes

du fleuve, l'équipage sautant précipitamment à bord dans un
enchevêtrement éperdu de mains et de bras accrochés aux flancs
bondissants de la pirogue, cela ne

durait que l'espace d'un clin d'oeil, mais c'était plus fort que soi, le
coeur vous

tressautait dans la poitrine.

Et nage, compagnons!... Haut les coeurs! les petits coeurs!

D'immenses blocs verdâtres barrent la route : vite, le cap dessus! Bon là!

Lâchons l'aviron, l'épaule aux toulines, et en avant sur la surface solide du grand

fleuve!

Plus loin, ce sont d'énormes fragments entassés et bousculés les uns sur les

autres. Le passage semble impraticable... N'importe, hissons le canot à force de

bras : et en avant toujours!

Voici un ravin qui se creuse, descendons-y! C'est un abîme peut-être : en avant quand même!

La neige détrempée s'attache et se congèle aux flancs de l'embarcation qu'elle

menace d'immobiliser : hardi, les braves! Pas une minute à perdre, roulons, roulons! Et nous voilà repartis.

Ici, c'est autre chose : tout s'effondre sous nous. Ce n'est plus de l'eau, ce

n'est plus de la glace; impossible de pagayer, plus de point d'appui pour h

aler. Il

faut pourtant se tirer de là, les enfants!

À bord, vous êtes paralysé; en dehors, vous enfoncez à mi-jambe dans la neige

fondante et la glace en frasil; il n'y a pas à dire, il faut se tirer de là.

Et cela durait des heures, quelquefois des journées entières...

Oh non! il n'était pas tendre, le métier. Victor Hugo a raconté les "

travailleurs

de la mer " d'une façon sublime; que n'a-t-il vu les canotiers du Saint-Laurent à

l'oeuvre!

II

Il y a de cela une quarantaine d'années, je me trouvais à Lévis, en compagnie

d'un jeune couple de nouveau mariés de la Floride, qui avaient montré assez d'originalité d'esprit pour entreprendre un voyage de noces à travers le Bas-Canada en plein hiver.

84

Pour des arrivants du pays des magnolias, o^ù les oranges m^ûrissent en janvier,

la nouveauté du spectacle ne manquait pas d'attrait, comme on le pense bien.

Aussi les jeunes voyageurs étaient-ils déterminés à en jouir avec tout le raffinement possible. Et, pour démontrer que leur itinéraire avait été

tracé avec

l'intelligence sagace de deux amoureux en quête de pittoresque et d'émotions

déliçables, il me suffira d'ajouter que la visite de Québec et de ses environs par la

fin de décembre, la messe de Minuit dans la vieille cathédrale historique, et le

passage du Saint-Laurent à travers les banquises, au clair de la lune, se distinguaient parmi les principaux articles du programme.

Ils étaient donc arrivés à Lévis précisément la veille de Noël au matin, par la

voie du Grand-Tronc; et à seule fin d'attendre la nuit, ils avaient passé

la journée à

l'hôtel Victoria, où -- ancienne connaissance du mari -- j'étais allé les joindre, pour

le plaisir de me faire un peu leur cicerone.

Dans la soirée, nous nous préparâmes pour la traversée, et nous nous rendîmes

au " Passage ", c'est-à-dire à l'endroit où les canotiers tenaient leurs quartiers

ordinaires à l'affût des voyageurs.

-- J'avons un beau clair de lune, c'est vrai, nous dit l'un d'eux, mais ça pince

dur et ça charrie, allez! Si vous voulez pas courir le risque de coucher sur les

battures de Beaumont, vous ferez bien de pas vous risquer dans les glaces avant

une couple d'heures d'ici. Y a pas un canot pour attraper la Pointe-à-Puyseaux

par ce courant-là. Le père Baron lui-même voudrait pas l'entreprendre.

-- Où est-il, le père Baron?

-- Chez le bonhomme Vien, après fumer sa pipe. Il vous traversera pas plus qu'un autre avant onze heures, onze heures et demie, prenez-en ma parole.

Vous

pouvez entrer vous chauffer avec la petite dame, en attendant la fin du baissant. ¿

la mer étale, je m'engage à vous débarquer dans l'anse du Cul-de-sac, en criant :

Ciseaux!

-- Eh bien, dis-je à mes deux jeunes amis, attendez-moi ici quelques

instants, je

vais consulter le père Baron; c'est le patriarche du canton et l'oracle en pareille

matière.

-- Nous irons avec vous, fit la jeune femme.

-- Mais, Madame, je ne vais pas dans un salon, je vous en avertis.

-- qu'est-ce que cela fait? Ce n'est pas pour avoir mes aises que je désire traverser le Saint-Laurent par cette nuit glaciale.

-- Mais, ces gens fument comme des volcans, vous allez être asphyxiée.

-- «a ne peut être pire que dans les cases de nos nègres, je présume.

-- Ah! pour ça, non.

85

-- Eh bien, marchons; je voyage non seulement pour voir du pays, mais aussi pour faire des études de moeurs.

-- Alors soit; du reste, vous ne verrez que de braves gens, un peu rustiques dans

leurs manières, mais le coeur sur la main.

Je connaissais la maison du père Vien. Nous entr,mes, " sans cogner ", suivant

l'habitude et l'expression locales, et nous nous trouv,mes de plein pied dans un

rez-de-chaussée d'une seule pièce, tout autour de laquelle circulait une rangée de

bancs de bois accolés à la muraille.

Sur ces bancs, les jambes croisées ou les coudes aux genoux, une vingtaine de

canotiers fumaient tranquillement leurs pipes culottées, en échangeant quelques

mots par-ci par-là avec indifférence et bonhomie.

D'autres, plus récemment arrivés du dehors, la glace aux semelles et le givre

aux moustaches, faisaient sécher leurs mitaines de cuir, en tapant du pied autour

d'un lourd poêle de fonte à deux étages -- à deux " ponts ", comme on disait alors

-- qui bourdonnait au centre de la salle, solidement campé sur ses quatre pieds en

pattes de lion.

Tous ces hommes, à la mise plus ou moins négligée, portaient pour la plupart

une chemise de flanelle grise ou rouge sous un veston de bouracan, de cordelat ou

d'étoffe " du pays ", solidement retenu autour des reins par une ceinture en laine

de couleur voyante. Un bonnet de fourrure leur descendait sur les yeux; leurs

pantalons, bien ficelés dans de longues tiges de bottes mocassines, étaient retenues

à la hanche par une forte courroie bouclée, la bretelle gênant les épaules pour le

maniement de la pagaie.

Il y avait là des jeunes, des vieux, barbes noires et barbes grises, à peine

distincts dans la lueur douteuse des chandelles de suif que des appliques en ferblanc renaient aux murs, et qui ne se laissaient elles-mêmes entrevoir que

vaguement à travers la fumée des pipes et la buée qui montait des vêtements mal

séchés.

Deux passagers, assis dans un coin, attendaient comme nous l'heure propice à

l'embarquement.

¿ notre aspect, le silence se fit, et les fronts se découvrirent -- car la politesse

est traditionnelle chez le Canadien, quel que soit le niveau de sa condition.

-- Entrez, la petite dame; entrez, ces messieurs! fit le maître de la maison en

venant au-devant de nous. Entrez vous asseoir. Vous voudriez traverser, sans

doute?

-- Oui, monsieur Vien, et tout de suite, s'il y a moyen. qu'en dites-vous, père

Baron?

86

-- Y a toujours moyen de tenter le bon Dieu, répondit sentencieusement un grand vieillard à tête blanche et à figure honnête, qui fumait son br^{le}-gueule un

peu à l'écart assis sur la seule chaise qu'il y e^t dans la pièce; y a toujours moyen

de tenter le bon Dieu, mais ça porte pas chance.

-- Vous croyez donc qu'il y a du danger?

-- Y a au moins le danger de passer la nuit sur la glace; et avec une créature,

c'est pas commode.

-- Vous pouvez vous en rapporter au père Baron, intervint celui qui nous avait

introduits, c'est ben rare qu'il donne un mauvais conseil.

-- «a, c'est vrai, fit un autre des fumeurs; si ce pauvre Sanschagrin l'avait

écouté l'année dernière, c'est tout probable qu'il serait encore de ce monde.

Je me rappelai un triste accident qui avait eu lieu l'année précédente, et dans

lequel un citoyen bien connu de Lévis avait trouvé la mort en compagnie de deux

autres passagers de la Beauce.

-- Dame, fit un des canotiers, qui n'avait pas encore pris la parole -- un homme

de sombre apparence et à longue barbe noire -- il avait vu la tête à Pitre, vous

comprenez. Et quand on a vu la tête à Pitre...

-- Il faut périr dans l'année, appuya un autre canotier.

-- Ma foi du bon Dieu! si j'avais le malheur de voir ça, moi, j'embarquerais pas

dans un canot ni pour or ni pour argent! fit une voix.

-- Et moi, c'est pas pour mille piastres que je voudrais toucher à un aviron, ma

grand'conscience! fit un autre.

-- Ah! ni moi, sapristi! s'écrièrent tous les voisins.

-- Une légende? me dit tout bas la femme de mon ami, à laquelle le père Baron

avait courtoisement cédé l'unique chaise de céans, une légende? Ah! mais, c'est

délicieux. Faites-leur conter cela, je vous prie.

-- qu'est-ce que vous entendez par " la tête à Pitre "? demandai-je à

celui qui

le premier, avait fait allusion à la chose.

-- Le père Baron peut vous raconter ça mieux que moi, répondit l'homme sombre, ça s'est passé de son temps.

-- Ah! pour le s'r, dit le père Vien, que l'ami Baron a ben connu Pitre Soulard;

moi aussi d'ailleurs. Un jeune homme comme il faut, mais malchanceux.

-- Oui, dit le père Baron, ça devait finir mal. S'il était malchanceux, il était ben

imprudent étout, le pauvre diable. J'ai pour mon dire, les enfants, que c'est ben

superbe d'être brave, mais il faut pas tenter le bon Dieu. On se repent jamais

d'avoir trop pris de précautions, on a du regret souvent d'en avoir pas pris assez.

C'est pas pour me vanter, mais j'ai fait la traversée de québec en canot, de

87

l'automne au printemps, qu'il fit beau, qu'il fit mauvais, pour ainsi dire tous les

jours de ma vie, et jamais, au grand jamais il m'est arrivé gros comme ça d'accident. Pourquoi? Parce que j'ai jamais fait le fanfaron, et que j'ai toujours

détesté les bravades. Je me laissais pas effrayer pour des riens, non! Mais j'ai

jamais eu honte de reculer devant le péril. Sa vie à soi on en fait ce qu'on veut,

c'pas, quand on n'est pas trop craignant Dieu; mais la vie des autres, faut pas jouer

avec. Malheureusement, le pauvre Pitre Soulard, lui, était plus courageux que

prudent. Il aimait mieux courir tous les risques, plutôt que de passer pour avoir eu

peur.

Et le père Baron, entraîné par ses souvenirs et les rétrospections enthousiastes

du vieux métier, nous raconta l'histoire de Pitre Soulard.

III

Cette histoire nous reporte au mois de janvier 1844.

L'hiver avait été exceptionnellement rigoureux. Des vents de nord-est presque

ininterrompus avaient déchaîné sur la région de québec tourmente sur tourmente,

en avalanches de grêle et de neige aveuglante, qui rendaient la traversée du fleuve

très difficile, et quelquefois impraticable.

Le fleuve charriait du matin au soir et du soir au matin des montagnes de glace

qui se brisaient sur l'angle des quais avec un bruit lugubre.

Ce n'était qu'à de rares intervalles que le regard pouvait atteindre d'une rive à

l'autre à travers les grands brouillards tourmentés par la bourrasque.

Chacun disait, en s'abritant de son mieux contre le froid, la neige et le vent :

-- quel temps, mon Dieu, quel temps!

Mais c'était surtout pour les pauvres canotiers que la vie était dure.

quand ils

partaient le matin, ils n'étaient pas toujours certains de rentrer au logis le soir.

Un jour, cependant, le soleil s'était levé sur un horizon clair et calme.

Le froid

était vif, mais sec. On entendait au loin craquer les banquises, la neige durcie criait

sous le pas des piétons, mais le ciel flamboyait, limpide et transparent comme du

cristal de roche.

La glace avait tellement afflué durant la nuit qu'elle s'était solidifiée tout à

coup, en fermant l'issue du bassin de québec, à l'endroit o^ù le fleuve se resserre

brusquement entre la Pointe-Lévis et l'extrémité sud-ouest de l'île d'Orléans. En

d'autres termes et pour parler le langage technique " le pont était pris à

la clef ".

88

Or, quand le pont est pris à la clef, le reste des glaces flottantes qui dévalent

d'en amont n'en suivent pas moins le flux et le reflux de la marée, c'est-

à-dire que

le flot les repousse à plusieurs milles au-dessus de la ville, jusqu'à ce que le jasant

les ramène se heurter contre la formidable barrière.

C'est ce qui s'appelle le " Chariot ".

quand le chariot est remonté, la traversée se fait à l'eau claire et presque aussi

facilement qu'en été; mais gare là-dessous quand la monstrueuse banquise, roulant

à pleins bords d'un rivage à l'autre, revient s'écraser contre l'obstacle qui lui barre

la route du Golfe!

Le choc est terrifiant.

Malheur, alors, à ceux qui se trouvent pris dans les m,choires de la bête aveugle!

Ce fut le sort du pauvre Pitre Soulard.

Comme il est dit plus haut, le temps était exceptionnellement serein, mais le

fleuve n'en était pas moins menaçant.

Pitre Soulard avait dès le matin traversé de Lévis à québec; et, après avoir

effectué son chargement de retour, se préparait à prendre le large pour regagner la

rive sud.

Malheureusement, un de ses passagers lui avait fait perdre un temps précieux,

et le chariot, qu'entraînait le reflux commençait à doubler les quais du Foulon,

lorsque Pitre Soulard, son aviron à la main, cria de toute la force de ses poumons :

-- Embarque! embarque!...

-- Il est bien tard, Pitre, lui fit observer quelqu'un.

-- Bah! répondit-il, ça me connaît, allez, ces affaires-là.

-- Ton canot est trop chargé, lui dit un autre, tu auras le chariot sur les

flancs

avant d'atteindre la batture de Lévis.

-- Laissez-moi donc tranquille, vous autres! me prenez-vous pour un serin?

-- Pitre Soulard, fit à son tour le père Baron, qui se trouvait là, pas de bêtises,

hein!... On gagne rien à tenter le bon Dieu.

-- Vous êtes tous des poules mouillées! s'écria Pitre Soulard en lançant son

canot en plein courant, du haut de la batture qui bordait l'anse où s'élève aujourd'hui le marché Champlain.

Ce fut un lourd plongeon dans un rejaillissement d'écume; les pagaies creusèrent la vague avec effort, et le canot, monté par seize personnes, tant

passagers que rameurs, s'éloigna sous le ciel bleu, en laissant derrière lui un long

sillage d'argent dans le flot sombre, tandis que la voix énergiquement timbrée de

Pitre Soulard criait :

89

-- Nageons, les coeurs!...

Le courant déferlait avec une violence extrême : en quelques instants on les

eut perdus de vue dans la direction du quai des Indes.

Vingt minutes après, le chariot passait en mugissant devant québec, et les curieux qui regardaient rouler la trombe virent le père Baron faire un signe de

croix à la dérobée, les yeux tournés du côté du large.

Le soir, quand la nuit hâtive de janvier descendit sur les hauteurs de

Lévis,

deux hommes côtoyaient le rivage en sanglotant, secoués de frissons convulsifs.

C'était Pitre Soulard, échappé à la mort comme par miracle, avec un de ses camarades.

Les quatorze autres avaient péri, noyés dans l'eau du fleuve ou impitoyablement broyés par les glaçons, dont les blocs énormes et les arêtes

terribles avaient pulvérisé comme une allumette l'imprudente embarcation avec

presque tout ce qu'elle contenait.

Si effroyable qu'elle fût, cependant, la leçon ne suffit point à corriger le téméraire.

Deux ans plus tard, dans une circonstance à peu près analogue, sa forfanterie

causa la mort à deux autres malheureux, qui n'avaient pas craint de s'embarquer

avec lui, malgré la réputation de fatalité attachée naturellement à sa personne.

Cette fois-là, par exemple, il y passa lui-même -- et d'une façon tout particulièrement tragique.

Comme il se débattait à la nage en s'efforçant de s'agripper à l'épave de son

canot chaviré en plein chenal, une immense " glace vive ", une de ces gigantesques feuilles de glace fine, acérées comme du verre et tranchantes comme

l'acier, l'atteignit, foudroyante, et le décapita sous les yeux horrifiés de ses

compagnons, aussi prestement qu'aurait pu faire le couperet de la guillotine.

La tête du malheureux rebondit au loin, et ricocha plusieurs fois sur la glace,

en laissant une lugubre trace de sang sur son passage.

C'est cette tête qui revient, dit-on.

Dans cette partie du bassin de québec qu'on appelle " entre les deux églises "

-- o ̃ les caboteurs du bas du fleuve ne manquent jamais, en passant, de dire un ave

pour les " bonnes ,mes " -- la vision fantastique apparaît quelquefois.

C'est surtout par les jours de brume ou de " poudrerie " neigeuse que l'horrible fantôme se montre aux canotiers effrayés, que les glaces ont entraînés

dans ces dangereux parages.

Tout à coup, au moment o ̃ l'on s'y attend le moins, on voit émerger de cette

espèce d'obscurité laiteuse une vaste lame de glace, sur laquelle glisse en 90

sursautant quelque chose de noir et d'informe qu'on distingue à peine dans les

vagues opacités blanches.

C'est la tête à Pitre.

Virez de bord sans perdre une seconde!

Malheur à ceux qui l'ont aperçue : ils meurent dans l'année, et le plus souvent

de mort accidentelle.

C'est cela qu'avait vu, dit-on, l'infortuné Octave Sanschagrin.

IV

Le père Baron en était là de son récit lorsqu'une voix retentit dans la rue :

-- Embarque! embarque!...

En un instant tous les canotiers furent sur pieds.

-- Le baissant est fini, la mer est étale, allons!

-- Combien de passagers?

-- Cinq.

-- Un canot avec huit bons avirons va suffire.

-- Allons, Nazaire, c'est à ton tour.

-- Et vous avez de la chance, ajoutai-je, car vous allez conduire des
nouveaux

mariés.

-- C'est-y vrai?

-- Et qui voient le Saint-Laurent pour la première fois, par-dessus le
marché.

-- Tout de bon?

-- Oui, ça vous portera bonheur.

-- Ah! ben dame, écoutez : puisque c'est comme ça, j'ai un beau canot
tout flambant neuf que je voulais étrenner au jour de l'An, on va
l'étrenner à

soir.

-- C'est une idée, fit le père Baron; est-ce qu'il est prêt?

-- Il n'y a qu'à le sortir de la remise et à le mettre à l'eau.

-- Amène, alors!

-- C'est-y fait?

-- C'est fait! On va le baptiser, ton canot neuf, comme un navire à trois
m

,ts.

-- La petite dame voudra-t-elle servir de marraine?

-- Je crois bien! m'écriai-je, et le mari sera parrain. quant à moi, je fournirai

l'eau bénite. «a y est-il?

-- «a y est!...

-- Hourrah!...

91

-- Eh ben, en avant les coeurs!... Ho!...

Et nous voilà partis à la suite du beau canot neuf, pavoisé pour la circonstance,

et que les canotiers, les uns à la bosse, les autres la main aux plats-bords,

entraînaient joyeusement dans le sentier en pente qui conduisait à la rive.

Nous y fîmes rendus en quelques instants.

Le père Baron nous avait suivis.

-- Père ...douard, lui dit Nazaire Jodoin, vous allez traverser avec nous, et vous

gouvernerez. Encore quelque chose qui portera bonheur à mon canot.

Le père Baron ne se faisait jamais prier quand il s'agissait d'y aller de sa

personne.

-- Volontiers, dit-il, mes enfants, mais puisque nous allons baptiser un nouveau-né, avez-vous songé à lui choisir un nom?

-- En effet, il lui faut un nom.

-- Voyons... C'est la veille de Noël, fit quelqu'un, si nous l'appelions Noël?

-- Saprستي, non! intervint le propriétaire; j'ai perdu un procès contre

Noël

Beaudoin de Saint-Henri : il s'appelera pas Noël.

-- Dans ce cas, appelons-le l'Enfant-Jésus, proposa un des canotiers.

-- Dis donc, toi, Tanfan Théaume, veux-tu te taire? On n'est pas à l'église icitte! Promettrais-tu seulement de jamais sacrer à bord de ce canot-là, si on

l'appelait l'Enfant-Jésus?

-- Ben... dame...

-- Non, n'est-ce pas?... Eh ben, on est trop chétis, tout ce qu'on en est, entends-tu, pour donner des noms comme ça à nos canots.

-- Si on le nommait Santa-Claus? fit une voix.

-- Oui! pour qu'il entre tout chargé dans le grenier de la mère Bégin, comme

celui de Michel Couture, qui portait ce nom-là! Vous vous souvenez quand il a

cassé son amarre en descendant la côte chez Fraser.

-- Il est entré, vous dites...

-- Oui, Madame, la nuit. Le chemin fait un coude à cet endroit-là, et comme le

toit de la maison se trouvait de niveau avec la descente, le canot échappé, chargé

d'un boeuf, a passé tout droit, et est entré par le pignon, perçant les lambris et

culbutant tout, poêles, cloisons et couchettes, avec ce qu'il y avait dedans. Vous

imaginez... «a lui a coûté deux cents piastres, à Michel Couture.

-- Et il s'appelait Santa-Claus?

-- Le canot? Oui, Madame.

-- ...tait-ce aussi la veille de Noël? demanda la jeune femme avec un sourire.

-- Ah! non, par exemple, lui répondit-on en riant. Il n'aurait manqué que ça.

92

-- ...coutez-moi, j'ai trouvé mieux, hasardai-je en m'avançant dans le groupe.

Donnons-lui le nom de la marraine, parbleu! quel est votre petit nom, Madame?

-- Mary, Monsieur.

-- Bravo! c'est ça, Merry Christmas! s'écria le père Baron qui risquait, sans

s'en douter, un calembour anglais pour la première fois de sa vie.

-- Merry Christmas! Hourrah!...

En ce moment le premier " coup " de la messe de Minuit retentit dans le lointain, et, au son majestueux des cloches de Notre-Dame sonnant à toute volée,

la libation traditionnelle coula sur la proue de la svelte embarcation, pendant que

vingt voix joyeuses criaient : Merry Christmas! aux échos des hautes falaises qui

font pendant au rocher de québec.

Un instant après, nous étions, mes deux camarades et moi, chaudement blottis

dans les fourrures entassées au fond du canot.

Celui-ci, la pince tournée du côté du fleuve, s'avança d'abord lentement le nez

dans le vide, resta un instant suspendu en équilibre, puis, emporté par le poids des

rameurs qui sautaient l'un après l'autre à l'intérieur avec un cri de joie,

la vaillante

petite embarcation glissa comme une flèche, s'enfonça dans la vague,
ricocha

comme une balle, et, sous l'effort de huit bons avirons maniés avec
adresse, prit sa

course dans un tourbillon d'écume.

-- Merry Christmas! criaient les nageurs.

-- Merry Christmas! répétait le père Baron assis sur la poupe et penché
sur sa

longue pagaie frétilant dans le remous comme la queue d'un triton.

-- Allons, une chanson! cria quelqu'un.

-- Non, mes vieux! pas de chanson à soir, dit le père Baron, un
cantique plutôt.

Et, d'une voix juste et sonore que l'âge ne faisait pas encore chevroter,
le

vétéran des canotiers du Saint-Laurent entonna sur nos têtes le vieux
cantique

villageois dont le rythme allègre s'accorde si parfaitement avec la
cadence des

avirons:

Il est né le divin Enfant :

Jouez, hautbois! résonnez, musettes!

Il est né le divin Enfant :

Chantons tous son avènement!

Et les voix mâles des nageurs de reprendre à l'unisson : Il est né le
divin Enfant!

93

Je n'oublierai jamais cette traversée merveilleuse.

Nous allions, rapides, sous l'azur flamboyant du ciel, tout inondés des rayons

blancs de la lune qui se jouaient avec mille miroitements argentés dans les ondulations frissonnantes des vagues. On aurait dit que chaque étoile, étincelle

magique, allumait une aigrette rutilante dans le fouillis des glaces immobiles.

Non, je n'oublierai jamais cette traversée de ma vie.

Un moment, une large banquise à surface plane comme un parquet de marbre se trouva postée carrément en travers de notre route.

En deux secondes, le canot fut hissé dessus. Et nous fîmes halte pour contempler le spectacle.

Il était féérique.

Les rives escarpées du fleuve déroulaient à droite et à gauche leurs fuyantes

perspectives neigeuses, que les toits, les arbres, les dômes et les clochers trouaient

de points sombres ou lumineux, comme les engrêlures d'une longue broderie flottante.

Autour de nous sur la nappe du fleuve s'étendaient à perte de vue des blancheurs noyées de clartés douces, brisées çà et là par des sillons, des déchirures, des crevasses, des mares, des lacs d'eau profonde dont la surface

pailletée de reflets faisait encore ressortir la lugubre couleur d'encre.

Et tout cela dans une atmosphère de morsure glaciale, il est vrai, mais dont le

calme étrange pénétrait l'âme d'une impression de sérénité extraordinaire.

-- Ave, Maria! cria le père Baron en enlevant sa casquette.

Et les rudes canotiers se découvraient pieusement, leurs figures basanées s'illuminaient radieuses, sous la splendeur des astres.

Je renonce à peindre la scène.

-- Impossible de rêver rien de plus beau, disaient ensemble mes deux amis.

-- Et, Dieu merci, nous n'avons pas vu la tête à Pitre! murmura Nazaire Jodoin,

en mettant le pied sur la batture de québec.

.....

Plusieurs années plus tard, passant le long du rocher de Lévis qui domine l'anse o^ù bruissent comme une ruche d'abeilles d'actifs chantiers de carénage,

j'aperçus un vieux débris de canot, sur la poupe duquel un lambeau de tôle rouillée

laissait voir ces quatre lettres :TMAS, reste d'une inscription à moitié effacée

par l'abandon et les intempéries.

...tait-ce l'épave du Merry Christmas d'autrefois?

94

En tout cas, cette vue éveilla chez moi tout un essaim de souvenirs charmants

et mélancoliques.

95

Ouise

Il y a quelques années passées, des circonstances particulières avaient conduit

à Nicolet -- jolie petite ville située sur les bords de la rivière du même nom -- une

famille de cinq personnes en tout, ni riche ni pauvre, de condition ni humble ni

brillante, mais chez qui l'ange du bonheur domestique avait toujours eu sa place

au foyer et son couvert à table.

¿ l'époque où se passe ma petite histoire, la plus jeune des trois enfants

-- une

blonde aux yeux noirs, toute mignonne et toute frêle -- avait à peine quatre ans;

mais sa jolie figure et ses mines futées, pleines d'espiègle c,linerie, l'avaient déjà

rendue populaire dans tout le voisinage.

Elle parlait toujours d'elle-même à la troisième personne; et son nom de Louise -- qu'elle prononçait Ouisse -- était devenu familier un peu partout, depuis le

bac du passeur Boisvert jusqu'au palais épiscopal; car il ne faut pas oublier que

nous sommes dans un évêché.

quand celle qui le portait se penchait au balcon sur lequel s'ouvrait le salon

paternel, ou qu'elle se promenait, légère comme une alouette, dans les allées du

jardin, sa tête mutine émergeant ci et là parmi les rosiers et les chèvrefeuilles, les

vieux prêtres qui se rendaient auprès de l'évêque, les collégiens qui tournaient

l'avenue du Séminaire, les messieurs et les dames qui suivaient le trottoir de la

grand'rue, ne manquaient jamais de lui dire en passant :

-- Bonjour, Louise!

Ce à quoi une petite voix fraîche et rieuse répondait invariablement :

-- Bonzour!

Les cochers même, les travailleurs qui revenaient du chantier après leur journée faite, lui souriaient avec un mot d'affection :

-- Bonjour, mam'zelle Louise!

Et la fillette répondait avec un gazouillis sonore et clair comme un ramage de

pinson :

-- Bonzour, monsieur.

Souvent elle arrêta les cochers d'un signe de son petit doigt rose, et quand ils

s'approchaient pour lui demander ce qu'il pouvait y avoir à son service :

-- Un tit tour! murmurait-elle à demi-voix, pendant que tout un arsenal de malins sourires se dessinait aux coins de sa bouche et de ses yeux.

96

quelquefois le cocher objectait :

-- J'ai pas le temps, mam'zelle Louise.

Alors, elle posait l'index de sa main droite sur l'index de sa main gauche, et

avec un accent d'irrésistible lutinerie :

-- Un tit, tit, tit, tit!... gazouillait-elle, en variant ses intonations comme les

vocalises les plus fl^otées de la musique italienne.

C'était fini. Le cocher s'arrêta, la regardait un instant, puis cédant tout à coup

à un accès de bienveillance bourrue :

-- Bigre d'enfant! grommelait-il, pas moyen de lui rien refuser, à celle-

là...

Et saisissant la petite dans ses deux bras robustes, il la déposait sur le siège de

son barouche, sautait à côté d'elle, fouettait sa bête, et partait à

l'aventure, pendant

que l'enfant secouait ses boucles blondes dans le vent, et que ses éclats de gaieté

s'égrenaient dans l'air comme des poignées de perles, aux oreilles des passants,

qui la regardaient aller avec un sourire.

Bref, Louise se faisait aimer.

Aimait-elle quelqu'un en retour?

Si elle aimait quelqu'un! Ț qui demandez-vous cela? Elle aimait tout le monde.

Oh! oui; mais à part le frère et la soeur -- et surtout le papa et la maman toujours exceptés sous ce rapport -- ce que Louise aimait le mieux, incontestablement, c'était son chien.

Car elle avait un chien, mademoiselle Louise; un beau griffon français dont on

apercevait à peine les yeux sous les longues mèches de sa luxuriante toison, un

bon toutou qu'on avait nommé Corbeau, parce qu'il était tout noir.

De son côté, le chien s'était attaché à l'enfant et ne la quittait pas d'une semelle, si l'on peut se servir de cette expression quand il s'agit de la race canine.

Si quelque chose avait le don de jeter la petite dans des accès de gaieté

folle,

c'était cette vieille chansonnette, que son père lui chantait souvent, et

dont voici

une bribe :

Il était un petit homme

qui s'appelait Guilleri,

Carabi!

Il s'en fut à la chasse,

ç la chasse aux perdrix,

Carabi!

Titi, carabi!

Toto, carabo!

97

-- Toto Corbeau!... s'écriait-elle.

Et son frais éclat de rire partait comme une fusée.

La première fois que la petite fut conduite à confesse, son père lui avait dit :

-- Tu prieras le bon Dieu pour moi, n'est-ce pas, Louise?

-- Oh! oui, avait-elle répondu.

Et, à son retour, quand le père lui e't demandé si elle avait bien rempli sa

promesse :

-- Oui, papa, répondit-elle, Ouise a dit deux gros péchés pour toi.

Voilà.

Et maintenant que le lecteur connaît mon héroïne, qu'on me laisse conter l'histoire promise.

ç l'approche des fêtes, le papa était allé passer un jour ou deux à

Montréal : on

devine un peu dans quel but.

Il revint au logis juste la veille de Noël, avec une petite malle assez lourde,

dont la clef -- quel contretemps! -- avait été perdue en route.

Ce que cette malle contenait? Il n'en avait pas le moindre souvenir.

En tout cas, ce ne pouvait pas être des cadeaux, car, pour une raison ou pour

une autre, il avait -- chose étrange! -- trouvé toutes les boutiques fermées. Et, du

reste, chose encore plus ennuyeuse, l'argent lui avait manqué...

Dans de pareilles conditions, comment voulez-vous acheter le moindre jouet?

C'était bien fâcheux, mais tout le monde sait que, dans la nuit de Noël, Santa

Claus fait sa tournée, et que sa hotte est toujours remplie de jolis présents pour les

enfants sages.

-- Allons, mes anges, déposez vos souliers dans la cheminée, accrochez vos bas

au pied des couchettes, faites votre prière, et vite, sous les couvertures!

Demain

matin, nous verrons ce que l'ami des petits enfants vous aura apporté. Si vous

dormez bien, vous pouvez être sûrs qu'il ne vous oubliera pas.

Le garçon -- rendons-lui cette justice -- fit une moue où perçait une certaine

dose d'incrédulité; la cadette resta quelque peu pensive; mais Louise se

mit à

sautiller en battant des mains et en lançant tout un feu roulant de rires perlés et

d'interminables cris de joie.

Tout à coup, elle s'arrêta et se prit à réfléchir.

Puis, levant sur son père ses grands yeux inquisiteurs :

-- Santa Claus va-t-il aussi porter quelque chose au tit Jésus? dit-elle.

-- Mais non, mon enfant.

-- Pourquoi?

98

-- Parce que le petit Jésus n'en a pas besoin, lui, ma chérie; tout lui appartient.

-- Si, en a besoin; l'est pauvre; Ouise vu auzourd'hui; a pas de tite robe;
a

froid, froid... Pauv' bébé va pleurer... s'r!

Et la petite portait son doigt à sa lèvre, tout émue, la voix saccadée, presque

larmoyante, et la poitrine palpitante comme celle d'un oiseau qu'un enfant a saisi

par une plume de son aile.

Mais les émotions de l'enfance passent vite : les adieux du soir et les préparatifs de la nuit firent diversion.

Trois bons baisers bien sonores à papa, trois caresses bien tendres à maman; et,

dix minutes après, trois paires de jolis souliers neufs se trouvaient rangées sur les

dalles du foyer, et trois mignonnes têtes blondes et brunes sommeillaient dans le

creux de trois oreillers blancs fleurant l'iris, dans l'ombre des rideaux
o' se jouait

la lueur douce et tremblotante des veilleuses.

La clef de la malle fut bien vite retrouvée, comme on le pense bien.

Et, conséquence naturelle, les cadeaux encombrèrent bientôt les
abords de la

cheminée : une grosse poupée richement habillée s'installa carrément
en travers

des souliers de Louise; les petits bas suspendus au pied des lits
regorgèrent de

bonbons et de bijoux glissés là par la main discrète de la maman; et
quand, avant

de se retirer, le père jeta un regard attendri dans l'entrebaillement des
portes

derrière lesquelles reposaient ses trésors, il crut voir l'essaim des
génies ailés

qu'on appelle les songes voltiger autour du front de sa favorite, et lui
murmurer à

l'oreille quelques-uns des divins secrets que, cette nuit-là surtout, les
anges du ciel

échangent entre eux dans l'enchantement des félicités éternelles.

Et, pendant que les domestiques sortaient sur la pointe des pieds pour
se rendre à la messe de Minuit, les deux époux, retenus au logis par le
devoir paternel, s'endormaient doucement bercés par la grande voix
des cloches qui chantaient dans la nuit l'hosanna de la Rédemption
entonné par les anges sur les

collines de la Judée.

Aux premières lueurs du jour, des exclamations joyeuses les
éveillèrent.

Un tapage harmonieux de trompettes, de tambours et de crins-crins,
mêlé à

des

voix argentines, montait de l'étage inférieur.

En deux minutes, la maison fut sur pied.

Oh! la ravissante chose que ces bonheurs enfantins, si purs de tout mélange,

qui co^otent si peu cher à ceux qui les procurent, et dont le souvenir radieux vous

suit tout le long de votre existence, jusqu'à l'âge des rétrospections mélancoliques!

99

La douce chose, surtout, que les tendresses reconnaissantes, que les candides

et honnêtes sourires dont ils vous sont si largement payés!

Tout le monde ne fit bientôt qu'un groupe.

-- Mais o^o est l'autre? demanda le père, en embrassant les deux aînés; Louise

n'est pas encore levée?

-- Si fait, dit la maman, son lit est vide.

-- O^o est-elle donc alors?

-- Sais pas, répondent les petits.

-- Louise!

-- Louise!

On croit à une espièglerie; on s'inquiète, on cherche...

-- O^o est le chien? fit le père avec un serrement de coeur.

-- Corbeau!

-- Corbeau!

-- Corbeau!...

Rien n'apparut, pas le plus petit grondement joyeux ne se fit entendre.

Le père eut une exclamation d'angoisse :

-- Le chien n'y est pas! l'enfant est disparue! mon Dieu où est-elle?

Et tout affolé, il s'élança dehors tête nue, sans même remarquer qu'on avait

tiré le verrou.

Une légère couche de neige était tombée pendant la nuit : des pistes traversaient le jardin et se dirigeaient du côté de la cathédrale. On y reconnaissait

la trace de deux petits pieds mignons, et cette rosette en forme de trèfle à cinq

feuilles, que la patte d'un chien laisse derrière elle sur le sol malléable.

Cela rassura un peu le pauvre père, qui poursuivit sa course dans la direction

indiquée par les pistes.

Il n'avait pas fait une centaine de pas, qu'il se trouvait en face de l'évêque, son

ancien compagnon d'études, qui venait à lui, tenant par la main la fillette, dont

l'autre menotte disparaissait parmi les longs poils rugueux du griffon.

-- Ah! Monseigneur... s'écria le père encore tout bouleversé par la poignante

inquiétude qu'il venait d'éprouver.

-- Je vous ramène une petite sainte, fit l'évêque.

Et remettant à son interlocuteur un léger paquet dissimulé sous son bras :

-- Avec une restitution, ajouta-t-il en souriant.

On sut bientôt ce qui s'était passé.

Il faisait encore sombre, et les lampes allumées avant le jour à l'évêché n'avaient pas encore p,li devant l'aurore, lorsqu'on entendit sonner à la porte.

100

Ce fut la vieille Thérèse, la jardinière, qui alla ouvrir.

Un type à peindre que cette Thérèse.

Figurez-vous une vieille bougonneuse qui trimait dur, jordonnait du matin au

soir, fumait comme une locomotive, et qui, contente ou mécontente, manifestait sa

satisfaction ou son impatience en m,chonnant toujours le même juron : Cré

million!

Vous lui donniez des sous, du tabac, un petit verre, quelque vieux vêtement :

-- Cré million! disait-elle, merci : c'est ça qui fait mon affaire!

Si les enfants du voisinage entraient dans son jardin, marchaient sur ses plates-bandes ou chipaient ses roses :

-- Cré million! s'écriait-elle, attendez voir, les marcassins, que je vous pende

par les oreilles à la clenche de la porte.

Les enfants, qui connaissaient la valeur de ses menaces, n'en avaient guère peur et l'avaient surnommée Million.

De son côté, elle ne s'en f,chait pas.

Donc, la vieille Thérèse alla ouvrir la porte.

-- Bonzour, Miyon, fit une petite voix qui sortait de l'ombre.

Thérèse s'approcha; c'était Louise avec son chien et un petit paquet qu'elle

portait précieusement au bout de ses bras, comme quelque chose de vénérable et

de sacré.

On conçoit la surprise de la vieille.

-- Comment, s'écria-t-elle, c'est toi, puceron!... Cré million! qu'est-ce que tu

viens faire ici à pareille heure?

-- Veux voir monsieur Monseigneur.

-- Monseigneur, monseigneur... Cré million! il a d'autre chose à faire qu'à

s'amuser à toi, monseigneur. Entre te chauffer, tiens! Regardez-moi ça, cré

million! c'est déjà gelé comme un creton. A-t-on jamais vu?...

-- qu'est-ce que c'est? fit une voix paternelle bien connue de la fillette.

Et le bon évêque apparut dans l'encadrement d'une des portes de l'antichambre.

-- qu'est-ce que c'est?

-- C'est moi.

-- qui, toi?

-- Ouisse!

-- Louise! c'est pourtant vrai! avec qui es-tu?

-- Avec Corbeau.

-- Ton père sait-il que tu es sortie?

101

-- Dort!

-- Et que viens-tu faire?

-- Ouise apporte tite robe pour tit Zésus.

-- Tu apportes une robe pour le petit Jésus?

-- Oui, a vu lui hier, a pas de robe, a froid, froid.

-- Mais o' l'as-tu prise, cette robe?

Alors l'enfant se mit à raconter, dans son naÔf langage de bébé, avec mille hésitations et en balbutiant les mots trop difficiles à prononcer, comme quoi elle

avait mis ses souliers dans la cheminée, la veille au soir, avant de se coucher;

comme quoi Santa Claus était venu pendant la nuit et lui avait apporté une grosse

poupée en toilette, avec une belle robe neuve; comme quoi elle avait alors pensé

au petit Jésus tout seul au fond de sa crèche, exposée dans la grande église froide;

et enfin comme quoi elle avait déshabillé la poupée pour habiller celui qu'elle

appelait " le tit Zésus ".

L'évêque écoutait tout cela avec attendrissement.

-- Mais ta poupée va avoir froid à son tour, dit-il.

-- Oh! non, enveloppée dans ç,le à Ouise.

-- Eh bien, viens t'en, fit le bon prélat en se passant furtivement le bout du

doigt dans le coin de l'oeil; nous allons retourner chez papa, tu rhabilleras ta

poupée, et, quant au petit Jésus, sois tranquille, je vais faire chauffer sa crèche de

façon à ce qu'il n'ait pas froid.

-- Vrai, vrai?

-- Vrai, vrai! vous vous chargerez de la chose, n'est-ce pas, Thérèse?

Thérèse s'essuyait les yeux avec le coin de son tablier.

-- Cré million! Monseigneur, je vas vous le chauffer pour le s^or; au risque... de

le faire fondre.

-- ¿ la bonne heure! Et maintenant voici une belle image pour toi, Louise : c'est le portrait du petit Jésus dans les bras de sa mère.

-- Merci, monsieur Monseigneur.

-- Tu la trouves de ton go^t?

-- Oh, oui!... en as-tu encore une?

-- Tu en veux deux? pourquoi faire?

-- Pour les étrennes à mon sauvaze.

-- quel sauvaze?

-- Bon sauvaze apporté Ouise à maman, quand était tite, tite, tite!...

.....

102

Et l'histoire -- comme toutes les histoires de Louise devenue grande -- finit par

un éclat de rire.

103

Le Fer à cheval

C'est un Montréalais bien connu qui parle.

Cette année-là, dit-il, je passai l'hiver à la Nouvelle-Orléans, en compagnie

d'un de nos compatriotes, que je nommerai Alphonse, si vous le permettez -le

plus aimable des camarades, le plus loyal des amis, mais aussi l'enfant
le plus

fataliste de la création.

Fataliste à ce point, qu'un bon jour, en pleine rue, il me tombe presque
dans

les bras en s'écriant tout joyeux :

-- Mon cher ami, embrasse-moi : je viens de perdre cinq piastres!

Et, avant que j'eusse eu le temps de lui faire remarquer que je ne
voyais point

là un sujet de félicitations bien pressant, le voilà à faire un tour de
valse sur le

trottoir, au grand ébahissement des passants affairés.

Il avait accidentellement cassé un petit miroir le matin, et il s'attendait
à

n'importe quel malheur dans le cours de la journée. La perte des cinq
dollars

conjurait la guigne; de là l'exubérance de sa jubilation.

Les chats noirs avaient, en particulier, le don de l'horripiler. Il aurait
fait dix

lieues pour en éviter un.

C'était le premier hiver que je passais sous un climat méridional; et, ne
connaissant encore, en fait de température de décembre, que les
bourrasques neigeuses de québec et la bise glaciale de Chicago, je
vivais dans l'extase, grisé

de soleil et de parfums.

De son côté, mon ami était un gai boute-en-train, mordant à belles
dents dans

le fruit plein de saveur de la jeunesse insoucieuse; et, sans ennuis, sans
inquiétudes, sans chagrins d'aucune sorte, nous menions là la plus
radieuse vie de

garçon qu'on puisse imaginer.

Notre matinée était consacrée au travail; mais l'après-midi... mais le soir...   la

libre disposition de nos capricieuses fantaisies!

Alphonse faisait partie d'une grande maison d'exportation de produits louisianais; et, sur le même pallier que les bureaux de l'établissement, mais en

arrière et séparé d'eux par une vaste pièce à peu près vide, qui servait, au besoin,

de magasin d'échantillons, il s'était meublé un fort joli appartement que nous

partagions en frères.

104

Les cloisons qui nous séparaient des bureaux étaient vitrées depuis le soubassement jusqu'au plafond; de sorte que, de notre chambre à coucher -c'était

cette pièce-là surtout que nous partagions en frères -- nous pouvions apercevoir

plus ou moins ce qui se passait du côté de la façade, où, par parenthèse, se trouvait

notre seule issue.

Une antichambre tout étroite nous mettait en communication avec le magasin.

Noël approchait... le jour de l'An aussi, naturellement; nous nous promettions

du bon temps, de joyeuses soirées, d'aimables rencontres.

Un soir, cependant, en rentrant au logis après une nuit passée chez un planteur

des environs, je trouvai Alphonse tout morose.

Un chat de couleur noire s'était, à ce qu'il me raconta, introduit le matin dans

nos chambres, on ne sait trop comment, et John, notre domestique, de couleur

noire aussi, aidé de toutes les mains en disponibilité, avait eu un mal de chien à en

débarrasser la maison.

Durant deux jours, mon ami parut très occupé, inquiet.

Le causeur brillant, toujours prêt à rire à plein coeur, se faisait taciturne. Il

mangeait plus que du bout des lèvres.

Le chat noir pouvait l'avoir ennuyé, mais le bouleverser à ce point, c'était

inadmissible.

-- Allons, lui dis-je la veille de Noël au soir, en le voyant fureter

partout avec

une humeur massacrate, qu'y a-t-il donc pour te rendre ainsi tout chose?

-- Il y a... grommela-t-il d'un ton rageur et en m,choissant des jurons... y a

qu'on m'a volé, tout simplement.

-- Volé!

-- Oui! et le plus triste, ajouta-t-il en laissant tomber les bras de découragement, c'est que j'ai peur d'être obligé... de soupçonner quelqu'un...

-- Est-ce possible? Mais qui pourrais-tu donc soupçonner?

-- John, notre pauvre nègre. Comprends-tu? soupçonner quelqu'un qu'on a toujours cru honnête! Renvoyer un homme, déshonorer un vieillard...

innocent

peut-être! Parole d'honneur! je ne voudrais pas pour dix fois ce que j'ai perdu...

-- Mais qu'as-tu donc perdu?

-- Mon porte-monnaie.

-- Avec de l'argent?

-- Deux billets de cinq cents.

-- Sapristi!

-- Oui, mon cher, j'avais retiré cet argent de la banque pour conclure un marché, le soir, avec un vieux Créole. Tu sais que bon nombre de ces Créoles ne

greenbacks. Or,

mon homme ayant manqué au rendez-vous, mes mille dollars étaient restés en portefeuille; et tout à disparu le lendemain matin, tiens, là, sur le dossier de cette

chaise, dans la poche intérieure de mon gilet... Maudit chat noir!...

-- Et tu as bien cherché?

-- J'ai tout bouleversé, rien!... Mais n'en parlons plus, ajouta-t-il, en me prenant par le bras et en me tournant la tête du côté d'un joli petit poêle de

fantaisie qui occupait le centre de notre chambre à coucher, regarde! c'est la

dernière fois que ces bêtises-là m'arrivent.

-- qu'est-ce que c'est que ça?

-- Un fer à cheval que je viens de trouver dans la rue. Enfoncée la déveine!

Et, en effet, j'aperçus, qui se balançait avec des reflets métalliques, un fer à

cheval tout usé, suspendu en équilibre sur la fleur centrale qui surmontait le petit

calorifère chargé de nous protéger contre les crudités éventuelles de la saison.

-- Et tu crois... fis-je avec un sourire.

-- Oui, je crois! interrompit-il avec conviction; tu verras toi-même.

-- Eh bien, allons dîner; nous boirons à la santé du sorcier qui doit ramener la

bonne étoile sur notre horizon. S'il pouvait te rapporter ton porte-monnaie!

-- qui sait? En tout cas, allons dîner, nous souperons après la messe de Minuit.

J'ai recommandé à Victor de nous faire des croquignoles pour nous rappeler le

pays.

-- Bonne idée! Mais y tiens-tu, toi, à la messe de Minuit?

-- Sans doute, j'y tiens. Les artistes de l'opéra vont chanter chez les jésuites, tu

sais...

-- Alors tu iras seul, car j'ai un rendez-vous pour la grand'messe de demain.

-- Et les croquignoles?

-- Tu m'en apporteras.

Et voilà comment, le 25 décembre 1870, vers une heure du matin, je dormais seul -- notre domestique ayant son logement ailleurs -- dans un appartement solitaire de la rue Poydras, à la Nouvelle-Orléans, pendant que sous les voûtes tout

illuminées des églises flottaient les chants joyeux de cette mystérieuse nuit de

Noël si chère à tous les coeurs chrétiens.

Tout à coup, je m'éveillai.

Un bruit s'était fait entendre du côté des bureaux.

-- Voici Alphonse qui rentre, me dis-je à moi-même; j'aurais dû laisser le gaz

allumé.

Ici, il me faut ouvrir une parenthèse.

106

Depuis quelques semaines, une singulière terreur régnait à la Nouvelle-Orléans.

On ne parlait que de cambrioleurs et de vols avec effraction.

Tous les matins, les journaux nous apportaient le récit de portes enfoncées, de

tiroirs forcés, de coffres-forts dévalisés.

La police n'y pouvait rien. Les hardis voleurs défiaient sergents de ville et

détectives, avec une habileté étonnante et une audace inouïe.

Guettés dans une direction, ils opéraient dans une autre, et presque toujours à

coup sûr.

Ils s'attaquaient surtout aux coffres de sûreté; et quand ceux-ci résistaient aux

rossignols et aux pinces-monseigneurs, les coquins se servaient au besoin de

fulmicoton, de nitro-glycérine ou autres explosifs pour faire sortir les gonds et les

serrures.

Bref, la ville était dans une alerte presque continuelle.

Mais revenons à mon récit.

Au moment où je faisais cette réflexion que j'aurais dû laisser le gaz allumé

pour guider mon camarade, j'aperçus, en détournant la tête, comme un vague reflet

intermittent se jouer dans le vitrage de la cloison.

-- Allons, tant mieux, pensai-je, il y a de la lumière.

Et j'attendis.

Pas un bruit de pas; silence complet.

-- qu'est-ce qu'il fait donc? me demandai-je en m'agenouillant sur mon lit pour jeter un coup d'oeil du côté des bureaux.

-- Tiens, ils sont deux! fis-je tout surpris. Et que vont-ils faire à la caisse?

Au même instant, la lueur d'une lanterne sourde me passa sur la figure, puis

j'aperçus deux ombres qui se penchaient vers un des coffres-forts de l'établissement; j'entendis même résonner le bouton de la serrure à secret.

Une pensée rapide comme l'éclair me fit frissonner jusque dans la racine des

cheveux.

Nul doute, c'étaient les cambrioleurs!

qu'allait-il arriver?

Se contenteraient-ils de piller les bureaux?

S'aviseraient-ils de venir de mon côté?

Et alors?...

Comment leur échapper? comment donner l'alarme? comment me défendre, si l'on me relançait au fond de ce gîte sans issue, o' j'étais pris comme dans une

souricière?

107

Pas une arme, pas une canne!

J'étais même incapable de m'habiller, le moindre bruit pouvant attirer l'attention des malfaiteurs.

Il ne fallait pas rester au lit pourtant.

Une idée me vint : le fer à cheval d'Alphonse!

Et me voilà me glissant hors de mes couvertures avec des précautions infinies,

et me dirigeant à pas de loup, tout doucement, tout doucement, vers le poêle, o' je

voyais luire vaguement dans les p,les clartés de la nuit, la seule arme
que le hasard

me fournissait.

Oh! la bonne idée tout de même qu'il avait eue, ce cher Alphonse!

Un instant après, j'étais debout dans l'antichambre, effacé derrière le
chambranle de la porte s'ouvrant sur le magasin, en chemise de nuit,
flageolant sur

mes jambes, claquant des dents, retenant mon haleine, la sueur au
front, l'angoisse

au coeur, et mon fer à cheval à la main.

On est toujours plus craintif à l'étranger que chez soi. Du reste un
réveil en

sursaut n'est pas fait pour donner de l'assurance. J'avais une peur folle.

L'attente dura-t-elle longtemps? je ne saurais le dire, mais cela me
parut long

comme un siècle.

Ce que les voleurs avaient fait pendant ce temps-là, je ne m'en rendais
aucunement compte.

J'avais la tête perdue.

Et j'attendais la fin, n'ayant qu'un espoir : que les burglars, satisfaits de
leur

butin, partissent sans songer à se diriger de mon côté.

Vain espoir.

Les deux ombres -- elles me parurent gigantesques -- étaient sorties des
bureaux et s'en venaient droit à moi, le feu de leurs lanternes se
promenant

d'abord de droite et de gauche comme pour explorer les lieux, et enfin
s'arrêtant

sur la porte ouverte, õ, figé de terreur et plus mort que vif, j'attendais
le

dénouement tragique qui ne pouvait manquer maintenant de se précipiter.

À cet instant suprême, par un curieux phénomène psychologique, le courage du désespoir me revint au coeur avec le sang-froid.

Je pus réfléchir.

Je me dis qu'une seule chance de salut me restait : ne pas me laisser surprendre, en assommer un du premier coup; et dire à l'autre : à nous deux!

Pas une seconde ne s'écoula entre la pensée et l'exécution.

108

Les deux hommes marchaient vers moi, presque entièrement masqués par l'ombre, leurs réflecteurs projetant deux cônes de lumière en droite ligne devant

eux.

Ce fut alors que j'apparus soudain, blanc comme un spectre dans l'encadrement éclairé de la porte; et plus prompt que la foudre, en poussant un cri

sauvage, je lançai mon arme avec une précision et une force terribles, droit à la

tête de ce que je croyais être un des bandits...

Clic!... un bruit sec et métallique se fit entendre, en même temps qu'une voix

tonitruante hurlait :

-- Goddam!... don't kill the police!...

Le contrecoup de l'émotion me fit chanceler.

La réaction fut si soudaine que je pus à peine balbutier un mot d'excuse au pauvre gardien de la paix, que j'avais failli tuer.

Tout s'expliqua.

Alphonse, en partant pour la messe de Minuit, avait mal fermé la grande porte

de fer qui donnait accès à notre appartement.

Le pène à ressort n'était pas entré dans la g,chette.

Les deux sergents de ville, redoublant de précautions à cette époque de brigandages fréquents, avaient, dans leur ronde de nuit, poussé la porte, et la

trouvant entr'ouverte, pénétré à l'intérieur à la recherche des voleurs possibles.

Ils avaient visité les bureaux, examiné les coffres de s°reté, et ils étaient en

frais de compléter leurs recherches, en faisant une tournée dans les autres

parties

de la maison, lorsque mon fer à cheval était venu heurter et briser l'un des

numéros en chiffres de cuivre qui ornaient le front de leurs shakos.

Si le coup avait porté deux pouces plus bas, le malheureux était assommé.

Je me remis petit à petit; et quand l'ami Alphonse rentra, tout effaré de voir la

porte ouverte, il me trouva aux prises avec une bonne bouteille de vieux bourbon

du Kentucky, pour me restaurer les nerfs d'abord, et ensuite pour trinquer avec

mes dévaliseurs de safes, deux bonnes têtes d'Irlandais qui riaient de ma peur avec

des bouches fendues jusqu'aux oreilles.

-- Here's your luck! criaient-ils avec un entrain magnifique.

-- Here's your luck! old friends! répondais-je avec un enthousiasme guère plus

dissimulé.

-- Merry Christmas! intervint le bon Alphonse en entrant. J'apporte les croquignoles.

-- Merry Christmas and Happy New Year!

-- God bless ye all, and Erin go bragh!

109

Mon camarade fut bientôt au courant de la situation.

-- Tu vois, mon vieux, me dit-il, qu'il est quelquefois bon d'avoir un fer à

cheval sous la main.

-- En tout cas, fit le policeman dont le numéro était endommagé, ça vaut toujours mieux que de l'avoir dans le front.

-- Au fait, remarquai-je, qu'est-il devenu, le fer à cheval?

-- Je n'en sais rien, fit l'un des sergents.

-- Ni moi, dit l'autre.

-- Le fait est que je ne l'ai pas entendu tomber, fis-je à mon tour.

-- Cherchons-le!

Et, armés de bougies et des lanternes sourdes, nous nous mîmes à fureter dans

tous les coins, à la recherche du fer à cheval.

-- Mais o' est-il donc?

-- Il ne doit pourtant pas être bien loin.

-- Pour sortir du magasin, il lui aurait fallu passer à travers un carreau.

-- Et nous n'avons rien entendu.

-- Et pas une vitre n'est brisée.

-- C'est étrange.

-- ç moins qu'il ne soit là-dessus, hasarda l'un des sergents de ville.

Et il désignait une longue pile de barils vides de whisky dressés bout à bout

dans un coin du magasin, et qui atteignaient presque le plafond.

-- Ce n'est pas possible.

-- Je veux en avoir le coeur net, dit Pat. Fais-moi la courte échelle, Michael.

Et voilà Pat en frais d'escalader les vieux barils qui résonnaient joyeusement

sous les assauts de ses poings et de ses genoux.

Enfin, il atteignit le sommet.

-- Hurrah, boys! cria-t-il, here's the beggar!

Et il brandissait triomphalement le fer à cheval.

Tout à coup :

-- Hold on! cria-t-il de nouveau. Il y a autre chose. What's this? Un porte-monnaie, by Jove!

-- Mon porte-monnaie! clama Alphonse.

Et le brave policeman tomba dans nos bras, le porte-monnaie perdu à la main.

-- Il n'était pas pour rester là vingt ans, disait-il; excellente cachette.

Pas bête,

le voleur!

Mon ami m'embrassait en riant aux larmes :

-- Le fer à cheval! disait-il, le fer à cheval... y croiras-tu maintenant?

110

Puis il devint tout triste; et jetant le fatal porte-monnaie sur son lit :

-- Oh John!... dit-il d'un air découragé; je lui aurais confié une fortune... ¿ qui

se fier, mon Dieu?

Le matin, John parut, et à nous trois nous trouv,mes la clef de l'énigme.

Du gilet suspendu au dossier de la chaise, le porte-monnaie était tombé

dans

une botte qui par hasard se trouvait droit au-dessous.

L'inferral chat noir, poursuivi par tous les manches à balai de

l'établissement,

s'était réfugié sur les barils de whisky. La botte, lancée par le solide poignet

d'Alphonse, avait délogé l'animal, mais était retombée vide.

Le porte-monnaie était resté sur la pile de barils; et comme personne n'aurait

jamais soupçonné qu'il fût là, il aurait bien pu, malgré l'avis de Pat, y rester vingt-ans, et même plus.

À savoir, par dessus le marché, si l'auteur de la trouvaille aurait eu l'honnêteté

de John injustement soupçonnée.

Ce bon vieux John, s'il est encore de ce monde, il doit se rappeler les étrennes

qu'il reçut cette année-là.

quant à moi, je n'aurais jamais cru qu'on pût avoir une telle peur en pleine

nuît de Noël.

111

Tom Car i bou

Cric, crac, les enfants! Parli, parlo, parlons! Pour en savoir le court et le long,

passiez l'crachoir à Jos Violon. Sacatabi, sac-à-tabac! À la porte les ceuses

qu'écouteront pas!

Est-il besoin de dire que le conteur qui débutait ainsi n'était autre que Jos

Violon lui-même, mon ami Jos Violon, qui présidait à une veillée de contes, la

veille de Noël au soir, chez le père Jean Bilodeau, un vieux forgeron de notre

voisinage.

Pauvre vieux Jean Bilodeau, il y a maintenant plus de cinquante ans que j'ai

entendu résonner son enclume, et il me semble le voir encore assis à la porte du

poêle, les coudes sur les genoux, avec le tuyau de son br°le-gueule enclavé

entre

les trois incisives qui lui restaient.

Jos Violon était un type très amusant, qui avait passé sa jeunesse dans les chantiers de " bois carré ", et qui n'aimait rien tant que de raconter ses aventures

de voyages dans les " pays d'en haut ", comme on appelait alors les coupes de

bois de l'Ottawa, de la Gatineau et du Saint-Maurice.

Ce soir-là, il était en verve.

Il avait été " compère " le matin, suivant son expression; et comme les accessoires de la cérémonie lui avaient mis un joli brin de brise dans les voiles,

une histoire n'attendait pas l'autre.

Toutes des histoires de chantier, naturellement : batailles, accidents, pêches

extraordinaires, chasses miraculeuses, apparitions, sortilèges, prouesses de toutes

sortes, il y en avait pour tous les go°ts.

-- Dites-nous donc un conte de Noël, Jos, si vous en savez, en attendant qu'on

parte pour la messe de Mênuit, fit quelqu'un -- une jeune fille qu'on

appelait

Phémie Boisvert, si je me rappelle bien.

Et Jos Violon, qui se vantait de connaître les égards dus au sesque, avait tout

de suite débuté par les paroles sacramentelles que j'ai rapportées plus haut.

¿ la suite de quoi, après s'être humecté la lnette avec un doigt de jamaÔque, et

avoir allumé sa pipe à la chandelle, à l'aide d'une de ces longues allumettes en

cèdre dont nos pères, à la campagne, se servaient avant et même assez longtemps

après l'invention des allumettes chimiques, il entama son récit en ces termes :

112

-- C'était donc pour vous dire, les enfants, que, cette année-là, j'avions été faire

une cage de pin rouge en en-haut de Bytown, à la fourche d'une petite rivière

qu'on appelle la Galeuse, un nom pas trop appétissant comme vous voyez, mais

qu'a rien à faire avec l'histoire que je m'en vas vous raconter.

J'étions quinze dans not' chantier : depuis le boss jusqu'au choreboy, autrement dit marmiton.

Tous des hommes corrects, bons travailleurs, pas chicaniers, pas b,dreux, pas

sacreurs -- on parle pas, comme de raison, d'un petit torrieux de temps en temps

pour émoustiller la conversation -- et pas ivrognes.

Excepté un, dame! faut ben le dire, un toffe!

Ah! pour celui-là, par exemple, les enfants, on appelle pus ça ivrogne; quand il

se rencontrait face à face avec une cruche, ou qu'il se trouvait le museau devant un

flacon, c'était pas un homme, c'était un entonnoir.

Y venait de quèque part derrière les Trois-Rivières.

Son nom de chrétien était Thomas Baribeau; mais comme not' foreman qu'était un Irlandais avait toujours de la misère à baragouiner ce nom-là

en

anglais, je l'avions baptisé parmi nous autres du surbroquet de Tom Caribou.

Thomas Baribeau, Tom Caribou, ça se ressemblait, c'pas? Enfin, c'était son nom de cage, et le boss l'avait attrapé tout de suite, comme si ç'avait été

un nom

de sa nation.

Toujours que, pour parler, m'a dire comme on dit, à mots couverts, Tom Caribou ou Thomas Baribeau, comme on voudra, était un gosier de fer-blanc première qualité, et par-dessus le marché, faut y donner ça, une rogne patente;

quèque chose de dépareillé.

quand je pense à tout ce que j'y ai entendu découdre contre le bon Dieu, la sainte Vierge, les anges et toute la saintarnité, il m'en passe encore des souleurs

dans le dos.

Il inventait la vitupération des principes, comme dit M. le curé.

Ah! l'enfant de sa mère, qu'il était donc chéti, c't'animal-là!

«a parlait au diable, ça vendait la poule noire, ça reniait père et mère
six fois

par jour, ça faisait jamais long comme ça de prière : enfin, je vous
dirai que toute

sa gueuse de carcasse, son ,me avec, valait pas, sus vot' respèque, les
quat' fers

d'un chien. C'est mon opinion.

Y en avait pas manque dans not' gang qui prétendaient l'avoir vu
courir le lou-garou à quat' pattes dans les champs, sans comparaison
comme une bête, m'a dire

comme on dit, qu'a pas reçu le baptême.

113

Tant qu'à moi, j'ai vu le véreux à quat' pattes ben des fois, mais c'était
pas

pour courir le loup-garou, je vous le persuade; il était ben trop so'l
pour ça.

Tout de même, faut vous dire que pendant un bout de temps, j'étais un
de ceux

qui pensaient ben que si le flambeux courait queuque chose, c'était
plutôt la

chasse-galerie, parce qu'un soir Titoine Pelchat, un de nos piqueux,
l'avait surpris

qui descendait d'un grot' ,bre, et qui y avait dit : " Toine, mon maudit,
si t'as le

malheur de parler de d'ça, je t'étripe fret, entends-tu? "

Comme de raison, Titoine avait raconté l'affaire à tout le chantier,
mais sous

secret.

Si vous savez pas ce que c'est que la chasse-galerie, les enfants, c'est
moi qui

peux vous dégoiser ça dans le fin fil, parce que je l'ai vue, moi, la chasse-galerie.

Oui, moi, Jos Violon, un dimanche midi, entre la messe et les vêpres, je l'ai

vue passer en l'air, dret devant l'église de Saint-Jean-Deschaillons, sus mon ,me

et conscience, comme je vous vois là!

C'était comme qui dirait un canot qui filait, je vous mens pas, comme une ripouste, à cinq cents pieds de terre pour le moins, monté par une dizaine de

voyageurs en chemise rouge, qui nageaient comme des damnés, avec le diable deboute sus la pince de derrière, qui gouvernait de l'aviron.

Même qu'on les entendait chanter en réponnant avec des voix de payens : V'là l'bon vent! Vlà l'joli vent!

Mais il est bon de vous dire aussi que y a d'autres malfaisants qu'ont pas besoin de tout ce bataclan-là pour courir la chasse-galerie.

Les vrais hurlots comme Tom Caribou, ça grimpe tout simplement d'un ,bre, épi ça se lance su une branche, su un b,ton, su n'importe quoi, et le diable les

emporte.

Y font jusqu'à des cinq cents lieues d'une nuit pour aller marmiter on sait pas

queux manigances de réprouvés dans des racoins o' c'que les honnêtes gens voudraient pas mettre le nez pour une terre.

En tout cas, si Tom Caribou courait pas la chasse-galerie, quand y s'évadait le

soir tout fin seul, en regardant par derrière lui si on le watchait, c'était toujours pas

pour faire ses dévotions, parce que -- y avait du sorcier là-dedans! -- malgré qu'on

n'e't pas une goutte de boisson dans le chantier, l'insécrable empestait

le rhum à

quinze pieds, tous les matins que le bon Dieu amenait.

O' c'qu'il prenait ça? Vous allez le savoir, les enfants.

114

J'arrivions à la fin du mois de décembre, et la Noël approchait, quand une autre escouade qui faisait chantier pour le même bourgeois, à cinq lieues plus haut

que nous autres su la Galeuse, nous firent demander que si on voulait assister à la

messe de Mênuit, j'avions qu'à les rejoindre, vu qu'un missionnaire qui r'soudait

de chez les sauvages du Nipissingue serait là pour nous la chanter.

-- Batêche! qu'on dit, on voit pas souvent d'enfants-Jésus dans les chantiers, ça

y sera!

On n'est pas des anges, dans la profession de voyageurs, vous comprenez, les

enfants.

On a beau pas invictimer les saints, et pi escandaliser le bon Dieu à coeur de

jour, comme Tom Caribou, on passe pas six mois dans le bois et pi six mois sus les

cages par année sans être un petit brin slack sus la religion.

Mais y a toujours des imites pour être des pas grand'chose, pas vrai!

Malgré

qu'on n'attrape pas des crampes aux m,choires à ronger les balustres, et qu'on

fasse pas la partie de brisque tous les soirs avec le bedeau, on aime

toujours à se

rappeler, c'pas, qu'un Canayen a d'autre chose que l',me d'un chien dans le moule

de sa bougrine, su vot' respèque.

«a fait que la tripe fut ben vite décidée, et toutes les affaires arrimées pour

l'occasion.

Y faisait beau clair de lune; la neige était snog pour la raquette; on pouvait

partir après souper, arriver correct pour la messe, et être revenus flèche pour

déjeuner le lendemain matin, si par cas y avait pas moyen de coucher là.

-- Vous irez tout seuls, mes bouts de crime!... dit Tom Caribou, avec un chapelet de blasphèmes à faire gricher les cheveux, et en frondant un coup de

poing à se splitter les jointures sur la table de la cambuse.

Pas besoin de vous dire, je présuppose, que personne de nous autres s'avisit de

se mettre à genoux pour tourmenter le pendard. C'était pas l'absence d'un marabout pareil qui pouvait faire manquer la cérémonie, et j'avions pas besoin de

sa belle voix pour entonner la Nouvelle agréable.

-- Eh ben, si tu veux pas venir, que dit le foreman, gène-toi pas, mon garçon.

Tu garderas la cabane. Et puisque tu veux pas voir le bon Dieu, je te souhaite de

pas voir le diable pendant qu'on n'y sera pas.

Pour lorse, les enfants, que nous v'là partis, la ceinture autour du corps, les

raquettes aux argots, avec chacun son petit sac de provisions sur l'épaule, et la

moiquié d'une torquette de travers dans le gouleron.

Comme on n'avait qu'à suivre la rivière, la route faisait risette, comme vous

pensez ben; et je filions en chantant La Boulangère, sus la belle neige fine, avec

115

un ciel comme qui dirait viré en cristal, ma foi de gueux, sans rencontrer tant

seulement un bourdignon ni une craque pour nous interboliser la manoeuvre.

Tout ce que je peux vous dire, les enfants, c'est qu'on n'a pas souvent de petites parties de plaisir comme ça dans les chantiers!

Vrai, là! on s'imaginait entendre la vieille cloche de la paroisse qui nous chantait : Viens donc! viens donc! comme dans le bon vieux temps; et des fois, le

mistigri m'emporte! je me retournais pour voir si je voirais pas venir derrière nous

autres queuque beau petit trotteur de par cheux nous, la crigne au vent, avec sa

paire de clochettes pendue au collier, ou sa bande de gorlots fortillant à

la

martingale.

C'est ça qui vous dégourdissait le canayen un peu croche!

Et je vous dis, moi, attention! que c'était un peu beau de voir arpenter Jos

Violon ce soir-là! C'est tout ce que j'ai à vous dire.

Not' messe de Mênuit, les enfants, j'ai pas besoin de vous dire que ça fut pas

fionné comme les cérémonies de Monseigneur.

Le curé avait pas m'a dire comme on dit, un set de garnitures numéro trente-six; les agrès de l'autel reluisaient pas assez pour nous éborgner; les chantes

avaient pas toute le sifflette huilé comme des gosiers de rossignols, et les servants

de messe auraient eu, j'crais ben, un peu plus de façon l'épaule sour le cantouque

que l'ensensoir au bout du bras.

Avec ça que y avait pas plus d'Enfant-Jésus que su la main! Ce qui est pas, comme vous savez, rien qu'un bouton de bricole de manque pour une messe de Mênuit.

Pour dire la vérité, le saint homme Job pouvait pas avoir un grément pus pauvre que ça pour dire sa messe!

Mais, c't'égal, y a ben eu des messes en musique qui valaient pas c't'elle-là,

mes p'tits coeurs, je vous en donne la parole d'honneur de Jos Violon!

«a nous rappelait le vieux temps, voyez-vous, la vieille paroisse, la vieille

maison, la vieille mère... exétéra.

Bon sang de mon ,me! les enfants, Jos Violon est pas un pince-la-lippe, ni un

braillard de la Madeleine, vous savez ça; eh ben, je finissais pas de changer ma

chique de bord pour m'empêcher de pleurer.

Mais y s'agit pas de tout ça, faut savoir ce qu'était arrivé à Tom Caribou pendant not' absence.

Comme de raison, c'est pas la peine de vous conter qu'après la messe, on revint au chantier en piquant au plus court par le même chemin.

Ce qui fait qu'il

était grand jour quand on aperçut la cabane.

116

D'abord on fut joliment surpris de pas voir tant seulement une pincée de boucane sortir du tuyau; mais on le fut encore ben plusse quand on trouvit la porte

toute grande ouverte, le poêle raide mort, et pas plus de Tom Caribou que dans nos

sacs de provisions.

Je vous mens pas, la première idée qui nous vint, c'est que le diable l'avait

emporté.

Un vacabond de c't'espèce-là, c'pas?...

-- Mais c't'égal, qu'on se dit, faut toujours le sarcher.

C'était pas aisé de le sarcher, vu qu'il avait pas neigé depuis plusieurs jours, et

qu'y avait des pistes éparpillées tout alentour de la cabane, et jusque dans le fond

du bois, si ben encroisaillées de tout bord et de tout côté, que y avait pas moyen de

s'y reconnaître.

Chanceusement que le boss avait un chien ben smart : Polisson, qu'on l'appelait par amiquié.

-- Polisson, sarche! qu'on y dit.

Et v'là Polisson parti en furetant, la queue en l'air, le nez dans la neige; et nous

autres par derrière avec un fusil à deux coups chargé à balle.

On savait pas ce qu'on pourrait rencontrer dans le bois, vous comprenez ben.

Et je vous dis, les enfants, que j'avions un peu ben fait de pas oublier c't'instrument-là, comme vous allez voir.

Dans les chantiers faut des précautions.

Un bon fusil d'une cabane, c'est sans comparaison comme le cotillon d'une créature dans le ménage. Rappelez-vous ben ça, les enfants!

Toujours que c't'fois-là, c'est pas à cause que c'est moi qui le manoeuvrais,

mais je vous persuade qu'il servit à queuque chose, le fusil.

Y avait pas deux minutes qu'on reluquait à travers les branches, que v'là

not'

chien figé dret sus son derrière, et qui tremblait comme une feuille.

Parole de Jos Violon, j'crois que si le vlimeux avait pas eu honte, y revirait de

bord pour se sauver à la maison.

Moi, je perds pas de temps, j'épaule mon ustensile, et j'avance...

Vous pourrez jamais vous imaginer, les enfants, de quoi t'est-ce que j'aperçus

dret devant moi, dans le défaut d'une petite coulée là o' c'que le bois était un peu

plus dru, et la neige un peu plus épaisse qu'ailleurs.

C'était pas drôle! je vous en signe mon papier.

Ou plutôt, ça l'aurait ben été, drôle, si ç'avait pas été si effrayant.

Imaginez-vous que not' Tom Caribou était braqué dans la fourche d'un gros merisier, blanc comme un drap, les yeux sortis de la tête, et fisqués sus la

physiolomie d'une mère d'ourse qui tenait le merisier à brasse-corps,

deux pieds

au-dessous de lui.

Batiscan d'une petite image! Jos Violon est pas un homme pour
cheniquer devant une crêpe à virer, vous savez ça; eh ben le sang me
fit rien qu'un tour

depuis la grosse orteil jusqu'à la fossette du cou.

-- C'est le temps de pas manquer ton coup, mon pauvre Jos Violon,
que je me dis. Envoie fort, ou ben fais ton acte de contorsion!

Y avait pas à barguiner, comme on dit. Je fais ni une ni deux, vlan! Je
vrille

mes deux balles raide entre les deux épaules de l'ourse.

La bête pousse un grognement, étend les pattes, l,che l',bre, fait de la
toile, et

timbe sus le dos les reins cassés.

Il était temps.

J'avais encore mon fusil à l'épaule, que je vis un autre paquet
dégringoler de

l',bre.

C'était mon Tom Caribou, sans connaissance, qui venait s'élonger en
plein travers de l'ourse les quat' fers en l'air, avec un rôdeux de coup
de griffe dans le

fond... de sa conscience, et la tête... devinez, les enfants!... La tête
toute blanche!

Oui, la tête blanche! la crignasse y avait blanchi de peur dans c'te
nuit-là, aussi

vrai que je vas prendre un coup tout à l'heure, avec la gr,ce du bon
Dieu et la

permission du père Bilodeau, que ça lui sera rendu, comme on dit, au
sanctus.

Oui, vrai! le malvat avait vieilli au point que j'avions de la misère à le

reconnaître.

Pourtant c'était ben lui, fallait pas l'amb, donner.

Vite, on afistole une estèque avec des branches, et pi on couche mon homme dessus, en prenant ben garde, naturellement, au jambon que l'ourse y avait détérioré dans les bas côtés de la corporation; et pi on le ramène au chantier, à

moitié mort et aux trois quarts gelé raide comme un saucisson.

Après ça, dame, il fallait aussi draver l'ourse jusqu'à la cambuse.

Mais vlà-t-y pas une autre histoire!

Vous traiterez Jos Violon de menteur si vous voulez, les enfants; c'était pas

croyable, mais la vingueuse de bête sentait la boisson, sans comparaison comme

une vieille tonne défoncée; que ça donnait des envies de licher l'animal, à

ce que

disait Titoine Pelchat.

Tom Caribou avait jamais eu l'haleine si ben réussie.

Mais, laissez faire, allez, c'était pas un miracle.

On comprit l'affaire quand Tom fut capable de parler, et qu'on apprit ce qui

était arrivé.

118

Vous savez, les enfants -- si vous le savez pas, c'est Jos Violon qui va vous le

dire -- que les ours passent pas deux hivers à travailler aux chantiers comme nous

autres, les b°cheux de bois carré, autrement dits voyageurs.

Ben loin de travailler, c'te nation-là pousse la paresse au point qu'ils mangent

seulement pas.

Aux premières gelées de l'automne, y se creusent un trou entre les racines d'un

,bre, et se laissent enterrer là tout vivants dans la neige, qui fond par-dessous, de

manière à leur faire une espèce de réservoir, là y o' c'qu'ils passent leur hivernement, à moitié endormis comme des armottes, en se lissant les pattes en

guise de repas.

Le nôtre, ou plutôt celui de Tom Caribou, avait choisi la racine de ce merisier-là pour se mettre à l'abri, tandis que Tom Caribou avait choisi la fourche... je vous

dirai pourquoi tout à l'heure.

Seulement -- vous vous rappelez, c'pas, que le terrain allait en pente -- Tom

Caribou, c'qu'était tout naturel, rejoignait sa fourche du côté d'en-haut; et l'ourse,

c'qu'était ben naturel étout, avait creusé son trou du côté d'en-bas, o' c'que les

racines étaient plus sorties de terre.

Ce qui fait que les deux animaux se trouvaient presque voisins, m'a dire comme on dit, sans s'être jamais rencontrés. Chacun s'imaginait qu'il avait le

merisier pour lui tout seul.

Vous allez me demander quelle affaire Tom Caribou avait dans c'te fourche.

Eh ben, dans c'te fourche y avait un creux, et dans ce creux notre ivrogne avait

caché une cruche de whisky en esprit qu'il avait réussi à faufler dans le chantier,

on sait pas trop comment.

On suppose qu'il nous l'avait fait traîner entre deux eaux, au bout d'une ficelle, en arrière du canot.

Toujours est-il qu'il l'avait! Et le soir, en cachette, il grimpait dans le merisier

pour aller emplir son flasque.

C'était de c't',bre-là que Titoine Pelchat l'avait vu descendre, la fois qu'on

avait parlé de chasse-galerie; et c'est pour ça que tous les matins, on aurait pu lui

faire flamber le soupirail rien qu'en lui passant un tison sous le nez.

Ainsi donc, comme dit M. le curé, après not' départ pour la messe de Mênuit,

Tom Caribou avait été emplir son flasque.

Un jour de grand'fête, comme de bonne raison, le flasque s'était vidé vite, malgré que le vicieux f't tout seul à se payer la traite; et mon Tom Caribou était

retourné à son armoire pour renouveler ses provisions.

119

Malheureusement, si le flasque était vide, Tom Caribou l'était pas, lui. Au contraire, il était trop plein.

La cruche s'était débouchée, et le whisky avait dégorgé à plein gouleron de l'autre côté du merisier, dret sus le museau de la mère ourse.

La vieille s'était d'abord liché les babines en reniflant; et trouvant que c'te

pluie-là avait un drôle de go't et une curieuse de senteur, elle avait ouvert les

yeux. Les yeux ouverts, le whisky avait coulé dedans.

Du whisky en esprit, les enfants, faut pas demander si la bête se réveillit pour

tout de bon.

En entendant le hurlement, Tom Caribou était parti à descendre; mais bougez

pas! l'ourse qui l'avait entendu grouiller, avait fait le tour de l',bre, et avant que le

malheureux fût à moitié chemin, elle lui avait posé, sus vot' respèque, pour parler

dans les tarmes, la patte dret sur le rond-point.

Seulement l'animal était trop engourdi pour faire plusse; et, pendant que not'

possédé se racotillait dans l',bre, le l'envers du frontispice tout ensanglanté, il

était resté à tenir le merisier à brassée, sans pouvoir aller plus loin...

V'là ce qui s'était passé... Vous voyez que, si l'ourse sentait le whisky, c'était

pas un miracle.

Pauvre Tom Caribou! entre nous autres, ça prit trois grandes semaines pour lui

radouer le fond de cale. C'est Titoine Pelchat qui y collait les catapleumes sus la...

comme disent les notaires, sur la propriété foncière.

Jamais on parvint à mettre dans le cabochon de notre ivrogne que c'était pas le

diable en personne qu'il avait vu, et qui y avait endommagé le cadran de c'te

façon-là.

Fallait le voir tout piteux, tout cireux, tout débiscaillé, le toupet
comme un

croxignole roulé dans le sucre blanc, et qui demandait pardon, même
au chien, de

tous ses sacres et de toutes ses ribotes.

Il pouvait pas s'assire, comme de raison; pour lorse qu'il était obligé de
rester

à genoux.

C'était sa punition pour pas avoir voulu s'y mettre d'un bon coeur le
jour de

Noël...

Et cric! crac! cra!

Sacatabi, sac-à-tabac!

Mon histoire finit d'en par là.

120

Titange

«a, c'est un vrai conte de Noël, si y en a un! dit le vieux Jean Bilodeau.

Vous

en auriez pas encore un à nous conter, Jos? Vous avez le temps d'icitte
à

la messe

de Mênuit.

-- C'est ça, encore un, père Jos! dit Phémie Boisvert. Vous en sauriez
pas un

sus la chasse-galerie, c'te machine dont vous venez de parler?

-- Bravo! s'écria tout le monde à la ronde, un conte de Noël sus la
chasse-galerie!

Jos Violon ne se faisait jamais prier.

-- «a y est, dit-il. Cric, crac, les enfants... Parli, parlo, parlons...

Exétéra... Et il était entré en matière :

C'était donc pour vous dire, les enfants, que, c't'année-là, j'avions pris un

engagement pour aller travailler de la grand'hache, au service du vieux Dawson,

qu'avait ouvert un chanquier à l'entrée de la rivière aux Rats, sus le Saint-Maurice,

avec une bande de hurlots de Trois-Rivières, o' c'qu'on avait mêlé tant seurement

trois ou quatre chréquins de par en-bas.

quoique les voyageurs de Trois-Rivières soient un set un peu roffe, comme vous verrez tout à l'heure, on passait pas encore un trop mauvais hiver, gr

,ce à une

avarie qu'arriva à un de nous autres, la veille de Noël au soir, et que je m'en vas

vous raconter.

Comme pour équarrir, vous savez, y faut une grand'hache avec un piqueux, le boss m'avait accouplé avec une espèce de galvaudeux que les camarades appelaient -- vous avez qu'à voir! -- jamais autrement que Titange.

Titange! c'est pas là, vous allez me dire, un surbroquet ben commun dans les

chantiers. J'sus avec vous autres; mais enfin c'était pas de ma faute, y s'appelait

comme ça.

Comment c'que ce nom-là y était venu?

Y tenait ça de sa mère... avec une paire d'oreilles, mes amis, qu'étaient pas

manchottes, je vous le persuade. Deux vraies palettes d'avirons, sus vot'

respèque!

Son père, Johnny Morissette, que j'avais connu dans le temps, était un homme

de chantier un peu rare pour la solidité des fondations et, quoique d'un sang ben

tranquille, un peu fier de son gabareau, comme on dit.

121

Imaginez la grimace que fit le pauvre homme, quand un beau printemps, en arrivant chez eux après son hivernement, sa femme vint y mettre sous le nez une

espèce de coquecigrue qu'avait l'air d'un petit beignet sortant de la graisse, en

disant : " Embrasse ton garçon! "

-- C'est que ça?... que fait Johnny Morissette qui manquit s'étouffer avec sa

chique.

-- «a, c'est un petit ange que le bon Dieu nous a envoyé tandis que t'étais dans

le bois.

-- Un petit ange! que reprend le père; eh ben, vrai là, j'crairais plutôt que c'est

un commencement de bonhomme pour faire peur aux oiseaux!

Enfin, y fallait ben le prendre comme il était, c'pas; et Johnny Morissette,

qu'aimait à charader, voyait jamais passer un camarade dans la rue sans y crier :

-- T'entres pas voir mon p'tit ange?

Ce qui fait, pour piquer au plus court, que tout le monde avait commencé

par

dire le p'tit ange à Johnny Morissette, et que, quand le bijou eut grandi, on avait

fini par l'appeler Titange tout court.

quand je dis " grandi ", faudrait pas vous mettre dans les ouÛes, les enfants,

que le jeune homme p't rien montrer en approchant du gabarit de son père.

Ah!

pour ça, non! Il était venu au monde avorton, et il était resté avorton.

C'était un

homme manqué, quoi! à l'exception des oreilles.

Et manquement que ça le chicotait gros, parce que j'ai jamais vu dans toute

ma vie de voyageur, ni sus les cages ni dans les bois, un petit tison d'homme

pareil. C'était gros comme rien, et pour se reconsole, je suppose, ça tempêtait, je

vous mens pas, comme vingt-cinq chanquiers à lui tout seul.

¿ propos de toute comme à propos de rien, il avait toujours la hache au bout

du bras et parlait rien que de tuer, d'assommer, de massacrer, de vous arracher les

boyaux et de vous ronger le nez.

Les ceusses qui le connaissaient pas le prenaient pour un démon, comme de raison, et le craignaient comme la peste; mais moi je savais ben qu'il était pas si

dangereux que tout ça. Et pi, comme j'étais matché avec, c'pas, fallait ben le

prendre en patience. Ce qui fait qu'on était restés assez bons amis, malgré

son petit

comportement.

On jasait même quèque fois sus l'ouvrage, sans perdre de temps, ben entendu.

Un bon matin -- c'était justement la veille de Noël -- le v'là qui s'arrête tout d'un

coup de piquer et qui me fisque dret entre les deux yeux, comme quèqu'un qu'a

quèque chose de ben suspèque à l,cher.

Je m'arrête étout moi, et pi j'le reg,rde.

122

-- Père Jos! qu'y me dit en reluquant autour de lui.

-- quoi c'que y a, Titange?

-- tes-vous un homme secret, vous?

-- M'as-tu jamais vu bavasser? que je répons.

-- Non, mais je voudrais savoir si on peut se fier à votre indiscretion.

-- Dame, c'est selon, ça.

-- Comment, c'est selon?

-- C'est-à-dire que s'il s'agit pas de faire un mauvais coup...

-- Y a pas de mauvais coup là-dedans; y s'agit tant seurement d'aller faire un

petit spree à soir chez le bom' C,lice Doucet de la banlieue.

-- queue banlieue?

-- La banlieue de Trois-Rivières, donc. C'est un beau joueur de violon que le

bom' C,lice Doucet; et pi les aveilles de Noël, comme ça, y a toujours une tr,lée

de créatures qui se rassemblent là pour danser.

-- Mais aller danser à la banlieue de Trois-Rivières à soir! quatre-vingts lieues

au travers des bois, sans chemins ni voitures... viens-tu fou?

-- J'avons pas besoin de chemins ni de voitures.

-- Comment ça? T'imagines-tu qu'on peut voyager comme des oiseaux?

-- On peut voyager ben mieux que des oiseaux, père Jos.

-- Par-dessus les bois pi les montagnes?

-- Par-dessus n'importe quoi.

-- J'te comprends pas!

-- Père Jos, qu'y dit en regardant encore tout autour de nous autres pour voir si

j'étions ben seux, vous avez donc pas entendu parler de la chasse-galerie, vous?

-- Si fait.

-- Eh ben?

-- Eh ben, t'as pas envie de courir la chasse-galerie, je suppose!

-- Pourquoi pas? qu'y dit, on est pas des enfants.

Ma grand' conscience! en entendant ça, mes amis, j'eus une souleur. Je sentis,

sus vot' respèque, comme une haleine de chaleur qui m'aurait passé devant la

physionomie. Je baraudais sur mes jambes et le manche de ma grand'hache me fortillait si tellement dans les mains que je manquais la

ligne par deux fois de suite,

c'qui m'était pas arrivé de l'automne.

-- Mais, Titange, mon vieux, que je dis, t'as donc pas peur du bon Dieu?

-- Peur du bon Dieu! que dit le chéti en éclatant de rire. Il est pas par icitte, le

bon Dieu. Vous savez pas qu'on l'a mis en cache à la chapelle des Forges?... Par

123

en-bas, je dis pas; mais dans les hauts, quand on a pris ses précautions, d'abord

qu'on est ben avec le Diable, on est correct.

-- Veux-tu te taire, réprouvé! que j'y dis.

-- Voyons, faites donc pas l'habitant, père Jos, qu'y reprend. Tenez, je m'en vas

vous raconter comment que ça se trime, c't'affaire-là.

Et pi, tout en piquant son plançon comme si de rien n'était, Titange se mit à me

défiler tout le marmitage. Une invention du Démon, les enfants! que j'en frémis

encore rien que de vous répéter ça.

Faut vous dire que la ville de TroisRivières, mes petits coeurs, si c'est une

grosse place pour les personnes dévotieuses, c'est ben aussi la place pour les celles

qui le sont pas beaucoup. Je connais Sorel dans tous ses racoins; j'ai été

au moins

vingt fois à Bytown, " là o' c'qu'y s'ramasse ben de la crasse ", comme

dit la

chanson; eh ben, en fait de paÔens et de possédés sus tous les rapports, j'ai encore

jamais rien vu pour bitter le faubourg des quat'-B,tons à Trois-Rivières.

C'est, m'a

dire comme on dit, hors du commun.

C'que ces flambeux-là sont capables de faire, écoutez : quand ils partent l'automne, pour aller faire chanquier sus le Saint-Maurice, ils sont ben trop

vauriens pour aller à confesse avant de partir, c'pas; eh ben comme ils ont encore

un petit brin de peur du bon Dieu, ils le mettent en cache, à ce qu'y disent.

Comment c'qu'y s'y prennent pour c't'opération-là, c'est c'que je m'en vas vous

espliquer, les enfants -- au moins d'après c'que Titange m'a raconté.

D'abord y se procurent une bouteille de rhum qu'a été remplie à mênuir, le jour

des Morts, de la main gauche, par un homme la tête en bas. Ils la cachent comme y

faut dans le canot et, rendus aux Forges, y font une estation. C'est là que se

manigance le gros de la cérémonie.

La chapelle des Forges a un perron de bois, c'pas; eh ben, quand y fait ben noir, y a un des vacabonds qui lève une planche pendant qu'un autre vide la bouteille dans le trou en disant :

-- Gloria patri, gloria patro, gloria patrum!

Et l'autre répond en remettant la planche, à sa place :

-- Ceusses qu'ont rien pris, en ont pas trop d'une bouteille de rhum.

-- Après ça, que dit Titange, si on est correct avec Charlot, on a pas besoin

d'avoir peur pour le reste de l'hivernement. Passé la Pointe-aux-Baptêmes, y a pus

de bon Dieu, y a pus de saints, y a pus rien! On peut se promener en chasse-galerie

tous les soirs si on veut. Le canot file comme une poussière, à des centaines de

pieds au-dessus de terre; et d'abord qu'on prononce pas le nom du Christ ni de la

Vierge, et qu'on prend garde de s'accrocher sus les croix des églises, on va o

124

c'qu'on veut dans le temps de le dire. On fait des centaines de lieues en criant :

Jack!

-- Et pi t'as envie de partir sus train-là à soir? que j'y dis.

-- Oui, qu'y me répond.

-- Et pis tu voudrais m'emmener?

-- Exaltement. On est déjà cinq; si vous venez avec nous autres, ça fera six:

juste, un à la pince, un au gouvernail et deux rameurs de chaque côté. «a peut pas

mieux faire. J'ai pensé à vous, père Jos, parce que vous avez du bras, de l'oeil pi du

spunk. Voyons, dites que oui, et j'allons avoir un fun bleu à soir.

-- Et le saint jour de Noël encore! Y penses-tu? que je dis.

-- quins! c'est rien que pour le fun; et le jour de Noël, c'est une journée de fun.

La veille au soir surtout.

Comme vous devez ben le penser, les enfants, malgré que Jos Violon soye pas un servant de messe du premier limaro, rien que d'entendre parler de choses pareilles, ça me faisait grésiller la pelure comme une couenne de lard dans la

poêle.

Pourtant, faut vous dire que j'avais ben entendu parler de c't'invention de Satan

qu'on appelle la chasse-galerie; que je l'avais même vue passer en plein jour

comme je vous l'ai dit, devant l'église de Saint-Jean-Deschaillons; et je vous

cacherai pas que j'étais un peu curieux de savoir comment c'que mes guerdins s'y

prenaient pour faire manoeuvrer c'te machine infernale. Pour dire comme de vrai,

j'avais presque envie de voir ça de mes yeux.

-- Eh ben, qu'en dites-vous, père Jos? que fait Titange. «a y est-y?

-- Ma frime, mon vieux, que je dis, dit-il, je dis pas que non. T'es s'ôr que y a

pas de danger?

-- Pas plus de danger que sus la main; je répons de toute!

-- Eh ben, j'en serons, que je dis. quand c'qu'on part?

-- Aussitôt que le boss dormira, à neuf heures et demie au plus tard.

-- O' ça?

-- Vous savez o' c'qu'est le grand canot du boss?

-- Oui.

-- Eh ben, c'est c'ty-là qu'on prend; soyez là à l'heure juste. Une demi-heure

après, on sera cheux le bom' C,lice Doucet. Et pi, en avant le quick step, le

double-double et les ailes de pigeon! Vous allez voir ça, père Jos, si on en dévide

une rôdeuse de messe de Mênuit, nous autres, les gens de Trois-Rivières...

Et en disant ça, l'insécrable se met à danser sus son plançon un pas d'harlapatte

en se faisant claquer les talons, comme s'il avait déjà été dans le milieu de la place

125

cheux le bom' C,lice Doucet, à faire sauter les petites créatures de la banlieue de

Trois-Rivières.

Tant qu'à moi, ben loin d'avoir envie de danser, je me sentais grémir de peur.

Mais vous comprenez ben, les enfants, que j'avais mon plan.

Aussi, comme dit monsieur le Curé, je me fis pas attendre. ½ neuf heures et demie sharp, j'étais rendu avant les autres et j'eus le temps de coller en cachette

une petite image de l'Enfant Jésus dret sour la pince du canot.

-- «a c'est plus fort que le Diable, que je dis en moi-même; et j'allons voir c'qui

va se passer.

-- Embarquons, embarquons vite! que dit Titange à demi haut à demi bas, en arrivant avec quatre autres garnements et en prenant sa place au gouvernail. Père

Jos, vous avez de bons yeux, mettez-vous à la pince et tenez la bosse. Les autres,

aux avirons! Personne a de scapulaire sus lui?

-- Non.

-- Ni médailles?

-- Non.

-- Ni rien de béni, enfin?

-- Non, non, non!

-- Bon! Vous êtes tous en place? Attention là, à c'theure! et que tout le monde

répète par derrière moi: " Satan, roi des Enfers, enlève-nous dans les airs! Par la

vertu de Belzébuth, mène-nous dret au but! Acabris, acabras, acabram, fais-nous

voyager par-dessus les montagnes! " Nagez, nagez, nagez fort... à c'theure!

Mais j't'en fiche, on avait beau nager, le canot grouillait pas.

-- quoi c'que ça veut dire, ça, bout de crime? que fait Titange. Vous avez mal

répété: recommençons!

Mais on eut beau recommencer, le canot restait là, le nez dans la neige, comme

un corps sans ,me.

-- Mes serpents verts! que crie Titange en l,chant une bordée de sacres; y en a

parmi vous autres qui trichent. Débarquez les uns après les autres, on vaira ben.

Mais on eut beau débarquer les uns après les autres, pas d'affaires! la machine

partait pas.

-- Eh ben, j'y vas tout seul, mes calvaires! et que le gueulard du Saint-

Maurice

fasse une fricassée de vos tripes! " Satan roi des Enfers... " Exétéra.

Mais il eut beau crier: " Fais-moi voyager par-dessus les montagnes ", bernique! le possédé était tant seurement pas fichu de voyager par-dessus une

clôture.

Le canot était gelé raide.

126

Pour lorse, comme dit M. le curé, ce fut une tempête que les cheveux m'en redressent encore rien que d'y penser.

-- Ma hache! ma hache! que criait Titange en s'égosillant comme un vrai nergumène. Je tue, j'assomme, j'massacre!... Ma hache!...

Par malheur, y s'en trouvait ben, une de hache, dans le fond du canot.

Le malvat l'empoigne, et, dret deboute sus une des têtes, et ses oreilles de

calèche dans le vent, y la fait tourner cinq ou six fois autour de sa tête, que c'en

était effrayant. Y se connaissait pus!

C'était une vraie curiosité, les enfants, de voir ce petit maigrechigne qu'avait

l'air d'un maringouin pommonique, et pi qui faisait un sacacoua d'enfer, qu'on

aurait dit une bande de bouledogues déchaînés.

Tout le chantier r'soudit, c'pas, et fut témoin de l'affaire.

C'est au canot qu'il en voulait, à c't'heure.

-- Toi, qu'y dit, mon cierge bleu! J'ai récité les mots corrects; tu vas

partir ou

ben tu diras pourquoi!

Et en disant ça, y se lance avec sa hache pour démantibuler le devant du canot,

là o' c'qu'était ma petite image.

Bon sang de mon ,me! on n'eut que le temps de jeter un cri.

La hache s'était accrochée d'une branche, avait fait deux tours en y échappant

des mains et était venue retomber dret sus le bras étendu du malfaisant que la

secousse avait fait glisser les quat' fers en l'air dans le fond du canot.

Le pauvre

diable avait les nerfs du poignet coupés net. Ce soir-là, à mênuir, tout le chantier

se mit à genoux et dit le chapelet en l'honneur de l'Enfant-Jésus.

Plusse que ça, le jour de l'An au soir, y nous arrivait un bon vieux missionnaire

dans le chanquier, et on se fit pas prier pour aller à confesse tout ce que j'en étions,

c'est tout c'que j'ai à vous dire; Titange le premier.

Tout piteux d'avoir si mal réussi à mettre le bon Dieu en cache, y profitit même

de l'occasion pour prendre le bord de Trois-Rivières, sans viser un seul instant, j'en

signerais mon papier, à aller farauder les créatures cheux le bom' C,lice Doucet de

la Banlieue.

Une couple d'années après ça, en passant aux Forges du Saint-Maurice, j'aperçus, accroupi sus le perron de la chapelle, un pauvre quêteux qu'avait le

poignet tout crochi et qui tendait la main avec des doigts encroustillés et racotillés

sans comparaison comme un croxignole de Noël.

En m'approchant pour y donner un sou, je reconnus Titange à Johnny Morissette, mon ancien piqueux.

Et cric, crac, cra! Exétéra.

127

Le loup-garou

On retrouve certains traits du présent récit dans L'enfant mystérieux de mon confrère, M. W.

Eug. Dick. ...videmment nous avons d° nous inspirer de traditions plus ou moins identiques. -Louis Fréchette.

Avez-vous entendu dire que la belle Mérance à Glaude Couture était pour se marier, vous autres?

Non.

-- Eh ben, oui; y paraît qu'a va publier la semaine qui vient.

-- Avec qui?

-- Devinez.

-- C'est pas aisé à deviner; elle a une vingtaine de cavaliers autour d'elle tous

les dimanches que le bon Dieu amène.

-- Avec Baptiste Octeau, je gage!

-- Non.

-- Damase Lapointe?

-- Vous y êtes pas... Tenez, vaut autant vous le dire tout de suite : a se

marie

avec le capitaine Gosselin de Saint-Nicolas.

-- Avec le capitaine Gosselin de Saint-Nicolas?

-- Juste!

-- Jamais je vous crairai!

-- A va prendre ce mécréant-là?

-- Ah! mais, c'est qu'il a de quoi, voyez-vous. Il lui a fait présent d'une belle

épinglette d'or, avec une bague en diamant; et la belle Mérance haÛt pas ça, j'vous

l'dis!

-- C'est égal : y serait ben riche fondé, propriétaire de toutes les terres de la

paroisse, que je le prendrais pas, moi.

-- Ni moi : un homme qu'a pas plus de religion...

-- qu'on voit jamais à l'église...

-- Ni à confesse...

-- qui courra le loup-garou un de ces jours, certain!

-- Si tu disais une de ces nuits...

-- Dame, quand il aura été sept ans sans recevoir l'absolution...

128

-- Pauvre Mérance, je la plains!

-- C'est pas drôle d'avoir un mari qui se vire en bête tous les soirs pour aller

faire le ravaud le long des chemins, dans les bois, on sait pas oŷ.

J'aimerais autant

avoir affaire au démon tout de suite.

-- C'est vrai qu'on peut le délivrer...

-- Comment ça?

-- En le blessant, donc : en y piquant le front, en y coupant une oreille, le nez,

la queue, n'importe quoi, avec quèque chose de tranchant, de pointu : pourvu

qu'on fasse sortir du sang, c'est le principal.

-- Et la bête se revire en homme?

-- Tout de suite.

-- Eh ben, merci! j'aime mieux un mari plus pauvre, mais qu'on soye pas obligé de saigner.

-- C'est comme moi! s'écrièrent ensemble toutes les fillettes.

-- Vous croyez à ces blagues-là, vous autres? fit une voix; bandes de folles!

La conversation qui précède avait lieu chez un vieux fermier de Saint-Antoine

de Tilly, o^ù une quinzaine de jeunes gens du canton s'étaient réunis pour une

" épluchette de blé d'Inde ", après quoi on devait réveillonner avec des crêpes.

Comme on le voit, la compagnie était en train de découdre une bavette; et, de

fil en aiguille, c'est-à-dire de potin en cancan, les chassés-croisés du jabotage en

étaient arrivés aux histoires de loups-garous.

Inutile d'ajouter que cette scène se passait il y a déjà bien des années, car -- fort

heureusement -- l'on ne s'arrête plus guère dans nos campagnes, à ces

vieilles

superstitions et légendes du passé.

D'ailleurs, l'interruption lancée par le dernier des interlocuteurs prouve à

l'évidence que, même à cette époque et parmi nos populations illettrées, ces

traditions mystérieuses rencontraient déjà des incrédules.

-- Tout ça, c'est des contes à ma grand'mère! ajouta la même voix, en manière

de réponse aux protestations provoquées de tous côtés par l'irrévérencieuse sortie.

-- Ta, ta, ta!... Faut pas se moquer de sa grand'mère, mon petit! fit une vieille

qui, ne prenant point part à l'épluchette, manipulait silencieusement son tricot, à

l'écart, près de l'tre, dont les lueurs intermittentes éclairaient vaguement sa

longue figure ridée.

-- Les vieux en savent plus long que les jeunes, ajouta-t-elle : et quand vous

aurez fait le tour de mon jardin, vous serez pas si pressés que ça de traiter de fous

ceux qui croient aux histoires de l'ancien temps.

129

-- Vous croyez donc aux loups-garous, vous, mère Catherine? fit l'interrupteur

avec un sourire goguenard sur les lèvres.

-- Si vous aviez connu Joachin Crête comme je l'ai connu, répliqua la vieille,

vous y crairiez bien vous autres étout, mes enfants.

-- J'ai déjà entendu parler de c'te histoire de Joachim Crête, intervint un des

assistants; contez-nous-la donc, mère Catherine.

-- C'est pas de refus, fit celle-ci, en puisant une large prise au fond de sa

tabatière de corne. Aussi ben, ça fait-y pas de mal aux jeunesses d'apprendre ce

qui peut leux pendre au bout du nez pour ne pas respecter les choses saintes et se

gausser des affaires qu'ils comprennent point. J'ai pour mon dire, mes enfants,

qu'on n'est jamais trop craignant Dieu.

Malheureusement, le pauvre Joachim Crête l'était pas assez, lui, craignant Dieu.

C'est pas qu'il était un ben méchant homme, non; mais il était comme j'en connais encore de nos jours : y pensait au bon Dieu et à la religion quand il avait

du temps de reste. «a, ça porte personne en route.

Il aurait pas trigaudé un chat d'une cope, j'cré ben; y faisait son carême et ses

vendredis comme père et mère, à c'qu'on disait. Mais y se rendait à ses dévotions

ben juste une fois par année; y faisait des clins d'yeux gouaillieurs quand on parlait

de la quête de l'Enfant-Jésus devant lui : et pi, dame, il aimait assez la goutte pour

se coucher rond tous les samedis au soir, sans s'occuper si son moulin allait

marcher sus le dimanche ou sus la semaine.

Parce qu'il faut vous dire, les enfants, que Joachim Crête, avait un moulin, un

moulin à farine, dans la concession de Beauséjour, sus la petite rivière qu'on

appelle la Rigole.

C'était pas le moulin de Lachine, si vous voulez; c'était pas non plus un moulin de seigneurie; mais il allait tout de même, et moulait son grain de blé et

d'orge tout comme un autre.

Il me semble de le voir encore, le petit moulin, tout à côté du chemin du roi.

quand on marchait pour not' première communion, on manquait jamais d'y arrêter

en passant, pour se reposer.

C'est là que j'ai connu le pauvre malheureux : un homme dans la quarantaine qu'haÛssait pas à lutiner les fillettes, soit dit sans médisance.

Comme il était garçon, y s'était grée une cambuse dans son moulin, o' c'qu'il

vivait un peu comme un ours, avec un engagé du nom de Hubert Sauvageau, un individu qu'avait voyagé dans les Hauts, qu'avait été sus les cages, qu'avait couru

130

la prétontaine un peu de tout bord et de tout côté, o' c'que c'était ben clair qu'il

avait appris nen de bon.

Comment c'qu'il était venu s'échouer à Saint-Antoine après avoir roulé comme ça? On l'a jamais su. Tout c'que je peux vous dire, c'est que si Joachim

Crête était pas c'que y avait de plus dévotieux dans la paroisse, c'était

pas son

engagé qui pouvait y en remontrer sus les principes comme on dit.

L'individu avait pas plus de religion qu'un chien, sus vot' respèque.

Jamais on

voyait sa corporence à la messe; jamais il ôtait son chapeau devant le Calvaire;

c'est toute si y saluait le curé du bout des doigts quand y le rencontrait sus la

route. Enfin, c'était un homme qu'était dans les langages, ben gros.

-- De quoi c'que ça me fait tout ça? disait Joachim Crête, quand on y en parlait;

c'est un bon travaillant qui chenique pas sus l'ouvrage, qu'est fiable, qu'est sobre

comme moi, qui mange pas plusse qu'un autre, et qui fait la partie de dames pour

me désennuyer : j'en trouverais pas un autre pour faire mieux ma besogne quand

même qu'y s'userait les genoux du matin au soir à faire le Chemin de la Croix.

Comme on le voit, Joachim Crête était un joueur de dames : et si quéqu'un avait jamais gagné une partie de polonaise avec lui, y avait personne dans la

paroisse qui pouvait se vanter de y avoir vu faire queuque chose de pas propre sus

le damier.

Mais faut craire aussi que le Sauvageau était pas loin de l'accoter, parce que --surtout quand le meunier avait remonté de la ville dans la journée avec une cruche

-- ceux qui passaient le soir devant le moulin les entendaient crier à tue-tête chacun

leux tour : -- Dame! -- Mange! -- Soufflé! -- Franc-coin! -- Partie nulle!... Et ainsi

de suite, que c'était comme une vraie rage d'ambition.

Mais arrivons à l'aventure que vous m'avez demandé de vous raconter.

Ce soir-là, c'était la veille de Noël, et Joachim Crête était revenu de québec

pas mal lancé, et -- faut pas demander ça -- avec un beau stock de provisions dans

le coffre de sa carriole pour les fêtes.

La gaieté était dans le moulin.

Mon grand-oncle, le bonhomme José Corriveau, qu'avait une pochetée de grain à faire moudre, y était entré sus le soir, et avait dit à Joachim Crête :

-- Tu viens à la messe de Mênuit sans doute?

Un petit éclat de rire sec y avait répondu. C'était Hubert Sauvageau qu'entrait,

et qu'allait s'assire dans un coin, en allumant son bougon.

-- On vaira ça, on vaira ça! qu'y dit.

-- Pas de blague, la jeunesse! avait ajouté bonhomme Corriveau en sortant : la

messe de Mênuit, ça doit pas se manquer, ça.

131

Puis il était parti, son fouet à la main.

-- Ha! ha! ha!... avait ricané Sauvageau; on va d'abord jouer une partie de dames, monsieur Joachin, c'pas?

-- Dix, si tu veux, mon vieux; mais faut prendre un coup premièrement, avait

répondu le meunier.

Et la ribote avait commencé.

quand ça vint sus les onze heures, un voisin, un nommé Vincent Dubé, cogna à la porte :

-- Coute donc, Joachim, qu'y dit, si tu veux une place dans mon berlot pour aller à la messe de Mênuit, gêne-toi pas : je suis tout seul avec ma vieille.

-- Merci, j'ai ma guevale, répondit Joachim Crête.

-- Vont'y nous ficher patience avec leux messe de Mênuit! s'écria le Sauvageau, quand la porte fut fermée.

-- Prenons un coup! dit le meunier.

Et en avant la pintochade, avec le jeu de dames!

Les gens qui passaient en voiture ou à pied se rendant à l'église, se disaient :

-- Tiens, le moulin de Joachim Crête marche encore : faut qu'il ait gros de farine à moudre.

-- Je peux pas craire qu'il va travailler comme ça sus le saint jour de Noël.

-- Il en est ben capable.

-- Oui, surtout si son Sauvageau s'en mêle...

Ainsi de suite.

Et le moulin tournait toujours, la partie de dames s'arrêtait pas! et la brosse

allait son train.

Une santé attendait pas l'autre.

queuqu'un alla cogner à la fenêtre :

-- Holà! vous autres; y s'en va mênuit. V'là le dernier coup de la messe qui

sonne. C'est pas ben chrétien c'que vous faites là.

Deux voix répondirent :

-- Allez au sacre! et laissez-nous tranquilles!

Les derniers passants disparurent. Et le moulin marchait toujours.

Comme il faisait un beau temps sec, on entendait le tic-tac de loin; et les bonnes gens faisaient le signe de la croix en s'éloignant.

quoique l'église fût à ben proche d'une demi-lieue du moulin, les sons de la

cloche y arrivaient tout à clair.

quand il entendit le tinton, Joachim Crête eut comme une espèce de remords :

-- V'là mênuit, qu'y dit, si on levait la vanne...

132

-- Voyons, voyons, faites donc pas la poule mouillée, hein! que dit le Sauvageau. Tenez, prenons un coup et après ça je vous fais gratter.

-- Ah! quant à ça, par exemple, t'es pas bletté pour, mon jeune homme!...

Sers-

toi, et à ta santé!

-- ç la vôtre, monsieur Joachim!

Ils n'avaient pas remis les tombleurs sus la table, que le dernier coup de cloche

passait sus le moulin comme un soupir dans le vent.

«a fut plus vite que la pensée... crac! v'là le moulin arrêté net, comme si le

tonnerre y avait cassé la mécanique. On aurait pu entendre marcher une souris.

-- quoi c'que ça veut dire, c'te affaire-là? que s'écrie Joachim Crête.

-- queuques joueurs de tours, c'est s°r! que fit l'engagé.

-- Allons voir c'que y a, vite!

On allume un fanal, et v'là nos deux joueurs de dames partis en chambranlant

du côté de la grand'roue. Mais ils eurent beau chercher et fureter dans tous les

coins et racoins, tout était correct; y avait rien de dérangé.

-- Y a du sorcier là-dedans! qu'y dirent en se grattant l'oreille.

Enfin, la machine fut remise en marche, on graissit les mouvements, et nos deux fêtards s'en revinrent en baraudant reprendre leur partie de dames -en

commençant par reprendre un coup d'abord, ce qui va sans dire.

-- Salut, Hubert!

-- C'est tant seulement, monsieur Joachim...

Mais les verres étaient à peine vidés que les deux se mirent à se regarder tout

ébarouis. Y avait de quoi : ils étaient so'ls comme des barriques d'abord, et puis le

moulin était encore arrêté.

-- Faut que des maudits aient jeté des cailloux dans les moulanges, balbutia

Joachim Crête.

-- Je veux que le gripette me torde le cou, baragouina l'engagé, si on trouve pas

c'qu'en est, c'te fois-citte!

Et v'là nos deux ivrognes, le fanal à la main, à rôder tout partout dans le moulin, en butant pi en trébuchant sus tout c'qu'y rencontraient.

Va te faire fiche! y avait rien, ni dans les moulanges ni ailleurs.

On fit repartir la machine; mais ouichte, un demi-tour de roue, et pi crac!... Pas

d'affaires : ça voulait pas aller.

-- que le diable emporte la boutique! vociféra Joachim Crête. Allons-nous-en!

Un juron de paÔen lui coupa la parole. Hubert Sauvageau, qui s'était accroché

les jambes dans queuque chose, manquable, venait de s'élonger sus le pavé

comme

une bête morte.

133

Le fanal, qu'il avait dans la main, était éteint mort comme de raison; de sorte

qu'y faisait noir comme chez le loup : et Joachim Crête, qu'avait pas trop à faire

que de se piloter tout seul, s'inventionna pas d'aller porter secours à son engagé.

-- que le pendar se débrouille comme y pourra! qu'y dit, moi j'vas prendre un

coup.

Et, à la lueur de la chandelle qui reluisait de loin par la porte ouverte, il réussit,

de Dieu et de gr,ce, et après bien des zigzags, à se faufiler dans la cambuse, o

c'qu'il entra sans refermer la porte par derrière lui, à seule fin de donner une

chance au Sauvageau d'en faire autant.

quand il eut passé le seuil, y piqua tout dret sus la table o c'qu'étaient les

flacons, vous comprenez ben; et il était en frais de se verser une gobe en swignant

sus ses hanches, lorsqu'il entendit derrière lui comme manière de gémissement.

-- Bon, c'est toi? qu'y dit sans se revirer; arrive, c'est le temps.

Pour toute réponse, il entendit une nouvelle plainte, un peu plus forte que l'autre.

-- quoi c'que y a!... T'es-tu fait mal?.... Viens prendre un coup, ça te remettra.

Mais bougez pas, personne venait ni répondait.

Joachim Crête, tout surpris, se revire en mettant son tombleur sus la table, et

reste figé, les yeux grands comme des piastres françaises et les cheveux drets sus

la tête.

C'était pas Hubert Sauvageau qu'il avait devant la face : c'était un grand chien

noir, de la taille d'un homme, avec des crocs longs comme le doigt, assis sus son

derrière, et qui le regardait avec des yeux flamboyants comme des tisons.

Le meunier était pas d'un caractère absolument peureux : la première souleur

passée, il prit son courage à deux mains et appela Hubert :

-- qui c'qu'a fait entrer ce chien-là icitte?

Pas de réponse.

-- Hubert! insista-t-il la bouche emp,tée comme un homme qu'a trop mangé de cisagrapes, dis-moi donc d'o~ c'que d'sort ce chien-là!

Motte!

-- Y a du morfil là-dedans! qu'y dit : marche te coucher, toi!

Le grand chien l,cha un petit grognement qui ressemblait à un éclat de

rire, et

grouilla pas.

Avec ça, pas plus d'Hubert que sus la main.

Joachim Crête était pas aux noces, vous vous imaginez. Y comprenait pas c'que ça voulait dire; et comme la peur commençait à le reprendre, y fit mine de

134

gagner du côté de la porte. Mais le chien n'eut qu'à tourner la tête avec ses yeux

flambants, pour y barrer le chemin.

Pour lorsse, y se mit à manoeuvrer de façon à se réfugier tout doucement et de

raculons entre la table et la couchette, tout en perdant le chien de vue.

Celui-ci avança deux pas en faisant entendre le même grognement.

-- Hubert! cria le pauvre homme sur un ton désespéré.

Le chien continua à foncer sus lui en se redressant sus ses pattes de derrière, et

en le fisquant toujours avec ses yeux de braise.

-- ¿ moi!... hurla Joachim Crête hors de lui, en s'acculant à la muraille.

Personne ne répondit; mais au même instant, on entendit la cloche de l'église

qui sonnait l'...lévation.

Alors une pensée de repentir traversa la cervelle du malheureux.

-- C'est un loup-garou! s'écria-t-il, mon Dieu, pardonnez-moi!

Et il tomba à genoux.

En même temps l'horrible chien se précipitait sus lui.

Par bonheur, le pauvre meunier, en s'agenouillant, avait senti quèque

chose derrière son dos, qui l'avait accroché par ses hardes.

C'était une faucille.

L'homme eut l'instinct de s'en emparer, et en frappa la brute à la tête.

Ce fut l'affaire d'un clin d'oeil, comme vous pensez bien. La lutte d'un instant

avait suffi pour renverser la table, et faire rouler les verres, les bouteilles et la

chandelle sus le plancher. Tout disparut dans la noirceur.

Joachim Crête avait perdu connaissance.

quand il revint à lui, qu'équ'un y jetait de l'eau frette au visage, en même temps qu'une voix ben connue y disait :

-- quoi c'que vous avez donc eu, monsieur Joachim?

-- C'est toi, Hubert?

-- Comme vous voyez.

-- O' c'qu'il est?

-- qui?

-- Le chien.

-- queu chien?

-- Le loup-garou.

-- Hein!...

-- Le loup-garou que j'ai délivré avec ma faucille.

-- Ah! ça, venez-vous fou, monsieur Joachim?

-- J'ai pourtant pas rêvé ça... Pi toi, d'o' c'que tu deviens?

135

-- Du moulin.

-- Mais y marche à c'te heure, le moulin?

- Vous l'entendez.
- Va l'arrêter tout de suite : faut pas qu'y marche sus le jour de Noël.
- Mais il est passé le jour de Noël, c'était hier.
- Comment?
- Oui, vous avez été deux jours sans connaissance.
- C'est-y bon Dieu possible! Mais quoi c'que t'as donc à l'oreille, toi?
- du
- sang!
- C'est rien.
- O' c'que t'as pris ça? Parle!
- Vous savez ben que j'ai timbé dans le moulin, la veille de Noël au soir.
- Oui.
- Eh ben, j'me suis fendu l'oreille sus le bord d'un sieau.

Joachim Crête, mes enfants, se redressit sur son séant, hagard et secoué

par un

frémissement d'épouvante :

-- Ah! malheureux des malheureux! s'écria-t-il; c'était toi!...

Et le pauvre homme retomba sus son oreiller avec un cri de fou.

Il est mort dix ans après, sans avoir retrouvé sa raison.

quant au moulin, la déb,cle du printemps l'avait emporté.

136

Un voleur

L'hiver était bien rude, et plus d'un pauvre avait Vu la fièvre et la faim

s'asseoir à son chevet.

¿ maint foyer, malgré la froidure croissante, La b°che de Noël, hélas!
était absente.

que de petits souliers usés et décousus

Allaient être oubliés par le Petit-Jésus!

Noël! -- La rue était brillamment éclairée;

Sur les trottoirs glissants une foule affairée Des magasins ouverts
assiégeait les abords;

Mille objets attrayants s'étalait au-dehors,

En groupes à l'aspect plus ou moins symétrique, Rutilant sous des flots
de lumière électrique.

Partout rire et gaieté; le givre éblouissant

Semblait chanter joyeux sous le pied du passant; Tout paraissait noyé
dans des lueurs d'opale.

Un instant j'entrevis un enfant frêle et p,le, Un tout petit garçon
grelottant, mal vêtu,

qui battait la semelle, et d'un air abattu,

Dévorait du regard un brillant étalage,

Des mille riens dorés qui plaisent tant à l',ge O' l'on n'a pas encor le
cœur rassasié.

Le petit mendiant semblait extasié.

J'allais moi-même entrer pour faire quelque emplette : Jouets
d'enfants, menus articles de toilette, Bibelots si charmants à donner ce
jour-là,

Lorsque, le cœur serré, j'entends crier : -- Holà!

Au voleur! qu'on l'empoigne! Oh! l'affreux misérable!

Police!

En un instant la foule inexorable

Avait appréhendé le délinquant; c'était

Le malheureux gamin; hagard, il haletait

Au poignet d'un sergent et sous l',pre huée,

Tandis que sa main gourde et mal habituée

Au métier de l'opprobre essayait gauchement,

Sous les lambeaux troués d'un pauvre vêtement, De cacher une raide
et pimpante poupée.

Le voleur était pris.

L',me préoccupée,

Je poursuivis ma route. Or, en rentrant chez moi, J'embrassai mes
enfants, ce soir-là, plein d'émoi; Je ne sais trop pourquoi l'action
insensée

Du petit inconnu tourmentait ma pensée.

Et quand, la nuit venue, écartant les rideaux, En tapinois j'allai
déposer mes cadeaux,

Je revis -- un hoquet de toux à la poitrine -L'enfant déguenillé penché
vers la poitrine.

Je le vis tout tremblant, avec avidité,

Porter sa main transie à l'objet convoité,

Entr'ouvrir les haillons qui le couvraient à peine, L'y cacher, et
soudain fuir à perte d'haleine.

Puis la police, puis le procès, la prison...

Enfin le déshonneur, le deuil à la maison!

Une première faute... Un orphelin peut-être...

Malgré moi je plaignais le pauvre petit être.

Si bien que je ne sais quel prétexte banal

Me conduisit deux jours plus tard au tribunal.

Entre deux vagabonds et deux filles de bouges Le petit comparut livide
et les yeux rouges.

Son histoire était courte et triste. Cet enfant, Hélas! était de ceux que
la loi ne défend,

qu'à regret, dirait-on; classe déshéritée

De malheureux sans pain n'ayant que la dictée De leur coeur, ici-bas,
pour supporter leur lot.

138

Trois ans auparavant, frappé par un ballot

qu'il arrimait à bord d'un brick faisant escale, Son père était tombé
sans vie à fond de cale.

Et la mère avait d°, de saison en saison,

Peiner pour apporter du pain à la maison.

Lui-même -- le petit -- avait payé sa dette

à la famille, ayant gardé sa soeur cadette,

Lorsque la mère allait travailler au dehors.

Et puis la maladie était venue; alors

Il avait à son tour d° chercher de l'ouvrage.

Tout ce qu'un pauvre enfant peut avoir de courage, Il l'avait dépensé
sans plainte, avec douceur, Pour sa mère clouée au chevet de sa
soeur...

Ce soir-là même, ayant vu pleurer la petite

En songeant à Noël, il était sorti vite,

Et, le coeur gros, avait à mainte porte osé

Mendier un cadeau qu'on avait refusé.

C'est pour elle, monsieur, oui, pour ma soeur mourante que j'ai volé,
dit-il d'une voix déchirante;

C'est la première fois!

Et l'enfant, à ces mots,

Se cacha le visage, et, fondant en sanglots,

S'affaissa lourdement sur la banquette inf,me.

Et je sortis, plaignant dans le fond de mon ,me Les juges (leur devoir
veut quelquefois cela) Condamnés à punir de ces criminels-là!

139

140

Cet ouvrage est le 17 ème publié

par la Bibliothèque électronique du québec.

La Bibliothèque électronique du québec

n'est subventionné par aucun gouvernement

et est la propriété exclusive de

Jean-Yves Dupuis.

La chasse-galerie

Honoré Beaugrand

1848-1906

La chasse-galerie

Légendes canadiennes

I

Pour lors que je vais vous raconter une rôdeuse d'histoire, dans le fin
fil; mais s'il y a parmi vous autres des lurons qui auraient envie de
courir la chasse-galerie ou le loup-garou, je vous avertis qu'ils font
mieux d'aller voir dehors si les chats-huants font le sabbat, car je vais
commencer mon histoire en faisant un grand signe de croix pour
chasser le diable et ses diabolins. J'en ai eu assez de ces maudits-là
dans mon jeune temps.

La chasse-galerie

Pas un homme ne fit mine de sortir; au contraire tous se rapprochèrent de la cambuse où le cook finissait son préambule et se préparait à raconter une histoire de circonstance.

On était à la veille du jour de l'an 1858, en pleine forêt vierge, dans les chantiers des Ross, en haut de la Gatineau.

La saison avait été dure et la neige atteignait déjà la hauteur du toit de la cabane.

Le bourgeois avait, selon la coutume, ordonné la distribution du contenu d'un petit baril de rhum parmi les hommes du chantier, et le cuisinier avait terminé de bonne heure les préparatifs du fricot de pattes et des glissantes pour le repas du lendemain. La mélasse mijotait dans le grand chaudron pour la partie de tire qui devait terminer la soirée.

Chacun avait bourré sa pipe de bon tabac canadien, et un nuage épais obscurcissait l'intérieur de la cabane, où un feu pétillant de pin résineux jetait, cependant, par intervalles, des lueurs rouge, tres qui tremblotaient en éclairant par des effets merveilleux de clair-obscur, les m,les figures de ces rudes travailleurs des grands bois.

Joe le cook était un petit homme assez mal fait, que l'on appelait assez généralement le bossu, sans qu'il s'en formalis,t, et qui faisait chantier depuis au moins 40 ans. Il en avait vu de toutes les couleurs dans son existence bigarrée et il suffisait de lui faire prendre un petit coup de jama que pour lui délier la langue et lui faire raconter ses exploits.

La chasse-galerie

11

II

-- Je vous disais donc, continua-t-il, que si j'ai été un peu tough dans ma jeunesse, je n'entends plus ris e sur les choses de la religion. J'vas   confesse régulièrement tous les ans, et ce que je vais vous raconter là se passait aux jours de ma jeunesse quand je ne craignais ni Dieu ni diable. C'était un soir comme celui-ci, la veille du jour de l'an, il y a de cela 34

ou 35 ans. Réunis avec tous mes camarades autour de la cambuse, nous prenions un petit coup; mais si les petits ruisseaux font les

grandes rivières, les petits verres finissent par vider les grosses cruches, et dans ces temps-là, on buvait plus sec et plus souvent qu'aujourd'hui, et il n'était pas rare de voir finir les fêtes par des coups de poings et des tirages de tignasse. La jamaïque était bonne, -- pas meilleure que ce soir, -- mais elle était bougrement bonne, je vous le parsouête.

J'en avais bien lampé une douzaine de petits gobelets, pour ma part, et sur les onze heures, je vous l'avoue franchement, la tête me tournait et je me laissai tomber sur ma robe de carriole pour faire un petit somme en attendant l'heure de sauter à pieds joints par-dessus la tête d'un quart de lard, de la vieille année dans la nouvelle, comme nous allons le faire ce soir sur l'heure de minuit, avant d'aller chanter la guignolée et souhaiter la bonne année aux hommes du chantier voisin.

Je dormais donc depuis assez longtemps lorsque je me sentis secouer rudement par le boss des piqueurs, Baptiste Durant, qui me dit:

La chasse-galerie

12

-- Joe! minuit vient de sonner et tu es en retard pour le saut du quart. Les camarades sont partis pour faire leur tournée et moi je m'en vais à Lavaltrie voir ma blonde.

Veux-tu venir avec moi?

¿ Lavaltrie! lui répondis-je, es-tu fou? nous en sommes à

plus de cent lieues et d'ailleurs aurais-tu deux mois pour faire le voyage, qu'il n'y a pas de chemin de sortie dans la neige.

Et puis, le travail du lendemain du jour de l'an?

-- Animal! répondit mon homme, il ne s'agit pas de cela.

Nous ferons le voyage en canot d'écorce, à l'aviron, et demain matin à six heures nous serons de retour au chantier.

Je comprenais.

Mon homme me proposait de courir la chasse-galerie et de risquer mon salut éternel pour le plaisir d'aller embrasser ma blonde, au village. C'était raide! Il était bien vrai que j'étais un peu ivrogne et débauché et que la religion ne me fatiguait pas à cette époque, mais

risquer de vendre mon ,me au diable, ça me surpassait.

-- Cré poule mouillée! continua Baptiste, tu sais bien qu'il n'y a pas de danger. Il s'agit d'aller à Lavaltrie et de revenir dans six heures. Tu sais bien qu'avec la chasse-galerie, on voyage au moins 50 lieues à l'heure lorsqu'on sait manier l'aviron comme nous. Il s'agit tout simplement de ne pas prononcer le nom du bon Dieu pendant le trajet, et de ne pas s'accrocher aux croix des clochers en voyageant. C'est facile à faire et pour éviter tout danger, il faut penser à ce qu'on dit, avoir l'oeil o' l'on va et ne pas prendre de boisson en route.

J'ai déjà fait le voyage cinq fois et tu vois bien qu'il ne m'est jamais arrivé malheur. Allons, mon vieux, prends ton courage à deux mains et si le coeur t'en dit, dans deux heures de temps, nous serons à Lavaltrie. Pense à la petite Liza La chasse-galerie

13

Guimbette et au plaisir de l'embrasser. Nous sommes déjà

sept pour faire le voyage mais il faut être deux, quatre, six ou huit et tu seras le huitième.

-- Oui! tout cela est très bien, mais il faut faire un serment au diable, et c'est un animal qui n'entend pas à rire lorsqu'on s'engage à lui.

-- Une simple formalité, mon Joe. Il s'agit simplement de ne pas se griser et de faire attention à sa langue et à son aviron. Un homme n'est pas un enfant, que diable! Viens!

viens! nos camarades nous attendent dehors et le grand canot de la drave est tout prêt pour le voyage.

Je me laissai entraîner hors de la cabane o' je vis en effet six de nos hommes qui nous attendaient, l'aviron à la main.

Le grand canot était sur la neige dans une clairière et avant d'avoir eu le temps de réfléchir, j'étais déjà assis dans le devant, l'aviron pendant sur le plat bord, attendant le signal du départ. J'avoue que j'étais un peu troublé, mais Baptiste qui passait dans le chantier, pour n'être pas allé à confesse depuis sept ans, ne me laissa pas le temps de me débrouiller.

Il était à l'arrière, debout, et d'une voix vibrante il nous dit:

-- Répétez avec moi!

Et nous répét,mes:

Satan! roi des enfers, nous te promettons de te livrer nos

,mes, si d'ici à six heures nous prononçons le nom de ton maître et du nôtre, le bon Dieu, et si nous touchons une croix dans le voyage. ¿ cette condition tu nous transporteras, à

travers les airs, au lieu o' nous voulons aller et tu nous ramèneras de même au chantier!

La chasse-galerie

14

III

Acabris! Acabras! Acabram!

Fais-nous voyager par-dessus les montagnes!

¿ peine avions-nous prononcé les dernières paroles que nous sentîmes le canot s'élever dans l'air à une hauteur de cinq ou six cents pieds. Il me semblait que j'étais léger comme une plume et, au commandement de Baptiste, nous commenç,mes à nager comme des possédés que nous étions.

Aux premiers coups d'aviron le canot s'élança dans l'air comme une flèche, et c'est le cas de le dire, le diable nous emportait. «a nous en coupait le respire et le poil en frisait sur nos bonnets de carcajou.

Nous filions plus vite que le vent. Pendant un quart d'heure, environ, nous navigu,mes au-dessus de la forêt sans apercevoir autre chose que les bouquets des grands pins noirs. Il faisait une nuit superbe et la lune, dans son plein, illuminait le firmament comme un beau soleil du midi. Il faisait un froid du tonnerre et nos moustaches étaient couvertes de givre, mais nous étions cependant tous en nage.

«a se comprend aisément puisque c'était le diable qui nous menait et je vous assure que ce n'était pas sur le train de la Blanche. Nous aperç,mes bientôt une éclaircie, c'était la Gatineau dont la surface glacée et polie étincelait au-dessous de nous comme un immense miroir. Puis, p'tit à p'tit nous aperç,mes des lumières dans les maisons d'habitants; puis des clochers d'églises qui reluisaient comme des baÔonnettes de soldats, quand ils font l'exercice sur le champ de Mars de La chasse-galerie

Montréal. On passait ces clochers aussi vite qu'on passe les poteaux de télégraphe, quand on voyage en chemin de fer. Et nous filions toujours comme tous les diables, passant pardessus les villages, les forêts, les rivières et laissant derrière nous comme une traînée d'étincelles. C'est Baptiste, le possédé, qui gouvernait, car il connaissait la route et nous arrivâmes bientôt à la rivière des Outaouais qui nous servit de guide pour descendre jusqu'au lac des Deux-Montagnes.

-- Attendez un peu, cria Baptiste. Nous allons raser Montréal et nous allons effrayer les coureux qui sont encore dehors à c'te heure cite. Toi, Joe! là, en avant, éclaircis-toi le gosier et chante-nous une chanson sur l'aviron.

En effet, nous apercevions déjà les mille lumières de la grande ville, et Baptiste, d'un coup d'aviron, nous fit descendre à peu près au niveau des tours de Notre-Dame.

J'enlevai ma chique pour ne pas l'avalier, et j'entonnai à tue-tête cette chanson de circonstance que tous les canotiers répétèrent en chœur:

Mon père n'avait fille que moi,

Canot d'écorce qui va voler,

Et dessus la mer il m'envoie:

Canot d'écorce qui vole, qui vole,

Canot d'écorce qui va voler!

Et dessus la mer il m'envoie,

Canot d'écorce qui va voler,

Le marinier qui me menait:

Canot d'écorce qui vole, qui vole,

Canot d'écorce qui va voler!

La chasse-galerie

Le marinier qui me menait,

Canot d'écorce qui va voler,

Me dit ma belle embrassez-moi:

Canot d'écorce qui vole, qui vole,

Canot d'écorce qui va voler!

Me dit, ma belle, embrassez-moi,

Canot d'écorce qui va voler,

Non, non, monsieur, je ne saurais:

Canot d'écorce qui vole, qui vole,

Canot d'écorce qui va voler!

Non, non, monsieur, je ne saurais,

Canot d'écorce qui va voler,

Car si mon papa le savait:

Canot d'écorce qui vole, qui vole,

Canot d'écorce qui va voler!

Car si mon papa le savait,

Canot d'écorce qui va voler,

Ah c'est bien s'r qu'il me battrait:

Canot d'écorce qui vole, qui vole,

Canot d'écorce qui va voler!

Bien qu'il fût près de deux heures du matin, nous vîmes des groupes s'arrêter dans les rues pour nous voir passer, mais nous filions si vite qu'en un clin d'oeil nous avions dépassé Montréal et ses faubourgs, et alors je commençai à

compter les clochers: la Longue-Pointe, la Pointe-aux-Trembles, Repentigny, Saint-Sulpice, et enfin les deux La chasse-galerie

flèches argentées de Lavaltrie qui dominaient le vert sommet des grands pins du domaine.

-- Attention! vous autres, nous cria Baptiste. Nous allons atterrir à l'entrée du bois, dans le champ de mon parrain, Jean-Jean Gabriel, et nous nous rendrons ensuite à pied pour aller surprendre nos connaissances dans quelque fricot ou quelque danse du voisinage.

qui fut dit fut fait, et cinq minutes plus tard notre canot reposait dans un banc de neige à l'entrée du bois de Jean-Jean Gabriel; et nous partîmes tous les huit à la file pour nous rendre au village. Ce n'était pas une mince besogne car il n'y avait pas de chemin battu et nous avions de la neige jusqu'au califourchon. Baptiste qui était plus effronté que les autres s'en alla frapper à la porte de la maison de son parrain o

l'on apercevait encore de la lumière, mais il n'y trouva qu'une fille engagère qui lui annonça que les vieilles gens étaient à un snaque chez le père Robillard, mais que les farauds et les filles de la paroisse étaient presque tous rendus chez Batissette Augé, à la Petite-Misère, en bas de Contrecoeur, de l'autre côté du fleuve, o il y avait un rigodon du jour de l'an.

-- Allons au rigodon, chez Batissette Augé, nous dit Baptiste, on est certain d'y rencontrer nos blondes.

-- Allons chez Batissette! Et nous retourn,mes au canot, tout en nous mettant mutuellement en garde sur le danger qu'il y avait de prononcer certaines paroles et de prendre un coup de trop, car il fallait reprendre la route des chantiers et y arriver avant six heures du matin, sans quoi nous étions flambés comme des carcajous, et le diable nous emportait au fin fond des enfers.

La chasse-galerie

18

Acabris! Acabras! Acabram!

Fais-nous voyager par-dessus les montagnes!

cria de nouveau Baptiste. Et nous voilà repartis pour la Petite-Misère, en naviguant en l'air comme des renégats que nous étions tous. En deux tours d'aviron, nous avons traversé le fleuve et nous étions rendus chez Batissette Augé

dont la maison était tout illuminée. On entendait vaguement, au dehors, les sons du violon et les éclats de rire des danseurs dont on voyait les ombres se trémousser, à travers les vitres couvertes de givre. Nous cachâmes notre canot derrière les tas de bourdillons qui bordaient la rive, car la glace avait refoulé, cette année-là.

-- Maintenant, nous répéta Baptiste, pas de bêtises, les amis, et attention à vos paroles. Dansons comme des perdus, mais pas un seul verre de Molson, ni de jamaïque, vous m'entendez! Et au premier signe, suivez-moi tous, car il faudra repartir sans attirer l'attention. Et nous allâmes frapper à la porte.

IV

Le père Batissette vint ouvrir lui-même et nous fûmes reçus à bras ouverts par les invités que nous connaissions presque tous. Nous fûmes d'abord assaillis de questions:

-- D'où venez-vous?

-- Je vous croyais dans les chantiers!

-- Vous arrivez bien tard!

-- Venez prendre une larme!

La chasse-galerie

19

Ce fut encore Baptiste qui nous tira d'affaire en prenant la parole:

-- D'abord, laissez-nous nous décapoter et puis ensuite laissez-nous danser. Nous sommes venus exprès pour ça.

Demain matin, je répondrai à toutes vos questions et nous vous raconterons tout ce que vous voudrez.

Pour moi j'avais déjà reluqué Liza Guimbette qui était faraudée par le p'tit Boisjoli de Lanoraie.

Je m'approchai d'elle pour la saluer et pour lui demander l'avantage de la prochaine qui était un reel à quatre. Elle accepta avec un sourire qui me fit oublier que j'avais risqué

le salut de mon âme pour avoir le plaisir de me trémousser et de battre des ailes de pigeon en sa compagnie. Pendant deux heures de temps,

une danse n'attendait pas l'autre et ce n'est pas pour me vanter si je vous dis que, dans ce temps-là, il n'y avait pas mon pareil à dix lieues à la ronde pour la gigue simple ou la voleuse. Mes camarades, de leur côté, s'amusaient comme des lurons, et tout ce que je puis vous dire, c'est que les garçons d'habitants étaient fatigués de nous autres, lorsque quatre heures sonnèrent à la pendule. J'avais cru apercevoir Baptiste Durand qui s'approchait du buffet o

les hommes prenaient des nippes de whisky blanc, de temps en temps, mais j'étais tellement occupé avec ma partenaire que je n'y portai pas beaucoup d'attention. Mais maintenant que l'heure de remonter en canot était arrivée, je vis clairement que Baptiste avait pris un coup de trop et je fus obligé d'aller le prendre par le bras pour le faire sortir avec moi, en faisant signe aux autres de se préparer à nous suivre sans attirer l'attention des danseurs. Nous sortîmes donc les uns après les autres sans faire semblant de rien et cinq minutes plus tard, nous étions remontés en canot, après avoir La chasse-galerie

20

quitté le bal comme des sauvages, sans dire bonjour à

personne; pas même à Liza que j'avais invitée pour danser un foin. J'ai toujours pensé que c'était cela qui l'avait décidée à

me trigauder et à épouser le petit Boisjoli sans même m'inviter à ses noces, la bougresse. Mais pour revenir à notre canot, je vous avoue que nous étions rudement embêtés de voir que Baptiste Durand avait bu un coup, car c'était lui qui nous gouvernait et nous n'avions juste que le temps de revenir au chantier pour six heures du matin, avant le réveil des hommes qui ne travaillaient pas le jour du jour de l'an.

La lune était disparue et il ne faisait plus aussi clair qu'auparavant, et ce n'est pas sans crainte que je pris ma position à l'avant du canot, bien décidé à avoir l'oeil sur la route que nous allions suivre. Avant de nous enlever dans les airs, je me retournai et je dis à Baptiste:

-- Attention! là, mon vieux. Pique tout droit sur la montagne de Montréal, aussitôt que tu pourras l'apercevoir.

-- Je connais mon affaire, répliqua Baptiste, et mêle-toi des tiennes! Et avant que j'aie eu le temps de répliquer: Acabris! Acabras! Acabram!

Fais-nous voyager par-dessus les montagnes!

Et nous voilà repartis à toute vitesse. Mais il devint aussitôt évident que notre pilote n'avait plus la main aussi s'ûre, car le canot décrivait des zigzags inquiétants. Nous ne passâmes pas à cent pieds du clocher de Contrecoeur et au lieu de nous diriger à l'ouest, vers Montréal, Baptiste nous fit La chasse-galerie

21

prendre les bordées vers la rivière Richelieu. quelques instants plus tard, nous passâmes par-dessus la montagne de Beloeil et il ne s'en manqua pas de dix pieds que l'avant du canot n'allât se briser sur la grande croix de tempérance que l'évêque de québec avait plantée là.

-- à droite! Baptiste! à droite! mon vieux, car tu vas nous envoyer chez le diable, si tu ne gouvernes pas mieux que ça!

Et Baptiste fit instinctivement tourner le canot vers la droite en mettant le cap sur la montagne de Montréal que nous apercevions déjà dans le lointain. J'avoue que la peur commençait à me tortiller car si Baptiste continuait à nous conduire de travers, nous étions flambés comme des gorets qu'on grille après la boucherie. Et je vous assure que la dégringolade ne se fit pas attendre, car au moment où nous passions au-dessus de Montréal, Baptiste nous fit prendre une sheer et avant d'avoir eu le temps de m'y préparer, le canot s'enfonçait dans un banc de neige, dans une éclaircie, sur le flanc de la montagne. Heureusement que c'était dans la neige molle, que personne n'attrapât de mal et que le canot ne fût pas brisé. Mais à peine étions-nous sortis de la neige que voilà Baptiste qui commence à sacrer comme un possédé et qui déclare qu'avant de repartir pour la Gatineau, il veut descendre en ville prendre un verre. J'essayai de raisonner avec lui, mais allez donc faire entendre raison à un ivrogne qui veut se mouiller la lulette. Alors, rendus à bout de patience, et plutôt que de laisser nos passagers au diable qui se léchait déjà les babines en nous voyant dans l'embarras, je dis un mot à mes autres compagnons qui avaient aussi peur que moi, et nous nous jetons tous sur Baptiste que nous terrassons, sans lui faire de mal, et que nous plaçons ensuite au fond du canot, -- après l'avoir ligoté comme un bout de La chasse-galerie

22

saucisse et lui avoir mis un billon pour l'empêcher de prononcer des paroles dangereuses, lorsque nous serions en l'air. Et:

Acabris! Acabras! Acabram!

nous voilà repartis sur un train de tous les diables car nous n'avions

plus qu'une heure pour nous rendre au chantier de la Gatineau. C'est moi qui gouvernais, cette fois-là, et je vous assure que j'avais l'oeil ouvert et le bras solide. Nous remontâmes la rivière Outaouais comme une poussière jusqu'à la Pointe à Gatineau et de là nous piquâmes au nord vers le chantier. Nous n'en étions plus qu'à quelques lieues, quand voilà-t-il pas cet animal de Baptiste qui se détortille de la corde avec laquelle nous l'avions ficelé, qui s'arrache son billon et qui se lève tout droit, dans le canot, en lançant un sacre qui me fit frémir jusque dans la pointe des cheveux.

Impossible de lutter contre lui dans le canot sans courir le risque de tomber d'une hauteur de deux ou trois cents pieds, et l'animal gesticulait comme un perdu en nous menaçant tous de son aviron qu'il avait saisi et qu'il faisait tourner sur nos têtes en faisant le moulinet comme un Irlandais avec son shillelagh. La position était terrible, comme vous le comprenez bien. Heureusement que nous arrivions, mais j'étais tellement excité, que par une fausse manoeuvre que je fis pour éviter l'aviron de Baptiste, le canot heurta la tête d'un gros pin et que nous voilà tous précipités en bas, dégringolant de branche en branche comme des perdrix que l'on tue dans les épinettes. Je ne sais pas combien je mis de temps à descendre jusqu'en bas, car je perdis connaissance avant d'arriver, et mon dernier souvenir était comme celui La chasse-galerie

23

d'un homme qui rêve qu'il tombe dans un puits qui n'a pas de fond.

VI

Vers les huit heures du matin, je m'éveillai dans mon lit dans la cabane, où nous avaient transporté des bûcherons qui nous avaient trouvés sans connaissance, enfoncés jusqu'au cou, dans un banc de neige du voisinage. Heureusement que personne ne s'était cassé les reins mais je n'ai pas besoin de vous dire que j'avais les côtes sur le long comme un homme qui a couché sur les ravalements pendant toute une semaine, sans parler d'une blackeye et de deux ou trois déchirures sur les mains et dans la figure. Enfin, le principal, c'est que le diable ne nous avait pas tous emportés et je n'ai pas besoin de vous dire que je ne m'empressai pas de démentir ceux qui prétendirent qu'ils m'avaient trouvé, avec Baptiste et les six autres, tous saouls comme des grives, et en train de cuver notre jamaïque dans un banc de neige des environs. C'était déjà pas si beau d'avoir risqué de vendre son âme au diable, pour s'en vanter parmi les camarades; et ce n'est que bien des années plus tard que je racontai l'histoire telle qu'elle

m'était arrivée.

Tout ce que je puis vous dire, mes amis, c'est que ce n'est pas si drôle qu'on le pense que d'aller voir sa blonde en canot d'écorce, en plein cœur d'hiver, en courant la chasse-galerie; surtout si vous avez un maudit ivrogne qui se mêle de gouverner. Si vous m'en croyez, vous attendrez à l'été

prochain pour aller embrasser vos p'tits coeurs, sans courir le risque de voyager aux dépens du diable.

La chasse-galerie

24

Et Joe le cook plongea sa micouane dans la mélasse bouillonnante aux reflets dorés, et déclara que la tire était cuite à point et qu'il n'y avait plus qu'à l'étirer.

La chasse-galerie

25

Le loup-garou

-- Oui! Vous êtes tous des fins-fins, les avocats de Montréal, pour vous moquer des loups-garous. Il est vrai que le diable ne fait pas tant de cérémonies avec vous autres et qu'il est si s'ûr de son affaire, qu'il n'a pas besoin de vous faire courir la prétontaine pour vous attraper par le chignon du cou, à l'heure qui lui conviendra.

-- Voyons, père Brindamour, ne vous f,chez pas, et si vous avez vu des loups-garous, racontez-nous ça.

C'était pendant la dernière lutte électorale de Richelieu, entre Bruneau et Morgan, dans une salle du comité du Pot-au-beurre, en bas de Sorel. Les cabaleurs revisaient les listes et faisaient des cours d'économie politique aux badauds qui prétendaient s'intéresser à leurs arguments, pour attraper de temps en temps, un p'tit coup de whisky blanc à la santé de monsieur Morgan.

Dans une salle basse, remplie de fumée, assis sur des bancs grossiers autour d'une table de bois de sapin brut, vingt-cinq à trente gaillards des alentours causaient politique sous la haute direction d'un étudiant en droit qui ponctifiait, flanqué de quatre ou cinq exemplaires du Hansard et des derniers livres bleus des ministères d'Ottawa.

Le père Pierriche Brindamour en était rendu au paroxysme d'un enthousiasme échevelé et criait comme un possédé:

La chasse-galerie

26

-- Hourrah pour monsieur Morgan! et que le diable emporte tous les rouges de Sorel; c'est une bande de coureux de loup-garous.

Un éclat de rire formidable accueillit cette frasque du père Pierriche et comme on le savait bavard, à ses heures d'enthousiasme, on résolut de le faire causer.

-- Des coureux de loup-garou! Allons donc M.

Brindamour, est-ce que vous croyez encore à ces blagues-là, dans le rang du Pot-au-beurre.

C'est alors que le vieillard riposta en s'attaquant au manque de vertu et d'orthodoxie des avocats en général et de ceux de Montréal en particulier.

-- Ah ben oui! vous êtes tous pareils, vous autres, les avocats, et si je vous demandais seulement ce que c'est qu'un loup-garou, vous seriez ben en peine de me le dire. quand je dis que tous les rouges de Sorel courent le loup-garou, c'est une manière de parler, car vous devriez savoir qu'il faut avoir passé sept ans sans aller à confesse, pour que le diable puisse s'emparer d'un homme et lui faire pousser du poil en dedans.

" Je suppose que vous ne savez même pas qu'un homme qui court le loup-garou a la couenne comme une peau de loup revirée à l'envers, avec le poil en dedans. Un sauvage de St-François connaît ça, mais un avocat de Montréal ça peut bavasser sur la politique, mais en dehors de ça, faut pas lui demander grand'chose sur les choses sérieuses et sur ce qui concerne les habitants.

-- C'est vrai, répondirent quelques farceurs qui se rangeaient avec le père Pierriche, contre l'avocat en herbe.

-- Oui! tout ça, c'est très bien, riposta l'étudiant, dans le but de pousser Pierriche à bout, mais ça n'est pas une véritable histoire de loup-garou. En avez-vous jamais vu, La chasse-galerie

27

vous, un loup-garou, M. Brindamour? C'est cela que je voudrais savoir.

-- Oui, j'en ai vu un loup-garou, pas un seul, mais vingt-cinq, et si je vous rencontrais seulement sur le bord d'un fossé, dans une talle de hart-rouge après neuf heures du soir, je gagerais que vous auriez le poil aussi long qu'un loup, vous qui parlez, car ça vous embêterait ben de me montrer votre billet de confession. Le plus que ça pourrait être ce serait un mauvais billet de p,ques de renard. Ah! on vous connaît les gens de Montréal. Faut pas venir nous pousser des pointes, parce que vous êtes plus éduqués que nous autres.

-- Oui, oui, tout ça c'est bien beau, mais c'est pour nous endormir que vous blaguez comme ça. Allez dire ça aux gens de Bruneau. Ce qui me faut à moi c'est des preuves, et si vous savez une histoire de loup-garou, racontez-la, car on va finir par croire que vous n'en savez pas et que vous voulez vous moquer de nous autres.

-- Oui-da! oui. Eh ben j'en ai une histoire et je vas vous la conter, mais à une condition: vous allez nous faire servir un gallon de whisky d'élection pour que nous buvions à la santé

de monsieur Morgan, notre candidat.

La proposition fut agréée et le p'tit lait électoral fut versé

à la ronde, haussant d'un cran l'enthousiasme déjà surchauffé

de cet auditoire désintéressé!

Et après avoir constaté qu'il ne restait plus une goutte de liquide au fond de la mesure d'un gallon qu'on avait placé

sur une pile de littérature électorale, au beau milieu de la table, Pierriche Brindamour prit la parole.

* * *

La chasse-galerie

28

C'est pas pour un verre de whisky du gouvernement que je voudrais vous conter une menterie. Il me faudrait quelque chose de plus sérieux que ça pour que je me mette en conscience en temps d'élection. Les gros bonnets se vendent trop cher à Ottawa comme à québec, pour que les gens du comté de Sorel passent pour g,ter les prix. Je vous

dirai donc la vérité et rien que la vérité, comme on dit à la cour de Sorel quand on est appelé comme témoin. Pour des loups-garous, j'en ai vu assez pour faire un régiment, dans mon jeune temps lorsque je naviguais l'été à bord des bateaux et que je faisais la pêche au petit poisson, l'hiver, aux chenaux des Trois-Rivières; mais je vous le dirai bien que j'en ai jamais délivrés. J'avais bien douze ou treize ans et j'étais cook à

bord d'un chaland avec mon défunt père qui était capitaine.

C'était le jour de la Toussaint et nous montions de québec avec une cargaison de charbon, par une grande brise de nord-est. Nous avions dépassé le lac St-Pierre et sur les huit heures du soir nous nous trouvions à la tête du lac. Il faisait noir comme le loup et il brumassait même un peu, ce qui nous empêchait de bien distinguer le phare de l'île de Gr,ce.

J'étais de vigie à l'avant et mon défunt père était à la barre.

Vous savez que l'entrée du chenal n'est pas large et qu'il faut ouvrir l'oeil pour ne pas s'échouer. Il faisait une bonne brise et nous avions pris notre perroquet et notre hunier, ce qui ne nous empêchait pas de monter grand train sur notre grande voile. Tout à coup le temps parut s'éclaircir et nous aperçûmes sur la rive de l'île de Gr,ce que nous rasions en montant, un grand feu de sapinages autour duquel dansaient une vingtaine de possédés qui avaient des têtes et des queues de loup et dont les yeux brillaient comme des tisons. Des ricanements terribles arrivaient jusqu'à nous et on pouvait La chasse-galerie

29

apercevoir vaguement le corps d'un homme couché par terre et que quelques maudits étaient en train de découper pour en faire un fricot. C'était une ronde de loups-garous que le diable avait réunis pour leur faire boire du sang de chrétien et leur faire manger de la viande fraîche. Je courus à l'arrière pour attirer l'attention de mon défunt père et de Baptiste Lafleur, le matelot qui naviguait avec nous, mais qui n'était pas de quart à ce moment-là. Ils avaient déjà aperçu le pique-nique des loups-garous. Baptiste avait pris la barre et mon défunt père était en train de charger son fusil pour tirer sur les possédés qui continuaient à crier comme des perdus en sautant en rond autour du feu. Il fallait se dépêcher car le bateau filait bon train devant le nord-est.

-- Vite! Pierriche, vite! donne-moi la branche de rameau bénit, qu'il y a à la tête de mon lit, dans la cabine. Tu trouveras aussi un trèfle à quatre feuilles dans un livre de prières, et puis prends deux balles et sauce-les dans l'eau bénite. Vite, dépêche-toi!

Je trouvai bien le rameau bénit, mais je ne pus mettre la main sur le trèfle à quatre feuilles et dans ma précipitation je renversai le petit bénitier sans pouvoir saucer les balles dedans.

Mon père pulvérisa le rameau sec entre ses doigts, et s'en servit pour bourrer son fusil, mais je n'osai lui avouer que le trèfle à quatre feuilles n'était pas là et que les balles n'avaient pas été mouillées dans l'eau bénite. Il mit les deux balles dans le canon, fit un grand signe de croix et visa dans le tas de mécréants.

Le coup partit, mais c'est comme s'il avait chargé son fusil avec des pois, et les loups-garous continuèrent à danser et à ricaner, en nous montrant du doigt.

La chasse-galerie

30

-- Les maudits! dit mon défunt père, je vais essayer encore une fois.

Et il rechargea son fusil et en guise de balle il fourra son chapelet dans le canon.

Et paf!

Cette fois le coup avait porté! Le feu s'éteignit sur la rive et les loups-garous s'enfuirent dans les bois en poussant des cris à faire frémir un cabaleur d'élections.

Les graines du chapelet les avaient évidemment rendu malades et les avaient dispersés, mais comme c'était un chapelet neuf qui n'avait pas encore été bénit, mon défunt père était d'opinion qu'il n'avait pas réussi à les délivrer et qu'ils iraient sans doute continuer leur sabbat sur un autre point de l'île.

Ce qui avait empêchée le premier coup de porter, c'est que le fusil n'avait pas été bourré avec le trèfle à quatre feuilles et que les balles n'avaient pas été plongées dans l'eau bénite.

-- Hein! qu'est-ce que vous dites de ça, M. l'avocat? J'en ai-t-y vu des loups-garous? continua Pierriche Brindamour.

-- Oui! l'histoire n'est pas mauvaise, mais je trouve que vous les avez vus un peu de loin et qu'il y a bien longtemps de ça. Si la chose s'était passée l'automne dernier, je croirais que ce sont les membres du Club de pêche de Phaneuf et de Joe Riendeau de Montréal que vous avez aperçus sur l'île de Gr,ce en train de courir la galipotte. Vous avez dit vous-même que tous les rouges étaient des coureux de loups-garous et vous savez bien, M. Brindamour, qu'il n'y a pas de bleus dans ce club-là!

-- Ah! vous vous moquez de mon histoire et vous vous imaginez sans doute que c'était en temps d'élection et que La chasse-galerie

31

j'avais pris un coup de trop du whisky du candidat de ce temps-là. Eh bien! arrêtez un peu, je n'ai pas fini et j'en ai une autre que mon défunt père m'a racontée, ce soir-là, en montant à Montréal à bord de son bateau. C'est une histoire qui lui est arrivée à lui-même et je vous avertis d'avance que je me f,cherai un peu sérieusement si vous faites seulement semblant d'en douter.

Mon défunt père, dans son jeune temps, faisait la chasse avec les sauvages de St-François dans le haut du St-Maurice et dans le pays de la Matawan. C'était un luron qui n'avait pas froid aux yeux et entre nous, j peux bien vous dire qu'il n'haÔssait pas les sauvagesses. Le curé de la mission des Abénakis l'avait averti deux ou trois fois de bien prendre garde à lui, car les sauvages pourraient lui faire un mauvais parti, s'ils l'attrapaient à rôder autour de leurs cabanes. Mais les coureurs des bois de ce temps-là ne craignaient pas grand-chose et ma foi, vous autres, les godelureaux de Montréal, vous savez bien qu'il faut que jeunesse se passe. Mon défunt père était donc parti pour aller faire la chasse au castor, au rat musqué et au carcajou dans le haut du St-Maurice. Une fois rendu là, il avait campé avec les Abénakis, et sa cabane de sapinages était à peine couverte de neige qu'il avait déjà jeté

l'oeil sur une belle sauvagesse qui avait suivi son père à la chasse. C'était une belle fille, une belle! mais elle passait pour être sorcière dans la tribu et elle se faisait craindre de tous les chasseurs du camp qui n'osaient l'approcher. Mon défunt père qui était un brave se piqua au jeu et comme il parlait couramment sauvage, il commença à conter fleurette à

la sauvagesse. Le père de la belle faisait des absences de deux ou trois jours pour aller tendre ses pièges et ses attrapes, et pendant ce temps-

là, les choses allaient rondement. Il faut La chasse-galerie

32

vous dire que la sauvagesse était une v'limeuse de paÔenne qui n'allait jamais à l'église de St-François et on prétendait même qu'elle n'avait jamais été baptisée. Pas besoin de vous dire tout au long comment les choses se passèrent, mais mon défunt père finit par obtenir un rendez-vous, à quelques arpents du camp, sur le coup de minuit d'un dimanche au soir.

Il trouva bien l'heure un peu singulière et le jour un peu suspect, mais quand on est amoureux on passe par dessus bien des choses. Il se rendit donc à l'endroit désigné peu avant l'heure et il fumait tranquillement sa pipe pour prendre patience, lorsqu'il entendit du bruit dans la fardoche. Il s'imagina que c'était sa sauvagesse qui s'approchait, mais il changea bientôt d'idée en apercevant deux yeux qui brillaient comme des fi-follets et qui le fixaient d'une manière étrange.

Il crut d'abord que c'était un chat sauvage ou un carcajou, et il eut juste le temps d'épauler son fusil qu'il ne quittait jamais et d'envoyer une balle entre les deux yeux de l'animal qui s'avavançait en rampant dans la neige et sous les broussailles.

Mais il avait manqué son coup et avant qu'il eut le temps de se garer, la bête était sur lui, dressée sur ses pattes de derrière et t,chant de l'entourer avec ses pattes de devant. C'était un loup, mais un loup immense, comme mon défunt père n'en avait jamais vu. Il sortit son couteau de chasse et l'idée lui vint qu'il avait affaire à un loup-garou. Il savait que la seule manière de se débarrasser de ces maudites bêtes-là, c'était de leur tirer du sang en leur faisant une blessure, dans le front, en forme de croix. C'est ce qu'il tenta de faire, mais le loup-garou se défendait comme un damné qu'il était, et mon défunt père essaya vainement de lui plonger son couteau dans le corps puisqu'il ne pouvait pas parvenir à le délivrer. Mais La chasse-galerie

33

la pointe du couteau pliait chaque fois comme s'il eut frappé

dans un côté de cuir à semelle. La lutte se prolongeait et devenait terrible et dangereuse. Le loup-garou déchirait les flancs de mon défunt père avec ses longues griffes lorsque celui-ci, d'un coup de son couteau qui coupait comme un rasoir, réussit à lui enlever une patte de devant. La bête poussa un hurlement qui ressemblait au cri d'une

femme qu'on égorge et disparut dans la forêt. Mon défunt père n'osa pas la poursuivre, mais il mit la patte dans son sac et rentra au camp pour panser ses blessures qui, bien que douloureuses, ne présentaient cependant aucun danger. Le lendemain lorsqu'il s'informa de la sauvagesse, il apprit qu'elle était partie, pendant la nuit, avec son père, et personne ne connaissait la route qu'ils avaient prise. Mais jugez de l'étonnement de mon défunt père, lorsqu'en fouillant dans son sac pour y chercher une patte de loup, il y trouva une main de sauvagesse, coupée juste au dessus du poignet.

C'était tout bonnement la main de la coquine qui s'était transformée en loup-garou pour boire son sang et l'envoyer chez le diable sans lui donner seulement le temps de faire un acte de contrition. Mon père ne parla pas de la chose aux sauvages du camp, mais son premier soin, en descendant à

St-François, le printemps suivant, fut de s'informer de la sauvagesse qui était revenue au village, prétendant avoir perdu la main droite dans un piège à carcajou. La scélérate était disparue et courait probablement le farfadet parmi les renégats de sa tribu.

Voilà mon histoire, monsieur l'incrédule, termina le père Pierriche, et je vous assure qu'elle est diablement plus vraie que tout ce que vous venez nous raconter à propos de Lector Langevin, de monsieur Morgan et de p'tit Baptiste La chasse-galerie

34

Guèvremont. T,chez seulement de vous délivrer de Bruneau comme mon défunt père s'est délivré de la sauvagesse, mais, s'il faut en croire Baptiste Rouillard qui cabale de l'autre côté, j'ai bien peur que les rouges nous fassent tous courir le loup-garou, le soir de l'élection. En attendant prenons un aut'coup à la santé de notre candidat et allons nous coucher, chacun chez nous.

La chasse-galerie

35

La bête à grand'queue

I

C'est absolument comme je te le dis, insista le p'tit Pierriche Desrosiers, j'ai vu moi-même la queue de la bête.

Une queue poilue d'un rouge écarlate et coupée en sifflet pas loin du trognon. Une queue de six pieds, mon vieux!

-- Oui c'est ben bon de voir la queue de la bête, mais c'vlimeux de Fanfan Lazette est si blagueur qu'il me faudrait d'autres preuves que ça pour le croire sur parole.

-- D'abord, continua Pierriche, tu avoueras ben qu'il a tout ce qu'il faut pour se faire poursuivre par la bête à

grand'queue. Il est blagueur, tu viens de le dire, il aime à

prendre la goutte, tout le monde le sait, et ça court sur la huitième année qu'il fait des p,ques de renard. S'il faut être sept ans sans faire ses p,ques ordinaires pour courir le loup-garou, il suffit de faire des p,ques de renard pendant la même période, pour se faire attaquer par la bête à grand'queue. Et il l'a rencontrée en face du manoir de Dautraye, dans les grands arbres qui bordent la route o' le soleil ne pénètre jamais, même en plein midi. Juste à la même place o' Louison Laroche s'était fait arracher un oeil par le maudit animal, il y a environ une dizaine d'années.

Ainsi causaient Pierriche Desrosiers et Maxime Sansouci, en prenant clandestinement un p'tit coup dans la maisonnette du vieil André Laliberté qui vendait un verre par-ci et par-là, La chasse-galerie

36

à ses connaissances, sans trop s'occuper des lois de patente ou des remontrances du curé.

-- Et toi, André, que penses-tu de tout ça? demanda Pierriche. Tu as d' en voir des bêtes à grand'queue dans ton jeune temps. Crois-tu que Fanfan Lazette en ait rencontré

une, à Dautraye?

-- C'est ce qu'il prétend, mes enfants, et, comme le voici qui vient prendre sa nippe ordinaire, vous n'avez qu'à le faire jaser lui-même si vous voulez en savoir plus long.

II

Fanfan Lazette était un mauvais sujet qui faisait le désespoir de ses parents, qui se moquait des sermons du curé, qui semait le désordre dans la paroisse et qui -- conséquence fatale -- était la coqueluche de

toutes les jolies filles des alentours. Le père Lazette l'avait mis au collège de l'Assomption, d'où il s'était échappé pour aller à Montréal faire un métier quelconque. Et puis il avait passé deux saisons dans les chantiers et était revenu chez son père qui se faisait vieux, pour diriger les travaux de la ferme.

Fanfan était un rude gars au travail, il fallait lui donner cela, et il besognait comme quatre lorsqu'il s'y mettait; mais il était journalier, comme on dit au pays, et il faisait assez souvent des neuvaines qui n'étaient pas toujours sous l'invocation de saint François Xavier.

Comme il faisait tout à sa tête, il avait pris pour habitude de ne faire ses p,ques qu'après la période de rigueur, et il mettait une espèce de fanfaronnade à ne s'approcher des La chasse-galerie

37

sacrements qu'après que tous les fidèles s'étaient mis en règle avec les commandements de l'...glise.

Bref, Fanfan était un luron que les commères du village traitaient de pendard, que les mamans qui avaient des filles à

marier craignaient comme la peste et qui passait, selon les lieux où on s'occupait de sa personne, pour un bon diable ou pour un mauvais garnement.

Pierriche Desrosiers et Maxime Sansouci se levèrent pour lui souhaiter la bienvenue et pour l'inviter à prendre un coup, qu'il s'empessa de ne pas refuser.

-- Et maintenant, Fanfan, raconte-nous ton histoire de bête à grand'queue. Maxime veut faire l'incrédule et prétend que tu veux nous en faire accroire.

-- Ouidà, oui! Eh bien, tout ce que je peux vous dire, c'est que si c'e't été Maxime Sansouci qui e't rencontré la bête au lieu de moi, je crois qu'il ne resterait plus personne pour raconter l'histoire, au jour d'aujourd'hui.

Et s'adressant à Maxime Sansouci:

-- Et toi, mon p'tit Maxime, tout ce que je te souhaite, c'est de ne jamais te trouver en pareille compagnie; tu n'as pas les bras assez longs, les reins assez solides et le corps assez raide pour te tirer

d'affaire dans une pareille rencontre.

...coute-moi bien et tu m'en diras des nouvelles ensuite.

Et puis:

-- André, trois verres de Molson réduit.

III

D'abord, je n'ai pas d'objection à reconnaître qu'il y a plus de sept ans que je fais des p,ques de renard et même, en La chasse-galerie

38

y réfléchissant bien, j'avouerai que j'ai même passé deux ans sans faire de p,ques du tout, lorsque j'étais dans les chantiers. J'avais donc ce qu'il fallait pour rencontrer la bête, s'il faut en croire Baptiste Gallien, qui a étudié ces choses-là

dans les gros livres qu'il a trouvés chez le notaire Latour.

Je me moquais bien de la chose auparavant; mais, lorsque je vous aurai raconté ce qui vient de m'arriver à Dautraye, dans la nuit de samedi à dimanche, vous m'en direz des nouvelles. J'étais parti samedi matin avec vingt-cinq poches d'avoine pour aller les porter à Berthier chez Rémi Tranchemontagne et pour en remporter quelques marchandises: un p'tit baril de mélasse, un p'tit quart de cassonade, une meule de fromage, une dame-jeanne de jamaÔque et quelques livres de thé pour nos provisions d'hiver. Le grand Sem à Gros-Louis Champagne

m'accompagnait et nous faisons le voyage en

grand'charrette avec ma pouliche blonde -- la meilleure bête de la paroisse, sans me vanter ni la pouliche non plus. Nous étions à Berthier sur les onze heures de la matinée et, après avoir réglé nos affaires chez Tranchemontagne, déchargé

notre avoine, rechargé nos provisions, il ne nous restait plus qu'à prendre un p'tit coup en attendant la fraîche du soir pour reprendre la route de Lanoraie. Le grand Sem Champagne fréquente une petite Laviolette de la petite rivière de Berthier, et il partit à l'avance pour aller farauder sa prétendue jusqu'à

l'heure du départ.

Je devais le prendre en passant, sur les huit heures du soir, et, pour tuer le temps, j'allai rencontrer des connaissances chez Jalbert, chez Gagnon et chez Guilmette, où nous pay,mes chacun une tournée, sans cependant nous griser sérieusement ni les uns ni les autres. La journée avait été

La chasse-galerie

39

belle, mais sur le soir, le temps devint lourd et je m'aperçus que nous ne tarderions pas à avoir de l'orage. Je serais bien parti vers les six heures et je ne voulais pas déranger un garçon qui gossait sérieusement et pour le bon motif.

J'attendis donc patiemment et je donnai une bonne portion à

ma pouliche, car j'avais l'intention de retourner à Lanoraie sur un bon train.   huit heures précises, j'étais à la petite rivière, chez le père Laviolette, où il me fallut descendre prendre un coup et saluer la compagnie. Comme on ne part jamais sur une seule jambe, il fallut en prendre un deuxième pour rétablir l'équilibre, comme dit Baptiste Gallien, et après avoir dit le bonsoir à tout le monde, nous prîmes le chemin du roi. La pluie ne tombait pas encore, mais il était facile de voir qu'on aurait une tempête avant longtemps et je fouettaï ma pouliche dans l'espoir d'arriver chez nous avant le grain.

IV

En entrant chez le père Laviolette, j'avais bien remarqué

que Sem avait pris un coup de trop; et c'est facile à voir chez lui, car vous savez qu'il a les yeux comme une morue gelée, lorsqu'il se met en fête, mais les deux derniers coups du départ le finirent complètement et il s'endormit comme une marmotte au mouvement de la charrette. Je lui plaçai la tête sur une botte de foin que j'avais au fond de la voiture et je partis grand train. Mais j'avais à peine fait une demi-lieue, que la tempête éclata avec une fureur terrible. Vous vous rappelez la tempête de samedi dernier. La pluie tombait à

torrents, le vent sifflait dans les arbres et ce n'est que par la lueur des éclairs que j'entrevois parfois la route.

La chasse-galerie

Heureusement que ma pouliche avait l'instinct de me tenir dans le milieu du chemin, car il faisait noir comme dans un four. Le grand Sem dormait toujours, bien qu'il fût trempé

comme une lavette. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'étais dans le même état. Nous arrivâmes ainsi jusque chez Louis Trempe dont j'aperçus la maison jaune à la lueur d'un éclair qui m'aveugla, et qui fut suivi d'un coup de tonnerre qui fit trembler ma bête et la fit s'arrêter tout court. Sem lui-même s'éveilla de sa léthargie et poussa un gémissement suivi d'un cri de terreur:

-- Regarde, Fanfan! la bête à grand'queue! Je me retournai pour apercevoir derrière la voiture, deux grands yeux qui brillaient comme des tisons et, tout en même temps, un éclair me fit voir un animal qui poussa un hurlement de bête-à-sept-têtes en se battant les flancs d'une queue rouge de six pieds de long. -- J'ai la queue chez moi et je vous la montrerai quand vous voudrez! -- Je ne suis guère peureux de ma nature, mais j'avoue que me voyant ainsi, à la noirceur, seul avec un homme saoul, au milieu d'une tempête terrible et en face d'une bête comme ça, je sentis un frisson me passer dans le dos et je lançai un grand coup de fouet à ma jument qui partit comme une flèche. Je vis que j'avais la double chance de me casser le cou dans une coulée ou en roulant en bas de la côte, ou bien de me trouver face à face avec cette fameuse bête à grand'queue dont on m'avait tant parlé, mais à laquelle je croyais à peine. C'est alors que tous mes piques de renard me revinrent à la mémoire et je promis bien de faire mes devoirs comme tout le monde, si le bon Dieu me tirait de là.

Je savais bien que le seul moyen de venir à bout de la bête, si ça en venait à une prise de corps, c'était de lui couper la queue au ras du trognon, et je m'assurai que j'avais bien dans La chasse-galerie

41

ma poche un bon couteau à ressort de chantier qui coupait comme un rasoir. Tout cela me passa par la tête dans un instant pendant que ma jument galopait comme une déchaînée et que le grand Sem Champagne, à moitié dégrisé

par la peur, criait:

-- Fouette, Fanfan! la bête nous poursuit. J'ai vu les yeux dans la noirceur.

Et nous allions un train d'enfer. Nous passâmes le village des Blais et il fallut nous engager dans la route qui longe le manoir de Dautraye. La route est étroite, comme vous savez.

D'un côté, une haie en hallier bordée d'un fossé assez profond sépare le parc du chemin, et de l'autre, une rangée de grands arbres longe la côte jusqu'au pont de Dautraye. Les éclairs pénétraient à peine à travers le feuillage des arbres et le moindre écart de la pouliche devait nous jeter dans le fossé

du côté du manoir, ou briser la charrette en morceaux sur les troncs des grands arbres. Je dis à Sem:

-- Tiens-toi bien mon Sem! Il va nous arriver un accident.

Et vlan! patatras! un grand coup de tonnerre éclate et voilà la pouliche affolée qui se jette à droite dans le fossé, et la charrette qui se trouve sens dessus dessous. Il faisait une noirceur à ne pas se voir le bout du nez, mais en me relevant tant bien que mal, j'aperçus au-dessus de moi les deux yeux de la bête qui s'était arrêtée et qui me reluquait d'un air féroce. Je me tâtai pour voir si je n'avais rien de cassé. Je n'avais aucun mal et ma première idée fut de saisir l'animal par la queue et de me garer de sa gueule de possédé. Je me traînai en rampant, et tout en ouvrant mon couteau à ressort que je plaçai dans ma ceinture, et au moment où la bête s'élançait sur moi en poussant un rugissement infernal, je fis un bond de côté et je l'attrapai par la queue que j'empoignai La chasse-galerie

42

solidement de mes deux mains. Il fallait voir la lutte qui s'ensuivit. La bête, qui sentait bien que je la tenais par le bon bout, faisait des sauts terribles pour me faire lâcher prise, mais je me cramponnais comme un désespéré. Et cela dura pendant au moins un quart d'heure. Je volais à droite, à

gauche, comme une casserole au bout de la queue d'un chien, mais je tenais bon. J'aurais bien voulu saisir mon couteau pour la couper, cette maudite queue, mais impossible d'y penser tant que la charogne se démènerait ainsi.   la fin, voyant qu'elle ne pouvait pas me faire lâcher prise la voilà

partie sur la route au triple galop, et moi par derrière, naturellement.

Je n'avais jamais voyagé aussi vite que cela de ma vie.

Les cheveux m'en frisaient en dépit de la pluie qui tombait toujours à torrents. La bête poussait des beuglements pour m'effrayer davantage et, à la faveur d'un éclair, je m'aperçus que nous filions vers le pont de Dautraye. Je pensais bien à

mon couteau, mais je n'osais pas me risquer d'une seule main, lorsqu'en arrivant au pont, la bête tourna vers la gauche et tenta d'escalader la palissade. La maudite voulait sauter à l'eau pour me noyer. Heureusement que son premier saut ne réussit pas, car, avec l'erre d'aller que j'avais acquis, j'aurais certainement fait le plongeon. Elle recula pour prendre un nouvel élan et c'est ce qui me donna ma chance.

Je saisis mon couteau de la main droite et, au moment où elle sautait, je réunis tous mes efforts, je frappai juste et la queue me resta dans la main. J'étais délivré et j'entendis la charogne qui se débattait dans les eaux de la rivière Dautraye et qui finit par disparaître avec le courant. Je me rendis au moulin où je racontai mon affaire au meunier et nous examinâmes ensemble la queue que j'avais apportée. C'était La chasse-galerie

43

une queue longue de cinq à six pieds, avec un bouquet de poil au bout, mais une queue rouge écarlate; une vraie queue de possédée, quoi!

La tempête s'était apaisée et, à l'aide d'un fanal, je partis à la recherche de ma voiture que je trouvai embourbée dans un fossé de la route, avec le grand Sem Champagne qui, complètement dégrisé, avait dégagé la pouliche et travaillait à

ramasser mes marchandises que le choc avait éparpillées sur la route.

Sem fut l'homme le plus étonné du monde de me voir revenir sain et sauf car il croyait bien que c'était le diable en personne qui m'avait emporté.

Après avoir emprunté un harnais au meunier pour remplacer le nôtre, qu'il avait fallu couper pour libérer la pouliche, nous reprîmes la route du village où nous arrivâmes sur l'heure de minuit.

-- Voilà mon histoire et je vous invite chez moi un de ces jours pour voir la queue de la bête. Baptiste Lambert est en train de l'empailler pour la conserver.

Le récit qui précède donna lieu, quelques jours plus tard, à

un démêlé resté célèbre dans les annales criminelles de Lanoraie. Pour empêcher un vrai procès et les frais ruineux qui s'ensuivent, on eut recours à un arbitrage dont voici le procès-verbal:

" Ce septième jour de novembre 1856, à 3 heures de relevée, nous soussignés, Jean-Baptiste Gallien, instituteur diplômé et maître-chantre de la paroisse de Lanoraie, La chasse-galerie

44

Onésime Bombenlert, bedeau de ladite paroisse, et Damase Briqueleur, épicier, d'oient nommés commissaires royaux et p'tit banc politique et permanent, ayant été choisis comme arbitres du plein gré des intéressés en cette cause, avons rendu la sentence d'arbitrage qui suit dans le différend survenu entre François-Xavier Trempe, surnommé Francis Jean-Jean et Joseph, surnommé Fanfan Lazette.

Le sus-nommé F. X. Trempe revendique des dommages-intérêts, au montant de cent francs, audit Fanfan Lazette, en l'accusant d'avoir coupé la queue de son taureau rouge dans la nuit du samedi, 3 octobre dernier, et d'avoir ainsi causé la mort dudit taureau d'une manière cruelle, illégale et subreptice, sur le pont de la rivière Dautraye près du manoir des seigneurs de Lanoraie.

Ledit Fanfan Lazette nie d'une manière énergique l'accusation dudit F. X. Trempe et la déclare malicieuse et irrévérencieuse, au plus haut degré. Il reconnaît avoir coupé

la queue d'un animal connu dans nos campagnes sous le nom de bête à grand'queue, dans des conditions fort dangereuses pour sa vie corporelle et pour le salut de son ,me, mais cela à

son corps défendant et parce que c'est le seul moyen reconnu de se débarrasser de la bête.

Et les deux intéressés produisent chacun un témoin pour soutenir leurs prétentions, tel que convenu dans les conditions d'arbitrage.

Le nommé Pierre Busseau, engagé au service dudit F. X.

Trempe, déclare que la queue produite par le susdit Fanfan Lazette lui paraît être la queue du défunt taureau de son maître, dont il a trouvé

la carcasse échouée sur la grève, quelques jours auparavant dans un état avancé de décomposition. Le taureau est précisément disparu dans la La chasse-galerie

45

nuît du 3 octobre, date oû ledit Fanfan Lazette prétend avoir rencontré la bête à grand'queue. Et ce qui le confirme dans sa conviction, c'est la couleur de la susdite queue du susdit taureau qui quelques jours auparavant, s'était amusé à se gratter sur une barrière récemment peinte en vermillon.

Et se présente ensuite le nommé Sem Champagne, surnommé Sem-à-gros-Louis, qui désire confirmer de la manière la plus absolue les déclarations de Fanfan Lazette, car il était avec lui pendant la tempête du 3 octobre et il a aperçu et vu distinctement la bête à grand'queue telle que décrite dans la déposition dudit Lazette.

En vue de ces témoignages et dépositions et:

Considérant que l'existence de la bête à grand'queue a été de temps immémoriaux reconnue comme réelle, dans nos campagnes, et que le seul moyen de se protéger contre la susdite bête est de lui couper la queue comme paraît l'avoir fait si bravement Fanfan Lazette, un des intéressés en cette cause;

Considérant d'autre part, qu'un taureau rouge appartenant à F. X. Trempe est disparu à la même date et que la carcasse a été trouvée, échouée et sans queue, sur la grève du St-Laurent par le témoin Pierre Busseau, quelques jours plus tard;

Considérant qu'en face de témoignages aussi

contradictaires il est fort difficile de faire plaisir à tout le monde, tout en restant dans les bornes d'une décision péremptoire:

Décidons:

1. qu'à l'avenir ledit Fanfan Lazette soit forcé de faire ses p,ques dans les conditions voulues par notre Sainte Mère l'...glise, ce qui le protégera contre la rencontre des loups-La chasse-galerie

46

garous, bêtes-à-grand'queue et feux follets quelconques, en allant à Berthier ou ailleurs.

2. que ledit F. X. Trempe soit forcé de renfermer ses taureaux de manière à les empêcher de fréquenter les chemins publics et de s'attaquer aux passants dans les ténèbres, à des heures indues du jour et de la nuit.

3. que les deux intéressés en cette cause, les susdits Fanfan Lazette et F. X. Trempe soient condamnés à prendre la queue coupée par Fanfan Lazette et à la mettre en loterie parmi les habitants de la paroisse afin que la somme réalisée nous soit remise à titre de compensation pour notre arbitrage pour suivre la bonne tradition qui veut que, dans les procès douteux, les juges et les avocats soient rémunérés, quel que soit le sort des plaideurs qui sont renvoyés dos-à-dos, chacun payant les frais.

En foi de quoi nous avons signé,

Jean-Baptiste Gallien,

Onésime Bombenlert,

Damase Briqueleur

Commissaires royaux et arbitres du p'tit banc municipal.

Pour copie conforme. "

La chasse-galerie

47

Macloune

I

Bien qu'on lui eût donné, au baptême, le prénom de Maxime, tout le monde au village l'appelait Macloune.

Et cela, parce que sa mère, Marie Gallien, avait un défaut d'articulation qui l'empêchait de prononcer distinctement son nom. Elle disait Macloune au lieu de Maxime et les villageois l'appelaient comme sa mère.

C'était un pauvre hère qui était né et qui avait grandi dans la plus profonde et dans la plus respectable misère.

Son père était un brave batelier qui s'était noyé, alors que Macloune était encore au berceau, et la mère avait réussi tant bien que mal, en

allant en journée à droite et à gauche, à

traîner une pénible existence et à réchapper la vie de son enfant qui était né rachitique et qui avait vécu et grandi, en dépit des prédictions de toutes les commères des alentours.

Le pauvre garçon était un monstre de laideur. Mal fait au possible, il avait un pauvre corps malingre auquel se trouvaient tant bien que mal attachés de longs bras et de longues jambes grêles qui se terminaient par des pieds et des mains qui n'avaient guère semblance humaine. Il était bancal, boiteux, tortu-bossu comme on dit dans nos campagnes, et le malheureux avait une tête à l'avenant: une véritable tête de macaque en rupture de ménagerie. La nature avait oublié de le doter d'un menton, et deux longues dents jaun, tres sortaient d'un petit trou circulaire qui lui tenait lieu de La chasse-galerie

48

bouche, comme des défenses de bête féroce. Il ne pouvait pas m,cher ses aliments et c'était une curiosité que de le voir manger.

Son langage se composait de phrases incohérentes et de sons inarticulés qu'il accompagnait d'une pantomime très expressive. Et il parvenait assez facilement à se faire comprendre, même de ceux qui l'entendaient pour la première fois.

En dépit de cette laideur vraiment repoussante et de cette difficulté de langage, Macloune était adoré par sa mère et aimé de tous les villageois.

C'est qu'il était aussi bon qu'il était laid, et il avait deux grands yeux bleus qui vous fixaient comme pour vous dire:

-- C'est vrai! je suis bien horrible à voir, mais tel que vous me voyez, je suis le seul support de ma vieille mère malade et, si chétif que je sois, il me faut travailler pour lui donner du pain.

Et pas un gamin, même parmi les plus méchants, aurait osé se moquer de sa laideur ou abuser de sa faiblesse.

Et puis, on le prenait en pitié parce que l'on disait au village qu'une sauvagesse avait jeté un sort à Marie Gallien, quelques mois avant la naissance de Macloune. Cette sauvagesse était une faiseuse de paniers qui courait les campagnes et qui s'enivrait, dès qu'elle avait pu amasser assez de gros sous pour acheter une bouteille de whisky; et c'était alors une orgie qui restait à jamais gravée dans la mémoire de

ceux qui en étaient témoins. La malheureuse courait par les rues en poussant des cris de bête fauve et en s'arrachant les cheveux. Il faut avoir vu des sauvages sous l'influence de l'alcool pour se faire une idée de ces scènes vraiment infernales. C'est dans une de ces occasions que la La chasse-galerie

49

sauvagesse avait voulu forcer la porte de la maisonnette de Marie Gallien et qu'elle avait maudit la pauvre femme, à

demi morte de peur, qui avait refusé de la laisser entrer chez elle.

Et l'on croyait généralement au village que c'était la malédiction de la sauvagesse qui était la cause de la laideur de ce pauvre Macloune. On disait aussi, mais sans l'affirmer catégoriquement, qu'un quéteux de St-Michel de Yamaska qui avait la réputation d'être un peu sorcier, avait jeté un autre sort à Marie Gallien parce que la pauvre femme n'avait pu lui faire l'aumône, alors qu'elle était elle-même dans la plus grande misère, pendant ses relevailles, après la naissance de son enfant.

II

Macloune avait grandi en travaillant, se rendant utile lorsqu'il le pouvait et toujours prêt à rendre service, à faire une commission, ou à prêter la main lorsque l'occasion se présentait. Il n'avait jamais été à l'école et ce n'est que très tard, à l'âge de treize ou quatorze ans, que le curé du village lui avait permis de faire sa première communion. Bien qu'il ne fût pas ce que l'on appelle un simple d'esprit, il avait poussé un peu à la diable et son intelligence qui n'était pas très vive n'avait jamais été cultivée. Dès l'âge de dix ans, il aidait déjà à sa mère à faire bouillir la marmite et à amasser la provision de bois de chauffage pour l'hiver. C'était généralement sur la grève du St-Laurent qu'il passait des heures entières à recueillir les bois flottants qui descendaient avec le courant pour s'échouer sur la rive.

La chasse-galerie

50

Macloune avait développé de bonne heure un penchant pour le commerce et le brocantage et ce fut un grand jour pour lui, lorsqu'il put se rendre à Montréal pour y acheter quelques articles de vente facile, comme du fil, des aiguilles, des boutons, qu'il colportait ensuite dans un panier avec des bonbons et des fruits. Il n'y eut plus de misère dans la petite famille à dater de cette époque, mais le pauvre garçon

avait compté sans la maladie qui commença à s'attaquer à son pauvre corps déjà si faible et si cruellement éprouvé.

Mais Macloune était brave, et il n'y avait guère de temps qu'on ne l'aperçut sur le quai, au débarcadère des bateaux à

vapeur, les jours de marché, ou avant et après la grand'messe, tous les dimanches et fêtes de l'année. Pendant les longues soirées d'été, il faisait la pêche dans les eaux du fleuve, et il était devenu d'une habileté peu commune pour conduire un canot, soit à l'aviron pendant les jours de calme, soit à la voile lorsque les vents étaient favorables. Pendant les grandes brises du nord-est, on apercevait parfois Macloune seul, dans son canot, les cheveux au vent, louvoyant en descendant le fleuve ou filant vent arrière vers les îles de Contrecoeur.

Pendant la saison des fraises, des framboises et des bluets il avait organisé un petit commerce de gros qui lui rapportait d'assez beaux bénéfices. Il achetait ces fruits des villageois pour aller revendre sur les marchés de Montréal. C'est alors qu'il fit la connaissance d'une pauvre fille qui lui apportait ses bluets de la rive opposée du fleuve, où elle habitait, dans la concession de la Petite Misère.

La chasse-galerie

51

III

La rencontre de cette fille fut toute une révélation dans l'existence du pauvre Macloune. Pour la première fois il avait osé lever les yeux sur une femme et il en devint éperdument amoureux.

La jeune fille, qui s'appelait Marie Joyelle, n'était ni riche, ni belle. C'était une pauvre orpheline maigre, chétive, épuisée par le travail, qu'un oncle avait recueillie par charité

et que l'on faisait travailler comme une esclave en échange d'une maigre pitance et de vêtements de rebut qui suffisaient à peine pour la couvrir décentement. La pauvre n'avait jamais porté de chaussures de sa vie et un petit chapeau noir à

carreaux rouges servait à lui couvrir la tête et les épaules.

Le premier témoignage d'affection que lui donna Macloune fut l'achat d'une paire de souliers et d'une robe d'indienne à ramages, qu'il

apporta un jour de Montréal et qu'il offrit timidement à la pauvre fille, en lui disant, dans son langage particulier:

-- Robe, mam'selle, souliers mam'selle. Macloune achète ça pour vous. Vous prendre, hein?

Et Marie Joyelle avait accepté simplement devant le regard d'inexprimable affection dont l'avait enveloppée Macloune en lui offrant son cadeau.

C'était la première fois que la pauvre Marichette, comme on l'appelait toujours, se voyait l'objet d'une offrande qui ne provenait pas d'un sentiment de pitié. Elle avait compris Macloune, et sans s'occuper de sa laideur et de son baragouinage, son coeur avait été profondément touché.

La chasse-galerie

52

Et à dater de ce jour-là, Macloune et Marichette s'aimèrent, comme on s'aime lorsque l'on a dix-huit ans, oubliant que la nature avait fait d'eux des êtres à part qu'il ne fallait même pas penser au mariage.

Macloune dans sa franchise et dans sa simplicité raconta à

sa mère ce qui s'était passé, et la vieille Marie Gallien trouva tout naturel que son fils eût choisi une bonne amie et qu'il pensât au mariage.

Tout le village fut bientôt dans le secret, car le dimanche suivant Macloune était parti de bonne heure, dans son canot pour se rendre à la Petite Misère dans le but de prier Marichette de l'accompagner à la grand'messe à Lanoraie. Et celle-ci avait accepté sans se faire prier, trouvant la demande absolument naturelle puisqu'elle avait accepté Macloune comme son cavalier, en recevant ses cadeaux.

Marichette se fit belle pour l'occasion. Elle mit sa robe à

ramages et ses souliers français; il ne lui manquait plus qu'un chapeau à plumes comme en portaient les filles de Lanoraie, pour en faire une demoiselle à la mode. Son oncle, qui l'avait recueillie, était un pauvre diable qui se trouvait à la tête d'une nombreuse famille et qui ne demandait pas mieux que de s'en débarrasser en la mariant au premier venu; et autant, pour lui, valait Macloune qu'un autre.

Il faut avouer qu'il se produisit une certaine sensation, dans le village, lorsque sur le troisième coup de la grand'messe Macloune apparut donnant le bras à Marichette.

Tout le monde avait trop d'affection pour le pauvre garçon pour se moquer de lui ouvertement, mais on se détourna la tête pour cacher des sourires qu'on ne pouvait supprimer entièrement.

La chasse-galerie

53

Les deux amoureux entrèrent dans l'église sans paraître s'occuper de ceux qui s'arrêtaient pour les regarder, et allèrent se placer à la tête de la grande allée centrale, sur des bancs de bois réservés aux pauvres de la paroisse.

Et là, sans tourner la tête une seule fois, et sans s'occuper de l'effet qu'ils produisaient, ils entendirent la messe avec la plus grande piété.

Ils sortirent de même qu'ils étaient entrés, comme s'ils eussent été seuls au monde et ils se rendirent tranquillement à

pas mesurés, chez Marie Gallien où les attendait le dîner du dimanche.

-- Macloune a fait une blonde! Macloune va se marier!

-- Macloune qui fréquente la Marichette!

Et les commentaires d'aller leur train parmi la foule qui se réunit toujours à la fin de la grand'messe, devant l'église paroissiale, pour causer des événements de la semaine.

-- C'est un brave et honnête garçon, disait un peu tout le monde, mais il n'y avait pas de bon sens pour un singe comme lui, de penser au mariage.

C'était là le verdict populaire!

Le médecin qui était célibataire et qui dînait chez le curé

tous les dimanches, lui souffla un mot de la chose pendant le repas, et il fut convenu entre eux qu'il fallait empêcher ce mariage à tout prix. Ils pensaient que ce serait un crime de permettre à Macloune malade, infirme, rachitique et difforme comme il l'était, de devenir le père d'une progéniture qui serait vouée d'avance à une condition

d'infériorité

intellectuelle et de décrépitude physique. Rien ne pressait cependant et il serait toujours temps d'arrêter le mariage lorsqu'on viendrait mettre les bans à l'église.

Et puis! ce mariage; était-ce bien sérieux, après tout?

La chasse-galerie

54

IV

Macloune qui ne causait guère que lorsqu'il y était forcé

par ses petites affaires, ignorait tous les complots que l'on tramait contre son bonheur. Il vaquait à ses occupations selon son habitude, mais chaque soir, à la faveur de l'obscurité, lorsque tout reposait au village, il montait dans son canot et traversait à la Petite-misère, pour y rencontrer Marichette qui l'attendait sur la falaise afin de l'apercevoir de plus loin. Si pauvre qu'il fût, il trouvait toujours moyen d'apporter un petit cadeau à sa bonne amie: un bout de ruban, un mouchoir de coton, un fruit, un bonbon qu'on lui avait donné et qu'il avait conservé, quelques fleurs sauvages qu'il avait cueillies dans les champs ou sur les bords de la grande route. Il offrait cela toujours avec le même:

-- Bôjou MaÔchette!

-- Bonjour Macloune!

Et c'était là toute leur conversation. Ils s'asseyaient sur le bord du canot que Macloune avait tiré sur la grève et ils attendaient là, quelquefois pendant une heure entière, jusqu'au moment où une voix de femme se faisait entendre de la maison.

-- Mariette! oh! Marichette!

C'était la tante qui proclamait l'heure de rentrer pour se mettre au lit.

Les deux amoureux se donnaient tristement la main en se regardant fixement, les yeux dans les yeux et:

-- Bôsoi MaÔchette!

-- Bonsoir Macloune!

Et Marichette rentrait au logis et Macloune retournait à

Lanoraie.

Les choses se passaient ainsi depuis plus d'un mois, lorsqu'un soir Macloune arriva plus joyeux que d'habitude.

-- Bôjou MaÔchette!

-- Bonjour Macloune!

Et le pauvre infirme sortit de son gousset une petite boîte en carton blanc d'où il tira un jonc d'or bien modeste qu'il passa au doigt de la jeune fille.

-- Nous autres, mariés à Saint-Michel. Hein! MaÔchette!

-- Oui Macloune! quand tu voudras.

Et les deux pauvres déshérités se donnèrent un baiser bien chaste pour sceller leurs fiançailles.

Et ce fut tout.

Le mariage étant décidé pour la Saint-Michel il n'y avait plus qu'à mettre les bans à l'église. Les parents consentaient au mariage et il était bien inutile de voir le notaire pour le contrat, car les deux époux commenceraient la vie commune dans la misère et dans la pauvreté. Il ne pouvait être question d'héritage, de douaire et de séparation ou de communauté de biens.

Le lendemain, sur les quatre heures de relevée, Macloune mit ses habits des dimanches et se dirigea vers le presbytère où il trouva le curé qui se promenait dans les allées de son jardin, en récitant son bréviaire.

-- Bonjour Maxime!

Le curé seul, au village, l'appelait de son véritable nom.

-- Bôjou mosieur curé!

-- J'apprends, Maxime, que tu as l'intention de te marier.

-- Oui! mosieur curé!

-- Avec Marichette Joyelle de Contrecoeur!

La chasse-galerie

56

-- Oui! mosieur curé.

-- Il n'y faut pas penser, mon pauvre Maxime. Tu n'as pas les moyens de faire vivre une femme. Et ta pauvre mère, que deviendrait-elle sans toi pour lui donner du pain!

Macloune qui n'avait jamais songé qu'il put y avoir des objections à son mariage, regarda le curé d'un air désespéré, de cet air d'un chien fidèle qui se voit cruellement frappé par son maître sans comprendre pourquoi on le maltraite ainsi.

-- Eh non! mon pauvre Maxime, il n'y faut pas penser. Tu es faible, maladif. Il faut remettre cela à plus tard, lorsque tu seras en ,ge.

Macloune atterré ne pouvait pas répondre. Le respect qu'il avait pour le curé l'en aurait empêché, si un sanglot qu'il ne put comprimer, et qui l'étreignait à la gorge, ne l'eut mis dans l'impossibilité de prononcer une seule parole.

Tout ce qu'il comprenait, c'est qu'on allait l'empêcher d'épouser Marichette et dans sa naïve crédulité il considérait l'arrêt comme fatal. Il jeta un long regard de reproche sur celui qui sacrifiait ainsi son bonheur, et sans songer à discuter le jugement qui le frappait si cruellement, il partit en courant vers la grève qu'il suivit, pour rentrer à la maison, afin d'échapper à la curiosité des villageois qui l'auraient vu pleurer. Il se jeta dans les bras de sa mère qui ne comprenait rien à sa peine. Le pauvre infirme sanglota ainsi pendant une heure et aux questions réitérées de sa mère ne put que répondre:

-- Mosieur curé veut pas moi marier MaÔchette. Moi mourir, maman!

Et c'est en vain que la pauvre femme, dans son langage baroque, tenta de le consoler. Elle irait elle-même voir le curé

La chasse-galerie

57

et lui expliquerait la chose. Elle ne voyait pas pourquoi on voulait empêcher son Macloune d'épouser celle qu'il aimait.

V

Mais Macloune était inconsolable. Il ne voulut rien manger au repas du soir et aussitôt l'obscurité venue, il prit son aviron et se dirigea vers la grève, dans l'intention évidente de traverser à la Petite Misère pour y voir Marichette.

Sa mère tenta de le dissuader car le ciel était lourd, l'air était froid et de gros nuages roulaient à l'horizon. On allait avoir de la pluie et peut-être du gros vent. Mais Macloune n'entendit point ou fit semblant de ne pas comprendre les objections de sa mère. Il l'embrassa tendrement en la serrant dans ses bras et sautant dans son canot, il disparut dans la nuit sombre.

Marichette l'attendait sur la rive à l'endroit ordinaire.

L'obscurité l'empêcha de remarquer la figure bouleversée de son ami et elle s'avança vers lui avec la salutation accoutumée:

-- Bonjour Macloune!

-- Bôjou MaÔchette!

Et la prenant brusquement dans ses bras, il la serra violemment contre sa poitrine en balbutiant des phrases incohérentes entrecoupées de sanglots déchirants:

-- Tu sais Ma -- cette... Mosieu Curé veut pas nous autres marier... to pauvre, nous autres... to laid, moi... to laid... to laid, pour marier toi... moi veux plus vivre... moi veux mourir.

La chasse-galerie

58

Et la pauvre Marichette comprenant le malheur terrible qui les frappait, mêla ses pleurs aux plaintes et aux sanglots du malheureux Macloune.

Et ils se tenaient embrassés dans la nuit noire, sans s'occuper de la pluie qui commençait à tomber à torrents et du vent froid du nord qui gémissait dans les grands peupliers qui bordent la côte.

Des heures entières se passèrent. La pluie tombait toujours; le fleuve

agité par la tempête était couvert d'écume et les vagues déferlaient sur la grève en venant couvrir, par intervalle, les pieds des amants qui pleuraient et qui balbutiaient des lamentations plaintives en se tenant embrassés.

Les pauvres enfants étaient trempés par la pluie froide, mais ils oubliaient tout dans leur désespoir. Ils n'avaient ni l'intelligence de discuter la situation, ni le courage de secouer la torpeur qui les envahissait.

Ils passèrent ainsi la nuit et ce n'est qu'aux premières lueurs du jour qu'ils se séparèrent dans une étreinte convulsive. Ils grelottaient en s'embrassant, car les pauvres haillons qui les couvraient, les protégeaient à peine contre la bise du nord qui soufflait toujours en tempête.

...tait-ce par pressentiment ou simplement par désespoir qu'ils se dirent:

-- Adieu, Macloune!

-- Adieu, MaÔchette!

Et la pauvrette trempée et transie jusqu'à la moelle, claquant des dents, rentra chez son oncle où l'on ne s'était pas aperçu de son absence, tandis que Macloune lançait son canot dans les roulins et se dirigeait vers Lanoraie. Il avait La chasse-galerie

59

vent contraire et il fallait toute son habileté pour empêcher la frêle embarcation d'être submergée dans les vagues.

Il en eut bien pour deux heures d'un travail incessant avant d'atteindre la rive opposée.

Sa mère avait passé la nuit blanche à l'attendre, dans une inquiétude mortelle. Macloune se mit au lit tout épuisé, grelottant, la figure enluminée par la fièvre; et tout ce que put faire la pauvre Marie Gallien, pour réchauffer son enfant, fut inutile.

Le docteur appelé vers les neuf heures du matin déclara qu'il souffrait d'une pleurésie mortelle et qu'il fallait appeler le prêtre au plus tôt.

Le bon curé apporta le viatique au moribond qui gémissait dans le

délire et qui balbutiait des paroles incompréhensibles.

Macloune reconnut cependant le prêtre qui priait à ses côtés et il expira en jetant sur lui un regard de doux reproche et d'inexprimable désespérance et en murmurant le nom de Marichette.

VI

Un mois plus tard, à la Saint-Michel, le corbillard des pauvres conduisait au cimetière de Contrecoeur, Marichette Joyelle morte de phtisie galopante chez son oncle de la Petite-Misère.

Ces deux pauvres déshérités de la vie, du bonheur et de l'amour n'avaient même pas eu le triste privilège de se trouver réunis dans la mort, sous le même tertre, dans un coin obscur du même cimetière.

La chasse-galerie

60

Le père Louison

I

C'était un grand vieux, sec, droit comme une flèche, comme on dit au pays, au teint basané, et la tête et la figure couverte d'une épaisse chevelure et d'une longue barbe poivre et sel.

Tous les villageois connaissaient le père Louison, et sa réputation s'étendait même aux paroisses voisines; son métier de canotier et de passeur le mettait en relations avec tous les étrangers qui voulaient traverser le St-Laurent, large en cet endroit d'une bonne petite lieue.

On l'avait surnommé le Grand Tronc et c'était généralement par ce sobriquet cocasse qu'on le désignait lorsqu'on glosait sur son compte. Pourquoi le Grand Tronc?

Mystère! car le père Louison n'avait rien pour rappeler cette voie ferrée qui provoquait de si acrimonieuses discussions dans les réunions politiques de l'époque. quelques-uns disaient que le nom provenait de la longueur de son canot creusé tout d'une pièce dans un troc d'arbre gigantesque.

Si tout le monde, au village, connaissait le Grand Tronc, personne ne pouvait en dire autant de son histoire.

Il était arrivé à L..., il y avait bien longtemps -- les anciens disaient

qu'il y avait au moins vingt-cinq ans -- sans tambour ni trompette. Il avait acheté sur les bords du St-Laurent, tout près de la grève et à quelques arpents de l'église, un petit coin de terre grand comme la main, o^ù il avait construit une La chasse-galerie

61

misérable cahute sur les ruines d'une cabine de bateau qu'il avait trouvée, un beau matin, échouée sur une batture voisine.

Il gagnait péniblement sa vie à traverser les voyageurs d'une rive à l'autre du St-Laurent et à faire la pêche depuis la déb,cle des glaces jusqu'aux derniers jours d'automne. Il était certain de prendre la première anguille, le premier doré, le premier achigan et la première alose de la saison. Il faisait aussi la chasse à l'outarde, au canard, au pluvier, à l'alouette et à la bécasse avec un long fusil à pierre qui paraissait dater du régime français.

On ne le rencontrait jamais sans qu'il e^t, soit son aviron, soit son fusil, soit sa canne de pêche sur l'épaule et il allait tranquillement son chemin, répondant amicalement d'un signe de tête aux salutations amicales de la plupart et aux timides coups de chapeaux des enfants qui le considéraient bien tous comme un croquemitaine qu'il fallait craindre et éviter.

Si l'on ignorait sa véritable histoire, on ne s'en était pas moins fait un devoir religieux de lui en broder une, plutôt mauvaise que bonne, car le père Louison aimait et pratiquait trop la solitude pour être devenu populaire parmi les villageois. Il se contentait généralement d'aller offrir sa pêche ou sa chasse à ses clients ordinaires: le curé, le docteur, le notaire et le marchand du village, et si le poisson ou le gibier était exceptionnellement abondant, il allait écouler le surplus sur les marchés de Joliette, de Sorel et de Berthier.

Si on se permettait parfois de gloser sur son compte, on ne pouvait cependant pas l'accuser d'aucun méfait, car sa réputation d'intégrité était connue à dix lieues à la ronde. Il avait même risqué sa vie à plusieurs reprises pour sauver des imprudents ou des malheureux qui avaient failli périr dans les La chasse-galerie

62

eaux du St-Laurent, et il s'était notamment conduit avec la plus grande bravoure pendant une tempête de serouet qui avait jeté un grand nombre de bateaux à la côte, en volant à la rescousse des naufragés avec son grand canot.

M. le curé affirmait de plus que le père Louison était un brave homme qui s'acquittait avec la plus grande ponctualité

de ses devoirs religieux. Toujours prêt à rendre un service qu'on lui demandait, il se faisait toutefois un devoir de ne jamais rien demander lui-même et c'était là probablement ce qu'on ne lui pardonnait pas. Le monde est si drôlement et si capricieusement égoïste.

Chaque soir, à la brunante des longs jours d'été, le vieillard allait mouiller son canot à deux ou trois encablures de la rive, dans un endroit où il tendait son varveau ou ses lignes dormantes. Assis au milieu de son embarcation il restait là dans la plus parfaite immobilité jusqu'à une heure avancée de la nuit. Sa silhouette se découpait d'abord nette et précise sur le miroir du fleuve endormi, mais prenait bientôt des lignes indécises d'un tableau de Millet, dans l'obscurité, alors que l'on n'entendait plus que le murmure des petites vagues paresseuses qui venaient caresser le sable argenté de la grève.

La frayeur involontaire qu'inspirait le père Louison n'existait pas seulement chez les enfants, mais plus d'une fillette superstitieuse, en causant avec son amoureux, sous les grands peupliers qui bordent la côte, avait serré

convulsivement le bras de son cavalier en voyant au large s'estomper le canot du vieux pêcheur dans les dernières lueurs crépusculaires.

La chasse-galerie

63

Bref, le pauvre vieux passeur était plutôt craint qu'aimé

au village et les gamins trottaient involontairement lorsqu'ils apercevaient au loin sa figure taciturne.

II

Il y avait à L..., un mauvais garnement, comme il s'en trouve dans tous les villages du monde, et ce gamin détestait tout particulièrement le père Louison dont il avait cependant une peur terrible. Le vieux pêcheur avait attrapé notre polisson, un jour que celui-ci était en train de battre cruellement un pauvre chien barbet qu'il avait inutilement tenté de noyer. Le vieillard avait tout simplement tiré les oreilles du gamin en le menaçant de faire connaître sa conduite à ses parents.

Or, le père du gamin en question était un mauvais coucheur nommé

Rivet, qui cherchait plutôt qu'il n'évitait une querelle, et un matin que le père Louison réparait tranquillement ses filets devant sa cabane, il s'entendit apostropher :

-- Eh! dites donc, vous là, le Grand Tronc! qui est-ce qui vous a permis de mettre la main sur mon garçon?

-- Votre garçon battait cruellement un chien qu'il n'avait pu noyer et j'ai cru vous rendre service en l'empêchant de martyriser un pauvre animal qui ne se défendait même pas.

-- «a n'était pas de vos affaires, répondit Rivet, et je ne sais pas ce qui me retient de vous faire payer tout de suite les tapes que vous avez données à mon fils.

Et l'homme élevait la voix d'un ton menaçant et quelques curieux s'étaient déjà réunis pour savoir ce dont il s'agissait.

La chasse-galerie

64

-- Pardon, mon ami, répondit le vieillard tranquillement.

Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour bien faire, et vous savez de plus que je n'ai fait aucun mal à votre enfant.

-- «a ne fait rien. Vous n'aviez pas le droit de le toucher, et il s'avança la main haute sur le vieux pêcheur qui continuait tranquillement à refaire les mailles de son filet. Le vieillard leva les yeux, alors qu'il était trop tard pour parer un coup de poing qui l'atteignit en pleine figure, sans lui faire cependant grand mal.

Il fallut voir la transformation qui s'opéra dans toute la physionomie du père Louison à cet affront brutal. Il se redressa de toute sa hauteur, rejeta violemment le filet qu'il tenait des deux mains, et bondit comme une panthère sur l'audacieux qui venait de le frapper sans provocation.

Ses yeux lançaient des éclairs de colère, et avant qu'on eût pu l'en empêcher, il avait saisi son adversaire par les flancs et le soulevant comme il aurait fait d'un enfant, au-dessus de sa tête, et à la longueur de ses longs bras, il le lança avec une violence inouïe sur le sable de la grève, en poussant un mugissement de bête fauve.

Le pauvre diable, qui avait pensé s'attaquer à un vieillard impotent,

venait de réveiller la colère et la puissance d'un hercule. Il tomba sans connaissance, incapable de se relever ou de faire le moindre mouvement.

Le père Louison le considéra pendant un instant, un seul, et, se précipitant sur lui, le ramassa de nouveau, en s'avançant vers les eaux du fleuve, le tint un instant suspendu en l'air et le rejeta avec force sur le sable mouillé et durci par les vagues. La victime était déjà à demi morte et s'écrasa avec un bruit mat comme celui d'un sac de grain qu'on laisse tomber par terre.

La chasse-galerie

65

Les spectateurs, qui devenaient nombreux, n'osaient pas intervenir et regardaient timidement cette scène tragique.

Avant même qu'on eût pu faire un pas pour l'arrêter, le vieux pêcheur s'était encore précipité sur Rivet et cette fois, le tenant au bout de ses bras, il était entré dans l'eau, en courant, dans l'intention évidente de le noyer.

Une clameur s'éleva parmi la foule:

-- Il va le noyer! il va le noyer!

Et, en effet, le père Louison avançait toujours dans les eaux qui lui montaient déjà jusqu'à la taille. Il n'allait plus si vite, mais il continua toujours jusqu'à ce qu'il en eût jusqu'aux aisselles; alors, balançant le pauvre Rivet deux ou trois fois au-dessus de sa tête, il le plongea dans le fleuve, à

une profondeur où il aurait fallu être bon nageur pour pouvoir regagner la rive.

Le vieillard parut ensuite hésiter un instant, comme pour bien s'assurer que sa victime était disparue sous les eaux, puis il regagna le rivage à pas mesurés et alla s'enfermer dans sa misérable cabine, sans qu'aucun des curieux qui se trouvaient sur son passage eût osé lever la main ou même ouvrir la bouche pour demander gr,ce pour la vie du malheureux Rivet.

Dès que le père Louison eut disparu, tous se précipitèrent cependant vers les canots qui se trouvaient là, pour voler au secours du noyé qui n'avait pas encore reparu à la surface.

Mais l'émotion du moment empêchait plutôt qu'elle n'accélérait les mouvements de ces hommes de bonne volonté et le pauvre Rivet aurait certainement perdu la vie, si des sauveteurs inattendus n'étaient venus à la rescousse.

Une cage descendait au large avec le courant et un canot d'écorce contenant deux hommes s'en était détaché. Il n'était La chasse-galerie

66

plus qu'à deux ou trois arpents du rivage lorsque le père Louison s'était avancé dans le fleuve pour y précipiter son agresseur. Les deux hommes du canot avaient suivi toutes les péripéties du drame, et au moment où le corps du pauvre Rivet reparaisait sur l'eau après quelques minutes d'immersion, ils purent le saisir par ses habits et le déposer dans leur embarcation aux applaudissements de la foule qui grossissait toujours sur la rive.

Deux coups d'aviron vigoureusement donnés par les deux voyageurs firent atterrir le canot et l'on débarqua le corps inanimé du pauvre Rivet pour le déposer sur la grève en attendant l'arrivée du curé et du médecin qu'on avait envoyé

chercher.

Ce n'était pas trop tôt, car l'asphyxie était presque complète, et il fallut recourir à tous les moyens que prescrit la science pour les secours aux noyés, afin de ramener un signe de vie chez le malheureux Rivet dont la femme et les enfants étaient accourus sur les lieux et remplissaient l'air de leurs lamentations et de leurs cris de désespoir.

Le curé avait pris la précaution de donner l'absolution in articulo mortis, mais l'homme de science déclara avant longtemps qu'il y avait lieu d'espérer et l'on transporta le moribond chez lui, où il reçut la visite et les soins empressés de toutes les commères du village.

III

S'il était vrai que le père Louison jouissait de la réputation d'un homme paisible et inoffensif et que Rivet, au contraire, passait pour un homme grincheux et querelleur, La chasse-galerie

67

une vengeance aussi terrible pour un simple coup de poing ne pouvait manquer, néanmoins, de produire une émotion générale chez tous les

habitants de L..

Le curé, le notaire, le médecin et les autres notables de l'endroit se réunirent le même soir chez le capitaine de milice, qui était en même temps le magistrat de la paroisse, pour délibérer sur ce qu'il convenait de faire dans des circonstances aussi graves.

Il fut décidé de tenir une enquête dès le lendemain matin et d'appeler le père Louison à comparaître devant le magistrat, en attendant que le médecin p^ot se prononcer d'une manière définitive sur l'état du malade qui paraissait s'améliorer assez sensiblement, cependant, pour écarter toute idée de mort prochaine ou même probable.

Le bailli du village fut chargé d'aller prévenir le vieux pêcheur d'avoir à se présenter le lendemain matin à neuf heures à la salle publique du village o^ù se tiendrait l'enquête préliminaire et cette nouvelle, jetée en p^uture aux bonnes femmes, eut bientôt fait le tour du fort, comme on dit encore dans nos campagnes.

Le père Louison n'avait pas reparu depuis qu'il s'était renfermé dans sa cabane. Aussi n'était-ce pas sans un sentiment de terreur que le bailli s'était approché pour frapper à sa porte, afin de lui communiquer les ordres du magistrat.

-- Monsieur Louison! monsieur Louison! fit-il, d'une voix basse et tremblante.

Mais à sa grande surprise la porte s'ouvrit immédiatement et le vieillard s'avança tranquillement:

-- qu'y-a-t-il à votre service Jean-Thomas?

La chasse-galerie

68

-- Monsieur le magistrat m'a dit de vous informer qu'il désirait vous voir, demain matin, à la salle publique pour...

pour...

-- Très bien, Jean-Thomas, dites à M. le magistrat que je serai là à l'heure voulue.

Et il referma tranquillement la porte comme si rien d'extraordinaire n'était arrivé et comme s'il avait répondu à

un client qui lui aurait demandé une brochée d'anguilles ou de crapets.

IV

Le lendemain, à l'heure dite, la salle publique était comble et le médecin annonça tout d'abord que Rivet continuait à prendre du mieux. Un soupir de soulagement s'échappa de toutes les poitrines et l'enquête commença.

Le père Louison avait été ponctuel à l'ordre du magistrat, mais il se tenait assis, seul, dans un coin, plié en deux, les coudes sur les genoux, et la tête dans les deux mains.

À l'appel du magistrat qui lui demanda de raconter les événements de la veille, tout en lui disant qu'il n'était pas forcé de s'incriminer, il se leva tranquillement et récita, les yeux baissés, et d'une voix navrante de regret et de honte, tout ce qui s'était passé, sans en oublier le moindre incident.

Il termina par ces mots:

-- Je me suis laissé emporter par un accès de colère insurmontable et je me suis emporté comme une brute et non comme un chrétien. Je vous en demande pardon, M. le magistrat, j'en demande pardon à Rivet et à sa famille et j'en demande pardon à MM. les habitants du village qui ont été

La chasse-galerie

69

témoins du grand scandale que j'ai causé par ma colère et par ma brutalité. Je remercie Dieu d'avoir épargné la vie de Rivet et je suis prêt à subir le châtiment que j'ai mérité.

-- Heureusement pour vous, père Louison, répondit le magistrat, que la vie de Rivet n'est pas en danger, car il m'aurait fallu vous envoyer en prison. Il faut cependant que votre déposition soit corroborée et je demande aux voyageurs qui ont sauvé Rivet de raconter ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont fait et ce qui s'est passé à leur connaissance, pendant l'affaire d'hier.

Le plus âgé des voyageurs, qui était un enfant de la paroisse revenant de passer l'hiver dans les chantiers de la Gatineau, raconta simplement les faits du sauvetage et corrobora la déposition du père Louison. Son

compagnon qui était aussi un homme de la soixantaine, s'avancait pour raconter son histoire lorsqu'il se trouva face à face avec l'accusé qu'il n'avait pas encore vu. Il le regarda bien en face, hésita un instant, puis d'une voix où se mêlait la crainte et l'étonnement:

-- Louis Vanelet!

Le père Louison leva la tête dans un mouvement involontaire de terreur et regarda l'homme qui venait de prononcer ce nom, inconnu dans la paroisse de L...

Les regards des deux hommes s'entrecroisèrent comme deux lames d'acier qui se choquent dans un battement d'épée préliminaire, puis s'abaissèrent aussitôt; et le vieil homme de cages raconta le sauvetage auquel il avait pris part et le drame dont il avait été témoin, sans faire aucune autre allusion à ce nom qu'il venait de jeter en p,ture à la curiosité

publique.

La chasse-galerie

70

Il était évident, qu'en dépit des pénibles événements de la veille, les sympathies de l'auditoire se portaient vers le père Louison et personne ne fit trop attention, si ce n'est le magistrat, à l'a parte qui venait de se produire entre le témoin et l'accusé. D'ailleurs, on est naturellement porté à

l'indulgence chez nos habitants de la campagne, et l'enquête fut promptement terminée par le magistrat, qui enjoignit simplement au vieux pêcheur de retourner chez lui, de vaquer à ses occupations et de se tenir à la disposition de la justice.

La foule se dispersa lentement et le père Louison retourna s'enfermer dans sa cahute pour échapper aux regards curieux qui l'obsédaient.

Le magistrat, avant de s'éloigner, s'approcha du dernier témoin et lui intima l'ordre de venir le voir, chez lui, le soir même, à huit heures. Il voulait lui causer.

V

Fidèle au rendez-vous qui lui avait été imposé, le vieux voyageur se trouva, à l'heure dite, en présence du juge, du curé et du notaire qui

s'étaient réunis pour la circonstance.

Il se doutait bien un peu de la raison qui avait provoqué sa convocation devant ce tribunal d'un nouveau genre. Aussi ne fut-il pas pris par surprise lorsqu'on lui demanda à br^ole-pourpoint:

-- Vous connaissez le père Louison depuis longtemps et vous lui avez donné le nom de Louis Vanelet, ce matin, à

l'audience.

-- C'est vrai, monsieur le juge, répondit le voyageur sans hésiter.

La chasse-galerie

71

-- Dites-nous alors o^ù, quand et comment, vous avez fait sa connaissance.

-- Oh! il y a longtemps, bien longtemps. C'était au temps de mon premier voyage à la Gatineau. Nous faisons chantier pour les Gilmour et Louis Vanelet et moi nous b^ochions dans le même camp. C'était un bon travaillant, un bon équarrisseur et un bon garçon. Tout le monde aimait surtout à lui entendre raconter des histoires, le soir, autour de la cambuse. Un jour, une escouade de travailleurs nous arriva pour partager notre chantier et il y en avait un parmi les nouveaux arrivants qui connaissait Vanelet et qui venait de la même paroisse que lui, aux environs de Montréal. Ils se saluèrent à peine et il était évident qu'il y avait eu gribouille entre eux. Rien d'extraordinaire ne vint d'abord troubler la bonne entente, jusqu'à ce qu'un jour, Vanelet vint me trouver et me demanda de lui servir de témoin dans une lutte à coups de poings, qu'il devait avoir le lendemain avec son coparoissien.

" Nous aimons, me dit-il, la même fille, au pays, et comme nous ne pouvons l'épouser tous deux, nous voulons régler l'affaire par une partie de boxe. " La proposition me parut assez raisonnable, car on se bat volontiers et pour de bien petites raisons dans les chantiers. J'acceptai donc et le lendemain matin, de bonne heure, avant l'heure des travaux, les deux adversaires étaient face à face dans une clairière voisine. La bataille commença assez rondement; mais à peine les premiers coups avaient-ils été portés que Vanelet était absolument hors de lui-même, dans un accès de fureur noire.

Plus fort et plus adroit que son adversaire, il lui portait des coups

terribles sous lesquels l'autre s'écrasait comme sous des coups de massue. J'essayai vainement, avec l'autre témoin, d'intervenir pour faire cesser la lutte, mais Vanelet, La chasse-galerie

72

fou de rage et fort comme un taureau, frappait toujours jusqu'à ce que son adversaire, les yeux pochés et la figure ensanglanté perdît connaissance et ne pût se relever. Alors Vanelet le saisit et le balançant au bout de ses bras, le lança sur la neige durcie et glacée qui recouvrait le sol. Le pauvre diable était sans connaissance et le sang lui sortait par le nez et par les oreilles. Vanelet allait de nouveau se précipiter sur sa victime lorsque nous nous jetâmes sur lui et c'est avec la plus grande peine que nous réussîmes à empêcher un meurtre. Jamais je n'avais vu un homme aussi fort, dans une fureur aussi terrible. Il se calma cependant après quelques instants et s'enfuit comme un fou à travers la forêt. Mon compagnon se rendit au chantier pour obtenir un traîneau afin de transporter le corps inanimé de notre camarade. Bien que nous fussions au mois de février et en pleine forêt, très éloignés de toute habitation, Louis Vanelet disparut du chantier. Je l'ai revu hier pour la première fois depuis cette époque mémorable, car aucun de nous ne savait ce qu'il était devenu. Le pauvre homme qu'il avait presque assommé resta pendant longtemps entre la vie et la mort et nous le ramenâmes, au printemps, dans un pitoyable état, pour le renvoyer dans sa famille. J'ai appris depuis qu'il s'était rétabli et qu'il avait fini par épouser celle pour qui il avait failli sacrifier sa vie.

Le magistrat, le curé et le notaire après avoir écouté

attentivement cette histoire, se consultèrent longuement et finirent par décider que, vu le caractère irascible du père Louison, de ses colères terribles et de sa force herculéenne, il fallait faire un exemple et le traduire devant la Cour Criminelle qui siégeait à Sorel.

Le bailli recevait des instructions à cet effet.

La chasse-galerie

73

VI

Lorsque le représentant de la loi se rendit, le lendemain matin, pour opérer l'arrestation de Louis Vanelet, il trouva la cabane vide. Le vieillard pendant la nuit avait disparu en emportant dans son canot, ses engins de chasse et de pêche.

Personne ne l'avait vu partir et l'on ignorait la direction qu'il avait prise.

quelques jours plus tard, le capitaine d'un bateau de L...

racontait que pendant une forte bourrasque de nord-est, il avait rencontré sur le lac St-Pierre un long canot flottant au gré des vagues et des vents.

Il avait cru reconnaître l'embarcation du père Louison, mais le canot était vide et à moitié rempli d'eau.

La chasse-galerie

74

Le fantôme de l'avare

Le conte Le fantôme de l'avare ne figurait pas dans l'édition originale du recueil de 1900, il

constitue plutôt le chapitre V du roman Jeanne la fileuse, publié pour la première fois sous forme

de feuilleton en 1875, dans l'hebdomadaire La République (Fall River, Mass.) et en volume en

1878, au même endroit.

Vous connaissez tous, vieillards et jeunes gens, l'histoire que je vais vous raconter. La morale de ce récit, cependant, ne saurait vous être redite trop souvent, et rappelez-vous que derrière la légende, il y a la leçon terrible d'un Dieu vengeur qui ordonne au riche de faire la charité.

C'était la veille du jour de l'an de gr,ce 1858.

Il faisait un froid sec et mordant.

La grande route qui longe la rive nord du St-Laurent de Montréal à Berthier était couverte d'une épaisse couche de neige, tombée avant la Noël.

Les chemins étaient lisses comme une glace de Venise.

Aussi, fallait-il voir si les fils des fermiers à l'aise des paroisses du

fleuve se plaisaient à " pousser " leurs chevaux fringants, qui passaient comme le vent au son joyeux de clochettes de leurs harnais argentés.

Je me trouvais en veillée chez le père Joseph Hervieux, que vous connaissez tous. Vous savez aussi que sa maison qui est b, tie en pierre, est située à mi-chemin entre les églises de Lavaltrie et de Lanoraie. Il y avait fête ce soir-là chez le père Hervieux. Après avoir copieusement soupé, tous les membres de la famille s'étaient rassemblés dans la grande salle de réception.

La chasse-galerie

75

Il est d'usage que chaque famille canadienne donne un festin au dernier jour de chaque année, afin de pouvoir saluer, à minuit, avec toutes les cérémonies voulues, l'arrivée de l'inconnu qui nous apporte à tous une part de joies et de douleurs.

Il était dix heures du soir.

Les bambins, poussés par le sommeil, se laissaient les uns après les autres rouler sur les robes de buffle qui avaient été

étendues autour de l'immense poêle à fourneau de la cuisine.

Seuls, les parents et les jeunes gens voulaient tenir tête à

l'heure avancée, et se souhaiter mutuellement une bonne et heureuse année, avant de se retirer pour la nuit.

Une fillette vive et alerte, qui voyait la conversation languir, se leva tout à coup et allant déposer un baiser respectueux sur le front du grand-père de la famille, vieillard presque centenaire, lui dit d'une voix qu'elle savait irrésistible:

-- Grand-père, redis-nous, je t'en prie, l'histoire de ta rencontre avec l'esprit de ce pauvre Jean-Pierre Beaudry --que Dieu ait pitié de son ,me -- que tu nous racontas l'an dernier, mais ça nous aidera à passer le temps en attendant minuit.

-- Oh! oui! grand-père, l'histoire du jour de l'an, répétèrent en chœur les convives qui étaient presque tous les descendants du vieillard.

-- Mes enfants, reprit d'une voix tremblotante l'aÔeul aux cheveux blancs, depuis bien longtemps, je vous répète à la veille de chaque

jour de l'an, cette histoire de ma jeunesse. Je suis bien vieux, et peut-être pour la dernière fois, vais-je vous la redire ici ce soir. Soyez toute attention, et remarquez La chasse-galerie

76

surtout le ch,timent terrible que Dieu réserve à ceux qui, en ce monde, refusent l'hospitalité au voyageur en détresse.

Le vieillard approcha son fauteuil du poêle, et ses enfants ayant fait cercle autour de lui, il s'exprima en ces termes:

-- Il y a de cela soixante-dix ans aujourd'hui. J'avais vingt ans alors.

Sur l'ordre de mon père, j'étais parti de grand matin pour Montréal, afin d'aller y acheter divers objets pour la famille; entre autres, une magnifique dame-jeanne de jamaÔque, qui nous était absolument nécessaire pour traiter dignement les amis à l'occasion du nouvel an. ¿ trois heures de l'après-midi, j'avais fini mes achats, et je me préparais à reprendre la route de Lanoraie. Mon " brelot " était assez bien rempli, et comme je voulais être de retour chez nous avant neuf heures, je fouettai vivement mon cheval qui partit au grand trot. ¿

cinq heures et demie j'étais à la traverse du bout de l'île, et j'avais jusqu'alors fait bonne route. Mais le ciel s'était couvert peu à peu et tout faisait présager une forte bordée de neige. Je m'engageai sur la traverse, et avant que j'eusse atteint Repentigny il neigeait à plein temps. J'ai vu de fortes tempêtes de neige durant ma vie, mais je ne m'en rappelle aucune qui f't aussi terrible que celle-là. Je ne voyais ni ciel ni terre, et à peine pouvais-je suivre le " chemin du roi "

devant moi, les " balises " n'ayant pas encore été posées, comme l'hiver n'était pas avancé. Je passai l'église Saint-Sulpice à la brunante; mais bientôt, une obscurité profonde et une " poudrerie " qui me fouettait la figure m'empêchèrent complètement d'avancer. Je n'étais pas bien certain de la localité o' je me trouvais, mais je croyais alors être dans les environs de la ferme du père Robillard. Je ne crus pouvoir faire mieux que d'attacher mon cheval à un pieu de la clôture La chasse-galerie

77

du chemin, et de me diriger à l'aventure à la recherche d'une maison pour y demander l'hospitalité en attendant que la tempête f't apaisée. J'errai pendant quelques minutes et je désespérais de réussir, quand j'aperçus, sur la gauche de la grande route, une mesure à demi

ensevelie dans la neige et que je ne me rappelais pas avoir encore vue. Je me dirigeai en me frayant avec peine un passage dans les bancs de neige vers cette maison que je crus tout d'abord abandonnée. Je me trompais cependant; la porte en était fermée, mais je pus apercevoir par la fenêtre la lueur rouge,tre d'un bon feu de

" bois franc " qui br°lait dans l',tre. Je frappai et j'entendis aussitôt les pas d'une personne qui s'avançait pour m'ouvrir.

Au " qui est là? " traditionnel, je répondis en grelottant que j'avais perdu ma route, et j'eus le plaisir immédiat d'entendre mon interlocuteur lever le loquet. Il n'ouvrit la porte qu'à

moitié, pour empêcher autant que possible le froid de pénétrer dans l'intérieur, et j'entrai en secouant mes vêtements qui étaient couverts d'une couche épaisse de neige.

-- Soyez le bienvenu, me dit l'hôte de la mesure en me tendant une main qui me parut br°lante, et en m'aidant à me débarrasser de ma ceinture fléchée et de mon capot d'étoffe du pays.

Je lui expliquai en peu de mots la cause de ma visite, et après l'avoir remercié de son accueil bienveillant, et après avoir accepté un verre d'eau-de-vie qui me réconforta, je pris place sur une chaise boiteuse qu'il m'indiqua de la main au coin du foyer. Il sortit, en me disant qu'il allait sur la route quérir mon cheval et ma voiture, pour les mettre sous une remise, à l'abri de la tempête.

Je ne pus m'empêcher de jeter un regard curieux sur l'ameublement original de la pièce o' je me trouvais. Dans La chasse-galerie

78

un coin, un misérable banc-lit sur lequel était étendue une peau de buffle devait servir de couche au grand vieillard aux épaules vo°tées qui m'avait ouvert la porte. Un ancien fusil, datant probablement de la domination française, était accroché aux soliveaux en bois brut qui soutenaient le toit en chaume de la maison. Plusieurs têtes de chevreuils, d'ours et d'orignaux étaient suspendues comme trophées de chasse aux murailles blanchies à la chaux. Près du foyer, une b°che de chêne solitaire semblait être le seul siège vacant que le maître de céans e°t à offrir au voyageur qui, par hasard, frappait a sa porte pour lui demander l'hospitalité.

Je me demandai quel pouvait être l'individu qui vivait ainsi en sauvage en pleine paroisse de Saint-Sulpice, sans que j'en eusse jamais

entendu parler? Je me torturai en vain la tête, moi qui connaissais tout le monde, depuis Lanoraie jusqu'à Montréal, mais je n'y voyais goutte. Sur ces entrefaites, mon hôte rentra et vint, sans dire mot, prendre place vis-à-vis de moi, à l'autre coin de l'tre.

-- Grand merci de vos bons soins, lui dis-je, mais voudriez-vous bien m'apprendre à qui je dois une hospitalité

aussi franche. Moi qui connais la paroisse de Saint-Sulpice comme mon " pater ", j'ignorais jusqu'aujourd'hui qu'il y e't une maison située à l'endroit qu'occupe la vôtre, et votre figure m'est inconnue.

En disant ces mots, je le regardai en face, et j'observai pour la première fois les rayons étranges que produisaient les yeux de mon hôte; on aurait dit les yeux d'un chat sauvage.

Je reculai instinctivement mon siège en arrière, sous le regard pénétrant du vieillard qui me regardait en face, mais qui ne me répondait pas.

La chasse-galerie

79

Le silence devenait fatigant, et mon hôte me fixait toujours de ses yeux brillants comme les tisons du foyer.

Je commençais à avoir peur.

Rassemblant tout mon courage, je lui demandai de nouveau son nom. Cette fois, ma question eut pour effet de lui faire quitter son siège. Il s'approcha de moi à pas lents, et posant sa main osseuse sur mon épaule tremblante, il me dit d'une voix triste comme le vent qui gémissait dans la cheminée:

" Jeune homme, tu n'as pas encore vingt ans, et tu demandes comment il se fait que tu ne connaisses pas Jean-Pierre Beaudry, jadis le richard du village. Je vais te le dire, car ta visite ce soir me sauve des flammes du purgatoire o' je br'le depuis cinquante ans, sans avoir jamais pu jusqu'aujourd'hui remplir la pénitence que Dieu m'avait imposée. Je suis celui qui jadis, par un temps comme celui-ci, avait refusé d'ouvrir sa porte à un voyageur épuisé par le froid, la faim et la fatigue. "

Mes cheveux se hérissaient, mes genoux

s'entrechoquaient, et je tremblais comme la feuille du peuplier pendant les fortes brises du nord. Mais, le vieillard sans faire attention à ma frayeur, continuait toujours d'une voix lente:

" Il y a de cela cinquante ans. C'était bien avant que l'Anglais eût jamais foulé le sol de ta paroisse natale. J'étais riche, bien riche, et je demeurais alors dans la maison où je te reçois, ici, ce soir. C'était la veille du jour de l'an, comme aujourd'hui, et seul près de mon foyer, je jouissais du bien-

être d'un abri contre la tempête et d'un bon feu qui me protégeait contre le froid qui faisait craquer les pierres des murs de ma maison. On frappa à ma porte, mais j'hésitais à

La chasse-galerie

80

ouvrir. Je craignais que ce ne fût quelque voleur, qui sachant mes richesses, ne vint pour me piller, et qui sait, peut-être m'assassiner.

" Je fis la sourde oreille et après quelques instants, les coups cessèrent. Je m'endormis bientôt, pour ne me réveiller que le lendemain au grand jour, au bruit infernal que faisaient deux jeunes hommes du voisinage qui ébranlaient ma porte à

grands coups de pied. Je me levai à la hâte pour aller les chasser de leur impudence, quand j'aperçus en ouvrant la porte, le corps inanimé d'un jeune homme qui était mort de froid et de misère sur le seuil de ma maison. J'avais par amour pour mon or, laissé mourir un homme qui frappait à

ma porte, et j'étais presque un assassin. Je devins fou de douleur et de repentir.

" Après avoir fait chanter un service solennel pour le repos de l'âme du malheureux, je divisai ma fortune entre les pauvres des environs, en priant Dieu d'accepter ce sacrifice en expiation du crime que j'avais commis. Deux ans plus tard, je fus brûlé vif dans ma maison et je dus aller rendre compte à mon créateur de ma conduite sur cette terre que j'avais quittée d'une manière si tragique. Je ne fus pas trouvé

digne du bonheur des élus et je fus condamné à revenir à la veille de chaque nouveau jour de l'an, attendre ici qu'un voyageur vint frapper à ma porte, afin que je pusse lui donner cette hospitalité que j'avais refusée de mon vivant à l'un de mes semblables. Pendant cinquante

hivers, je suis venu, par l'ordre de Dieu, passer ici la nuit du dernier jour de chaque année, sans que jamais un voyageur dans la détresse ne vint frapper à ma porte. Vous êtes enfin venu ce soir, et Dieu m'a pardonné. Soyez à jamais béni d'avoir été la cause de ma La chasse-galerie

81

délivrance des flammes du purgatoire, et croyez que, quoi qu'il vous arrive ici-bas, je prierai Dieu pour vous là-haut. "

Le revenant, car c'en était un, parlait encore quand, succombant aux émotions terribles de frayeur et d'étonnement qui m'agitaient, je perdis connaissance...

Je me réveillai dans mon " brelot ", sur le chemin du roi, vis-à-vis l'église de Lavaltrie.

La tempête s'était apaisée et j'avais sans doute, sous la direction de mon hôte de l'autre monde, repris la route de Lanoraie.

Je tremblais encore de frayeur quand j'arrivai ici à une heure du matin, et que je racontai aux convives assemblés, la terrible aventure qui m'était arrivée.

Mon défunt père, -- que Dieu ait pitié de son ,me -- nous fit mettre à genoux, et nous récit,mes le rosaire, en reconnaissance de la protection spéciale dont j'avais été

trouvé digne, pour faire sortir ainsi des souffrances du purgatoire une ,me en peine qui attendait depuis si longtemps sa délivrance. Depuis cette époque, jamais nous n'avons manqué, mes enfants, de réciter à chaque anniversaire de ma mémorable aventure, un chapelet en l'honneur de la vierge Marie, pour le repos des ,mes des pauvres voyageurs qui sont exposés au froid et à la tempête.

quelques jours plus tard, en visitant St-Sulpice, j'eus l'occasion de raconter mon histoire au curé de cette paroisse.

J'appris de lui que les registres de son église faisaient en effet mention de la mort tragique d'un nommé Jean-Pierre Beaudry, dont les propriétés étaient alors situées o` demeure maintenant le petit Pierre Sansregret. quelques esprits forts ont prétendu que j'avais rêvé sur la route. Mais o` avais-je donc appris les faits et les noms qui se rattachaient à

l'incendie de la ferme du défunt Beaudry, dont je n'avais jusqu'alors jamais entendu parler. M. le curé de Lanoraie, à

qui je confiai l'affaire, ne voulut rien en dire, si ce n'est que le doigt de Dieu était en toutes choses et que nous devions bénir son saint nom.

Le maître d'école avait cessé de parler depuis quelques moments, et personne n'avait osé rompre le silence religieux avec lequel on avait écouté le récit de cette étrange histoire.

Les jeunes filles émues et craintives se regardaient timidement sans oser faire un mouvement, et les hommes restaient pensifs en réfléchissant à ce qu'il y avait d'extraordinaire et de merveilleux dans cette apparition surnaturelle du vieil avare, cinquante ans après son trépas.

Le père Montépel fit enfin trêve à cette position gênante en offrant à ses hôtes une dernière rasade de bonne eau-de-vie de la jamaïque, en l'honneur du retour heureux des voyageurs.

On but cependant cette dernière santé avec moins d'entrain que les autres, car l'histoire du maître d'école avait touché la corde sensible dans le cœur du paysan franco-canadien: la croyance à tout ce qui touche aux histoires surnaturelles et aux revenants.

Après avoir salué cordialement le maître et la maîtresse de céans et s'être redit mutuellement de sympathiques bonsoirs, garçons et filles reprirent le chemin du logis. Et en parcourant la grande route qui longe la rive du fleuve, les fillettes serraient en tremblotant le bras de leurs cavaliers, en entrevoyant se balancer dans l'obscurité la tête des vieux peupliers; et en entendant le bruissement des feuilles, elles pensaient encore malgré les doux propos de leurs amoureux, à la légende du " Fantôme de l'avare ".